

revue
Phaéton



2019

REVUE PHAÉTON
9 rue Servandoni - 33000 Bordeaux
Tel. +33 (0)5.56.15.90.68
Fax +33 (0)5.57.10.89.27
revue.phaeton@orange.fr
Facebook/RevuePhaeton
www.revue-phaeton.fr

ISSN : 2430-5421
© 2019, Éditions Phaéton

PHAÉTON

Méfie-toi !

[plus d'un âne gentil que des crocs d'un lion.]

Image de couverture
Renard rouge

Céramique de Paul Milet (1870-1930) pour la Manufacture de Sèvres
signée « PM SÈVRES » dans un cercle pointillé destiné à éviter toute confusion
de signature avec son père (Felix Optat-Milet) ou son fils (Henri Milet),
également céramistes.

Parrainages

Giuseppe Annese, artiste peintre - **Concha Castillo**, chorégraphe - **Jacques Demorgon**, sociologue - **Olivier Giron**, Conseiller de coopération et d'action culturelle - **Gérard Hirigoyen**, directeur de l'IRGAE et ancien Président de l'Université Montesquieu de Bordeaux - **Camille Izard**, théologien - **Joël July**, professeur de lettres modernes - **Pierre Légglise-Costa**, linguiste - **Jean-Marc Leysale**, chimiste, chercheur CNRS - **Claire Mestre**, anthropologue - **Emmanuel Mouret**, cinéaste - **Miguel Blanco-Otano**, physicien - **Marie-Luce Ribot**, journaliste - **Patrick Rödel**, philosophe - **Patrick Troude-Chastenet**, professeur en sciences politiques - **Jean-Rodolphe Vignes**, professeur de médecine, neurochirurgien.

In Memoriam

Gérard Boulanger, avocat et historien - **Henri Martin**, Libraire et éditeur - **Libor Sir**, photographe - **Jean Tignol**, professeur de médecine, psychiatre.

Comité de rédaction

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur des Universités en Sciences économiques - **Marie-José Cameleyre**, ingénieur en Sciences humaines - **Pierre Landete**, avocat, écrivain - **Suzanne Robert**, comédienne et animatrice radio - **Frantz Villiers**, courtier en antiquités.

Pour sa participation au numéro de Phaéton 2019, le Comité de Rédaction remercie chaleureusement Marie Laugery.

Correspondants

Belgique :

Jean-Pierre Pichard-Stamford

Bésil : **Ana Rossi**

Chili : **Carles Diaz**

Espagne : **Miguel Blanco**

États Unis d'Amérique : **Faith Beasley**

Grèce : **Michèle Valle**

Haïti : **Charles Watson**

Ile Maurice : **Gillian Geneviève**

Liban : **Michèle M. Gharios**

Madagascar : **Jean-Michel Perdigon**

Mexique : **Jorge Vargas**

Pérou : **Ronald Vega**

Russie : **Sofya Brand**

Suède : **Kerstin Munck**

Tunisie : **Salma Ben-Sedrine**

Responsable du site internet

Hélène Regnaud

Directeur de publication

Pierre Landete, fondateur de *Phaéton*.

Sommaire - Septembre 2019

Parrainages	05
Comité de rédaction	05
Sommaire	06
Définitions de Phaéton	08

Éditorial 14

Carlos-Manuel Alves	19
---------------------	----

Des déchets et des hommes : du cercle vicieux au cercle vertueux ?

« Quand des « lixiviats » sont déversés dans des cours d'eau... »	27
---	----

Jurisprudence proposée par Me François Ruffié, avocat à la Cour
(Arrêt de la Cour de Cassation du 13 janvier 2015)

<i>L'Homme et « sa » Nature !</i>	33
-----------------------------------	----

« Billet » de Philippe Richard, Conservateur du Jardin Botanique de Bordeaux

Stéphane Ambry	39
----------------	----

La Convention Internationale des Droits de l'Enfant (C. I. D. E) a trente ans !

Anahid Samikyan	49
-----------------	----

Zabel Essayan, Femme de lettres et militante des « droits humains »

Christian Travaux	57
-------------------	----

Que le poète italien, Giovanni Pascoli, soit un auteur méconnu est une scandaleuse évidence ! Poèmes traduits par Jean-Charles Vegliante

Cahier de Poésie 69

L'ANIMAL	71
----------	----

MERLES BLANCS	139
---------------	-----

André Gallet	179
--------------	-----

Dix lettres du Docteur Claude Jeangirard

Juan Pedro de Basterrechea	191
----------------------------	-----

Eduardo Propper de Callejón : Justo entre las Naciones

Traduit en français par Ani Labat et Pierre Landete

Sébastien Giudicelli	211
----------------------	-----

Le double, essai psychopathologique

Michel Wiedmann	229
-----------------	-----

Les lièvres cornus : fortune d'une famille d'animaux imaginaires

Sommaire - Septembre 2019

Marges	249
Élisée Reclus, <i>Histoire d'un ruisseau - L'eau du désert</i>	253
Roseline Giusti, <i>Compter les moutons !</i>	263
Gilles Zalamanski, <i>Le sanglier</i>	269
Gérard Plumasseau, <i>Le Livre de l'espérance</i>	287
Portrait de Véronique Goglin, entretien avec Jean-Christophe Cabut	309
Portrait de Paul Maraud	313
Questionnaire de Proust : Léa Vicens	315
Où il est stipulé par « La Loi » l'interdiction de proférer des insultes envers un coq et la nullité du combat lorsque « le coq fait la poule » ! (<i>Règlement du 8 oct. 2017 relatif au déroulement des combats de coqs en Guadeloupe</i>)	319
Recette de cuisine : Coq au vin de Bordeaux	329
Biographies des membres du Comité de parrainage	331
Biographies des membres du Comité de rédaction	335
Biographies des correspondants	336
Sommaire des illustrations	340

Définitions de Phaéton

Nom propre masculin (*fa-é-ton*) dont l'étymologie est grecque.

Dans la version archaïque du mythe grec, Phaéton est fils d'Éos (l'Aurore) et de Céphale (l'Esprit). L'enfant, d'une grande beauté, fut volé par Aphrodite. Elle le plaça dans le ciel, l'éleva puis il devint le gardien de ce qui fut considéré comme le bien le plus précieux : le savoir, symbolisé par les bijoux d'or d'Aphrodite... Phaéton, devenu adulte, eut d'Aphrodite un fils, Astynooos (la Cité, *asty* – le guide *noos*), la plénitude qui guide l'esprit dans la nuit du monde. Le surnom de Phaéton est Phaon, l'étoile du soir (Hespéros) et du matin (Phosphoros). Quand le soleil se couche, Hespéros brille et lorsqu'il se lève, Phosphoros dit Eosphoros, l'étoile solitaire, disparaît. Phaéton est la permanence de la lumière dans la nuit des hommes, celui qui permet la transmission des savoirs, seul gage d'immortalité pour l'Homme.

Dans la mythologie grecque, Phaéton est aussi :

- Atymnios, un héros solaire milésien qui était un frère d'Europe ;
- Adymnos, pour les Crétois a-dyomenos (celui qui est toujours en éveil, celui qui ne se couche pas) était l'étoile du soir et du matin
- Protogenos Phaéton (le premier à naître et à briller), un surnom du dieu Éros (Phanès ou Éricepaios), dans sa version archaïque un taureau blanc argenté (appartenant à Augias, fils d'Hélios) qui défendait les troupeaux contre les bêtes sauvages et qui prit Héraclès pour un lion. Le héros maîtrisa Phaéton à qui il vola la force par le contact magique des cornes (rituel de couronnement et de victoire de l'esprit sur la bestialité)
- le Fils d'Hélios (le Soleil) et de Clymène (le Pouvoir). Il s'agit d'une légende très répandue selon laquelle un matin, Hélios céda à son fils, qui le harcelait pour obtenir la permission de conduire, le char du Soleil. Phaéton voulait impressionner ses sœurs les Héliades. Sa mère encouragea Phaéton mais il n'était pas assez expérimenté pour diriger les chevaux blancs de son père (on notera que l'un des chevaux du Soleil se nommait aussi Phaéton). Il les mena d'abord si haut que le givre envahit la Terre puis si près d'elle que tout devint cendre. Zeus, en colère, le foudroya pour éviter une conflagration universelle. Alors ses sœurs pleurèrent des larmes d'ambre...

Phaéton est aussi :

- une tragédie d'Euripide (484-406 av. J.-C.) dont il ne reste que des fragments
- un personnage (Phaon) de l'Heroïde XV d'Ovide, *Lettre de Sappho à Phaon*
- un opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) sur un livret de Philippe Quinault (1635-1688)
- un poème symphonique de Camille Saint-Saëns (1835-1921)
- une pièce pour hautbois (inspirée des *Métamorphoses d'Ovide*) de Benjamin Britten (1913-1976)
- un poème de Raymond Queneau (in *L'instant fatal*, 1948)
- une histoire d'Eddy Debons écrite pour un orchestre de Brass Band
- le fichier informatique français relatif au permis de conduire européen
- un charretier ou un mauvais cocher (désuet), par plaisanterie et allusion au fils présomptueux et maladroit d'Hélios... « Le phaéton d'une voiture à foin vit son char embourbé [...] », *Le charrier embourbé*, Jean de La Fontaine
- un véhicule hippomobile léger, découvert et à quatre roues avec deux sièges (un à l'avant pour le conducteur et l'autre à l'arrière pour un ou deux passagers) datant du XVII^e siècle... « Mon phaéton est à la porte je puis mener deux dames... », *La matinée d'une jolie femme*, Étienne Vigée (1758-1820). On notera une variante avec moteur et plusieurs rangées de sièges à la fin du XIX^e siècle puis, au XXI^e siècle, Phaéton est devenu une voiture de la marque Volkswagen
- trois oiseaux de mer, au plumage blanc, dits paille-en-queue, emblèmes des Mascareignes et logo d'une compagnie aérienne (Air Mauritius) portent ce nom :
 - le grand phaéton à bec rouge
 - le phaéton à bec jaune
 - le phaéton à brins rouges ou phaéton phénicure de Gmelin
- « [...] de grandes altitudes planaient les frégates et les phaétons qui tombaient souvent avec une rapidité vertigineuse pour arracher en l'air leur proie aux oiseaux de mers plongeurs », *À la poursuite du soleil*, Alain Gerbault, tome 1, de New York à Tahiti
- un astéroïde découvert en 1983 dit de la famille Apollon et dont la caractéristique principale est d'approcher le Soleil plus que tous les autres (il « frôlera » la Terre le 14 décembre 2093 !)
- une pièce de théâtre d'un auteur anonyme en 1625 : *Le trébuchement de Phaéton*
- une tragédie de Tristan l'Hermite (1639)
- la marque d'une huile d'olive d'exception produite en Grèce dans le Péloponnèse près de Kalamata (La vierge aux beaux yeux).



**Phaéton des tropiques ou « paille en queue »
Cet oiseau pélagique existe sous trois formes :**

le phaéton à bec jaune (lepturus), le phaéton à bec rouge (aethereus),
le phaéton à brins rouge (rubricauda).

Photos de Jean-Marie Dupart.

Phaéton dédie ce numéro à Sandrine Doucet (1959-2019)



Sandrine Doucet était une femme de conviction, d'engagements et de combats. En 2012, pour la première fois, elle s'était présentée aux élections législatives à Bordeaux et avait emporté la victoire contre « la droite bordelaise » qui avait fait de la 1^{ère} circonscription de la Gironde, « son bastion » depuis... 133 ans. En terre bordelaise, l'exploit politique d'une militante laïque et républicaine ! Professeure agrégée d'histoire-géographie, Sandrine Doucet a consacré sa vie d'enseignante à transmettre avec passion. Son travail au Parlement fut principalement dédié à l'enseignement supérieur et la recherche puis au dispositif européen Erasmus. Sandrine Doucet fut également membre du Conseil Supérieur des programmes en 2013.

Elle avait, dès la création de la Revue Phaéton, soutenu le projet éditorial. Aussi, toute l'équipe de rédaction, souhaitant lui rendre un hommage amical, lui dédie ce numéro 2019. Nos lecteurs pourront se reporter à la Revue Phaéton 2018 pour y découvrir l'article que Sandrine Doucet nous avait offert : *Mai 68, Mai 2018 : que sont les étudiants devenus ?*

Prix Ludovic Trarieux 2018

Le Prix International des Droits de l'Homme - Ludovic Trarieux - a été décerné à Nasrin Sotoudeh en 2018 (Cérémonie de remise du Prix à Bruxelles le 24 mai 2019). Créé à l'initiative du Bâtonnier Bertrand Favreau, par l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux, le Prix Ludovic Trarieux est, de par le monde, la plus ancienne et prestigieuse des récompenses accordées à un avocat qui aura illustré, par son courage, la défense du respect des Droits de l'Homme. Ludovic Trarieux (1840-1904), avocat (Bordeaux, Paris), Député puis Sénateur de la Gironde, Ministre de la Justice de la République Française, est le fondateur, en 1898, de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.



Nasrin Sotoudeh

Nasrin Sotoudeh est née à Téhéran en 1963. Elle est mariée, mère de deux enfants, avocate depuis 1995, militante des droits des enfants et des femmes. L'iranienne Shirin Ebadi, Prix Nobel de la Paix (2003) a déclaré que « Nasrin Sotoudeh avait courageusement affronté tous les risques pour défendre la liberté des femmes ». Nasrin Sotoudeh est actuellement incarcérée injustement à la prison d'Evin à Téhéran dans des conditions assimilables à un traitement inhumain et dégradant. Toutes les grandes organisations internationales demandent sa libération.

Avocate de prisonniers politiques, de journalistes et de militantes des droits des femmes en Iran, Nasrin Sotoudeh a de nombreuses fois été condamnée à la prison ferme et radiée de la profession d'avocat pour propagande. Grâce à son courage et son obstination, elle a pu retrouver, en 2014, le droit de continuer à travailler en tant qu'avocate mais n'a été autorisée seulement qu'à traiter des affaires civiles. En 2017, Nasrin Sotoudeh avait pris la défense de femmes qui refusaient de porter le hijab. Arrêtée le 13 juin 2018 et emprisonnée, Nasrin Sotoudeh a été informée le 11 mars 2019 d'un verdict prononcé par le tribunal révolutionnaire de Téhéran contre elle :

38 ans de prison et 148 coups de fouet car le refus de porter « le voile » est, pour les femmes, selon la loi pénale iranienne actuelle, une incitation à la débauche. De nombreuses femmes, opprimées en raison de leurs convictions et de leur envie d'être libres, refusent de se soumettre à toute tyrannie religieuse et risquent la mort comme Nasrin Sotoudeh pour bénéficier de libertés fondamentales.

Lauréats du Prix Ludovic Trarieux :

Nelson MANDELA (Afrique du Sud, 1985)

...

Augusto ZÚNIGA PAZ (Pérou, 1992)

Jadranka CIGELJ (Bosnie-Herzégovine, 1994)

Najib HOSNI et Dalila MEZIANE ((Tunisie et Algérie, 1996)

ZHOU Guoqiang (Chine, 1998)

Esber YAGMURDERELI (Turquie, 2000)

Mehrangiz KAR (Iran, 2002)

Digna OCHOA et Bérbara ZAMORA (Mexique, 2003)

Akhtam NAISSE (Syrie, 2004)

Henri BURIN DES ROZIERES (Brésil, 2005)

Parvez IMROZ (Inde, 2006)

René GOMEZ MANZANO (Cuba, 2007)

U AYE MYINT (Birmanie, 2008)

Beatrice MTETM/A (Zimbabwe, 2009)

Karina MOSKALENKO (Russie, 2010)

Fethi TERBIL (Libya, 2011)

Muharrem ERBEY (Turquie, 2012)

Vadim KURAMSHIN (Kazakhstan, 2013)

Mahienour el-MASSRY (Égypte, 2014)

Walid Abu al-KHAIR (Arabie Saoudite, 2015)

WANG Yu (Chine, 2016)

Mohamed al-ROKEN (Émirats Arabes Unis, 2017)

Nasrin SOTOUDEH (Iran, 2018)

Rommel DURAN CASTELLANOS (Colombie, 2019).

Le labyrinthe de la confusion

Si l'économie est, d'après l'étymologie, la *règle* appliquée à la *maison*, l'écologie correspond à la *connaissance* utile au *patrimoine* (*nomós*, règle - *oikos* : maison, patrimoine - *logos* : science, discours). L'unique demeure de l'Homme, au cœur du cosmos, c'est la Terre, cette « juste mesure » imposée par l'ordre et l'harmonie de la nature, une immensité minuscule, aux ressources diverses mais épuisables, aux forces irrépressibles mais fragiles. Seul l'Homme sait qu'il vit sur Terre et, cette conscience, non-partagée, l'oblige au plus noble des devoirs : bien connaître « son environnement » et se donner des règles communes de fonctionnement lui permettant de demeurer libre en « sa maison ».

Ainsi, là où est méprisée la nature, la Cité des Hommes devient une absurdité car ce mépris correspond à une rupture des équilibres compromettant la pérennité de la conscience de l'Humanité.

Il faut d'abord *comprendre le réel* pour *aller à l'idéal* écrivait Jaurès quant à la responsabilité politique. Toute l'ambition de la « protection environnementale » semble être là aujourd'hui : un engagement de raison qui peut offrir un nouvel horizon à l'Humanisme. Dans un monde en voie d'unification, l'Humanité doit se garder d'épuiser les ressources et les énergies offertes par la nature qu'elle consomme sauf à commettre un dépassement de toute mesure, un *hybris* global.

Dans le contexte actuel, de mutations inédites pour le vivant, l'écologie énumère de gigantesques problèmes politiques, éthiques, moraux, religieux, techniques, sociaux..., philosophiques. Comme donnée culturelle, elle n'a pas plus d'un siècle¹ ? Elle est, à l'origine, une matière hybride au carrefour des sciences naturelles puis, sans cesse enrichie par de nouvelles perspectives, l'écologie est devenue multidisciplinaire sous la pression d'un débat public au mieux prospectif au pire « futurologique ». Comme toutes les connaissances la nourrissent (de la biologie à la statistique, de l'océanographie à la physique nucléaire, de l'agronomie à l'urbanisme en passant, à l'aléa, par la théologie ou l'art de recycler les déchets... etc...), elle a fini par revendiquer une validité totale de ce qui est énoncé « en son nom » dans une confusion méthodologique qui découle d'une absence totale de synthèse.

1 La terminologie semble être apparue sous la plume du biologiste allemand Ernst Haeckel in *Histoire naturelle* en 1868. D'abord subdivision de la biologie, l'écologie devint un objet de controverse lorsqu'elle s'intéressa à l'Homme confronté à la nature.

Comme les mystiques du salut, l'écologie parle toujours d'avenir, et propose toujours des règles et une discipline particulière à l'Humanité si elle veut survivre ! Si l'Homme ne se soumet pas à la nature, il collabore à l'effondrement de l'esprit, et alors, sa ruine et celle de « sa maison » sont au rendez-vous ! Il y a là un prophétisme *up to date* et les religions, cherchant toujours à prendre le pouvoir, n'ont pas manqué de le saisir au vol en tordant pourtant les arguments dont elles avaient fait leur miel au fil des siècles ! Il est, en effet, intéressant d'observer le nombre considérable de discours forgés *par* une écologie dite *totale*, échos de lectures très naturalistes des « Livres » dans lesquels pourtant Dieu a offert, dès l'origine, à sa Créature, une domination sans limite sur sa Création.

Avec la Genèse (I, 28), en effet, ne touche-t-on pas le fond culturel du problème des relations de l'Homme avec la nature ? Avant de s'arrêter de travailler, au septième jour, le Dieu unique bénit les Hommes en disant : *... fructifiez et multipliez, remplissez la Terre et soumettez-la, commandez... à tous les animaux...* Ainsi, la nature est soumise, selon la volonté de Dieu, à l'Homme consommateur qui pouvait s'émerveiller devant l'infiniment grand de son patrimoine mais, avec la déification de la nature accompagnant donc sa destruction, l'œil s'écarquille désormais, sur l'étroitesse de la planète que l'on croit devoir gérer tel Harpagon : *Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix*, écrit Molière dans son chef-d'œuvre (Acte III, Sc. 1) où l'avare ne se soucie pas des injonctions de son Créateur !

Il fut d'autres époques cependant où *le Dieu* n'était pas détaché de la nature abandonnée aux Hommes comme dans la Genèse..., où *les Dieux* étaient des êtres vivants au cœur de la nature dont ils assuraient la protection, secteur d'activité humaine par secteur d'activité ! Ainsi la liste interminable des divinités... de la forêt, des mers, des fleuves... du feu, du blé, du vent, du vin... « quand il y en avait pour dix alors il y en avait encore pour douze ! ».

Aujourd'hui, pour la compréhension globale du discours écologique, deux données sont décisives. Croissance démographie incontrôlée : chance de survie compromise ! Industrialisation à outrance : chronique d'une mort annoncée !

Tout est interdépendant alors, combien « d'êtres humains » peuvent-ils vivre « libres » et, sur Terre, consommer ? Voilà la question !

Ce dont traite l'écologie, c'est finalement toujours du déséquilibre, de l'instant où une fracture va marquer définitivement le dysfonctionnement entre l'Homme et la nature. Dans combien de temps et quand ? L'enchaînement des causes et des effets est d'une complexité inouïe, alors la réponse dépend du niveau de la peur qui bloque les consciences et l'action : extinction de l'espèce humaine - égal - disparition de la planète !? On oscille entre avertissements réformistes et résignation, entre contrôle des données acquises de la science et faits irréversibles. Lorsque l'écologie passe par les égouts de la comm' ou de la pub', de manip' en manip', la pollution s'accroît par la transformation des hypothèses en certitudes ! Le « citoyen concerné », proie idéale des démagogues, entre

dans le « labyrinthe de la confusion ». Les aspects scientifiques peuvent alors disparaître dans une série de motivations idéologiques aux contours douteux, raison pourquoi, nombre de politiques se tiennent à l'écart des « mouvements écologiques » dans une perspective responsable de clarification idéologique nécessaire quant à la neutralité sociale affichée par la globalité du débat environnemental.

Neutralité ? Le début de l'édification législative environnementale, sans remettre en cause aujourd'hui l'utilité des acquis normatifs fondamentaux, date concrètement de l'époque où les pays dits du « tiers monde », entrant dans une ère de croissance, sont devenus un problème pour l'industrie des pays développés... c'est à ce moment-là que furent édictées les premières règles environnementales incitatives (et promu aussi le contrôle du taux de natalité !) marquées par la peur des grandes puissances de devenir, à brève échéance, une petite minorité par rapport au reste du monde. Ces grandes puissances, qui envisagent aujourd'hui leur risque d'effondrement comme déjà la fin du monde, cherchent leur salut dans la préservation des « valeurs » du passé qu'elles projettent dans le futur. Il faut conserver le patrimoine pour le transmettre. Elles se prétendent gardiennes de ce qu'elles détruisent mais, comme elles doivent leur pouvoir à la natalité et à l'industrialisation, elles ont laissé des manipulateurs de talent inventer d'horribles slogans guerriers illustrant leur peur de mourir : « l'espace vital », « le péril jaune »..., slogans pétris par les traits irrationnels de la ségrégation, du racisme et de la haine de l'autre. Le « *lebensraum* » n'a rien à voir avec l'air pur et les vacances au soleil !

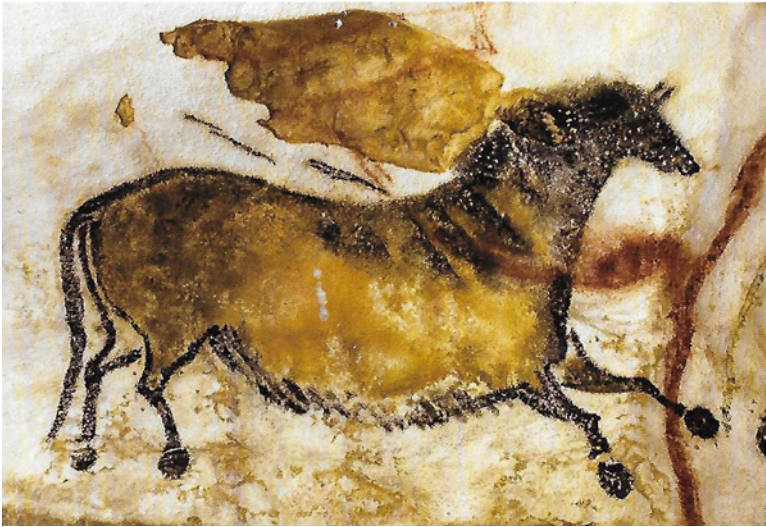
Globalité ? Le répertoire de l'idéologie du « monde global » marque, très profondément, un pessimisme atavique, le manque de foi en la destinée future de l'Homme. Il déborde de métaphores pour dire que l'Homme est dans un espace clos entouré d'éléments qu'il doit subir : *nous sommes tous dans le même bateau, la terre est un vaisseau spatial dont on ne peut sortir, l'intérêt de tous les passagers doit l'emporter sur celui de l'individu*,... formules « magiques » qui ont l'air « gentilles » mais qui portent en elles le sel aigre des dominations qu'elles légitiment consciemment ou inconsciemment : qui est à la barre ? qui pilote le vaisseau ? qui définit l'intérêt commun sur celui des libertés individuelles ? Et puis, quelle est cette misère qui consiste à dire que le « bateau va couler ou que vaisseau va s'écraser » ? ! Sur Terre seulement quelques pays riches peuvent se permettre de planifier leur croissance et même de tirer profit de l'élimination ou de la prévention des dégradations qu'ils provoquent. La majorité des pays ne le peuvent pas. *Tous dans le même bateau* ? OK, mais certains sont en « classe affaire » et d'autres voyagent « en soute » ! Les PVD, ex-pays du « tiers monde » sont contraints, pour nourrir leur population, d'exploiter ou de faire exploiter leurs ressources de façon intensive alors que les autres pays peuvent maintenir l'accumulation des richesses en investissant même dans « l'antipollution » encadrée par un corpus législatif contraignant. S'il s'agit, aux profits des « gé-

nérations futures » (en restant dans la rhétorique globalisante), de limiter, par exemple, la consommation d'eau dans le *vaisseau spatial* (l'exemple fonctionne avec n'importe quelle autre énergie !) : quel niveau de consommation d'eau doit-on choisir *per capita* ? Si on choisit l'absorption moyenne journalière d'un « étatsunien », le besoin en eau nécessitera alors des modalités de production, de conditionnement et d'approvisionnement inconcevables ! Si on choisit celle d'un « homme du désert », il convient alors, sans délai, d'envoyer une cellule psychologique en « business class » ! Et, si on prend l'exemple de l'énergie nucléaire, en se servant de la moyenne supérieure, sans rire, l'ozone n'aura plus de couche ! Les discours de globalisation, sans tenir compte des sociétés, de leur histoire..., en dépit de constatations intéressantes sur l'état de la planète, peuvent être avalés, si on n'y prend garde, par des idéologies totalitaires qui, sans limite, contribuent depuis toujours à détériorer tous les « environnements ». *L'intérêt de tous...* Toute organisation politique et sociale requiert une élaboration plus complexe et il est temps de repenser sérieusement les conditions d'installation dans le *vaisseau spatial* sur lequel on est sensé naviguer !

L'avenir appartient à la nécessité de rester libre pour survivre au sein de telle ou telle société. Il faut que les réalistes regardent la réalité en face ! On ne peut pas prédire, d'un côté, l'évidence de « la fin du monde » et, de l'autre, préconiser des moyens en apparence neutres ou faibles par leur globalité pour y échapper ! Ce contraste absurde qu'offre aujourd'hui le « discours environnemental » est si ambigu que ces deux extrémités argumentaires ruinent toute sa démonstration. Construit de la sorte, le propos n'offre que des horizons bornés. Entre elles, il y a l'Homme et sa conscience, l'Homme et l'existence incontournable de sa culture dans toutes ses composantes sociales, historiques, juridiques politiques, philosophiques...etc. Dès lors rien, rien ne peut être neutre et global.

Mais il serait erroné d'affirmer que le discours écologique, pour le réfuter, est infondé en raison du fait qu'il n'est pas conçu en tenant compte de la diversité des Hommes et des sociétés. L'intérêt supérieur commun, exige quelques sacrifices d'une manière ou d'une autre car, si l'équilibre entre l'Homme et la nature est rompu, il est certain que l'avènement de la liberté au cœur des sociétés humaines si diverses sera politiquement compromis partout.

Tel que l'écrit Pascal, Platon se serait mêlé de politique uniquement parce qu'il fallait bien « tenter de régler l'organisation de cet hôpital de fous qu'est la Cité » (in *Pensées*, n° 331 éd. Brunschvicg - n° 533 éd. Lafuma & Livre VIII de *La République* de Platon) ! Pour l'Humanité, si diverse, le défi est immense car, la liberté et l'égalité des Hommes, fondent le prestige de sa conscience au cœur de la nature. Seules des lois de raison, qui verront le jour lorsque la synthèse politique du discours écologique sera faite, pourront empêcher la tyrannie des opinions qui régit toujours le labyrinthe de la confusion où vit, en embuscade, un monstre bien peu soucieux de l'Humanisme.



Cheval dit Le premier cheval chinois

Lascaux, Montignac en Dordogne, Vallée de la Vézère (France)

Grotte découverte en 1940

Peinture rupestre à l'ocre jaune et au manganèse

(20.000 ans env.).

Des déchets et des hommes : du cercle vicieux au cercle vertueux ?

Carlos-Manuel Alves

Prenez un cercle, caressez-le, il deviendra vicieux !
in *La cantatrice chauve*, Eugène Ionesco

Carlos-Manuel Alves est Maître de Conférences en droit public à l'Université de Bordeaux, spécialiste des interactions entre la protection de l'environnement par le droit européen et le libre marché. Ses recherches universitaires actuelles sont relatives aux énergies renouvelables et au marché du carbone. Il est Secrétaire Général de la Maison de l'Europe, membre du CRDEI (Centre de Recherche et de Documentation Européennes et Internationales) et contribue à diverses tribunes de presse ou revues spécialisées telle que la *Revue Juridique de l'Environnement* ou la *Revue en ligne JADE* (Journal d'Actualité de Droit Européen). Il a contribué, sous la direction de A. Michelot, à la publication de l'ouvrage *Justice climatique. Enjeux et perspectives* (éd. Bruylant 2016)

Carlos Manuel Alves a déjà publié pour la Revue Phaéton deux autres articles :

1 - *L'environnement, facteur d'avènement d'une République Européenne*, Phaéton 2015
(Conférence-débat « La République Européenne », Goethe Institut, Bordeaux 2015)

2 - *Bordeaux et la protection de l'environnement*, Phaéton 2017

Au fil de ses parutions annuelles, la Revue Phaéton, dont l'identité est pluridisciplinaire, a souhaité informer son lectorat relativement aux problématiques environnementales au cœur des enjeux sociétaux actuels comme par exemple avec l'article de Mme Véronique Saint-Ges (Chercheur à l'INRA, Docteur en Sciences économique spécialiste en sciences du vivant et métabolisme végétal - recherches au sujet des modèles de développement de l'agriculture urbaine par l'élaboration de préconisations aux pouvoirs publics) *Des jardins « ouvriers » aux jardins « familiaux » et « partagés ». Qu'en est-il de Bordeaux ?* (in Phaéton 2017). L'exemple de « l'économie circulaire du végétal » à la faveur du réemploi de matières nommées « déchets verts » doit être emblématique d'une (ré)orientation politique préventive dans le sens d'une valorisation énergétique au niveau local puis national et continental. Phaéton entend proposer des « pistes de réflexions » au sujet des atteintes à l'environnement qui passent par des analyses conformes aux orientations de la revue quant à la diffusion des savoirs par leur complémentarité. Ainsi, dans l'édition 2019 de Phaéton sont publiés différentes contributions littéraires ou scientifiques :

- *Quand des « lixiviats » sont déversés dans des cours d'eau en Aquitaine... extrait d'un Arrêt de principe de la Cour de Cassation du 13 janvier 2015* proposé par Me François Ruffié (avocat à la Cour de Bordeaux, Chevalier de l'Ordre du Mérite Maritime et ancien Chargé d'enseignement à l'Université de droit de Bordeaux). La plus haute juridiction française confirme un Arrêt de la Cour d'Appel de Bordeaux relatif à la protection de l'environnement (santé humaine, faune et flore) et au traitement des déchets. Phaéton 2019, p. 27.
- *L'Homme et « sa » Nature !*, Billet de Philippe Richard, Directeur du Jardin Botanique de Bordeaux, Docteur en écologie végétale (Université de Rennes), Conservateur en chef du patrimoine scientifique, technique et naturel, Membre du Conseil scientifique de la SNHF. Phaéton 2019, p. 33.
- *Histoire d'un ruisseau - L'eau du désert*, par Élisée Reclus (1830-1905). L'œuvre de ce « Bordelais » (Professeur à l'Université de Bruxelles) considéré comme un des « Pères de l'écologie » a considérablement favorisé l'émergence d'une « économie de l'écologie » puis celle de normes de protections environnementales. Phaéton 2019, p. 253.
- *2152. Terre, Mer, Air* (trilogie), présentation du roman d'anticipation de Paul Maraud (animateur socio-culturel CEMEA et écrivain sensibilisé aux problèmes environnementaux) qui a exposé autour de ces thèmes des dessins humoristiques, illustré des contes, organisé des rencontres avec des adolescents pour aborder l'écologie. Selon lui la littérature peut assurer une fonction préventive. Phaéton 2019, p. 313.

Des déchets et des hommes : du cercle vicieux au cercle vertueux ?

De la Responsabilité Élargie des Producteurs

... à l'élargissement de la responsabilisation des agents économiques

Le nombre sept revêt une dimension symbolique forte dans de nombreuses cultures, notamment dans la culture judéo-chrétienne. Rien ne dit toutefois que la découverte d'un septième « continent » de plastique soit un facteur de progrès culturel ! Il révèle le lien étroit existant entre les sociétés humaines, plus précisément l'économie de marché et... les déchets. À tel point que certains ont pu parler d'*homo detritus*². Dès le mitan des années 1970, le législateur (européen ou national) s'est emparé de cette problématique, de cette thématique. Le droit des déchets correspond à une démarche réactive, assez classique dans les premiers âges du droit de l'environnement. Un droit de police a été ainsi créé selon un schéma linéaire. À la production puis la consommation d'un bien succédait la phase de gestion de cette marchandise devenue indésirable et dénommée dorénavant déchets. En effet, répond à cette qualification juridique « toute substance ou tout objet (...) dont le détenteur se défait ou a l'intention ou l'obligation de se défait »³. Reflet de l'emprise du droit de l'Union, cette définition nationale reprend la définition européenne.

1 *Le 7^e continent de plastique : ces tourbillons de déchets dans les océans*, Le Monde, 9 mai 2012.

2 *Où va l'homo detritus ?*, Mouvements, 2016/3, n° 87.

3 Art. L.541-1-1, Code de l'environnement.

Une hiérarchie des modes de gestion des déchets a été progressivement dégagée : prévention, réemploi, recyclage, valorisation et enfin, élimination. En quarante ans, le volume des déchets a doublé. Les Français, parmi les plus mauvais élèves de la « classe européenne », produisent 500 kg par an et par habitant. Pour sa part, un Américain en produit 700 kg. Force est de constater que la prévention, objectif prioritaire de la politique des déchets, laisse à désirer.

Il est loisible voire ironique de constater le développement parallèle des déchets et du droit éponyme. Malgré le développement d'un droit des déchets conséquent⁴, le volume de déchets ne cesse de croître également, corollaire de l'augmentation de la production et de la consommation de biens et de services. Les déchets tel le sparadrap du capitaine Haddock ne cessent de resurgir. Ce faisant, ils illustrent parfaitement une circularité pernicieuse, voire vicieuse. En témoigne également l'intérêt du crime organisé pour le trafic de déchets, notamment toxiques. Ici comme dans d'autres chapitres du droit de l'environnement, « *la police administrative est totalement inadaptée à la mise en œuvre de ce qui va devenir rapidement le second objectif des politiques publiques de l'environnement, à savoir la restauration du milieu, la conduite d'actions positives destinées à en assurer un meilleur état, et non plus seulement la prohibition des activités qui le menacent* »⁵.

C'est pourquoi un nouveau paradigme a été proposé afin de réduire drastiquement la production de déchets. Cet objectif porte un nom : l'économie circulaire⁶. « *Ayant pour objectif de réutiliser les matières premières secondaires et l'énergie à partir des produits consommés, ce schéma en boucle vise à remplacer le modèle linéaire classique par un modèle circulaire* »⁷. L'avènement d'une économie circulaire s'inscrit dans une démarche, une perspective de dévelop-

4 Après le premier choc pétrolier, l'arsenal législatif a été initié par une Directive-cadre du 15 juin 1975 relative aux déchets et une loi française adoptée le même jour consacrée à l'élimination des déchets et à la récupération des matériaux. L'état actuel du droit résulte de la transposition de la Directive « Déchets » du 19 novembre 2008 et de la loi du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour une croissance verte. Une loi relative à l'économie circulaire est en cours de discussion.

5 Y. JEGOZO, *L'évolution des instruments du droit de l'environnement*, Pouvoirs, 2008/4, n° 127, p. 23.

6 En vertu de l'article L.110-1 C.Env. largement sous influence européenne, l'économie circulaire cherche à « *dépasser le modèle économique linéaire consistant à extraire, fabriquer, consommer et jeter en appelant à une consommation sobre et responsable des ressources naturelles et des matières premières secondaires* ». Une feuille de route pour l'économie circulaire a été publiée par le gouvernement français le 23 avril 2018. Pour sa part, l'Union Européenne s'était dotée en amont d'un paquet « Économie circulaire » en décembre 2015. P. THEFFRY, « Les hauts et les bas de l'économie circulaire : la REP s'affirme comme une valeur sûre, en jurisprudence comme dans la législation », *RTDE*, 1er avril 2016, pp. 473-478.

7 N. de SADELEER, *Droit des déchets*, Bruxelles, Bruylant, 2016, p. 22.

pement durable. Il s'agit de découpler la croissance économique de l'accroissement des impacts environnementaux. De manière significative, la production de déchets n'a décliné qu'au plus fort de la crise des dettes souveraines. Tel a été le cas en Grèce notamment. En somme, les déchets jouent un rôle de laboratoire juridique mais aussi social. En effet, à l'instar de Janus, les déchets présentent un double visage : économique et écologique ; nuisance pouvant se métamorphoser en ressource. La législation européenne en atteste à travers les bases juridiques choisies qui oscillent entre le droit du marché intérieur et le droit de l'environnement. Reflet de l'évolution du droit de l'environnement, le marché occupe un rôle de plus en plus important dans la gestion des déchets. La responsabilité élargie des producteurs en constitue un premier avatar. Ceci étant, *homo oeconomicus* rime encore avec *homo detritus*. C'est que la main invisible du marché a du mal à être verte. Si la Responsabilité Élargie des Producteurs est nécessaire, elle est loin d'être suffisante. De nombreuses défaillances du marché (*market failures*) viennent entraver l'émergence d'une économie circulaire. C'est pourquoi la Responsabilité Élargie des Producteurs n'épuise pas la question de la nécessaire responsabilisation des agents économiques.

De la Responsabilité Élargie des Producteurs

Théorisée par l'OCDE, la Responsabilité Élargie des Producteurs – REP – a été consacrée par le législateur européen. Il s'agit de transférer les coûts de la collecte et du traitement des déchets en principe assumés par la puissance publique (plus précisément, par les collectivités territoriales) vers le marché. Dès lors, *via* cette prise en compte des externalités, la gestion des déchets se place sous le signe du principe du pollueur-payeur. En d'autres termes, sous l'influence du développement durable, la responsabilité se métamorphose en instrument économique⁸. De manière significative, cette mue, cette introduction de la REP a été opérée à l'orée des années 1990 au moment de l'émergence des instruments économiques en droit de l'environnement⁹, c'est-à-dire au moment du triomphe de l'économie de marché. Ce faisant, le droit des déchets s'inscrit dans une tendance lourde du droit de l'environnement, à savoir ériger la responsabilité en instrument de prévention des atteintes à l'environnement¹⁰.

8 K.MARTIN-CHENUT et R. de QUENAUDON (dir.), *Développement durable : mutations ou métamorphoses de la responsabilité ?*, Éditions Pédone, Paris, 2016.

9 S. MALJEAN-DUBOIS (dir.), *L'outil économique en droit international et européen de l'environnement*, La Documentation française, Paris, coll. Monde européen et international, 2002.

10 On en veut pour preuve l'intitulé même de la directive relative à la responsabilité environnementale. Directive 2004/35/CE du Parlement européen et du Conseil du 21 avril 2004 sur la responsabilité environnementale en ce qui concerne la prévention et la réparation des dommages environnementaux, Journal officiel n° L 143 du 30 avril 2004, pp. 56-75. C'est nous qui soulignons.

Ce faisant, le droit des déchets met en œuvre une véritable « *empathie systémique* »¹¹. Celle-ci consiste à s'approprier « *la logique des acteurs dont la puissance publique cherche à orienter le comportement* »¹², en l'occurrence, la logique économique. C'est pourquoi le droit s'approprie les lois du marché pour mieux lui imposer la sienne. Dès lors, le législateur intervient aussi bien sur l'offre que sur la demande.

S'agissant de la demande, ce sont les consommateurs qui supportent le coût lors de leurs achats, *via* une éco-contribution intégrée ou ajoutée au prix de vente et versée aux éco-organismes.

S'agissant de l'offre, l'internalisation du coût de la fin de vie du produit doit inciter économiquement les entreprises à prévenir la production de déchets à la source, à favoriser l'écoconception et la valorisation.

En vertu de la REP, les entreprises deviennent ainsi responsables de leurs produits du berceau à la tombe. Il s'agit de soutenir « *la conception et la fabrication de produits selon des procédés qui prennent pleinement en compte et facilitent l'utilisation efficace des ressources, tout au long de leur cycle de vie, y compris en matière de réemploi, de démontage et de recyclage, sans compromettre la libre circulation des marchandises dans le marché intérieur* »¹³.

Cette approche se heurte à des réticences émanant aussi bien de certains États membres de l'UE que des acteurs économiques. C'est pourquoi tous les déchets ne sont pas concernés. Les flux de déchets soumis à la REP sont les déchets d'emballage ménagers, les médicaments non utilisés, les déchets d'équipement électrique et électroniques, les véhicules hors d'usage, les pneumatiques usagés, les piles et accumulateurs usagés, les textiles usagés, les déchets de papier graphique, les déchets ménagers dangereux, les déchets d'ameublement et enfin les déchets d'activités de soins.

Les entreprises peuvent s'acquitter de leurs obligations de manière individuelle ou collective, matériellement ou financièrement. Tel est le cas de l'adhésion à un éco-organisme agréé moyennant une contribution financière. Quelque soit le choix opéré, un cahier des charges doit être respecté sous peine de sanctions administratives (amende, suspension ou retrait de l'agrément). Malgré la prégnance du modèle du marché, la police administrative demeure donc présente. Le droit des déchets reflète à nouveau à merveille la nature du droit de l'environnement, à mi-chemin entre économie et puissance publique, à

11 C-A.MORAND, *Le droit des politiques néo-modernes*, Paris, LGDJ, coll. Droit et société, 1999, p. 135.

12 *Idem*.

13 Directive Déchets précitée, considérant 27. C'est nous qui soulignons.

mi-chemin entre marché et intérêt général, entre souci d'économiser les matières premières et protection de la santé publique et de l'environnement.

Il apparaît toutefois que la REP n'est pas une panacée. En effet, elle n'atteint que partiellement ses objectifs. Ainsi, pour certaines filières, les producteurs ne supportent qu'une faible partie du coût généré par les déchets issus de leurs produits : pour les emballages, par exemple, environ la moitié du coût reste à la charge des collectivités locales. Pour les papiers, ce pourcentage dépasse même les 80 %. L'incitation à la prévention et à l'éco-conception en est affaiblie d'autant¹⁴.

Autre problème à propos des biens de valeur élevée : le montant des éco-contributions est trop faible pour induire un changement significatif de comportement que ce soit chez les producteurs (dans leurs choix de conception) ou chez les consommateurs (dans leurs achats). Ainsi, l'éco-contribution est seulement de 1 à 2 centimes pour un téléphone mobile.

Enfin, cette contribution tient insuffisamment compte de la recyclabilité réelle des produits : qu'il s'agisse d'un produit mal éco-conçu ou facilement recyclable, elle est ainsi souvent équivalente ou presque. Ce qui n'incite guère les entreprises à opérer une mue, une mutation de leurs méthodes de production.

Force est de constater que ce cadre juridique actuel caractérisé par l'ambivalence voire l'ambiguïté ne permet pas de tarir le flux des déchets. Il s'avère nécessaire de « *prendre la responsabilité au sérieux* »¹⁵ en élargissant celle-ci à l'ensemble des agents économiques.

... à l'élargissement de la responsabilisation des agents économiques

Le cadre juridique actuel souffre de plusieurs maux antinomiques de l'avènement d'une économie dite circulaire auxquels pourrait remédier en partie la loi sur "l'économie circulaire" en préparation.¹⁶

Ratione materiae, l'ensemble des déchets ne sont pas appréhendés par la REP. Malgré l'affirmation par la Directive-cadre sur les déchets de la vocation

14 Pour réduire l'incidence sur l'environnement des produits, puis des déchets, la conception, la fabrication, l'utilisation et l'élimination des produits doivent être pris en compte dans une approche globale du berceau à la tombe. Voir P.THIEFFRY, La politique intégrée des produits au secours de la lutte contre les changements climatiques : la directive-cadre sur l'éco-conception des produits consommateurs d'énergie, *Revue européenne de droit de l'environnement*, 1^{er} juin 2006, n° 2, pp. 153-164.

15 A.SUPIOT et M.DELMAS-MARTY (dir.), *Prendre la responsabilité au sérieux*, Paris, PUF, 2015.

16 Projet de loi relatif à la lutte contre le gaspillage et à l'économie circulaire présenté en Conseil des ministres le 10 juillet 2019.

générale, seules quelques filières sont appréhendées. Cette législation s'avère « *en quelque sorte emblématique des fragilités, voire incohérences qui affectent la responsabilité élargie du producteur, dès qu'on quitte le terrain rassurant des incantations pour entrer dans la technique juridique* »¹⁷. Pourtant, l'expérience montre que l'intervention de la puissance publique favorise à tout le moins l'émergence de filières de recyclage. À cet égard, le projet de loi prévoit une extension du dispositif à de nouvelles filières. Dans la même veine, il est prévu de moduler l'éco-contribution en fonction du degré d'éco-conception. À défaut d'influencer davantage de producteurs, il serait possible d'influencer davantage de consommateurs.

Comme indiqué *supra*, le principe du pollueur-payeur sous-tend la REP. Or, ce principe a vocation à justifier une différenciation entre agents économiques selon leurs performances éco...logiques. Il va s'agir d'utiliser la fiscalité non pas pour alimenter le budget d'une collectivité publique mais afin d'orienter les choix des agents économiques. En effet, le signal-prix constitue un levier classique du marché. À l'heure actuelle, celui-ci est très (trop ?) peu manié. Pourtant, l'efficacité de la tarification des nuisances environnementales des déchets pourrait être fortement améliorée *via* une fiscalité incitative. Et ce serait d'autant plus vrai en cas de couplage, de lien avec des exigences en termes d'éco-conception. Celles-ci pourraient se traduire notamment par des taux d'incorporation de matières premières recyclées. En effet, « *l'analyse (...) des flux des matières premières montre qu'en situation de croissance des consommations, il n'existe généralement pas de gestion durable des matières premières : au-delà de 1 % de croissance annuelle des consommations d'une matière, même le recyclage de la quasi-totalité des déchets n'a qu'un effet dérisoire sur la pérennisation des ressources (...). Il s'ensuit que la clef d'une économie circulaire est la proportion de matières recyclées contenues dans nos biens neufs, et non la proportion de nos déchets qui est recyclée* »¹⁸.

De manière plus générale et surtout *de lege ferenda*, les critères relatifs à l'éco-conception devraient inclure, outre la consommation d'énergie, des considérations relatives aux cycles de vie multiples des produits ou encore aux réparations. À cet égard, un taux réduit de TVA pourrait être prévu au profit des activités de réparation. Ceci pourrait être l'esquisse de l'avènement d'une fiscalité favorisant les produits « vert...ueux ».

Outre les consommateurs ordinaires, les pouvoirs publics dans le cadre d'une

17 D. SIMON, Le droit communautaire général : subsidiarité, re-cloisonnement du marché intérieur et pratiques anticoncurrentielles, in P. THIEFFRY (dir.), *La responsabilité élargie du producteur du fait des déchets, Actes du colloque du 8 novembre 2010 de l'École de droit de la Sorbonne* (Université Paris 1), Bruylant, 2013, p. 160.

18 F. GROSSE, *Les limites du recyclage dans un contexte de demande croissante de matières premières*, *Annales des mines-Responsabilité et environnement*, 2014/4, n° 76, p. 58.

politique d'achat responsable pourraient contribuer à une économie circulaire en privilégiant notamment les produits les mieux éco-conçus¹⁹.

Cependant, « *les mécanismes du marché seuls, ne peuvent assurer la protection de la valeur environnement* »²⁰. C'est que le marché (intérieur) est un territoire avant que d'être un espace économique. C'est pourquoi la gestion des déchets repose depuis longtemps sur le principe de proximité, sur l'idée d'autonomie territoriale pourtant antinomique de mobilité des déchets inhérente au marché intérieur. Ici, une divergence potentielle apparaît entre gestion écologiquement rationnelle des déchets et promotion d'une économie circulaire. L'arrêt « Déchets wallons » en son temps avait montré que le juge européen, principal artisan de l'intégration économique, pouvait se montrer sensible à la nécessité de « localiser » la gestion des déchets²¹. Lointain écho, l'ADEME vient de créer un label « économie circulaire » afin de promouvoir les démarches territoriales²². Peut-être est-ce le meilleur moyen d'éviter que l'économie ne tourne en rond...

19 Parmi une abondante littérature juridique, il convient de mentionner sans prétendre à l'exhaustivité : C-M. ALVES, *Marchés publics, environnement et droit communautaire : le marché contre la puissance publique... tout contre ?*, Revue Aménagement-Environnement, 2010/1, p. 3. H. PONGERARD-PAYET, Critères sociaux et écologiques des marchés publics : droits communautaire et interne entre guerre et paix, *Europe*, octobre 2004, p. 6. F. MARTUCCI, Commande publique, développement durable et protection de l'environnement dans le marché intérieur : vers un achat public écologiquement responsable, in K. MARTIN-CHENUT et R. de QUENAUDON (dir.), *Développement durable : mutations ou métamorphoses de la responsabilité ?*, Éditions Pédone, Paris, 2016, p. 239. P. REIS, *Marchés publics et ordre concurrentiel, ordre concurrentiel et logiques sociale et environnementale dans la passation des marchés publics*, in Mélanges Pirovano, préc., p. 145.

20 G.J. MARTIN, *Actualité du dommage écologique. Actions et recherches sociales*, Revue interuniversitaire des sciences et pratiques sociales, n° 2, juin 1992, p. 81.

21 CJUE, 9 juillet 1992, *Commission vs Belgique*, aff. C- 2/90, ECLI:EU:C:1992:310 ; M-A. HERMITTE, *Droit du marché, territoire et précaution*, in J-C. MASCLÉ (dir.), *La Communauté européenne et l'environnement*, Colloque d'Angers, Paris, La Documentation française, p. 361.

22 *Économie circulaire : première pierre pour labelliser les démarches territoriales*, Actu-environnement, 23 janvier 2019.

Quand des « lixiviats¹ » sont déversés dans des cours d'eau en Aquitaine...

La plus haute juridiction de France confirme une jurisprudence Bordelaise protectrice de l'environnement en matière de traitement des déchets !

Jurisprudence proposée par Me François Ruffié, avocat

Me François Ruffié est avocat à la Cour de Bordeaux, Chevalier de l'Ordre du Mérite Maritime. Ancien membre du Conseil de l'Ordre des Avocats de Libourne et Chargé d'enseignement à l'Université de droit de Bordeaux, il est le conseil de nombreuses associations de défense de l'environnement (Sepanso, France Nature Environnement, Ligue de Protection des Oiseaux...). Il a proposé à la revue Phaéton la publication d'extraits d'une décision prise par la plus haute juridiction française.

La Cour de Cassation, par un Arrêt de principe en date du 13 janvier 2015, a posé deux principes fondamentaux pour la protection de l'environnement *par* le droit français. La Cour précise d'abord que le droit pénal de l'environnement est « un droit constant » dans le sens où les multiples modifications du Code de l'Environnement, qui entraînent souvent des erreurs de numérotations des articles de loi ou de qualifications des infractions, ne sauraient être susceptibles de favoriser les auteurs d'atteintes à l'environnement.

En France, en matière de traitement des déchets, l'autorisation administrative est souvent détenue par un « syndicat intercommunal » alors que l'exploitation de fait est conférée à des opérateurs industriels... Sur la petite Commune de Saint-Girons-d'Aiguevives en Gironde, la collecte des déchets se faisait par un exploitant et des « lixiviats » s'étaient répandus dans les cours d'eau. L'exploitant considérait que seul le « syndicat intercommunal (Sitcom) » était responsable en tant qu'unique détenteur de l'autorisation administrative. La Cour rejette

1 Lors de leur stockage et sous l'effet de la percolation de l'eau, les déchets produisent un résiduel mou nommé « lixiviat » qui en raison de sa toxicité doit être collecté et traité pour ne pas se répandre dans la nature.

le recours de l'exploitant de fait et confirme une décision de la Cour d'Appel de Bordeaux du 26 novembre 2013 déjà conforme au jugement du Tribunal de Grande Instance de Bordeaux en date du 18 avril 2012. La Cour de Cassation pose un principe fondamental : l'exploitant de fait dans le traitement des déchets est toujours responsable de ces actes et l'existence d'un lien de droit entre l'administration et une collectivité territoriale ne peut en aucune façon l'exonérer de sa responsabilité. Dans cette affaire étaient constituées parties civiles : l'Association Aquitaine Alternatives (Maison de la Nature et de l'Environnement, Cabinet de Me F. Ruffié) ainsi que deux exploitants agricoles (assistés par Me Frédéric Georges²) qui se plaignaient d'une importante mortalité de leur bétail. Ces victimes ont été indemnisées par la Sté. S. Sud-Ouest condamnée également à une lourde amende pour avoir, en France dans un temps non couvert par la prescription de l'action publique (faits prévus et réprimés par le Code de l'Environnement et le Code Pénal – articles visés dans la décision in extenso) :

1 - à Saint-Girons-d'Aiguevives (Gironde), de mai 1998 à mai 2002, laissé se répandre dans des cours d'eau des « jus de décharge ou lixiviats » dont l'action avait entraîné des effets nuisibles à la santé et des dommages à la flore et la faune ;

2 - sur la même commune, de mai 1998 à janvier 2004, exploité sans autorisation une installation de compostage d'ordures et autres résidus urbains ;

3 - sur la même commune, de janvier 2001 à janvier 2004, exploité une station de transit d'ordures et autre résidus urbains, installation classée pour la protection de l'environnement soumises à autorisation préalable.

Enfin, la Cour de Cassation a confirmé la décision de publication de la jurisprudence Bordelaise dans toutes les éditions du Journal Sud-Ouest ! En matière de traitement de déchets notamment, il convient de souligner l'engagement permanent des Associations de défense de l'environnement auprès de collectivités territoriales et des instances judiciaires. Sans leur détermination³ (et celle de leurs avocats !), à faire respecter le droit, de nombreuses infractions resteraient impunies au préjudice de la protection de l'environnement.

2 Me Frédéric Georges est Avocat à la Cour de Bordeaux, ancien membre du Conseil de l'Ordre et Président de la section de Bordeaux du Syndicat des Avocats de France. Il est l'auteur, pour Phaéton, d'un article relatif aux migrants intitulé *Esprit libre, es-tu là ?* (in Phaéton, 2017).

3 Sans cette détermination, le procès qui s'est tenu à Bordeaux après la pollution de la Garonne par 15.000 m³ de fioul lourd et cancérigène en janvier 2007 n'aurait jamais eu lieu. Les victimes (dont la Mairie de Macau, petite commune de Gironde, classée au Réseau Natura 2000 et représentée par Mme Christelle Colmont, maire) se sont en effet heurtées à l'indifférence totale de l'État et à un désintéret global des autorités judiciaires qui ont mis 13 ans à reconnaître leur droit à indemnisation – cf. Cour de Cassation Réf. exactes et, sur renvoi, arrêt de la Cour d'Appel de Bordeaux fin 2019.

Arrêt de la Cour de Cassation du 13 janvier 2015
(énoncés des principes posés)

Rejet d'un pourvoi contre un Arrêt de la Cour d'Appel de Bordeaux,
Chambre correctionnelle, en date du 26 novembre 2013.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS

LA COUR DE CASSATION, Chambre Criminelle, en son audience publique tenue au Palais de Justice à Paris, a rendu l'arrêt suivant :

Statuant sur le **pourvoi** formé par la Sté S. Sud-Ouest **contre l'Arrêt de la Cour d'Appel de Bordeaux, Chambre Correctionnelle**, en date du **26 novembre 2013**, qui, pour exploitation non autorisée d'une installation classée pour la protection de l'environnement et pollution de cours d'eau, a été condamnée à 15.000 euros d'amende, a ordonné une mesure de publication et s'est prononcé sur les intérêts civils ;

La COUR, statuant après débats en l'audience publique du 2 décembre 2014 où étaient présents : [Composition de la Cour, Avocat général, Greffier de Chambre, Rapport du Conseiller, observations de l'Avocat à la Cour de Cassation, conclusions de l'Avocat Général]. Le demandeur ayant eu ta parole en dernier ; Vu le mémoire produit ;

Attendu qu'il résulte de l'arrêt attaqué et des pièces de procédure que, le 3 mai 2001, une **pollution du ruisseau Le Géniquet, traversant le centre de traitement** des ordures ménagères de Saint-Girons-d'Aiguevives, a été décelée en aval de ce centre ; que l'enquête diligentée a mis en évidence qu'elle **provenait d'activités qui n'étaient pas conformes aux autorisations administratives délivrées que le fonctionnement du centre était assuré** par la société S..., devenue la société S-Sud-Ouest, **à la suite d'un contrat de marché public** conclu avec le Syndicat Intercommunal de collecte et traitement des ordures ménagères (le Sictom) du Blayais, **propriétaire du site, titulaire des autorisations administratives initiales** et ayant fait l'objet d'une fusion-absorption ; que la société S- Sud-Ouest a été poursuivie pour l'exploitation sans autorisation d'une installation classée de mai 1998 au 6 janvier 2004 et pollution de cours d'eau par rejet de substances nuisibles de mai 1998 à mai 2002 ;

En cet état ;

Sur le premier moyen de cassation, pris de la violation des articles 6 et 7 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme, 111-4, 121-3 du Code Pénal, L. 511-1 et s. L. 512-14, L. 514-9 et L. 541-1 du Code de l'Environnement, de l'article préliminaire et des articles 2, 10, 591 et 593 du Code de Procédure Pénale ;

- en ce que l'Arrêt confirmatif attaqué a retenu la **responsabilité pénale** de la Sté S. Sud-Ouest **du chef d'exploitation sans autorisation préalable d'une installation classée** et a statué sur l'action civile ;

- [...]

Attendu que, pour déclarer la Sté. S. Sud-Ouest coupable d'exploitation d'une installation classée sans autorisation, l'arrêt relève par motifs propres et adoptés, que la dite Sté, spécialisée dans le traitement des déchets, avait conclu un contrat d'exploitation avec le Sictom du Blayais et était l'exploitante sur le site, que si la Sté Su., n'avait pas de son seul chef la possibilité de faire cesser l'exploitation du centre, son dirigeant était un professionnel de l'environnement ne pouvant méconnaître la législation applicable, qu'il appartenait à cette société de vérifier, avant de contracter avec le Sictom du Blayais, qu'il disposait bien des autorisations requises, qu'elle avait délibérément laissé se poursuivre les activités de compostage et de transfert des déchets, sans l'autorisation requise et que la Sté. S. Sud-Ouest était responsable pénalement des infractions commises pour son compte par ses organes ou leurs représentants,

Attendu qu'en l'état de ces énonciations et dès lors que, si le titulaire de l'autorisation administrative est exploitant de l'installation, la personne exerçant effectivement l'activité dispose également de cette qualité, la Cour d'Appel a justifié sa décision ;

D'où il suit que le moyen doit être écarté ;

Sur le second moyen de cassation, pris de la violation des articles 6 et 7 de la Convention européenne des droits de l'homme, 111-4, 121-3 du code pénal, L. 216-6, L. 216-9, L. 216-11 et L. 432-2 du code de l'environnement, de l'article préliminaire et des articles 2, 10, 591 et 593 du code de procédure pénale ;

- en ce que l'arrêt confirmatif attaqué a retenu la **responsabilité pénale** de la Sté S. Sud-Ouest **du chef de pollution** et a statué sur l'action civile ;

[...]

Attendu que, **en premier lieu**, la Sté. S. Sud-Ouest, pénalement poursuivie en tant que personne morale, pour certains faits de pollution commis avant l'abrogation des articles 18 à 27 et de l'article 28-1 de la loi du 3 janvier 1992 par l'article 5-1 de l'ordonnance du 18 septembre 2000 relative à la partie législative du Code de l'Environnement, ne saurait reprocher aux juges du fond d'avoir refusé de tenir compte d'une erreur affectant la codification, par cette ordonnance, de l'article 22 devenu l'article L. 216-6 du code précité dès lors que, d'une part, ces juges, avant la ratification de ladite ordonnance par le législateur, tenaient de l'article 111-5 du Code Pénal la faculté de vérifier si la codification était intervenue à « **droit constant** » dans les conditions prévues par l'article 1er de la loi du 16 décembre 1999 et que, d'autre part, l'article 31 de la loi du 2 juillet

2003 « habilitant le Gouvernement à simplifier le droit », entrée en vigueur au cours de l'instance d'appel, a ratifié cette ordonnance compte tenu des modifications prévues au paragraphe III qui porte rectification de l'erreur commise par l'autorité réglementaire ;

Qu'en effet, l'abrogation d'une loi à la suite de sa codification à droit constant ne modifie ni la teneur ni la portée des dispositions transférées ;

Attendu que, **en second lieu**, pour retenir la culpabilité de la Sté. S. Sud-Ouest du chef de pollution, l'arrêt attaqué, par motifs propres et adoptés, relève que **bien qu'elle ait eu connaissance de la pollution liée au rejet de « jus de lixiviats » dans le cours d'eau, elle avait continué ses activités de transit et de compostage**, que si elle ne pouvait pas interrompre unilatéralement de son propre chef le marché en cours, elle aurait dû mettre en demeure le Sictom du Blayais de réaliser les travaux nécessaires et dénoncer le contrat conclu si la mise aux normes n'était pas réalisée et que le directeur de la Sté. S. Sud-Ouest, **exploitant direct de l'installation classée et qui la représentait, n'avait pas accompli les diligences normales compte tenu de la nature de ses missions ou de ses fonctions, de ses compétences et des moyens dont il disposait ;**

Attendu qu'en statuant ainsi, **la Cour d'appel de Bordeaux a fait une exacte application de l'article 121-2 du Code Pénal ;**

D'où il suit que le moyen doit être écarté ;

Et attendu que l'arrêt est régulier en la forme ;

Rejette le pourvoi ;

Ainsi fait et jugé par la Cour de Cassation, Chambre Criminelle, et prononcé par le Président le 13 janvier 2015 ; En foi de quoi, le présent Arrêt a été signé par le Président, le Rapporteur et le Greffier de Chambre.

L'Homme et « sa » Nature !

« Billet » de Philippe Richard

Philippe Richard est Directeur du Jardin Botanique de Bordeaux, Docteur en écologie végétale (Université de Rennes), Conservateur en chef du patrimoine scientifique, technique et naturel, Membre du Conseil scientifique de la SNHF.

L'idée que la Nature doit être domptée par l'Homme semble être une idée dominante depuis longtemps et, avec le progrès technique, beaucoup ont pu penser que le fait était accompli. Il n'en est rien et si la Nature est surpuissante, il est nécessaire de la préserver, de protéger « le vivant » qui interagit avec tous les éléments...

Billet

Jamais autant de questions se sont posées sur le rapport entre l'Homme et la Nature qui nous « environne ». Est apparue récemment dans l'Histoire de l'Humanité la notion d'épuisement de « la » ressource. Au XVIII^e siècle, des Hommes comme le naturaliste Jean Baptiste de Lamarck (1744-1829) évoquèrent le problème de la destruction des milieux et des paysages¹. La question posée était déjà celle du rapport d'interaction entre notre espèce et le monde dans lequel vit donc l'*Homo sapiens*.

« *L'Homme*, écrit Lamarck (1744-1829 in *Système analytique des connaissances positives de l'Homme* publié pour la première fois en 1820, PUF, coll. Quadrige, 1988), *par son égoïsme trop peu clairvoyant pour ses propres intérêts, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot, par son insouciance pour l'avenir et pour ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction même de sa propre espèce.*

1 Catastrophes naturelles, réchauffement climatique... La fin du monde serait-elle déjà en marche ? C'est l'hypothèse des *collapsologues*, ces chercheurs qui s'intéressent à l'effondrement de notre civilisation.

En détruisant partout les grands végétaux qui protégeaient le sol, pour des objets qui satisfont son avidité du moment, il amène rapidement à la stérilité ce sol qu'il habite, donne lieu au tarissement des sources, en écarte les animaux qui trouvaient leur subsistance, et fait que de grandes parties du globe, autrefois très fertiles et très peuplées à tous égards, sont maintenant nues, stériles, inhabitables et désertiques.

Négligeant toujours les conseils de l'expérience, pour s'abandonner à ses passions, il est perpétuellement en guerre avec ses semblables, et les détruit de toutes parts et sous tous prétextes : ainsi, on voit des populations, autrefois considérables, s'appauvrir de plus en plus. On dirait que l'homme est destiné à s'exterminer lui-même après avoir rendu le globe inhabitable ».

S'il convient aujourd'hui d'examiner la relation directe que l'Homme entretient avec la Nature, il ne faut pas faire un rapport *collapsologiste*. Il n'a pas lieu, ici, de s'étendre sur la nature intrinsèque de l'Homme, mais de se préoccuper de la vraie Nature, celle qui l'entoure, celle qui nourrit, soigne, protège, inspire, éduque, et fournit un lieu de vie dont nous sommes tous (que nous le voulions ou non !) étroitement dépendants. Cette proximité évidente et obligée, demeure pour beaucoup un sujet d'agacement. Il y a bien souvent, en effet, conflit d'intérêt, entre le confort de chaque individu et le nécessaire respect des soins dus à tous.

En effet (chacun s'en est-il aperçu ?), nous sommes arrivés à une époque où l'Homme a la capacité de lourdement peser sur l'évolution du milieu qui l'entoure. Un mot a même été, non pas inventé, mais « réquisitionné » pour parler de la Nature : *l'environnement* !

L'environnement. On ne peut que souligner l'anthropocentrisme de ce terme : au lieu de personnifier notre cadre matriciel (la Nature), l'Homme parle en considérant seulement de ce qui peut directement interférer avec lui, à son bénéfice exclusif. *L'environnement* !

La Nature existe-t-elle, si elle n'a pas un effet bénéfique direct sur l'individu ? N'est-il pas possible de l'imaginer autrement qu'au service exclusif de l'Homme ? La Nature est pourtant l'objet, en permanence, d'un nombre incommensurable d'interactions entre les êtres vivants, mais également avec le milieu « non-vivant », en dehors de toute présence humaine. Il est probable que l'exploitation de la Nature par l'Homme tient justement au fait qu'elle est devenue « sa chose », une ressource qu'il exploite, pour en tirer ce qui est nécessaire à son existence, et au-delà, pour alimenter le superflu réclamé par tous les groupes humains consommateurs, quel que soit leur niveau de richesse.

À quel moment le rapport de l'Homme à la Nature a-t-il basculé ? Il n'y a sans doute pas de moment précis, mais plutôt une série de conséquences en cascade en lien avec la coévolution de l'Homme et de son milieu biotique et abiotique. La recherche technologique des premiers humains relevait de la survie. Plus les populations humaines ont trouvé des solutions améliorant leur adaptation au milieu

naturel (domestication, agriculture...), plus la domination de l'Homme sur le milieu naturel a augmenté. Faible d'abord, mais tout de même assez importante pour modifier les paysages, d'abord par le pâturage ou le défrichage (brûlis) puis par ce qui est devenue l'agriculture. Ainsi, les conséquences ont été de plus en plus marquées, et ont enclenché des processus d'érosion. L'époque antique n'a fait que systématiser cette action sur des territoires de plus en plus vastes.

Après une relative « stagnation médiévale » où l'action humaine s'est repliée vers les villes, devenues centres d'attractivité et du développement intellectuel, il a fallu attendre l'avènement de la machine pour voir une nouvelle accélération du processus. L'influence de l'Homme sur le milieu a augmenté grâce aux moyens de transport, la progression des techniques agraires avant la mécanisation. Avec l'augmentation des connaissances, a émergé le besoin de se procurer denrées et objets venus d'autres territoires (ce fut l'apanage alors de petits groupes d'individus, plutôt fortunés puis l'approvisionnement en ce type de marchandises s'est généralisé avec une demande sans cesse croissante). Il y eut deux conséquences à cela : recherche de main d'œuvre pour la mise en culture de terres vierges ou lointaines (denrées exotiques) et pour le meilleur marché possible, naissance du colonialisme. Au plus près, demande en quantités de plus en plus importantes de produits agricoles, et apparition d'une classe paysanne qui a remplacé peu à peu la culture vivrière par une culture de rapport. Est né ainsi un besoin important de mécanisation, de facilitation du travail agricole.

Dès lors, progressivement les groupes humains se sont organisés en sociétés où a d'abord dominé l'échange d'une denrée par une autre, puis par l'intermédiaire de la monnaie. Aujourd'hui le système financier a pris le pas sur tout autre, et progressivement, il a régi tout type d'échange pour aboutir au système économique actuel. Ainsi la Nature (qui n'est en principe pas une valeur « bankable » !), va passer au second rang (ou plus !) des préoccupations de l'Homme.

Récemment, écologues et économistes ont inventé un moyen d'évaluation de la valeur économique des systèmes naturels : la notion de *services écosystémiques*. Ils constituent l'ensemble de ce que les écosystèmes mettent à « disposition » des sociétés humaines. C'est-à-dire, services d'approvisionnement (alimentation, combustibles...), services de régulation (climat, pollinisation...), de soutien (cycles biogéochimiques – l'eau par exemple –, la production primaire), sociétaux ou culturels (aspect récréatif des forêts...).

On peut chiffrer économiquement la valeur de ces services : rien que le stockage du carbone d'une forêt, celle de Masoala, à Madagascar, concrètement de 230.000 ha, correspond à une valeur de 80.935.000 € (Balmford & Al., 2008). Il s'agit bien sûr d'une vision très anthropocentrée de la Nature, mise au service unique de l'Homme.

Conscience humaine, ou comportement animal ? Certains humains, même s'ils tirent de la terre leur ressource, consciemment ou par instinct, savent qu'elle doit être ménagée, afin de pouvoir se régénérer. Mais à partir du moment où l'on associe la ressource à la notion de profit, l'exploitation peut très vite devenir excessive. C'est encore plus flagrant pour les ressources qui ne se reconstituent pas (minéraux, par exemple). Il y a alors une concurrence frénétique qui s'engage, une course « à celui qui » s'appropriera la plus grande part ! Le problème qui se pose aujourd'hui aux sociétés humaines est simple à poser : il n'est plus question de seulement diminuer la « croissance ». Les riches et les pauvres sont soumis aux mêmes contraintes. L'opulence ne préservera pas de la dégradation continue de la biosphère. Très rapidement, le sort de toutes les catégories sociales sera confondu, car les conséquences de la dégradation affecteront les macro-secteurs de la biosphère (climats, sols...).

La question n'est pas de décrire un scénario catastrophe comme l'imaginent les œuvres de science-fiction ! La dégradation est progressive et on décèle des symptômes évidents même si la force de résilience des écosystèmes va encore permettre le maintien d'un certain état pendant quelques temps. Il n'y aura pas de rupture brutale, mais une lente évolution des processus. Il faut donc imaginer un autre système de maintien des équilibres. L'économie du profit doit être remise en question. Mais est-ce possible ? Sinon...

Du côté des ressources renouvelables, l'exemple de la ressource halieutique est flagrant². Elles sont arrivées au seuil critique de non renouvellement, et pourtant des techniques de pêche toujours plus dévastatrices sont inventées tous les jours (filets benthiques de taille colossale, bateaux-usines toujours plus grands, et comble de prédation, pêche électrique).

Pour l'Homme, tout le problème tourne autour de la ressource. Si la ressource directe n'existe plus, sa survie est menacée. Mais si l'ombre d'une solution alternative apparaît, alors, rassuré, celui-ci continue à piller, et fait confiance « dans la technologie » pour le tirer de tous les périls !

2 Les taux de déclin parmi les populations de poissons les plus touchées par la pêche ont augmenté durant la dernière moitié du XX^e siècle où des réductions de plus de 80 % des effectifs par rapport aux niveaux historiques enregistrés (à défaut des « vrais » niveaux, les activités de pêches étant largement antérieures aux premiers relevés d'abondance) étaient courantes. Cela s'est particulièrement observé parmi les grands prédateurs, par exemple la morue de l'Atlantique ou les requins. L'espérance de recrutement, soit le nombre de juvéniles qui remplacent chaque année les morts naturelles et les individus capturés, est déterminée par la biomasse de reproducteurs. La pêche, en réduisant le stock des individus reproducteurs, entraîne une baisse du recrutement et par voie de conséquences, un déclin du stock exploitable dans les années à venir : c'est la surpêche de recrutement.

À mon avis, pour comprendre le fonctionnement des processus naturels, il est nécessaire de les déconnecter de la relation avec l'Homme. Les systèmes écologiques n'ont pas besoin de l'Homme pour fonctionner alors que la réciproque n'est pas exacte. L'Homme est désormais un animal prédateur de fin de chaîne alimentaire, et ainsi ne s'intègre plus dans le cycle vital.

Il est extrêmement facile de faire du catastrophisme, de penser et professer que la fin du monde est proche, et qu'un cataclysme instantané va nous submerger ! Cette vision ne fait que démontrer que nous vivons dans un monde de l'instantané, où rien n'est imaginable qu'à courte échéance. Dans l'imaginaire de la plupart des humains, il est difficile de concevoir les actions à long terme, comme l'émergence d'une espèce, mais aussi les disparitions qui peuvent prendre des millénaires. Il est vrai que nous vivons aujourd'hui des processus accélérés, car comme nous l'avons vu, l'Homme est capable de peser sur la Nature de façon très lourde. Il n'en reste pas moins que des phénomènes – comme la fonte des glaces – ne se produiront pas en un jour, mais sont néanmoins inéluctables. Le reste de la biosphère va devoir absorber cette transformation, et ne le fera pas sans des conséquences : nul ne peut entièrement prédire aujourd'hui.

Ce qui désoriente nos contemporains, est que la science, considérée comme toute puissante, ne peut envisager tous ces effets, car leurs enchaînement est excessivement complexe. Il en va de même pour la médecine, que nombre de gens croient infaillible et capable de résoudre tous les problèmes de santé, alors que nombre de questions restent sans réponses. Il en résulte dans la population un rejet des alertes sur l'état de la Nature qui se dégrade, voire la négation de l'évidence, même chez certains scientifiques (ou se considérant comme tels !) ayant pignon sur rue ! Et à cela s'ajoute la dérision, le discrédit, un violent rejet de ceux qui rapportent des faits et qui sont qualifiés de *catastrophistes*.

La question toujours posée est celle du retour en arrière. Peut-on revenir à l'état initial ? La réponse est évidemment non, car on le montre en écologie scientifique, un équilibre donné à un instant « T » ne peut, pour des raisons de complexité, être exactement recréé, ou se retrouver. Et si on arrêta les excès aujourd'hui, la consommation des ressources notamment, cela permettrait-il de... Mais de quoi ? Qu'il soit impossible de tout arrêter est évident, mais ralentir, diminuer, parfois presque stopper certaines consommations excessives, aurait pour effet de contribuer à préserver et même favoriser la résilience de la Nature exploitée, et ainsi permettre à l'Humanité de perdurer dans des conditions acceptables³. Il est difficile d'introduire ici une notion de durée, mais nous avons aussi besoin de reconsidérer notre rapport au temps, pouvoir imaginer qu'il est

3 En surveillant la démographie, la répartition des richesses, en inscrivant les changements dans la durée, les temps biologiques vont au-delà de la durée d'une vie d'homme.

possible de ne pas aller vite, et savoir que la mise en place ou la reconstruction des processus naturels prend du temps un temps long...

L'Homme ne doit pas considérer la Nature comme un objet à son service, mais comme une entité vivante qu'il doit respecter. « Lui a besoin d'Elle », l'inverse n'est pas forcément vrai. Ménageons-la et respectons-la, car elle demeure, pour les citadins ou les Indiens d'Amazonie, notre cadre de vie et la maîtresse de nos équilibres.

Bibliographie proposée par l'auteur :

- Serge Bahuchet, *Les jardiniers de la nature*, Paris, éd. Odile Jacob, 2017
- Valérie Chansigaud, *Les français et la nature*, Paris, éd. Mondes sauvages / Actes Sud, 2017
- L. Dabouineau, A. Ponsoero, *Comment évaluer les services rendus par les écosystèmes ?* éd. Rale d'eau, 2009, pp.9-17.
- René Dumont, *L'utopie ou la mort*, Paris, éd. du Seuil, 1973
- Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, éd. Galilée, 1989
- Maxime de Rostolan, *On a 20 ans pour changer le monde*, Paris, éd. Larousse, 2018
- Michel Serres, *Le contrat naturel*, Paris, éd. Champs / Flammarion, 1992
- Pablo Servigne, Raphaël Stevens & Gauthier Chapelle, *Une autre fin du monde est possible*, Paris, éd. du Seuil, 2018
- Jacques Tassin, *La grande invasion*, Paris, éd. Odile Jacob, 2014.

La Convention Internationale des Droits de l'Enfant (C.I.D.E) a trente ans !

Les Hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits...

« Billet » de Stéphane Ambry

Intérêt supérieur de l'enfant

*

Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociale, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale.

(Article 3 - paragraphe 1 de la Convention)

*

La C.I.D.E dite aussi Convention de New York est un Traité International adopté par l'Assemblée Générale de l'ONU en 1989 (entré en vigueur le 2 septembre 1990) élargissant aux mineurs le concept juridique universel des Droits de l'Homme et introduisant la notion juridique d'intérêt supérieur de l'Enfant sujet de droit. Il a fallu 200 années – exactement – après la Déclaration des Droits de l'Homme pour que la Communauté Internationale place l'Enfant, « au cœur » des Droits de l'Homme. L'application des droits de l'enfant est désormais sous le contrôle du Comité des Droits de l'Enfant auprès du Haut-Commissariat des Nations Unies aux Droits de l'Homme. Tous les 20 Novembre est organisée la journée internationale des Droits de l'Enfant. Si quelques États ont émis des réserves sur l'application de certains articles de la C.I.D.E, seulement deux pays ne l'ont pas ratifié : les États-Unis d'Amérique et le Vatican ! *Les Hommes naissent... libres et égaux* : la citoyenneté débute à la naissance... Partout ? Presque !

Face aux autorités administratives et judiciaires, la défense des Droits de l'Homme et donc de l'Homme-Enfant demeure un combat permanent. En Europe, si les dispositions conventionnelles sont contraignantes et les avancées considérables, les Nations ont parfois du mal à mettre en place des dispositifs efficaces de protection de l'enfance. En France, les avocats qui sont au centre du dispositif de protection des Droits de l'Enfant-citoyen, interviennent gratuitement pour les mineurs et veillent à faire appliquer leurs droits par des administrations trop souvent négligentes ou complices de procédés scandaleux comme l'utilisation de tests osseux non fiables pour déterminer l'âge de jeunes privés d'état civil ou le placement de mineurs dans des centres dits de rétention administrative (entre mille et un exemples).

Stéphane Ambry fut, à Bordeaux, le premier avocat français à créer, en 1990, un Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les Droits de l'Enfant – CRIC – dont les membres, tous avocats spécialisés, défendent les mineurs grâce à l'aide juridictionnelle, gèrent une bibliothèque, interviennent dans les écoles, organisent des colloques et, annuellement les Assises Nationales des Droits de l'Enfant. C'est également à l'Université de Bordeaux que fut créé en partenariat avec le C.R.I.C., le premier Institut du Droits des Mineurs (fondé par Pierre Landete, avocat et présidé par Mme A. Gouttenoire, professeur de droit à l'Université de Bordeaux) qui offre une formation diplômante. Aujourd'hui, en France, chaque Ordre des Avocats gère une structure interne permanente dédiée à la défense de « l'enfant-citoyen ».

Nous célébrons, cette année, les 30 ans de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant (C.I.D.E), adoptée le 20 Novembre 1989 (résolution 44/25) par la « totalité des Nations Unies à New York ». La France, qui par l'intermédiaire de ses représentants, avait très activement participé à son élaboration (c'était une « promesse » de son Président François Mitterrand), s'est voulue exemplaire dans son application. Elle a donc très rapidement ratifié cette Convention Internationale (avec toutefois deux réserves), ainsi que les trois protocoles qui ont suivi. Mais la France peine encore à son application concrète. Le Comité des Droits de l'Enfant de l'ONU, organe chargé de veiller à l'application de la Convention, est souvent bien sévère aujourd'hui envers la France : qu'il s'agisse des enfants pauvres, des enfants en situation de handicap ou des enfants de migrants, l'application de la Convention appelle toujours à des recommandations de l'ONU.

Rappelons-nous que cette Convention, ratifiée par la République Française, a acquis une force juridique considérable puisque, dans la hiérarchie des textes, elle est supérieure à la loi qui ne peut lui être contraire et seulement chargée de la mettre en application. Elle est reconnue par la Constitution comme tous les Traités.

En 1989, la France commémorait, par une multitude d'événements, de conférences, d'émissions de télévision ou de radio, de réflexions et d'articles de journaux, la Révolution Française de 1789. La citoyenneté était à l'honneur, et la C.I.D.E venait alors de déclarer la - citoyenneté des enfants -. La rencontre de ces deux événements explique sans nul doute que les Français ont immédiatement accueilli cette Convention avec enthousiasme. L'ensemble de la société française, et pas seulement les professionnels concernés par les enfants, s'est emparée du texte pour le discuter et le mettre en application « à la française ». Les Organisations Internationales chargées des Droits de l'Enfant déclaraient alors qu'aucun autre pays européen n'avait manifesté la même ferveur. Des avocats d'enfants, spécialisés et formés, s'organisaient dans les Barreaux français, comme à Bordeaux ceux regroupés dans le Centre de Recherche, d'Information et de Consultation des droits de l'enfant du Barreau de Bordeaux (CRIC).

Qu'en est-il actuellement ?

Après une dizaine d'années d'avancée remarquable dans son application, la France s'est endormie. Plus personne n'y faisait référence, sauf quelques avocats et juges ! Contrairement à ses engagements, l'État ne tenait guère compte dans ses politiques du principe fondamental de la Convention, « l'intérêt supérieur de l'enfant ». « L'intérêt supérieur de l'enfant » était parti aux oubliettes... et, un gouvernement faisait même disparaître l'Institut de la Famille et de l'Enfance, présidé par Jean-Pierre Rosenbeig, juge des enfants en détachement pour cette fonction, qui était depuis 1989 l'organisme national moteur du développement des droits de l'enfant en France. Quelques années plus tard, c'est le Défenseur des droits des enfants, créé après la disparition de l'Institut, qui sera supprimé, et dont la fonction sera noyée dans celle du nouveau Défenseur des droits. En 2009, le Comité des droits de l'enfant de l'ONU, alerté par diverses ONG et associations de défense des droits de l'enfant, dans un rapport, faisait des remarques sévères à la France, accompagnées de recommandations assez précises. Même chose en 2016 ! En observant que s'il y avait eu des avancées juridiques, il y avait toujours des retards difficilement acceptables dans l'application de la Convention. Autrement dit, il reste beaucoup de progrès à faire...

Aujourd'hui, le Défenseur des droits, qui a pris la relève, est secondé dans chaque département par un ou plusieurs délégués. En 2015, ses services ont procédé à une enquête (auprès de 5.000 personnes) et le constat d'une méconnaissance persistante de la C.I.D.E en France a été confirmé (incompréhensions assez générales sur son contenu) notamment quant au principe central de « *l'intérêt supérieur de l'enfant* » édicté à l'Article 3, paragraphe 1 : « *Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociales, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale* ». Ce principe est rédigé comme une obligation posée aux États, et non comme un droit qu'aurait l'enfant. Et cette obligation, en raison de la ratification de la Convention par le Parlement Français, doit être étendue à tous ceux qui s'occupent d'une façon ou d'une autre des enfants, parents inclus. Ainsi, pour chacun de nous, les droits de l'enfant sont nos obligations à son égard. « L'intérêt supérieur de l'enfant » doit éclairer toute décision politique, de l'État notamment. Chacun de nous peut observer qu'il n'en est pas toujours ainsi, et qu'il reste bien des efforts à faire.

Depuis quelques années maintenant, le Défenseur des Droits en France, ne cesse de rappeler aux gouvernements et aux législateurs successifs en quoi leurs projets contreviennent aux dispositions de la C.I.D.E et donc aux engagements pris par l'État, signataire de ce texte. Anticipant le rapport que doit remettre la France, en 2020, au Comité des Droits de l'Enfant de l'ONU, le Défenseur des Droits a rédigé, en 2018, un rapport de 114 pages (!), ayant comme objectif de répondre aux observations faites, en 2016, par le Comité à la France. Tout en sou-

lignant certains progrès dans le champ de la santé et de l'éducation à la sexualité, ainsi que la volonté de l'État de structurer davantage ses politiques autour des droits de l'enfant, le Défenseur des droits met en lumière des situations qui appellent des réactions urgentes des pouvoirs publics. La situation des enfants en bidonville, des mineurs isolés étrangers ou des enfants en situation de handicap reste alarmante selon lui. Il établit, à l'attention de l'État, toute une liste de recommandations pour mieux prendre en compte les difficultés rencontrées par les enfants. C'est la mise en œuvre de ces recommandations et celles de l'ONU qui pose question en France. À ce sujet, il serait judicieux, que les autorités françaises s'inspirent de ce qui se fait de mieux dans d'autres pays européens comparables pour assurer le suivi de la mise en application des recommandations du Comité des Droits de l'Enfant de l'ONU. La Suisse, par exemple, a élaboré une méthodologie du suivi des applications concrètes effectuées, suite aux recommandations, ce qui visiblement nous fait défaut. Or, quant à la protection de l'enfance, le fonctionnement des institutions est comparable au nôtre. C'est, en Suisse, la Confédération qui a signé la Convention, et ce sont les Cantons qui sont en charge de la protection de l'enfance. En France, l'État et les Départements. Mais il n'y a pas que l'État et les Départements qui sont concernés par la mise en application de la C.I.D.E. Les villes et Métropoles doivent également s'emparer du problème (par exemple, la Ville de Genève publie régulièrement un rapport sur la mise en application par elle des droits de l'enfant).

Trente ans après, la France est appelée à faire encore de gros efforts pour respecter les droits de l'enfant tels que définis par la Convention signée en 1989. Le premier effort serait que chaque Français, enfant et adulte, bénéficie d'informations et de formations de qualité sur les droits de l'enfant, et il faudrait prévoir des financements conséquents par l'État, ce qui n'a jamais été fait. Dans le même temps, il est nécessaire que ce sujet devienne obligatoire dans toutes les formations initiales et continues des professionnels ou bénévoles ayant des contacts avec les enfants. Le défi des gens de terrain est souvent de savoir comment mettre en application la C.I.D.E dans leur travail avec les enfants et les jeunes... Sans doute faudrait-il demander leur avis et les faire participer comme y invite l'Article 12 de la Convention qui reconnaît à l'enfant, un droit à la parole sur tous les sujets le concernant. Les droits de l'enfant, ce sont nos obligations à son égard. Si nous ne connaissons pas nos obligations, les droits de l'enfant ne seront jamais respectés.

C. I. D. E

Les 54 articles de la Convention sont consultables *in extenso* sur le site internet officiel de l'ONU ou celui de l'UNICEF

Extraits⁴

Préambule - Les États, parties à la présente Convention,
[...]

considérant qu'il importe de préparer pleinement l'enfant à avoir une vie individuelle dans la société, et de l'élever dans l'esprit des idéaux proclamés dans la Charte des Nations Unies, et en particulier dans un esprit de paix, de dignité, de tolérance, de liberté, d'égalité et de solidarité ;

ayant à l'esprit que la nécessité d'accorder une protection spéciale à l'enfant a été énoncée dans la Déclaration de Genève de 1924 sur les droits de l'enfant et dans la Déclaration des droits de l'enfant adoptée par l'Assemblée générale le 20 novembre 1959, et qu'elle a été reconnue dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, dans le Pacte international relatif aux droits civils et politiques (en particulier aux articles 23 et 24), dans le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels (en particulier à l'article 10)...
[...]
... ont convenu de ce qui suit l'ONU :

Art. 1

Au sens de la présente Convention, un enfant s'entend de tout être humain âgé de moins de dix-huit ans, sauf si la majorité est atteinte plus tôt en vertu de la législation qui lui est applicable.

Art. 2

1. Les États parties s'engagent à respecter les droits qui sont énoncés dans la présente Convention et à les garantir à tout enfant relevant de leur juridiction, sans distinction aucune, indépendamment de toute considération de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou autre de l'enfant ou de ses parents ou représentants légaux, de leur origine nationale, ethnique ou sociale, de leur situation de fortune, de leur incapacité, de leur naissance ou de toute autre situation.

4 L'ouvrage de la coll. Que sais-je - *Les droits de l'enfant*, F. Dekeuwer-Défossez (PUF, Paris 1991) présente des extraits de la Convention et une analyse globale des modalités de la protection de l'enfance au moment de l'adoption du texte. Pour une documentation juridique spécifique et actualisée, Phaéton propose deux contacts :
C.R.I.C - Barreau de Bordeaux, France - 05 56 44 20 76 - contact@barreau-bordeaux.com
IDM - Institut du Droits des Mineurs, l'Université de Bordeaux - 05 56 84 54 90
adeline.gouttenoire@u-bordeaux.fr

2. Les États parties prennent toutes les mesures appropriées pour que l'enfant soit effectivement protégé contre toutes formes de discrimination ou de sanction motivées par la situation juridique, les activités, les opinions déclarées ou les convictions de ses parents, de ses représentants légaux ou des membres de sa famille.

Art. 3

1. Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociale, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale.

[...]

Art. 5

Les États parties respectent la responsabilité, le droit et le devoir qu'ont les parents ou, le cas échéant, les membres de la famille élargie ou de la communauté, comme prévu par la coutume locale, les tuteurs ou autres personnes légalement responsables de l'enfant, de donner à celui-ci, d'une manière qui corresponde au développement de ses capacités, l'orientation et les conseils appropriés à l'exercice des droits que lui reconnaît la présente Convention.

Art. 6

1. Les États parties reconnaissent que tout enfant a un droit inhérent à la vie.

2. Les États parties assurent dans toute la mesure possible la survie et le développement de l'enfant.

Art. 7

1. L'enfant est enregistré aussitôt sa naissance et a dès celle-ci le droit à un nom, le droit d'acquérir une nationalité et, dans la mesure du possible, le droit de connaître ses parents et d'être élevé par eux.

[...]

Art. 9

1. Les États parties veillent à ce que l'enfant ne soit pas séparé de ses parents contre leur gré, à moins que les autorités compétentes ne décident, sous réserve de révision judiciaire et conformément aux lois et procédures applicables, que cette séparation est nécessaire dans l'intérêt supérieur de l'enfant. Une décision en ce sens peut être nécessaire dans certains cas particuliers, par exemple lorsque les parents maltraitent ou négligent l'enfant, ou lorsqu'ils vivent séparément et qu'une décision doit être prise au sujet du lieu de résidence de l'enfant.

[...]

3. Les États parties respectent le droit de l'enfant séparé de ses deux parents ou de l'un d'eux d'entretenir régulièrement des relations personnelles et des contacts directs avec ses deux parents, sauf si cela est contraire à l'intérêt supérieur de l'enfant.

[...]

Art. 11

1. Les États parties prennent des mesures pour lutter contre les déplacements et les non-retours illicites d'enfants à l'étranger.

[...]

Art. 12

1. Les États parties garantissent à l'enfant qui est capable de discernement le droit d'exprimer librement son opinion sur toute question l'intéressant, les opinions de l'enfant étant dûment prises en considération eu égard à son âge et à son degré de maturité.

2. À cette fin, on donnera notamment à l'enfant la possibilité d'être entendu dans toute procédure judiciaire ou administrative l'intéressant, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un représentant ou d'une organisation approprié, de façon compatible avec les règles de procédure de la législation nationale.

Art. 13

1. L'enfant a droit à la liberté d'expression. Ce droit comprend la liberté de rechercher, de recevoir et de répandre des informations et des idées de toute espèce, sans considération de frontières, sous une forme orale, écrite, imprimée ou artistique, ou par tout autre moyen du choix de l'enfant.

2. L'exercice de ce droit ne peut faire l'objet que des seules restrictions qui sont prescrites par la loi et qui sont nécessaires :

a) Au respect des droits ou de la réputation d'autrui ; ou

b) A la sauvegarde de la sécurité nationale, de l'ordre public, de la santé ou de la moralité publiques.

Art. 14

1. Les États parties respectent le droit de l'enfant à la liberté de pensée, de conscience et de religion.

2. Les États parties respectent le droit et le devoir des parents ou, le cas échéant, des représentants légaux de l'enfant, de guider celui-ci dans l'exercice du droit susmentionné d'une manière qui corresponde au développement de ses capacités.

[...]

Art. 16

1. Nul enfant ne fera l'objet d'immixtions arbitraires ou illégales dans sa vie privée, sa famille, son domicile ou sa correspondance, ni d'atteintes illégales à son honneur et à sa réputation.

[...]

Art. 18

1. Les États parties s'emploient de leur mieux à assurer la reconnaissance du

principe selon lequel les deux parents ont une responsabilité commune pour ce qui est d'élever l'enfant et d'assurer son développement. La responsabilité d'élever l'enfant et d'assurer son développement incombe au premier chef aux parents ou, le cas échéant, à ses représentants légaux. Ceux-ci doivent être guidés avant tout par l'intérêt supérieur de l'enfant.

[...]

Art. 19

1. Les États parties prennent toutes les mesures législatives, administratives, sociales et éducatives appropriées pour protéger l'enfant contre toute forme de violence, d'atteinte ou de brutalités physiques ou mentales, d'abandon ou de négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation, y compris la violence sexuelle, pendant qu'il est sous la garde de ses parents ou de l'un d'eux, de son ou ses représentants légaux ou de toute autre personne à qui il est confié.

[...]

Art. 20

1. Tout enfant qui est temporairement ou définitivement privé de son milieu familial, ou qui dans son propre intérêt ne peut être laissé dans ce milieu, a droit à une protection et une aide spéciales de l'État.

[...]

Art. 23

1. Les États parties reconnaissent que les enfants mentalement ou physiquement handicapés doivent mener une vie pleine et décente, dans des conditions qui garantissent leur dignité, favorisent leur autonomie et facilitent leur participation active à la vie de la collectivité.

2. Les États parties reconnaissent le droit à des enfants handicapés de bénéficier de soins spéciaux et encouragent et assurent, dans la mesure des ressources disponibles, l'octroi, sur demande, aux enfants handicapés remplissant les conditions requises et à ceux qui en ont la charge, d'une aide adaptée à l'état de l'enfant et à la situation de ses parents ou de ceux à qui il est confié.

[...]

Art. 24

1. Les États parties reconnaissent le droit de l'enfant de jouir du meilleur état de santé possible et de bénéficier de services médicaux et de rééducation. Ils s'efforcent de garantir qu'aucun enfant ne soit privé du droit d'avoir accès à ces services.

[...]

3. Les États parties prennent toutes les mesures efficaces appropriées en vue d'abolir les pratiques traditionnelles préjudiciables à la santé des enfants.

[...]

Art. 28

1. Les États parties reconnaissent le droit de l'enfant à l'éducation, et en particulier, en vue d'assurer l'exercice de ce droit progressivement et sur la base de l'égalité des chances :

a) Ils rendent l'enseignement primaire obligatoire et gratuit pour tous ;
[...]

2. Les États parties prennent toutes les mesures appropriées pour veiller à ce que la discipline scolaire soit appliquée d'une manière compatible avec la dignité de l'enfant en tant qu'être humain et conformément à la présente Convention.
[...]

Art. 37

Les États parties veillent à ce que :

a) Nul enfant ne soit soumis à la torture ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants. Ni la peine capitale ni l'emprisonnement à vie sans possibilité de libération ne doivent être prononcés pour les infractions commises par des personnes âgées de moins de dix-huit ans ;

b) Nul enfant ne soit privé de liberté de façon illégale ou arbitraire. L'arrestation, la détention ou l'emprisonnement d'un enfant doit être en conformité avec la loi, n'être qu'une mesure de dernier ressort, et être d'une durée aussi brève que possible ;

c) Tout enfant privé de liberté soit traité avec humanité et avec le respect dû à la dignité de la personne humaine, et d'une manière tenant compte des besoins des personnes de son âge. En particulier, tout enfant privé de liberté sera séparé des adultes, à moins que l'on estime préférable de ne pas le faire dans l'intérêt supérieur de l'enfant, et il a le droit de rester en contact avec sa famille par la correspondance et par les visites, sauf circonstances exceptionnelles ;

d) Les enfants privés de liberté aient le droit d'avoir rapidement accès à l'assistance juridique ou à toute autre assistance appropriée, ainsi que le droit de contester la légalité de leur privation de liberté devant un tribunal ou une autre autorité compétente, indépendante et impartiale, et à ce qu'une décision rapide soit prise en la matière.

[...]

Zabel Essayan, femme de lettres arménienne et militante des « *droits humains* » (sic) »

Anahid Samikyan

Professeur des Écoles, Anahid Samikyan a également enseigné l'histoire ; elle donne actuellement des cours de français à des étrangers. Impliquée dans la vie de la communauté arménienne en France, elle est responsable de l'Union Culturelle Française des Arméniens de France (UCFAF). Elle est également membre de l'équipe de rédaction de la revue *Atak yaz*, mensuel de culture arménienne.

Le 8 mars 2018, à l'occasion de la journée internationale de lutte pour les droits des femmes, fut inaugurée à Paris, l'Allée Zabel Essayan, sur le terre-plein central du boulevard de Ménilmontant, au carrefour des rues Spinoza (1^{re}) et Tlemcen (20^e). Anne Hidalgo, Maire de Paris, accompagnée des maires du 1^{er} et du 20^e arrondissement, rendit un vibrant hommage à cette femme, saluant son humanisme et son courage pour défendre les valeurs universelles.

Le terme « droits humains » a été conservé pour cet article car c'est celui qui figure sur la pancarte de l'allée Z. Essayan à Paris. Décédée en 1943, elle ne pouvait se référer à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948.

Qui était donc Zabel Essayan ? Une femme libre, une humaniste, une femme qui va jusqu'au bout de ses convictions...

Constantinople

Zabel Hovhanessian, est née à Constantinople le 5 février 1878. Ouverte aux idées nouvelles, sa famille l'encourage à étudier et à s'informer par le biais de lectures éclectiques, elle l'incite également à la découverte de la littérature, et

1 L'expression, en français, « Droits de l'Homme », désigne un concept juridique selon lequel tout « être humain » a des droits inaliénables et universels. Dans ce sens, elle semble préférable à celle de « droits humains » qui pourrait laisser penser qu'il y aurait plusieurs sortes d'« humains » auxquels on pourrait appliquer « des droits » différents.

au combat contre toutes formes d'injustice. Adolescente, elle fréquente le salon littéraire de Mme Matikian, au 2^e étage de la maison d'un journaliste français, Bertrand Barceilles. Elle y rencontre diverses personnalités arméniennes en vue de Constantinople ainsi que des enseignants de l'École Centrale arménienne de Galata. Certains d'entre eux auront une importance déterminante dans sa vie. En 1895, à 17 ans, dans un pays où l'éducation des filles n'est guère une priorité, son père accepte qu'elle poursuive ses études à Paris ; c'est par ailleurs, un moyen de la protéger des massacres contre les Arméniens² qui ont lieu régulièrement dans l'empire ottoman.

Paris-Constantinople

Arrivée en France à 17 ans, Zabel apprend le français et poursuit des études littéraires à la Sorbonne. Elle travaille comme secrétaire de rédaction pour la publication d'un dictionnaire français-arménien³. Elle fréquente les réunions du cercle littéraire du poète René Ghil, et y rencontre de nombreuses personnalités, auteurs ou scientifiques français et étrangers dont certains deviendront célèbres. Elle y retrouve Tigran Essayan, ancien professeur de dessin à l'École Centrale arménienne de Constantinople, qui est admis à l'École des Beaux-Arts. Tigran et Zabel se marient à Paris le 10 août 1900 et leur fille Sophie naît peu après. À ce moment-là, Zabel Essayan effectue de nombreux allers-retours entre Paris et Constantinople, tout en continuant à écrire et étudier. En France, le *Groupe de l'Abbaye* réunit de la fin 1906 à 1908, une communauté d'intellectuels dans un domaine délabré à Créteil. Le couple Essayan y participe, Tigran y expose ses œuvres, Zabel écrit des articles. Dans ceux qu'elle publie au *Mercure de France*, elle défend la cause de la femme arménienne. En 1907, elle envoie à Artachès Haroutounian, poète arménien qu'elle avait rencontré à Constantinople, le premier livre de Georges Duhamel, *Des légendes, des batailles*.

Lorsqu'elle se rend à Constantinople d'août à décembre 1907, seule avec sa fille, elle collabore à plusieurs revues arméniennes et se consacre à l'enseignement, tout en entretenant avec son mari une correspondance régulière, qui deviendra au fil du temps, une véritable chronique sur l'état du pays. Elle publie plusieurs romans et un recueil de nouvelles qui lui donnent une certaine notoriété. Elle n'a de cesse de décrire de manière réaliste et dans une langue riche et moderne, la condition du peuple arménien. À son retour à Paris au début de 1908, le groupe de l'Abbaye a mis un terme à ses activités.

2 En août 1895, la terrible répression qui fait suite à l'occupation de la Banque ottomane de Constantinople par un commando de révolutionnaires arméniens, pour alerter les Grandes Puissances sur la situation catastrophique des Arméniens de l'Empire, donne lieu à d'importants massacres (environ 300 000 morts).

3 Dictionnaire français-arménien publié par Guy de Lusignan.

1908-1915 : Les années terribles

En 1908, la révolution des *Jeunes-Turcs*, permet le rétablissement de la Constitution et le retour des exilés en Turquie ; elle laisse espérer une nouvelle ère de liberté et de démocratie dans l'empire ottoman. Une fois encore, Zabel Essayan retourne à Constantinople pour être au plus près des événements, tandis que son mari préfère rester en France. Elle y est reconnue comme la principale femme de lettres de sa génération. Sa renommée dépasse le cadre de la communauté arménienne : outre des nouvelles publiées à Paris en français, certains de ses textes sont traduits dans la presse turque. Sur le plan politique, elle se sent proche du parti FRA-Dachnagtsoutioun⁴ et ne doute ni de l'amélioration de la situation des Arméniens, ni de leur loyauté envers le nouveau régime. Dans ce court moment d'euphorie, la famille est réunie à Constantinople et accueille la naissance d'un second enfant.

Mais dès le mois d'avril 1909, les massacres reprennent et font près de 30 000 victimes en quelques jours à Adana, en Cilicie. Zabel Essayan se rend sur place en juin, mandatée par le Patriarcat arménien. Dans les lettres qu'elle écrit alors à son mari, elle déplore les mêmes exactions que sous le régime précédent et comprend que la Turquie entre dans une phase ultranationaliste, avec une volonté de turquisation affirmée qui sera une grave menace à l'encontre des minorités. Elle a pour mission de s'occuper des orphelins et des femmes rescapés. Son livre *Dans les ruines*, paru en 1911 et traduit en français en 2015⁵, est l'un de ses écrits majeurs ; la même année, il est aussi publié dans un journal arménien de New York. Ce texte constitue un témoignage bouleversant sur l'horreur de ces tueries. Engagée auprès des rescapés, elle devient suspecte pour les autorités et se sentant menacée, elle rentre à Constantinople contre l'avis du Patriarcat qui souhaite qu'elle poursuive sa mission en Cilicie.

Lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, Zabel Essayan est toujours à Constantinople. Lorsque le 24 avril 1915, le gouvernement turc donne l'ordre, à Constantinople, de la grande rafle de plusieurs centaines de notables et d'intellectuels arméniens qui marque le début de l'extermination programmée

4 Le parti FRA-Dachnagtsoutioun est l'un des trois partis traditionnels arméniens, fondés dans la clandestinité, pour l'application des réformes promises dans les provinces arméniennes de l'empire ottoman, lors du Congrès de Berlin (1878), par les Grandes Puissances ; le parti Armenagan, fondé à Van (1885), est un parti libéral ; le parti social-démocrate Hintchakian, créé à Genève (1887), s'inspire du marxisme ; la Fédération Révolutionnaire Arménienne, FRA-Dachnagtsoutioun, formée à Tiflis (1890), est proche de l'Internationale socialiste et milite pour l'indépendance.

5 Zabel Essayan, *Dans les ruines (Averakneroun méch)*, traduit en français et annoté par Léon Ketcheyan, Phebus, Paris, 2011.

de la population arménienne à travers tout l'empire⁶, elle est, elle-même recherchée et parvient à s'échapper. Elle s'enfuit et gagne la Bulgarie avant de rejoindre Tiflis où elle arrive dans un état de grande détresse. À partir de ce moment-là, commence pour elle un long et difficile périple, au cours duquel elle se consacre entièrement à faire connaître les atrocités subies par les Arméniens ; elle ne cesse de collecter et traduire les témoignages des survivants, en tentant de mettre ses documents en lieu sûr, et d'alerter les puissances européennes sur la tragédie qui se déroule en Anatolie et dans les déserts de Mésopotamie.

Érévan

Le 1^{er} mai 1917, se réunit à Érévan le premier congrès des Arméniens occidentaux. Zabel Essayan s'y rend et est élue au Conseil National. Le congrès aborde essentiellement les questions des réfugiés, des orphelins et de l'enseignement. Zabel Essayan participe à la rédaction d'un *Livre rouge* sur les Arméniens et la question arménienne de 1878 à 1916. À la fin de l'année, elle projette de rentrer à Paris avec son fils par un long périple à travers la Perse, la Mésopotamie, en passant par Bagdad, Bassorah, l'Égypte et de regagner enfin la France, afin d'éviter les zones d'opérations militaires. Cependant, le cours de l'histoire en décide autrement.

En 1918, la Russie secouée par la révolution, signe un traité de paix séparée⁷ et abandonne le front de l'Asie mineure défendu aux côtés des Alliés. Dans un suprême effort, les Arméniens survivants parviennent à réunir 35 000 hommes et défendent ce qui reste de leur territoire avec l'énergie du désespoir. Le 28 mai 1918, est proclamée la première République d'Arménie, à la suite de la proclamation d'indépendance des autres républiques transcaucasiennes, mais elle doit immédiatement faire face à la menace d'une guerre avec la Turquie.

Retour à Paris

Malade, Zabel Essayan a dû prolonger son séjour en Perse. Au moment de la proclamation d'indépendance, elle entre en contact avec le Comité arménien de Londres ainsi qu'avec Boghos Nubar Pacha, qui se trouve à Paris, à la tête de

6 À partir du mois de mars 1915, l'ordre d'extermination des Arméniens est donné en même temps dans toutes les provinces de l'empire et suit le même plan : désarmement des populations, enlèvement et élimination des hommes valides, raffle des notables et des intellectuels, déportation généralisée des femmes, enfants et vieillards à travers l'Anatolie, jusqu'aux déserts de Syrie et d'Irak (un très grand nombre de personnes meurent en route), exécution des survivants. Près d'un million et demi d'Arméniens périrent entre 1915 et 1916.

7 Traité de Brest-Litovsk, 3 mars 1918. La Russie doit restituer à la Turquie les villes de Kars, Ardahan, et Batoum conquises en 1878, lors des guerres russo-turques.

la Délégation arménienne. Elle annonce son départ pour le camp de réfugiés de Bakube en Égypte. Finalement, elle est de retour à Paris en février 1919 et se remet fébrilement au travail. Elle projette de publier à Venise un ouvrage sur les massacres des Arméniens et traduit *Mémoires d'une déportée arménienne* de Païladzo Captanian⁸ et *Témoignages inédits sur les atrocités turques commises en Arménie* d'Archakouhi Theodig. Peu à peu, avec ses amis du *groupe de l'Abbaye* qui ont rejoint le groupe « Clarté » fondé par Henri Barbusse en 1919, Zabel Essayan se rapproche des idées de la Révolution bolchevique russe.

Elle part une nouvelle fois en Cilicie et à Constantinople, à la demande de la Délégation nationale arménienne et de la Délégation de la République d'Arménie, pour prendre en charge les écoles et les orphelinats. Cependant, en 1921, Zabel Essayan vit un nouveau drame avec la cession de la Cilicie à la Turquie par la France : alors qu'elle déployait toute son énergie à protéger les enfants arméniens accueillis dans les orphelinats de la région et préserver leur identité, la reprise de la Cilicie par les autorités militaires turques aura pour conséquence l'islamisation et la turcisation forcées de ces enfants. Elle organise alors l'évacuation des orphelins vers le Liban.

Érévan à nouveau

En 1934, à la recherche d'un modèle de société fraternelle et universelle et pensant le trouver dans le communisme, elle décide d'aller s'installer en Arménie Soviétique. Elle connaît alors environ deux ans de répit. Son mari la rejoint et expose ses toiles au musée d'État d'Arts plastiques d'Érévan, tandis que Zabel enchaîne sans relâche interventions et rencontres autour des questions scolaires et littéraires. Elle prend publiquement la défense de l'écrivain Axel Bakounts⁹, persécuté par le régime stalinien. Jusqu'en février 1937, elle continue d'écrire des articles, et un recueil de ses œuvres est publié. Mais en juin, elle est arrêtée et détenue à Érévan, puis transférée à Bakou. Elle est d'abord condamnée à la peine capitale comme « ennemie du peuple » pour activité nationaliste et espionnage

8 Païladzo Captanian, *Mémoires d'une déportée arménienne*, Paris, M. Flinikowski, 1919, rééd. Paris, Éditions Jacques Flament, 2010.

9 Axel Bakounts est né en 1899 dans le Zanguézour. Il étudie au séminaire d'Etchmiadzine (Arménie), à l'Institut Polytechnique de Tiflis (Géorgie) et enfin à l'Institut agronomique de Kharkov (Ukraine). En 1918, il participe aux combats pour la défense de l'Arménie et de retour dans le Zanguézour, il donne des cours d'agronomie aux paysans de sa région. Il est remarqué comme écrivain en 1927 avec un recueil de nouvelles, intitulé *Mnatzor* (La Vallée sombre), traduit en français (Parenthèses, 1990). Plusieurs autres publications suivront. Il est considéré comme l'un des meilleurs nouvellistes de sa génération. L'auteur montre les différentes faces de la société arménienne et surtout le quotidien des paysans dans les premières années du pouvoir soviétique. Il est arrêté en 1936 lors des purges staliniennes et meurt en déportation peu de temps après, à l'âge de 38 ans.

au profit de la France, et enfin, pour propagande antiparti. Finalement, sa peine est commuée en une condamnation de dix ans de travaux forcés, avec privation de ses droits civiques et confiscation de ses biens. Sa dernière lettre est datée du 27 juin 1943 ; elle disparaît ensuite probablement dans un goulag. La même année, elle était également recherchée par la police française pour avoir écrit dans la presse communiste arménienne. Elle est réhabilitée après la mort de Staline, en 1957, grâce aux efforts de sa fille et ses œuvres seront alors rééditées en Arménie.

Zabel Essayan est sans aucun doute une personnalité hors du commun qui a lié son histoire personnelle à celle de son peuple. Éprise de connaissances, elle a tissé des liens et bâti des ponts entre orient et occident au fur et à mesure de ses rencontres et au cours de ses nombreux voyages. Elle est la femme de lettres et la militante arménienne la plus connue en France car ses œuvres ont été traduites. Au tournant du xx^e siècle, elle s'est totalement impliquée dans les tragédies du peuple arménien, luttant de toutes ses forces contre la barbarie et l'injustice avec courage et opiniâtreté. Elle-même ne se considérait pas comme féministe, car son action, sa réflexion portaient moins sur la condition féminine que sur l'aide concrète à apporter aux survivants. Elle jugeait que l'éducation était l'arme la plus efficace pour lutter contre l'oppression. Pour elle, la lutte de libération des femmes ne pouvait se concevoir sans une lutte de libération nationale. Ayant recueilli tout au long de sa vie la parole et la mémoire des survivants, elle a été elle-même emportée dans la furie et la violence du xx^e siècle.

«... Ce qui semble irréparable et irrémédiable dans cette catastrophe extrême, ce ne sont pas les maisons réduites en cendres, les vergers dévastés, ni même le grand nombre de morts, mais l'abattement intériorisé et humilié qui flotte dans tous les regards, pitoyables et désespérés : c'est l'état d'âme d'un peuple foulé aux pieds, écrasé sous des bottes cruelles. Ces têtes qui, avides de lumière et de liberté, s'étaient un moment relevées dans leur dignité humaine, sont à présent fracassées avec une férocité sans merci... »

In : *Dans les ruines*, p.42

*Innombrables beautés de la nature,
mais le souvenir des jardins de Silidhar est resté ineffaçable.
J'ai emporté ces jardins partout avec moi
et je m'y suis abritée
chaque fois que des nuages sombres et menaçants
se sont amassés sur l'horizon de mes jours.*

In : *Les jardins de Silidhar*

Bibliographie :

Œuvres de Zabel Essayan :

- 1895 : premier poème en prose publié dans la revue *Tzaghig* (Fleur).

- Articles :

Mercur de France : Nouvelles, essais, articles et traductions.

Dans les périodiques arméniens : *Massis, Anahid, Arevelian mamoul* (presse arménienne)

- *Le Crépuscule de Scutari et autres histoires*, Smyrne, 1905.

- *Dans les ruines*, 1911, (ouvrage cité en note).

- « Le rôle de la femme pendant la guerre », *Revue des études arméniennes*, TIII, 1922, pp. 121-138.

- *Mon âme en exil*, 1922, trad. Anahide Drezian et Alice Der Vartanian, éd. Parenthèses, 2012.

- *Les jardins de Sildhar*, 1935, roman, traduction Pierre Ter Sarkissian, Albin Michel, 1994.

- *Prométhée déchainé*, 1928, Marseille (impressions sur son premier voyage en Arménie Soviétique).

Sur le génocide et la déportation des Arméniens :

- Hayg Toroyan, *Lagonie d'un peuple*, texte recueilli et traduit par Z. Essayan, témoignage traduit de l'arménien par Marc Nichanian, Classiques Garnier, 2013.

« Que le poète italien, Giovanni Pascoli, soit un auteur méconnu est une scandaleuse évidence ! »

Christian Travaux

Poète et traducteur, Christian Travaux, collaborateur au *Cahier Critique de Poésie*, a publié dans les revues *Le Nouveau Recueil*, et *Rive Neuve*. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poésie (*Fragments, Signes – Signaux dans un coin de brume – Histoire de B – Poèmes*) et le traducteur du poète italien Giuseppe Comte dans les revues *Dièrèse* et *Secousse*.

Qu'en France, le poète italien, Giovanni Pascoli soit un auteur méconnu est une scandaleuse évidence ! Pas de choix de traductions en français depuis 1965¹⁰. Pas de recueils complets traduits depuis 1925¹¹. Et l'hommage que lui rendit Yves Bonnefoy, en 2012, pour le centenaire de sa mort, n'a pas dépassé les frontières transalpines, et reste introuvable aujourd'hui¹². Seul, depuis de nombreuses années, Jean-Charles Vegliante veille à entretenir le feu fragile de cette voix poétique majeure et anime un centre de recherches¹³ pour offrir une image de ce poète au public français qui l'ignore. Son ouvrage *L'impensé, la poésie*, (éd. Mimésis, coll. « Littérature et critique », n° 3) est l'aboutissement de ce travail. Jean-Charles Vegliante, professeur à la Sorbonne, a également publié d'importants ouvrages traduits de l'italien, de Dante Alighieri à Giacomo Leopardi. Il est responsable d'éditions bilingues (Ungaretti, De Chirico) et a notamment reçu, en 2009, le Prix Leopardi.

10 Giovanni Pascoli : *Poésies*, traduction et préface d'Edmond Barinco, Paris, Librairie Marcel Didier, 1965.

11 Giovanni Pascoli : *Poèmes conviviaux*, traduits et annotés par Albert Valentin, Paris, Librairie Hachette, 1925.

12 Giovanni Pascoli : *Bonnefoy* traduit *Pascoli*, a cura di Chiara Elefante, Mobydick Editore, 2012.

13 Notamment dans *Chroniques italiennes, Po&sie, Recours au poème, Poetibao, Sigila*, et avec le groupe CIRCE-Paris 3.

*Plus belle la fleur sur qui la pluie d'été
laisse une goutte où le soleil se brise ;
plus beau le baiser que d'un rayon avivent des yeux en larmes.*

Pleur. Giovanni Pascoli
(trad. Jean-Charles Vegliante)

Trois sections. Une introduction. Une conclusion. 50 poèmes à peu près pour donner à lire une vie et une œuvre en même temps. La vie : San Mauro di Romagna. Et puis les deuils : le père, dont les assassins ne furent jamais découverts, la sœur, le frère, morts du typhus ou de méningite, et puis la mère, et puis encore un autre frère. En à peine dix ans¹⁴, tant de morts que Pascoli ne pouvait faire – comme une obsession – autrement que de tenter de dialoguer avec la Mort, avec ses morts, dans un grand nombre de poèmes¹⁵. Les études. L'enseignement gréco-latin. Et Matera. Massa. Livourne. Bologne. Messine. Pise. Bologne. Et Castelvechio di Barga. Une vie par la suite, somme toute, vide de tout événement mémorable, sinon une vie intérieure, toute marquée par la sensation, le contact avec la nature. La poésie.

L'œuvre, depuis *Myricae*, jusqu'aux *Odes et Hymnes* et aux *Chants de Castelvechio*, suit les traces d'un poète de l'entre-deux, finissant le XIX^e siècle et ouvrant la modernité. Le XIX^e siècle, justement, si sensible chez Pascoli, mais non, comme on a pu, parfois, l'en affubler, d'un symbolisme fin de siècle un peu vieillissant. Bien plutôt des *macchiaioli*¹⁶, dont l'attention à la nature est la même, le regard porté sur les choses du quotidien, les petites gens, les faits fragiles et transitoires, l'éphémère – qui est la vie. La lumière qui s'attarde un peu, et est comme une ombre indécise, qui fait douter de ce qu'on vit et que l'on vit. Le crissement, ou le croassement, d'un chant d'oiseau ou de grenouille. La charrue laissée dans un champ, à l'abandon, comme symbole de notre détresse, notre vie. Le bourdonnement d'une abeille, ou le son argenté des cloches de l'Angélus¹⁷ : toutes choses vues, entendues, ou ressenties, qui constituent comme un terreau nourricier à sa poésie.

14 Respectivement, le père, Ruggero, en 1867, la sœur, Margherita et la mère, Caterina, en 1868, le frère, Luigi, en 1871, et un autre frère, Giacomo, en 1876.

15 Ainsi du long poème qui ouvre le recueil *Myricae*, « Il Giorno dei morti », où le poète tente un dialogue avec tous ses morts familiers et dont quelques vers sont traduits pp. 20-21.

16 Parmi les *macchiaioli*, des peintres comme Silvestro Lega ou Giovanni Fattori, notamment dans leurs œuvres peintes sur de fins panneaux de bois, illustreraient parfaitement certains poèmes de Pascoli.

17 Ainsi Pascoli, dans « Patrie » (p. 28), s'essaie-t-il à noter le rêve et l'indécis d'un jour d'été à partir d'impressions visuelles ou sonores, ou de la lumière. Dans « Gloire » (pp. 52-53), c'est le cri des grenouilles qui l'attire. Dans « Aube de fête » (p. 58), le bruit des cloches. Et dans « Un bruit » (p. 37), l'inspiration.

Dire l'imprécis, l'entre-deux, ou l'oscillation entre des niveaux de réel, des couches de réalité éthérées, comme des ombres mêmes, ou des nuages, ou des vapeurs. Laisser entrouverte une porte entre notre monde et ailleurs. Pas ailleurs, au-delà, là-bas. Mais ici, ce qui passe ici, qui grince, ou s'exprime, se devine, ou s'entend quand tout fait silence, et qu'on écoute. Rien. De l'air. Du vent. De la nuit. Ou un parfum d'herbe. Ou de l'ombre, qui viendrait, qui monterait sans bruit, que l'on ne saurait définir, mais, pourtant, qui dirait à nous quelque chose de l'essence même de notre vie, ou de notre être, ce qui fait qu'on est, qu'on existe, et qu'on va, un jour, disparaître, un jour prochain parmi cet envers du réel, qu'on pressent si présent partout¹⁸.

Alors, comment dire cela ? Comment l'écrire ? Comment faire en sorte que la langue, si précise et mathématique, se plie à laisser apparaître l'imprécis, l'indécis, le jour que l'on sent entre deux volets entrebâillés ? L'impensé ? Comment, surtout, se débrouiller avec le vers, le moule métrique, et la strophe, les formes fixes en poésie, quand on hérite, comme Pascoli, d'une tradition littéraire gréco-latine et, tout à la fois, italienne, et qu'on naît au XIX^e siècle ? C'est ce sur quoi s'est édifiée la poésie de Pascoli. Des formes figées ancestrales, comme le sonnet, la strophe sapphique¹⁹. Des formes closes, comme le vers, ou renfermées entre les bornes des rimes. Des formes fixes héritées de la tradition ou de l'utilisation du langage, qu'il faut bouger, déplacer, tout en les conservant un peu pour que puisse s'entrapercevoir ce jour, cet instant interstice, cet écart, cette épiphanie, qui ne se dit, qui ne s'écrit, mais qui simplement se ressent dans un bref moment de grâce.

Vers, un temps, tremblant sur sa base, par des coupes intempestives. Rejets audacieux sur deux vers, sur deux strophes, d'un texte l'autre, où la phrase à peine commencée se poursuit dans la négligence de la clôture du poème et de l'ouverture d'un autre²⁰. Formes vieilles réaccordées à toute une musique nouvelle, qui pourrait – pense Pascoli – écrire aussi tout ce qui vient du réel, qui chante et qui bruit : cris d'animaux, bruit de sources, hululements, sifflement du vent dans les arbres, chants d'oiseaux, houle de la mer²¹. Ainsi, Pascoli fait

18 Dans « Rêve » (p. 26), par exemple, « Piétinement » (p. 36), « Brume » (p. 40), « Songe ultime » (p. 56), ou « Orage » (p. 59).

19 Trois hendécasyllabes à centre dactylique, suivi d'un vers adonien, ou de cinq syllabes. Ainsi, par exemple, dans « Bourgeon » (p. 33), « Pleur » (p. 35), « Les trois grappes » (p. 54), ou « Chrysanthèmes » (p. 83).

20 C'est nettement le cas, pour les rejets, dans des textes comme « Pierre tombale » (p. 27) ou « Le Baiser du mort » (pp. 31-32).

21 Comme dans l'étonnant « Le Petit Duc » (p. 60), où Pascoli met en clause de chaque strophe, sur un seul vers isolé, le cri du « Petit Duc » ; ou dans « Orage » (p. 59) ou « Le Tonnerre » (p. 74), où il essaie d'écrire le bruit du tonnerre ou l'orage qui gronde.

entendre, dans la langue et la poésie, ce qui fait la rumeur du monde, ou comme un langage perpétuel de la nature et du réel, redit, répété d'âge en âge, et qu'on n'écoute guère pourtant. La syntaxe doit se plier à cette écriture singulière en étant fragments elle aussi, tas de pierres, petites touches de couleur disséminées, sans un lien toujours évident, sans logique, sans raison d'être que l'impression première vécue sur l'instant et vite oubliée²².

Pascoli est peintre de mots, encore comme les *macchiaioli*.

Aussi Pascoli est extrêmement difficile à traduire. Il faut rendre « la forme vieille », constamment ployée, travaillée, de l'intérieur, par Pascoli. Traduire en vers, à la vitre, et vers pour vers : vers court pour vers court, et vers longs pour vers longs, mais à ceci près que Pascoli achève parfois en vers court, et même très court, certaines strophes pour reproduire la strophe grecque sapphique²³. Traduire encore avec des rimes, le plus possible, le plus souvent, non pas tant parce que Pascoli écrit en vers et en rimes, mais surtout parce qu'il en fait un outil constamment nouveau, faisant rimer du même au même ou des formes de mots identiques, jouant d'un effet de surprise, ou regroupant des formes complexes de systèmes strophiques rimés, comme la tierce rime dantesque ou un système croisé savant de type ABCBBC²⁴. Il faut aussi veiller à rendre les enjambements et les rejets, si subtils chez Pascoli : tel mot déplacé à la strophe suivante ou dans le vers suivant, ou même découpé sur deux vers, pour créer l'attente, la surprise, le nouveau constamment, toujours, et l'étonnement du lecteur²⁵. Et faire que le glissement des mots dans la forme même métrique assouplisse toujours celle-ci, la fragilise, la réinvente, et la fasse sonner autrement²⁶.

Le traducteur fait choix, ici, de vers courts pour les vers courts, et d'un vers de onze syllabes, parfois de dix, pour rendre l'hendécasyllabe italien si problé-

22 Le poème « Alors » (p. 63) rend bien compte de cette écriture en touches fines, juxtaposées, sans succession logique, sinon l'impression et sa notation fugitive.

23 Ainsi, dans « Pleur » (p. 35), ou « Les trois grappes » (p. 54), poème dans lequel il complique la tâche du traducteur français en rejetant en clause un vers fait de mots identiques, mais différents : « un muto / pianto già pianto » (le substantif « pianto » et le participe passé « pianto », *Myriacae, op cit.*, p. 162), habilement traduit par Vegliante : « un muet / pleur déjà pleuré ».

24 Le texte « Le gui » (pp. 64-67) est rendu, par le traducteur, en tierces rimes, selon le système utilisé par Dante dans *La Divine Comédie* : ABA BCB CDC, etc... Quant au « Passereau solitaire » (p. 29), l'italianiste y reproduit le jeu strophique complexe ABCBBC de Pascoli.

25 Dans « Bourgeon », Pascoli sépare, par l'insertion d'une incise, un article et le nom qui suit, comme le rend très intelligemment la traduction : « j'ai vu poindre une – luisante de résine – / petite feuille » (p. 33).

26 C'est très nettement le cas dans « Réunion d'ombres » (p. 109), « L'effeuillage du maïs » (pp. 106-108), ou dans les formes très ramassées des « Trois grappes » (p. 54), « D'un talus » (p. 55) ou de « Pleur » (p. 35).

matique à rendre en métrique française²⁷. Il évite ainsi l'écueil, subtilement, de l'alexandrin, et conserve du même coup l'aspect primitif, visuel, des poèmes. Pour la rime, il s'efforce encore de rendre compte du jeu complexe et savant des sonorités dans les textes de Pascoli : une rime, le plus souvent possible, même minime, même une assonance, avec – parfois – l'entremêlement très complexe des rimes en strophes. Il traque ainsi, au plus près, ce qui fait l'authenticité, la spécificité de Pascoli, et son travail sur le langage. Il serre le vers dans ses coupes, son jeu de langue, et dans sa forme ramassée. Il serre la langue, et s'aventure même dans ce que Pascoli cherche à faire entendre : le bruit ou la rumeur du monde, le bruissement perpétuel du réel qui nous entoure²⁸.

Il fait entrevoir dans la langue un « avant » ou un « à côté », quelque chose de la raison inconsciente qui nous fait agir, ou nous manipule, nous conduit, sans que nous en ayons conscience. L'habileté du traducteur a été de rendre, en français, cette langue si mathématique et si conceptuelle à la fois, l'entre-deux de la poésie de Pascoli, le transitoire, ou l'instable, le flou, ce qui ne se laisse qu'à peine deviner, et qui, pourtant, germe, monte, pousse en nous. Poésie : comme une traduction, toujours approximative, de ce qui ne se dit, ne s'écrit, mais s'explore, mais se devine, au plus près de sa source obscure.

Un grommellement, loin...

*Rougeoyant l'horizon
semble incendier la mer,
noir de poix vers le mont,
traces de nuées claires ;
dans le noir, des maisons ;
l'aile d'un goéland.*

Orage, Giovanni Pascoli
(trad. Jean-Charles Vegliante)

Car Pascoli n'est pas seulement un poète fin métricien, ou un clair défricheur de l'ombre. Il est tout autant pluri-langues, et use de tout ce que le lexique, aussi spécialisé soit-il, met à notre disposition. Il faut rendre alors, comme le fait avec art le traducteur, l'évocation complexe, savante, de la nature et de ses usages : lexique agricole, noms d'oiseaux ou de plantes, bruits, cris du monde, onoma-

27 Par exemple, dans « Rêve » (p. 26), où il a recours au décasyllabe ; ou dans « Bourgeon » (p. 33), où les trois premiers vers de chaque strophe sont traduits en vers de onze syllabes.

28 Ainsi, dans « Gloire » (pp. 52-53), le dernier vers : « et les grenouilles coasser. Pluie ! quoique... » ne traduit pas littéralement ce qui est écrit dans le texte italien : « e le rane che gradivano, Acqua, acqua ! ». Mais le traducteur rend bien compte, oh combien !, du jeu sonore recherché par le poète voulant traduire, dans la langue même des mots, le coassement des grenouilles.

topées du langage pour dire, ou tenter de dire, le langage que la nature emploie tous les jours, près de nous²⁹. Le langage est monnaie d'échange, circulation alternée d'un message où prime le sens, la signification prédomine. Pascoli fait qu'il soit d'abord impression, vibration sonore, échos, bruits du monde, et rumeur lui aussi de sources ou d'abeilles.

Ainsi est-ce parfois équilibre éphémère de restituer l'art langagier de Pascoli, tant il entrouvre le langage à toutes ses dimensions possibles. Dimension sonore, certainement, mais dimension syntaxique aussi, où la syntaxe se mêle au mètre un peu comme un lierre au tronc, et l'enserme, et le fait vibrer. Des mots s'insèrent entre des groupes nominaux inséparables. Des groupes nominaux sont rejetés en clause, dans un vers, laissant en suspens un article, un adjectif. Des mots sont repris enlacés dans une syntaxe qui les change, les bouscule, les métamorphose. Et des poèmes multiplient, outre les lexiques inconnus, inusités, les interrogatives, les questions ou les ouvertures, non pas tant pour donner réponse, ou affirmer une vision individuelle du monde, mais bien plutôt pour entrouvrir la porte de l'étonnement sur toutes les choses du réel³⁰. Laisser ouverte la fenêtre sur le dehors. Et l'œil de l'homme sur ce qu'il vit, tous les jours, d'inquiet, d'inquiétant, de familier.

Le traducteur a veillé encore à garder ainsi au plus près le chant propre de Pascoli : à la fois intime, élégiaque, narratif, grandiloquent, épique, lyrique, scientifique, botaniste, impressionniste. D'où ce choix précis de poèmes qui ne traduit pas seulement un seul recueil, un seul ensemble, une seule œuvre qui enfermerait (comme trop souvent, encore, en Italie) Pascoli dans une simple image de poète intimiste et sombre, crépusculaire. Mais un choix qui s'ouvre à des œuvres moins connues, comme les *Odes et Hymnes* ou les *Poèmes conviviaux* : pièces plus longues, plus mythologiques, plus enracinées certainement dans la culture gréco-latine ; ou poèmes de circonstances, un genre dévalué en France, mais qui, pourtant, a occupé une place considérable en poésie, dans toute l'Europe³¹. Certains textes, écrits en latin par Pascoli, sont même traduits

29 Le poème « Bourgeon » (pp. 33-34), par exemple, multiplie les noms de plantes ou d'arbres, comme « lichen », « orme », « vrilles », « sarments », « rouge orchis coucou », « violettes », et les adjectifs ou verbes descriptifs : « rêche », « encroûte », « luisante de résine », « se cuivrent », « nœud ligneux », « feuille laineuse », « de résine ointe ». Et il complique encore la tâche du traducteur, en usant de répétitions d'une strophe l'autre, comme : « la pluie de moût : // moût qui grommelle », « glisse le vin : // vin qui bien rouge », « pâlit et meurt. // Meurt ? même un rêve », comme le rend bien le traducteur.

30 Ainsi, par exemple, « Chrysanthèmes » (p. 83), qui s'ouvre sur une succession d'interrogatives sans réponse, ou dans « Le Baiser du mort » (p. 31), ou dans « Pierre tombale » (p. 27).

31 Des poèmes comme « Gog et Magog » (pp. 96-103), ou encore « L'Empereur (extrait) » (pp. 111-112), illustrent bien cette volonté du traducteur d'ouvrir à l'œuvre tout entière de Pascoli, dans toute sa diversité.

par Vegliante dans ce recueil³². Une façon d'ouvrir la lyre à tous les vents, à toutes les inflexions du monde, du langage, de la voix humaine. Une façon, encore, de voir dans ce poète qu'est Pascoli, une multitude de voix chantantes – polyglotte en langue italienne.

La poésie est un feu frêle à protéger de nos deux mains, constamment. Elle ne se maintient qu'en résistant contre le vent avec peine, péniblement. Et, passant d'une langue à l'autre, elle a toutes les chances de s'éteindre et de n'offrir que cendres mortes, braises froides, terre mouillée. Aussi faut-il bien saluer, comme il convient, comme un miracle, cet ouvrage de faire vivre, de savoir faire vivre et passer – d'une langue l'autre, d'un siècle l'autre – l'allumette que Pascoli a embrasée en poésie, à la fin du XIX^e siècle, dans un petit coin d'Italie, et qui est un feu nourrissant.

Sa poésie est comme une lampe à huile qui éclaire notre obscurité, notre nuit d'encre.

Digitale purpurea
su *Il Marzocco*, 1898
Poemetti, 1900

I

Siedono. L'una guarda l'altra. L'una
esile e bionda, semplice di vesti
e di sguardi; ma l'altra, esile e bruna,

l'altra... I due occhi semplici e modesti,
fissano gli altri due ch'ardono. "E mai,
non ci tornasti?" "Mai" "Non le vedesti

più?" "Non più, cara" "Io sì: ci ritornai;
e le rividi le mie bianche suore,
e li rivissi i dolci anni che sai;

quei piccoli anni così dolci al cuore..."

L'altra sorrise "E di': non lo ricordi
quell'orto chiuso? I rovi con le more?

i ginepri tra cui zirlano i tordi?
i bussi amari? Quel segreto canto
misterioso, con quel fiore, *fior di...?*"

"*morte*: sì, cara., "Ed era vero? Tanto
io ci credeva che non mai, Rachele,
sarei passata al triste fiore accanto.

32 Comme, par exemple, « Temple ruiné » (p. 110), dont le texte latin est donné en bas de page.

Ché si diceva: il fiore ha come un miele
che inebria l'aria; un suo vapor che bagna
l'anima d'un oblio dolce e crudele.

Oh! Quel convento in mezzo alla montagna
cerulea! Maria parla: una mano
posa su quella della sua compagna;
e l'una e l'altra guardano lontano.

II

Vedono. Sorge nell'azzurro intenso
del ciel di maggio il loro monastero,
pieno di litanie, pieno d'incenso.

Vedono; e si profuma il lor pensiero
d'odor di rose e di viole a ciocche,
di sentor d'innocenza e di mistero.

E negli orecchi ronzano, alle bocche
salgono melodie, dimenticate,
là, da tastiere appena appena tocche...

Oh! Quale vi sorrise oggi, alle grate,
ospite caro? Onde più rosse e liete
tornaste alle sonanti camerate

oggi: ed oggi, più alto. *Ave*, ripete,
Ave Maria, la vostra voce in coro;
e poi d'un tratto (perché mai?) piangete...

Piangono, un poco, nel tramonto d'oro,
senza perché. Quante fanciulle sono
nell'orto, bianco qua e là di loro!

Bianco e ciarliero. Ad or ad or, col suono
di vele al vento, vengono. Rimane
qualcuna, e legge in un suo libro buono.

In disparte da loro agili e sane,
una spiga di fiori, anzi di dita
spruzzolate di sangue, dita umane,

l'alito ignoto spande di sua vita.

III

"Maria!" "Rachele!" Un poco più le mani
si premono. In quell'ora hanno veduto
la fanciullezza, i cari anni lontani.

Memorie (l'una sa dell'altra al muto
premere) dolci, come è tristo e pio
il lontanar d'un ultimo saluto!

“Maria!” “Rachele!” Questa piange, “Addio!”
dice tra sé, poi volta la parola
grave a Maria, ma i neri occhi no: “Io,”

mormora, “sì: sentii quel fiore. Sola
ero con le cetonie verdi. Il vento
portava odor di rose e di viole a

ciocche. Nel cuore, il languido fermento
d’un sogno che notturno arse e che s’era
all’alba, nell’ignara anima, spento.

Maria, ricordo quella greve sera.
L’aria soffiava luce di baleni
silenziosi. M’inoltrai leggiera,

cauta, su per i molli terrapieni
erbosi. I piedi mi tenea la folta
erba. Sorridi? E dirmi sentia, Vieni!

Vieni! E fu molta la dolcezza! molta!
Tanta, che, vedi... (l’altra lo stupore
alza degli occhi, e vede ora, ed ascolta
con un suo lungo brivido...) si muore!”

Digitale pourpre

Traduction inédite de Jean-Charles Vegliante

I

Assises ; l’une regarde l’autre. L’une
menue et blonde, simple dans ses habits
et son regard ; mais l’autre, menue et brune,

l’autre... Les deux yeux simples par modestie
fixent les deux autres brûlants. « Et jamais
tu n’y retournas ? – Jamais. – Tu ne les vis

plus ? – Non, ma chère. – Moi si, j’y retournai ;
et je les ai revues, oui, mes blanches sœurs,
et j’ai revécu les doux temps que tu sais :

ces petites années si douces au cœur... »
L’autre sourit. « Et dis, tu ne t’en souviens
pas du jardin clos ? des ronces aux saveurs ?

les genévriers aux pépiements sans fin ?
les buis d’odeur amère ? ce chant secret
mystérieux, et cette fleur où *l’on craint...*

– à mort, oui, chère. – Et c’était vrai ? J’y croyais tellement, pour moi, qu’au grand jamais, Rachel, ne serais passée près de la fleur damnée.

Car, nous disait-on, la fleur a comme un miel qui enivre l’air, une vapeur qui baigne les âmes dans un oubli doux et cruel.

Oh, ce couvent bien niché dans la montagne céruléenne ! » Marie parle, une main vient se poser sur la main de sa compagne ; une amie et l’autre regardent au loin.

II

Et elles voient. Monte dans l’azur intense d’un ciel dégagé de mai leur monastère, plein de litanies, plein de fumées d’encens.

Elles voient ; et leur méditation s’aère d’odeur de rose, d’odeur de giroflée, une senteur d’innocence et de mystère.

Et sont dans l’oreille, voulant murmurer au bord des lèvres, d’anciennes mélodies, là : de claviers à peine, à peine effleurés...

Oh, quel hôte cher à la grille aujourd’hui vous a souri ? tant que plus rouges de joie vous êtes revenues au dortoir qui bruit

ce jour-là ; et ce jour plus fort. Votre voix *Ave*, répète, *Ave Maria* en chœur et puis brusquement les larmes (mais pourquoi ?)...

Elles pleurent, un peu, dans le couchant d’or, sans motif. Combien de jeunes filles sont dans le jardin, parsemé de leur blancheur !

Bavarde blancheur. L’une après l’autre au son de voiles au vent elles viennent. Quelqu’une pour un livre aimé s’attarde un temps plus long.

À l’écart d’elles, sveltes, non importunes, une grappe de fleurs, ou plutôt de doigts éclaboussés de sang, doigts de main commune, répand une haleine d’être inconnu, coi.

III

« Marie ! – Rachel ! » Un peu plus fort leurs deux mains se pressent. Pour un instant elles ont vu leur enfance, les chères années, si loin.

Souvenirs (l'une sait de l'autre à la tue
pression) doux, comme est nostalgique et pieux
l'écho s'éloignant d'un ultime salut !

« Marie ! – Rachel ! » Celle-ci pleure, et « Adieu »
dit-elle en soi-même, adressant sa parole
gravement à Marie, non ses yeux noirs : « Je...

– murmure-t-elle – ai senti cette fleur. Seule
entourée de cétoines vertes. Le vent
apportait l'odeur de roses, de matthioles

jaunes. Dans mon cœur, un langoureux ferment
d'un rêve qui nocturne flamba ; l'aurore
l'avait, dans mon âme qui ignore, éteint.

Marie, je me souviens du poids de ce soir.
L'air exhalait une lumière d'éclairs
silencieux. Je m'avançai sans savoir,

prudente, par d'humides gradins de terre
herbeux. Mes pieds se prenaient dans l'herbe toute
drue. Tu souris ? J'entendais : Viens ! par le vert :

Viens ! Et grande fut la douceur, et beaucoup !
tellement que, vois-tu... (l'autre, de stupeur
lève ses yeux, et voit alors, et écoute

avec un frisson long dans le corps...) on meurt ! »

[Poésies]

L'animal

PROÈME

Tragédie

Sappho

La poétesse Sappho (640-570 av. J.-C.) résume en quelques mots l'instant du sacrifice animal et définit la tragédie (Apollonius Dyscolus, *Des pronoms* – 364 c). La scène de l'offrande (à Dionysos ?) est théâtralisée... *puis en chantant je verserai derrière moi du vin...* Melpomène, Muse de la tragédie, a toujours été associée à Dionysos : elle est, littéralement, *celle qui chante* (de *melpoin*-chanter). Le mot trag-édie est un composé de *tragos*-bouc et de *oidie*-chant. Le *chant du bouc* est celui du cri qui accompagne l'égorgeement. *Agos* – désigne *la souillure rituelle* (ainsi que *la crainte ou le dégoût qu'elle inspire* – en latin *tragus* définit l'odeur du bouc), *la macule de sang* qui jaillit tragiquement et, plus généralement, *le corps animal*, devenu un *miasme* inerte sans âme attachée.

je brûlerai pour toi en offrande sur l'autel
la chair d'un bouc blanc

...

puis en chantant je verserai derrière moi du vin

- 1 - Lucien de Samosate, *Le coq*
- 2 - Anonyme, *Roman de Renart*
- 3 - Michel de Montaigne, *Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ?*
- 4 - Christofle de Beaujeu, *Amour et les animaux*
- 5 - Henri Richer, *Le rat et la lunette*
- 6 - John Keats, *Ode to a nightingale - Ode à un rossignol*
- 7 - Edgar Allan Poe, *The raven - Le corbeau*
- 8 - Lewis Carroll, *Les aventures d'Alice au pays des merveilles (Alice's Adventures in Wonderland)*
- 9 - Guy de Maupassant, *Les oies sauvages*
- 10 - Rudyard Kipling, *Le Rhinocéros et sa peau (How the Rhinoceros got his Skin)*
- 11 - Anonymes indiens, *Poèmes de l'os magique*
- 12 - Paul Claudel, *Éloge du porc*
- 13 - Franz Kafka, *La métamorphose*
- 14 - Jules Supervielle, *Les Chevaux du temps*
- 15 - Katherine Mansfield, *The wounded bird - L'oiseau blessé*
- 16 - Henri Michaux, *Encore des changements*
- 17 - Jack London, *Croc-Blanc*
- 18 - George Orwell, *La ferme des animaux*
- 19 - Julio Cortazar, *Discours de l'ours*
- 20 - Wequet, *Les oiseaux arrivent*
- 21 - Sylvia Plath, *Medusa - Méduse*
- 22 - Albert Lamorisse, *Crin-Blanc*
- 23 - Dominique Lapierre et Larry Collins, *...ou tu porteras mon deuil*
- 24 - Antonio Tabucchi, *Les volatiles de Fra'Angelico*

Le coq (extraits)

Lucien de Samosate

Le coq (ou *Le songe*) est un poème « pythagoricien » sous forme de dialogue entre un pauvre savetier nommé Mycille et son coq, Alectryon (coq, en grec, cf. mythe Alektryon), qui lui parle de ses vies antérieures. Le récit par le coq de ses métempsycoses en différents philosophes ou animaux (*Le coq*, n° 14-20 et s. in *Œuvres complètes* de Lucien de Samosate, coll. Bouquins, R. Laffont - trad. É. Chambry, A. Billault et E. Marquis) donne lieu à des échanges dont on retrouvera « la magie » chez Molière. La fable de Lucien de Samosate (120-192) a pour contexte général le malheur des riches, thème traditionnel de la diatribe cynique.

[...]

14. MYCILLE – [...] C'est l'or qui règne en maître sur les hommes ! Mais de quoi ris-tu, mon Coq, pendant que je te parle !

15. ALECTRYON – Mais quelle ignorance ! Mycille : tu es imbu des mêmes erreurs que le vulgaire sur le sort des riches ! Sache qu'ils sont cent fois plus malheureux que toi. Et, si je te dis cela, c'est que j'ai été pauvre et riche plusieurs fois ! Je suis passé par tant de conditions. Il me faut du temps, mais je vais tout te raconter pour que tu sois bien instruit.

MYCILLE – Par Zeus, il est temps en effet, que tu m'expliques de quelle façon tu as été métamorphosé et ce que tu connais de chaque situation.

ALECTRYON – D'abord, tu dois l'entendre : sache que je n'ai vu personne qui était plus heureux que toi !

MYCILLE – Que moi ? Alors, Coq, puisses-tu l'être autant que moi mais ne me mens pas ! Quoi qu'il en soit, dis-moi, en commençant par Euphorbe, comment tu as été changé en Pythagore puis ce que tu es devenu successivement jusqu'à ce que tu deviennes... un coq. Il est à présumer que tu as beaucoup vu et passé par bien des aventures avec toutes tes existences !

16. ALECTRYON – Tout d'abord... comment mon âme est sortie d'Apollon pour descendre sur Terre et pénétrer le corps d'un homme afin d'expier quelque crime, ce serait trop long à raconter, et d'ailleurs, il n'est permis ni à moi de révéler, ni à toi d'entendre un tel mystère ! Quand je fus devenu Euphorbe alors...

MYCILLE – Dis-moi d'abord une chose : est-ce que, moi aussi, jadis, j'ai subi des métamorphoses telles que les tiennes ?

ALECTRYON – Sans nul doute !

MYCILLE – Qui donc étais-je mon admirable Coq, avant d’être ce que je suis ? Oui, qui étais-je ? Dis-le si tu le sais ? Je suis tellement impatient de le savoir !

ALECTRYON – Toi ? Tu étais une fourmi indienne, une race d’insecte qui déterrent l’or¹.

MYCILLE – Ah, ça alors ! Et dire que je n’ai donc pas réussi à faire provision de seulement quelques paillettes de cet or pour venir dans cette vie ! Et... par la suite, que suis-je devenu ? Le sais-tu ? Apprends-le-moi ! Est-ce quelque chose de bon ou de bien ? Dois-je me lever tout de suite pour me pendre à la perche sur laquelle tu es juché ?

17. ALECTRYON – C’est une chose que tu ne dois pas savoir ! Je ne peux absolument pas te le dire... or, donc, avant que mon âme n’entre quelques temps en Pythagore, quand je fus devenu Euphorbe, et puisque tu me poses la question... voilà mon histoire : je combattis à Troie mais, tué par Ménélas, je fus sans demeure et foyer...

MYCILLE – Sans demeure et foyer ! Mais camarade alors, comment faisais-tu pour boire ou manger ?

ALECTRYON – Je n’en avais nul besoin car, l’alimentation, concerne le corps... seulement le corps.

MYCILLE – Dis-moi ce qui est arrivé à Troie. Les choses se sont-elles vraiment passées comme le dit Homère ?

ALECTRYON – Bien sûr que non ! Comment aurait-il pu savoir puisqu’il était, pendant la guerre chameau à Bactres !? Tout ce que je peux te dire, moi, c’est qu’il n’y eut rien alors de si extraordinaire. Ajax n’était pas si grand et Hélène, elle-même, n’était pas aussi belle qu’on le dit. Je l’ai vue plusieurs fois : c’était une femme au teint blafard qui avait le cou long comme celui d’un cygne ! Une chose bien normale finalement ! N’était-elle pas la fille de Zeus qui s’était métamorphosé en cygne pour séduire Lédà ! En réalité, elle était vieille, très vieille même, presque du même âge qu’Hécube, l’épouse de Priam, la mère de Pâris ! C’est la vérité : Hélène était vieille. Tu le sais bien, elle avait été enlevée pour la première fois par Thésée au temps d’Héraclès ! Et ce héros avait pris Troie au temps des ancêtres des Grecs tel que me l’a conté Panthous, le père d’Euphorbe, enfin mon père qui était ami avec Héraclès au temps de leur jeunesse.

MYCILLE – Et Achille ? Faut-il croire Homère ? Était-ce un héros parfait en tout point ? ou le récit du poète est-il une vaine fable ? [...]

1 L’or, emblème des riches, ne rouille pas et se métamorphose facilement. Cf. Élien, *Sur la nature des animaux*, III, 4

ALECTRYON – Avec Achille, cher Mycille, je ne me suis point mesuré. Alors, je ne peux pas te dire grand-chose. Et puis, j'étais dans les rangs des ennemis des Achéens ! En revanche, pour son amant Patrocle, enfin son ami, c'est moi qui, sans aucune peine, l'ai tué en le perçant de ma lance ! Tu vois, Homère invente encore une fois : ce n'est pas Hector qui a tué Patrocle ! C'est moi.

MYCILLE – Puis, Ménélas te tua ! Avec beaucoup moins de peine encore, dit Homère ! Mais en voilà assez sur Troie, conte-moi l'histoire de Pythagore plutôt.

18. ALECTRYON – ... pour tout dire, Mycille, en un mot, j'étais Le Philosophe. Il faut toujours dire, me semble-t-il, la vérité. Pour mon instruction, j'ai versé dans les plus nobles sciences. Je me suis rendu en Égypte pour prendre des leçons de sagesse auprès des prêtres de ce pays. J'ai visité leurs sanctuaires et j'ai appris par cœur les Livres sacrés d'Isis et d'Horus. Puis, j'ai hissé la voile pour l'Italie. J'étais tellement instruit et sage que les Grecs de cette contrée me prirent pour un dieu.

MYCILLE – Je savais cela. Lorsque tu leur fis voir ta cuisse d'or, ils pensèrent même que tu étais revenu à la vie après la mort ! N'est-ce pas ? Mais dis-moi une chose, d'où t'est venue l'idée d'interdire, par une loi, l'usage des viandes et des fèves.

ALECTRYON – Je ne peux te dire cela.

MYCILLE – Pourquoi, Coq ?

ALECTRYON – [...] Je ne peux rien te dire à ce sujet sauf à dévoiler un mystère trop grand.

[...]

19. MYCILLE – Bon, après avoir été Pythagore, qui es-tu devenu ?

ALECTRYON – Je suis devenu (e) la philosophe Aspasia de Milet dite la Courtisane, tu sais la maîtresse de Périclès.

MYCILLE – Qui ? Que dis-tu ? Aspasia ! Une femme ! Toi ! S'il est dit que Pythagore lui-même, quelques temps, devint femme, mais quel avatar ! Ainsi donc, toi, mon noble Coq, en ces temps-là, tu pondais des œufs ! ? Et métamorphosé (e) en Aspasia..., tu couchais alors avec Périclès ? ! Tu es donc devenue grosse de ses œuvres ? ! Tu cardais la laine et tissais la trame tout en exerçant le métier de courtisane ? Une poule ! ?

ALECTRYON – Je ne suis pas le seul à faire tout à la fois ! Par exemple, le devin Tirésias de Thèbes fut changé en femme bien avant moi puis redevint un homme. Et... un jour, Poséidon s'était épris de Kainis, la fille du roi Lapithe Elatos ! Il voulait la violer mais, juste avant l'acte, elle obtint de lui qu'il la change en homme. Ce qu'il fit. On le nomma Kaineos !

MYCILLE – Ça alors ! Mais dis-moi... sous lequel des deux sexes as-tu goûté le plus de plaisir ? Lorsque tu étais homme ou en tant qu'Aspasie ? Lorsque Périclès te caressait sans doute ?

ALECTRYON – Quelle demande ! Je dois faire attention car Tirésias, pour avoir répondu à la même question, fut rendu aveugle par Héra. Interrogé par Zeus, il avait dit, en effet, qu'il prenait plus de plaisir en tant que femme. Alors, Héra, jalouse, lui fit perdre la vue et ordonna qu'il reste un homme. Ainsi, sans y voir, il prenait moins de plaisir et Zeus, avant de le quitter, le récompensa en lui offrant le don de divination...

MYCILLE – Que tu répondes ou que tu ne répondes pas à ma question, Euripide, dans *Médée* semble avoir tranché la question, en disant qu'il préférerait, bouclier au poing, être en ligne trois fois que d'accoucher !

ALECTRYON – Je dois pourtant t'avertir, Mycille. Tu connaîtras dans peu de temps les douleurs de l'enfantement car dans le long cycle de tes existences, tu seras femme, toi aussi, et plusieurs fois.

MYCILLE – Mais va te faire pendre, Coq ! Ce n'est pas parce que, tel qu'on le raconte, lorsque tu étais le jeune et beau Pythagore – souvent tu servais d'Aspasie à Polycrate, le tyran de Samos – que tu dois prendre tous les gens pour des Samiens et des Milésiens ! Et, après Aspasie, quelle femme ou quel homme es-tu devenu ?

ALECTRYON – Je suis devenu le philosophe Cratès. Le cynique.

MYCILLE – Par les Dioscures, Castor et Pollux ! De courtisane en clochard !

ALECTRYON – Oui. Ensuite, j'ai été Roi de Perse², artisan, satrape puis cheval, geai, grenouille, tant d'animaux et de gens que personne ne peut en faire le dénombrement. J'ai fini par être un coq, et ce n'est pas la première fois ! J'aime bien ce genre de vie au service de beaucoup de maître ! Ils sont riches ou pauvres ! À présent, je vis avec toi, riant tous les jours à t'entendre te plaindre et gémir de ta pauvreté en t'extasiant sur le bonheur des riches. Tu ignores les ennuis qui les assiègent car, si tu connaissais leurs soucis, tu rirais de toi-même ! La richesse n'est pas le comble du bonheur.

MYCILLE – Alors, pour ne pas troubler nos conversations en te donnant un nom puis un autre, comment veux-tu que je t'appelle ? Pythagore ?

ALECTRYON – Que tu me nommes Euphorbe, Pythagore, Aspasie ou Cratès, peu importe, puisque je suis tout cela. Néanmoins tu feras mieux de dire Coq, puisque j'en suis un pour cette vie. Ainsi, tu ne manqueras pas d'égards à un oiseau dont on fait peu de cas alors qu'il réunit tant d'âmes en sa personne.

2 Référence probable de Lucien de Samosate aux *Oiseaux* d'Aristophane (v. 483) où le coq est un ancien Roi de Perse.

Roman de Renart (Branche IV)

Anonyme

Le *Roman de Renart* est composé de 27 *Branches* (ou récits - la *Branche IV*, une des plus anciennes, a été écrite vers 1178) inspirées par des histoires traditionnelles à l'instar des fabliaux ou *isopets* (contes moralisateurs ; le mot est un dérivé d'Ésope). Chaque *Branche* est une *fiction* qui, symboliquement, est une critique de l'organisation de la société médiévale. Lafontaine dans ses *Fables* peindra son époque avec la même malice. On compare souvent l'*Ysengrinus* (XII^e siècle, attribué parfois à un flamand nommé Nivard) au *Roman de Renart* (écrit par plusieurs auteurs dont Pierre de Saint Cloud ou Richard de Lison, cf. texte intégral - Coll. Les Grands Maîtres, éd. Bordas). Dans ce chef d'œuvre satirique, par la ruse de son esprit, le renard *Goupil* triomphe des plus forts que lui dont en particulier du loup *Ysengrin*. Les animaux du *Roman* forment des couples avec les catégories de la population française de l'époque : Goupil (le peuple) est écrasé par la noblesse (Ysengrin) assistée par son âne (l'église) et financée par la bourgeoisie orgueilleuse (le Coq, Chanteclere)...

[...] Renart « baillait de faim ». Il se glissa dans la cour d'un couvent pour dévorer des volailles puis, avide de se désaltérer, s'arrêta devant un puits...

Seigneurs, écoutez le récit merveilleux ! En ce puits, il y avait deux seaux : quand l'un montait l'autre descendait. Renart venait donc de manger et restait là tout pensif, accoté contre le puits... puis, se mit à regarder dans le fond où il aperçut son image : et c'est ainsi qu'il crut voir Hermeline sa femme qu'il aime d'un vif amour. Il pensa, dans l'instant, qu'Hermeline sans raison se trouvait enfermée là ! Tout marri (!) et désolé, il lui demanda à pleine voix :

– *que fais-tu dans ce puits...* ? La voix de Renart, partie au fond du puits, remonta vers lui. En l'entendant, il dressa le front et appela sa femme à nouveau. En entendant de nouveau la voix remonter vivement, Renart s'émerveilla. Alors, il mit ses pieds dans un seau et, sans savoir comment, parvint à descendre !

Quand il fut dans l'eau, bien mal en point, il comprit qu'il s'était trompé. En mauvaise posture, il essaya de monter en s'appuyant sur les pierres de parois. Il crut alors que les diables l'avaient pris dans ce piège. Il aurait préféré être mort et en bière que de vivre cette infortune ! Souffrant de grands tourments, la peau toute mouillée comme s'il était là pour pêcher, il pensa qu'il n'avait pas eu « deux boutons de sagesse à coudre » et que nul ne pouvait le tirer de l'endroit.

Mais, Seigneurs, il advint en ce temps, en cette nuit, en cette heure sombre, qu'Ysengrin, sans demeure, atrocement torturé par la faim et la soif, sortit de la grande lande pour quérir sa nourriture. Ysengrin entendit le bruit que faisait Renart au fond du puits :

– Qui est là ? Qui es-tu ? dit Ysengrin.

– Je suis votre bon voisin, qui fut jadis votre compère : vous m'aimiez plus que

votre frère mais, hélas, maintenant, je suis mort ! On me nomme *feu-Renart*, celui qui savait tant de ruses et de tours !

– Me voilà désolé, dit Ysengrin puis, avec un sourire ravi, ajouta : et... quand donc es-tu mort ?

– Avant-hier, répond Renart !... Oui, je suis mort ! Mais qui doit s'étonner de cela ? Personne. Tous ceux qui sont en vie mourront un jour aussi. Nous passons tous par la mort quand Dieu le veut. Et maintenant, Il attend mon âme ! Nôtre Seigneur m'a tiré du martyre de la vie et, je vous prie humblement, beau et doux compère, de me pardonner les motifs de colère qu'autrefois je vous ai donnés.

– Puisque vous êtes mort, cher compère, c'est le cœur plein de douleur que je vous accorde tout pardon, ici et devant Dieu, dit Ysengrin.

– Moi, je suis heureux, dit Renart, oui... heureux !

– Heureux ? Vraiment, par ma foi, mon bon ami, mais dites-moi donc pourquoi !

– Mon corps gît dans une bière, en ma tanière, là où vit Hermeline, mais mon âme demeure dans les cieux, assise aux pieds de Jésus : compère, j'ai tout ce que je veux. J'ai abandonné tout orgueil. Toi, tu es encore là, au royaume terrestre, mais moi je vis en Paradis. Tout est céleste ici : les fermes, les plaines, les prairies, les riches troupeaux. Ici, on peut voir mainte génisse, mainte ouaille ^[brebis], et mainte chèvre ; voir tant de lièvres, de bœufs, de vaches et de moutons, d'éperviers, de vautours et faucons, tant de...

– ... Par Saint Sylvestre, jure Ysengrin, je voudrais bien, comme toi, être là-dedans !

– Laissez cela, dit Renart, vous ne pouvez entrer au Paradis céleste. Il n'est pas ouvert à tous et, toi, tu as toujours été tricheur, félon, traître et trompeur. Tu m'as même, un jour, accusé faussement d'avoir mal agi envers toi...

– Je vous en crois, dit Ysengrin ; pardonnons-nous l'un l'autre, en bonne foi et dites-moi bien vite comment entrer ?

– Laissez cela ! dit à nouveau Renart. Nous n'avons cure, ici, de tapage ! Voyez-vous, là, cette balance composée de deux seaux. C'est la balance du Bien et du Mal. Voyez-vous le seau qui est en haut, là, devant vous...celui que je vous montre du doigt ?

– Oui, dit Ysengrin, je le vois bien !

– Par Dieu Le Père ! jure Renart. Telle est sa toute Puissance : si le Bien est assez pesant, le seau descend ici, tout droit, bien vite en Paradis et, le Mal, lui, demeure en hauteur, exactement à l'endroit où vous êtes en ce moment. Mais nul, s'il n'est confessé, ne saurait descendre ici, nul, j'en suis sûr. As-tu confessé tes péchés ?

– Certes, dit Ysengrin, à un vieux lièvre et une chèvre, très bien et avec foi ! Sans plus attendre, compère, j'ai hâte d'entrer en Paradis !

– Il faut prier Dieu et très saintement lui rendre toutes les Grâces pour que vous soit accordé le vrai pardon et la rémission de vos péchés : alors, vous pourrez entrer ici.

– Je ne veux plus tarder, hurle Ysengrin qui, pour la prière, tourne la tête vers l'Occident et le derrière vers l'Orient.

– Et moi, j'ai rendu Grâces au Père, dit Renart, toujours couché dans le seau resté au fond du puits.

– Voilà compère, voilà ! J'ai prié Dieu, cria Ysengrin, et... comme il faut !

Dans l'instant, Ysengrin attire vers la margelle le seau qu'il croit être un plateau de la balance du Bien et du Mal puis, voulant gagner le Paradis, en joignant ses pattes, saute dedans. Plus lourd que Renart et descendant bien vite au fond, dans un grand vacarme, croisse le goupil qui, grâce à son intelligence et à sa ruse, remonte inévitablement ! En voyant Renart, monter si vivement, Ysengrin l'interpelle :

– Compère, mais pourquoi t'en vas-tu ?

– Ne fais pas la grimace ! Je vais t'expliquer les usages : quand l'un va, l'autre vient !

La balance fonctionne de la sorte ; l'un monte, l'autre descend. En Paradis, c'est la coutume. Dans le puits, c'est ainsi ! Alors toi, tu vas en Enfer, tout en bas... et moi, moi, en Paradis, tout en haut. J'échappe au démon et tu t'en vas au diable ! Par Dieu le Père tout puissant tu tombes dans le bien vilain lieu que je quitte et sache que j'en suis très joyeux !

[...]

Un jour, en venant puiser de l'eau, le cuisinier de l'abbaye, remonte Ysengrin. Alors, tous les moines l'assistent pour assommer le loup ! Ysengrin ne s'en tire qu'en faisant le mort, jurant de se venger de Goupil le renard !

Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ?

(extrait du Livre II, Chapitre XII des *Essais*, *Apologie de Raimond Sebond*)

Michel de Montaigne

Parsemés de remarques ponctuelles sur les animaux, les *Essais* de Montaigne (1533-1592) comportent, dans l'*Apologie de Raimond Sebond*, un long éloge des animaux. Dans l'extrait ci-dessous, Montaigne affirme avec force la continuité du vivant et le respect de l'animal allant jusqu'au refus des hiérarchies vis-à-vis de l'humain. Tout en renouant avec la littérature zoologique des anciens, sa critique du dogmatisme et de l'anthropocentrisme est originale. Emblématique de son scepticisme, elle vise la prétention humaine à la connaissance vis-à-vis de l'objet à connaître et du sujet prétendant accéder à l'essence des choses. Ce faisant, Montaigne va au-delà de la déconstruction du mythe de la rationalité humaine, fondé sur l'exclusion de l'animal, qui nourrit le propos de certains éthologues ou de philosophes contemporains, tels Heidegger ou Derrida. Selon Thierry Contier (« Intelligence et vertus animales : Montaigne lecteur de la zoologie antique », *Rursus*, 2, 2007), loin d'orienter vers la déprise de soi, Montaigne nous propose une éthique d'appropriation de notre corps animal : une nouvelle manière d'être à soi-même. (Édition de 1595, rééditée aux PUF en 1965)

[...] La présomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures c'est l'homme, et quant et quant, la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et cloüée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis, et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois : et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de ceste mesme imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy-mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compagnons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces, que bon luy semble. Comment cognoist il par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux ? par quelle comparaison d'eux à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue ?

Quand je me jouë à ma chatte, qui sçait, si elle passe son temps de moy plus que je ne fay d'elle ? Nous nous entretenons de singeries reciproques. Si j'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi à elle la sienne. Platon en sa peinture de l'âge doré sous Saturne, compte entre les principaux avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avec les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez, et differences de chacune d'icelles : par où il acquerroit une tres parfaite intelligence et prudence ; et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire. Nous faut il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le fait des bestes ? Ce grand autheur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle, que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications, qu'on en tiroit en son temps.

Ce défaut qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles ? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par ceste mesme raison elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les estimons. Ce n'est pas grand merveille, si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales et autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoivent un chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interprétation à sa voix et mouvements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous. Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens, aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent, et nous requierent : et nous elles.

[...]

Amour et les animaux

Christofle de Beaujeu

Publié en 1589 (BNF, Paris), les *Amours* de Christofle de Beaujeu (xvi^e siècle) donnent un éclairage tout à fait singulier sur la poésie de la Renaissance influencée par les productions de Ronsard, Scève et Du Bellay. Héritier des multiples essais menés par ces poètes, Beaujeu a tenté de s'approprier un code poétique ancien tout en s'autorisant des écarts de tons et de sujets. Ugo Pais, agrégé de Lettres modernes et spécialiste de Christofle de Beaujeu note pour la Revue Phaéton que *cette série d'exemples tirée du monde animal, issue d'une très longue élégie évoquant la puissance de l'amour, tente de montrer à l'amante peu réceptive, que l'univers entier est soumis à cette seule force qui rend les prédateurs furieux ou gentils et donne courage aux plus petits animaux* (thèse sur le poète Christofle de Beaujeu, Ugo Pais, Université Lumière – Lyon 2, sous la direction de Michèle Clément – Christofle de Beaujeu, ou Baron dudit Beau-Jeu, Seigneur de Jaugles). Ces vers semblent être inspirés de la description de certains animaux par Pline l'Ancien (cf. *Histoire Naturelle*, coll. La Pléiade, Gallimard, Paris 2013, sur *le lion* - Livre VIII, p. 373-374, 42-43, sur *le taureau* - *Ibid.*, pp. 406, 176-177, sur *l'aspic* - *Ibid.*, pp. 384, 86 et sur *le poisson* - *Ibid.*, pp. 464, 182).

[...]

Ô grise tourterelle, ô généreux oiseau,
Tu pers souvent ton pair dans le nid tout nouveau !
Ô riche chasteté, invincible courage,
Je ne puis en mes vers te louer d'avantage
Sinon que te vanter, et chanter pour celui
Le plus digne d'Amour des oiseaux d'aujourd'hui.

Le Lion généreux, absent de sa Lionne,
Détruit tous nos troupeaux de sa patte félonne
Il ne se plaît qu'au sang furieux et rodant,
Autour d'une forêt il va toujours grondant,
Sans peur, ni sans respect tout le monde il outrage,
Toujours il est enflé et d'audace, et de rage :
Mais si Amour lui fait seulement ce plaisir
Qu'il voie sa moitié, aussi tôt ce désir
Et cruelle furie à même instant font place
À la douce pitié qui maîtrise l'audace,
Si qu'un jeune mouton pourrait bien hardiment
Se promener au bois sans danger seulement.

Le Taureau furieux, qui dans son parc s'éprouve
Avecques ce lion des plus braves qu'on trouve,
Renforce ses assauts quand il se ressouvient
De sa belle génisse, aux prés qu'on lui détient :

Les grands Rois savent bien prendre ceste avantage,
Pour animer tant plus sa fureur et sa rage,
Car quand il se souvient de ses belles amours,
Il veut vaincre, ou mourir, et hasarder ses jours,
Mettant en grand danger son cruel adversaire,
Il aime mieux sa mort, que vivre en sa misère [...]

Si le mâle serpent voit tuer sa femelle,
Il épand ^[répandre] tout soudain les feux de sa prunelle,
Il évente sa langue et aiguise ses dents,
Il gèle par-dessus, et brûle par-dedans,
Le premier qu'il rencontre, en sifflant il le pique,
Il saute, court, et roule, et devient frénétique,
Il désespère et meurt, en dépitant ^[dédain, mépris] ce jour
Qui lui ôte la paix, et la vie, et l'amour.

Ce fidèle poisson qui sous l'onde marine
Brûle toujours l'écueil de la roche voisine,
S'il connaît aux filets son pair aller au bord,
Aussi tôt et sans aide il se mène à la mort,
Mais avant que mourir, premièrement il tâche
De délivrer son pair que le filet attache¹. [...]

1 Le locuteur fait référence ici aux mœurs du poisson « anthias » qui parvient à couper les lignes lorsqu'il est pris. *Ibid.*, pp. 464, 182.



Bastet en laisse !

Libor Sir (1933-2017)

Paris, 1967

La Déesse égyptienne Bastet (ou Bast) est le plus souvent représentée sous les traits d'une chatte immobile. Ses mystères étaient surtout célébrés dans la Cité de Bubastis (la Maison de Bastet) qui accueillait au début du printemps des milliers de personnes tel que l'écrit Hérodote. En Égypte, les chats étaient momifiés en l'honneur de Bastet. Placés dans des urnes sacrées, leurs momies avaient pour fonction de permettre aux êtres de demeurer vivants dans l'au-delà. Bastet, fille du Soleil Rê, était la gardienne bienveillante de l'humanité, détenait le pouvoir de rendre amoureux mais avait aussi le caractère d'un félin sauvage indomptable !

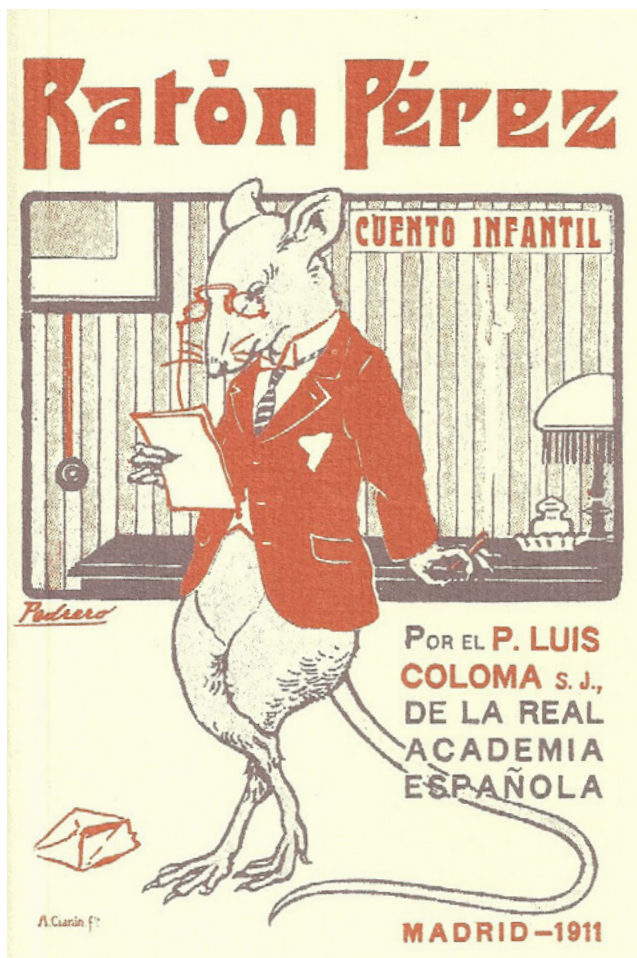
Le rat et la lunette

Henri Richer

Le fabuliste Henri Richer (1685-1748) fut d'abord avocat à Rouen avant d'habiter à Paris où il consacra le reste de sa vie à la littérature. On lui doit une traduction des *Églogues* de Virgile, des *Héroïdes* d'Ovide, deux recueils de *Fables* et quelques pièces de théâtre. Le rat et la lunette (reproduit ici dans sa version originale de 1743) atteste du talent de conteur de cet auteur trop méconnu et... passionné d'astronomie.

Jadis le seigneur Ratapon,
Trouvant une lunette, en voulut faire usage.
Pour mieux découvrir l'horizon,
Le nouvel astronome en haut d'une maison
Ajusta l'instrument ; et la première image
Qui s'offrit à ses yeux, ce fut celle d'un chat.
Il le crut à deux pas. Aussitôt notre rat
Fuit dans un trou du voisinage.
Y rester était le plus sûr :
Mais, s'ennuyant dans son réduit obscur,
Il mit la tête à sa fenêtre.
Ne voyant aucun chat paraître,
Il s'enhardit, fait quelques pas.
« Voyons encor, dit-il, si le fléau des rats
Est en embuscade et nous guette. »
Alors, ayant pris la lunette
Par l'autre bout imprudemment,
Il voit, mais en éloignement,
Son ennemi. Le rat se crut en assurance.
« Voyez-vous, disait-il, cette humble contenance ?
Ah que je plains les rats sans connaissance,
Qui n'ont pas observé comme moi l'imposteur ! »
Le matou, cependant, plus proche qu'il ne pense,
Happe notre spéculateur.

À qui sait s'en servir telle chose est utile,
Qui souvent nuit au malhabile.



El Ratón Pérez

« La Petite Souris » est un Espagnol ! *El Ratón Pérez*, en effet, est une nouvelle écrite en 1911, par le jésuite Luis Coloma Roldan (1851-1915 / Membre la Real Academia) pour le jeune roi Alphonse XIII (1886-1931) qui, âgé de huit ans, avait une forte fièvre. L'enfant avait une dent cariée qu'il fallut arracher ! Coloma Roldan s'est peut-être inspiré d'un conte français du XVII^e siècle écrit par la Baronne d'Aulnoy (1651-1705) *La bonne petite souris* où une fée se métamorphose en souris pour aider une reine à vaincre un tyran. La fée se cache sous l'oreiller et fait tomber toutes les dents du roi ! *El Ratoncito Pérez* a son musée à Madrid à l'endroit où vivait (tel que cela est inscrit sur une plaque commémorative de la Calle Arenal, 8 !) la famille du rongeur, non loin du Palais Royal ! En 2006, le cinéma a rendu hommage au célèbre *Ratón Pérez* dans un film d'animation.

Ode to a nightingale - Ode à un rossignol

John Keats

Né en 1795, aux alentours de Londres, mort à 26 ans de tuberculose à Rome en 1821, John Keats est le poète romantique anglais par excellence, à l'instar de Byron ou Shelley. Ses écrits furent d'abord peu appréciés par la critique. Son livre *Tales and Poems* (1820) lui vaut d'être reconnu au premier rang des poètes anglais. Il contient notamment un poème, *Hyperion*, dont le sublime égalait, d'après Byron, celui d'Eschyle. On a souvent dit de Keats qu'il était « l'André Chénier » de l'Angleterre, en raison des sujets mythologiques qu'il affectionnait. Aujourd'hui, on retient surtout la perfection de sa poésie, telle qu'elle s'affirme dans la couleur et la mélodie de son *Ode au rossignol*, écrite en 1819 (traduction donnée par Paul Gallimard in *Poèmes et Poésies*, Mercure de France, 1910).

I

My heart aches, and a drowsy numbness pains
My sense, as though of hemlock I had drunk,
Or emptied some dull opiate to the drains
One minute past, and Lethe-wards had sunk:
'Tis not through envy of thy happy lot,
But being too happy in thine happiness,—
That thou, light-winged Dryad of the trees
In some melodious plot
Of beechen green, and shadows numberless,
Singest of summer in full-throated ease.

II

O, for a draught of vintage! That hath been
Cool'd a long age in the deep-delved earth,
Tasting of Flora and the country green,
Dance, and Provençal song, and sunburnt mirth!
O for a beaker full of the warm South,
Full of the true, the blushful Hippocrene,
With beaded bubbles winking at the brim,
And purple-stained mouth;
That I might drink, and leave the world unseen,
And with thee fade away into the forest dim:

III

Fade far away, dissolve, and quite forget
What thou among the leaves hast never known,
The weariness, the fever, and the fret
Here, where men sit and hear each other groan;

Where palsy shakes a few, sad, last grey hairs,
Where youth grows pale, and spectre-thin, and dies;
Where but to think is to be full of sorrow
And leaden-eyed despairs,
Where Beauty cannot keep her lustrous eyes,
Or new Love pine at them beyond to-morrow.

IV

Away! Away! For I will fly to thee,
Not charioted by Bacchus and his pards,
But on the viewless wings of Poesy,
Though the dull brain perplexes and retards:
Already with thee! Tender is the night,
And haply the Queen-Moon is on her throne,
Cluster'd around by all her starry Fays;
But here there is no light,
Save what from heaven is with the breezes blown
Through verdurous glooms and winding mossy ways.

V

I cannot see what flowers are at my feet,
Nor what soft incense hangs upon the boughs,
But, in embalmed darkness, guess each sweet
Wherewith the seasonable month endows
The grass, the thicket, and the fruit-tree wild;
White hawthorn, and the pastoral eglantine;
Fast fading violets cover'd up in leaves;
And mid-May's eldest child, the coming musk-rose, full of dewy wine,
The murmurous haunt of flies on summer eves.

VI

Darkling I listen; and, for many a time
I have been half in love with easeful Death,
Call'd him soft names in many a mused rhyme,
To take into the air my quiet breath;
Now more than ever seems it rich to die,
To cease upon the midnight with no pain,
While thou art pouring forth thy soul abroad
In such an ecstasy!
Still wouldst thou sing, and I have ears in vain –
To thy high requiem become a sod.

VII

Thou wast not born for death, immortal Bird!
No hungry generations tread thee down;
The voice I hear this passing night was heard
In ancient days by emperor and clown:
Perhaps the self-same song that found a path
Through the sad heart of Ruth, when, sick for home,
She stood in tears amid the alien corn;
The same that oft-times hath
Charm'd magic casements, opening on the foam
Of perilous seas, in faery lands forlorn.

VIII

Forlorn! The very word is like a bell
To toll me back from thee to my sole self!
Adieu! The fancy cannot cheat so well
As she is fam'd to do, deceiving elf.
Adieu! Adieu! Thy plaintive anthem fades
Past the near meadows, over the still stream,
Up the hill-side; and now 'tis buried deep
In the next valley-glades:
Was it a vision, or a waking dream?
Fled is that music:—Do I wake or sleep?

I

Mon cœur souffre, une torpeur accablante s'empare
De mes sens comme si j'avais bu de la ciguë,
Ou vidé une coupe de puissant narcotique
À l'instant même et m'étais plongé dans le Léthé :
Ce n'est pas par envie de ton heureux destin,
Mais parce que je suis enivré de ton bonheur,
Toi, qui, Dryade ailée des arbres
Dans quelque mélodieux entrelacs
De hêtres verts et d'ombrages infinis
Chantes à plein gosier le calme de l'été.

II

Oh ! Qui me donnera une gorgée d'un vin
Longtemps refroidi dans la terre profonde,
D'un vin qui sente Flora et la campagne verte,
La danse, les chansons provençales et la joie ensoleillée !
Oh ! qui me donnera une coupe pleine du chaud Midi,
Pleine du véritable, du rougissant Hippocrène,
Avec, sur le bord, des bulles d'écume bouillonnante,
Que, la bouche teinte de pourpre,
Je puisse m'abreuver et, fermant les yeux sur le monde,
M'égarer avec toi dans l'obscurité de la forêt.

III

Disparaître dans l'espace, me dissoudre, oublier
Ce qu'au milieu des bois tu n'as jamais connu,
Le dégoût, la fièvre et l'agitation,
Parmi les hommes qui s'écoutent gémir les uns les autres ;
Où le tremblement secoue les vieux aux rares cheveux gris,
Où la jeunesse devient blême, puis spectrale, et meurt ;
Où rien que de penser remplit de tristesse
Et sur les paupières pèse d'un poids de plomb,
Où la Beauté ne peut conserver un jour ses yeux lumineux,
Sans qu'un nouvel Amour le lendemain en ternisse l'éclat !

IV

M'égarer loin ! Car je veux voler vers toi,
Non pas traîné par les léopards de Bacchus,
Mais sur les ailes invisibles de la Poésie,
Malgré les obstacles et les retards de la sottise ;
Déjà je me sens avec toi ! Tendre est la nuit,
Et peut-être la Lune Reine est-elle sur son trône,
Au milieu de son essaim d'étoiles Fées ;

Mais ici, il n'y a nulle clarté,
Sauf celle que le ciel souille avec les brises
Sur les sombres feuillages et la mousse des sentiers sinueux.

V

Je ne peux même pas discerner les fleurs à mes pieds,
Ni quelles essences d'arbres dégagent d'aussi suaves senteurs,
Mais, dans la pénombre embaumée, je devine l'odeur spéciale
Dont ce mois de la saison parfume
Le gazon, le hallier, le fruit de l'arbre sauvage ;
La blanche aubépine et l'églantine des champs ;
La violette qui se fane si vite recouverte par les feuilles ;
Et la fille aînée de la Mi-Mai,
La rose musquée en bouton, trempée de rosée vineuse,
Où ronronnent les mouches par les soirs d'été.

VI

Debout dans la nuit, j'écoute et plus d'une fois
J'ai été presque amoureux de la mort apaisante,
Je lui ai donné de doux noms en plus d'un vers pensif,
Pour qu'elle enlève dans l'air mon souffle calme ;
Maintenant plus que jamais il semble délicieux de mourir,
De finir à minuit sans souffrance
Pendant qu'au dehors tu répands ton âme
Dans une telle extase !
Tu chanterais encore ; moi, j'aurais des oreilles qui n'entendraient pas –
Ton sublime Requiem résonnerait sur un tertre de gazon.

VII

Mais toi, tu n'es pas né pour la mort, immortel Oiseau
Il n'y a pas de générations affamées pour te fouler aux pieds ;
La voix que j'entends cette nuit fut entendue
Dans les anciens jours par empereurs et manants :
Peut-être cette même chanson fit tressaillir
Le triste cœur de Ruth, lorsque regrettant sa patrie,
Elle se tenait en larmes parmi les blés de l'étranger ;
Peut-être est-ce toi-même qui souvent as
Charmé de magiques fenêtres, s'ouvrant sur l'écume
Des mers périlleuses, en de féériques terres délaissées.

VIII

Délaissé ! Ce mot même semble une cloche
Qui sonne la séparation et me rend à la solitude !

Adieu ! L'imagination ne parvient pas à me leurrer autant
Que sa réputation le proclame, décevant elfe.
Adieu ! Adieu ! Ton antienne plaintive va s'affaiblissant,
Elle franchit la prairie voisine, le silencieux ruisseau,
Le sommet de la colline, puis s'anéantit dans les profondeurs
De la vallée prochaine.
Était-ce une vision, était-ce un rêve ?
La musique s'est envolée : – Suis-je éveillé, suis-je endormi ?



La Corneille

Véronique Goglin

(Détail du tableau *Le Cheval dans la neige* : voir p. 312)

The raven - Le corbeau

(traduction Charles Baudelaire, extraits)

Edgar Allan Poe

Le corbeau d'Edgar Allan Poe (1800-1849) est paru pour la première fois en 1845 à New York. Au cœur du poème, le narrateur ayant perdu à jamais son amour, conte l'histoire de l'épiphanie d'un corbeau qui répète sans cesse « Jamais Plus ! ». L'atmosphère étrange qui jaillit du poème a séduit trois « grandes plumes » du XIX^e siècle pour sa traduction en français : Stéphane Mallarmé (illustration du livre par Manet), Maurice Rollinat et Charles Baudelaire dès 1853. La présence de l'oiseau en lien avec la parole poétique est-elle la marque d'une vérité, la violation de l'ordre des choses, un signe divin ou bien les trois à la fois ? Les pratiques d'interprétation du vol et de la présence des oiseaux, l'ornithomancie, a des origines antiques très anciennes et reprises de façon innombrable par les religions monothéistes. En lisant *Le corbeau* d'Edgar Poe... *qui se pose au-dessus de la porte de la chambre*, on pense d'abord à Léonard de Vinci qui dans le *Codex atlanticus*, en rêvant, raconte qu'un rapace *s'est posé sur le bord de mon berceau*... On pense aussi à *L'Aigle noir* qui vient *se poser* au bord d'un lac chez Barbara... toujours sur un seuil tel l'aigle qui, tombé du ciel, *se pose* au *Paradis perdu* de Milton.

Une fois, sur le minuit lugubre, pendant que je méditais, faible et fatigué, sur maint précieux et curieux volume d'une doctrine oubliée, pendant que je donnais de la tête, presque assoupi, soudain il se fit un tapotement, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre. « C'est quelque visiteur, murmurai-je, qui frappe à la porte de ma chambre ; ce n'est que cela, et rien de plus. »

*Once upon a midnight dreary, while I pondered, weak and weary,
Over many a quaint and curious volume of forgotten lore –
While I nodded, nearly napping, suddenly there came a tapping,
As of some one gently rapping – rapping at my chamber door.
‘Tis some visitor,’ I muttered, ‘tapping at my chamber door –
Only this and nothing more.’*

[...] Je poussai alors le volet et, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours. [...] il se percha au-dessus de la porte de ma chambre ; il se percha sur un buste de Pallas [...] ; il se percha, s'installa et rien de plus.

*Open here I flung the shutter, when, with many a flirt and flutter,
In there stepped a stately Raven of the saintly days of yore ;
[...], perched above my chamber door –
Perched upon a bust of Pallas [...] –
Perched, and sat, nothing more.*

[...] « Prophète ! – dis-je, – être de malheur ! oiseau ou démon, mais toujours prophète ! que tu sois un envoyé du Tentateur, ou que la tempête t'ait simplement échoué, naufragé, mais encore intrépide sur cette terre déserte, ensorcelée, dans ce

logis par l'Horreur hanté – dis-moi sincèrement, je t'en supplie, existe-t-il, existe-t-il ici un baume de Judée ? Dis, dis, je t'en supplie ! » Le corbeau dit : « Jamais plus ! ».

*« Prophet! » said I, « thing of evil! – prophet still, if bird or devil!-
Whether Tempter sent, or whether temptest tossed thee here ashore,
Desolate yet all undaunted, on this desert land enchanted_
On this home by horror haunted – tell me truly; I implore-
Is there – is there balm and Gilead? – tell me – tell me, I implore! »
Quoth the Raven, « Nervermore. » [...]*

Les aventures d’Alice au pays des merveilles

(Alice’s Adventures in Wonderland, extrait)

Lewis Carroll

Lewis Carroll est le pseudonyme de Charles Lutwidge Dodgson (1832-1898). Le très sérieux M. Dodgson, professeur de mathématique à l’Université d’Oxford, ne voulait en effet reconnaître « aucun rapport entre lui et les livres publiés sous un autre nom que le sien »..., c’est-à-dire Lewis Carroll ! Son goût des énigmes, des jeux de mots et de la parodie a fait de Lewis Carroll un grand maître du « nonsense » en littérature. Passionné de photographie, les enfants demeurent ses modèles favoris ; il invente pour eux des jeux de langage et leur dédie des contes : *Alice aux pays des merveilles* (Parution au Royaume-Uni en 1865 et première traduction en français en 1869), *De l’autre côté du miroir* (1871), *La chasse au Snark* (1876) et *Sylvie et Bruno* (1889).

Le premier texte est le *poème d’ouverture* du livre d’Alice, ouvrage écrit à la demande des trois fillettes : Lorina Charlotte Liddell (âgée de 13 ans, appelée Prima dans le poème), Alice Liddell (âgée de 10 ans, appelée Secunda dans le poème), et Edith Liddell (âgée de 8 ans, appelée Tertia), trois ans jour pour jour après une promenade en barque sur l’Isis (rivière située près d’Oxford).

Le deuxième extrait est extrait du chapitre *Cochon et Poivre, Le Chat du Cheshire*. La folie du chat est toutefois plus apparente que réelle et il passe pour l’un des rares personnages du livre pourvus de raison, mais adoptant une attitude nihiliste vis-à-vis de son environnement. *Le Chat du Cheshire* semble être le reflet imaginaire de la chatte Dinah à qui Alice récite ses leçons avant de passer dans le Pays des merveilles (cf. ouvrage des éd. Flammarion, Paris, 1972, pp. 5-6 et pp.83-84. Traduction, Henri Parisot.)

Dans le cadre du «cycle littéraire» proposé par l’Université permanente de Nantes, Philippe Forest, professeur de littérature, a donné trois conférences autour de l’enfance et son imaginaire à travers notamment le personnage d’Alice au pays des merveilles (Phaéton en recommande fortement l’audition.)

Au cœur d’un été
Lentement nous glissons sur l’onde
Car de petits bras trop débiles
Tiraillent nos deux avirons,
Et des mains d’enfants malhabiles
Feignent de guider notre errance.

Cruel trio ! À pareille heure
Sous un ciel si propice au songe,
Réclamer un conte au conteur
Qui de souffle n’a plus qu’une ombre !
Mais que peut une voix navrée
Contre trois langues conjurées ?

Prima, impérieuse, lance
Son ordre formel : « On commence. »
Gentiment Secunda souhaite :
« Que cela n'ait ni queue ni tête ! »
Tertia, elle, ne dispute
Pas plus d'une fois par minute.

Bientôt au silence réduites,
Toutes trois suivent en esprit
Notre héroïne en un pays
Plein de merveilles inouïes,
Où l'on devise avec les bêtes :
Par instant elles y croient être.

Et comme, le conte asséchant
De la fantaisie tous les puits,
Comme le conteur, s'efforçant
De s'esquiver, leur avait dit :
« La suite, demain.- Maintenant ! »
Se récriant nos trois tyrans.

Ainsi du Pays incertain
Naquit la saga, un à un
Se constituèrent ses chants.
À présent le conte est fini
Et, heureux, au soleil couchant,
Nous voguons vers nos logis.

Alice prend donc cette histoire ;
Que ta douce main la dépose
Là où les rêves enfantins
S'entrelacent dans nos mémoires,
Telle une guirlande de roses
Cueillie en un pays lointain.

[...]

Le Minet du Cheshire (extrait)

... le sourire du chat s'élargit ostensiblement.

– Voudriez-vous je vous prie, me dire quel chemin je dois prendre pour m'en aller d'ici ? dit Alice.

– Cela dépend en grande partie du lieu où vous voulez vous rendre, répondit le Chat.

– Je ne me soucie pas trop du lieu..., dit Alice.

– En ce cas, peu importe quelle route vous prenez, déclara le Chat et, vous pouvez être certaine d'y arriver, pourvu seulement que vous marchiez assez longtemps.

Alice dut admettre que c'était là une évidence incontestable. Elle s'aventura donc à poser une autre question :

– Quelle sorte de gens vais-je rencontrer en ces parages ?

– Oh ! dit le Chat, faisant un vague geste de la patte droite... dans cette direction-ci, habite un Chapelier et, faisant le même geste de son autre patte, dans cette direction-là habite un lièvre de mars. Vous pouvez, selon votre préférence, aller voir l'un ou l'autre : ils sont fous tous les deux.

– Mais je n'ai nulle envie d'aller chez des fous, fit remarquer Alice.

– Oh ! Vous ne sauriez faire autrement, dit le Chat : Ici tout le monde est fou. Je suis fou. Vous êtes folle.

– Comment savez-vous que je suis folle ? interrogea Alice.

– Il faut croire que vous l'êtes, répondit le Chat ; sinon vous ne seriez pas venue ici.

Alice estima que ce n'était pas là une preuve suffisante ; néanmoins elle poursuivit :

– Et comment savez-vous que vous êtes fou ? demanda Alice.

– Commençons, dit le Chat, par le commencement : les chiens ne sont pas fous.

– Vous l'admettez ?

– Apparemment, répondit Alice.

– Eh bien, alors, poursuivit le Chat, vous remarquerez que les chiens grondent lorsqu'ils sont en colère et remuent la queue quand ils sont contents. Or, moi, je gronde quand je suis content et remue la queue quand je suis en colère.

Donc, je suis fou. [...]

Les oies sauvages

Guy de Maupassant

Guy de Maupassant (1850-1893) est célèbre pour ses nouvelles (dont *Boule de suif*, *La parure*, *Le Horla*, *Les Contes de la Bécasse...*) et ses romans (*Une vie*, *Bel-Ami*, *Pierre et Jean...*) écrit au cours d'une période assez brève et avant de sombrer dans la folie. Il publia, en 1880, un recueil de poésie sobrement intitulé *Des Vers*. Ce poème sur l'appel des oies sauvages en est extrait.

Tout est muet, l'oiseau ne jette plus ses cris.
La morne plaine est blanche au loin sous le ciel gris.
Seuls, les grands corbeaux noirs, qui vont cherchant leurs proies,
Fouillent du bec la neige et tachent sa pâleur.
Voilà qu'à l'horizon s'élève une clameur ;
Elle approche, elle vient, c'est la tribu des oies.
Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu,
Allant toujours plus vite, en leur vol éperdu,
Passent, fouettant le vent de leur aile sifflante.
Le guide qui conduit ces pèlerins des airs
Delà les océans, les bois et les déserts,
Comme pour exciter leur allure trop lente,
De moment en moment jette son cri perçant.
Comme un double ruban la caravane ondoie,
Bruit étrangement, et par le ciel déploie
Son grand triangle ailé qui va s'élargissant.
Mais leurs frères captifs répandus dans la plaine,
Engourdis par le froid, cheminent gravement.
Un enfant en haillons en sifflant les promène,
Comme de lourds vaisseaux balancés lentement.
Ils entendent le cri de la tribu qui passe,
Ils érigent leur tête ; et regardant s'enfuir
Les libres voyageurs au travers de l'espace,
Les captifs tout à coup se lèvent pour partir.
Ils agitent en vain leurs ailes impuissantes,
Et, dressés sur leurs pieds, sentent confusément,
A cet appel errant se lever grandissantes
La liberté première au fond du cœur dormant,
La fièvre de l'espace et des tièdes rivages.
Dans les champs pleins de neige ils courent effarés,
Et jetant par le ciel des cris désespérés
Ils répondent longtemps à leurs frères sauvages.

Le rhinocéros et sa peau

(How the Rhinoceros got his Skin)

Rudyard Kipling

Rudyard Kipling est né à Bombay (Inde britannique) en 1865 et mort à Londres en 1936. Ses ouvrages pour la jeunesse ont connu dès leur parution un succès qui ne s'est jamais démenti, notamment *Le Livre de la jungle* (1894), *Le Second Livre de la jungle* (1895), *Puck, lutin de la colline* (1906). Il est également l'auteur du roman *Kim* (1901), de poèmes : *Mandalay* (1890), *Gunga Din* (1865) et *Tu seras un homme, mon fils* (1910) sont parmi les plus célèbres, et des nouvelles, dont *L'Homme qui voulait être roi* (1888) et le recueil *Simple contes des collines* (1888). Innovateur dans l'art de la nouvelle et précurseur de la science-fiction, il est l'un des plus grands auteurs de la littérature de jeunesse. *Histoires comme ça* (*Just So Stories for Little Children* ou *Just So Stories*, 1902), *histoires pour enfants*, font partie de ses œuvres les plus connues. Phaéton a choisi de publier *Le rhinocéros et sa peau*, éd. Delgrave, Paris, 1969, pp. 19-23.).

Tout de même, il n'avait déjà pas de manières, pas plus qu'il n'a de manières aujourd'hui, ni qu'il n'en aura jamais.

Il dit : « Quoi ! » et le Parsi lâcha son gâteau et grimpa jusqu'en haut d'un palmier, vêtu seulement de son bonnet d'où les rayons du soleil se reflétaient toujours avec une splendeur- plus- qu'orientale.

Le Rhinocéros renversa le four, et le gâteau roula sur le sable, et le Rhinocéros l'empala sur la corne de son nez et il mangea, puis s'en alla en remuant la queue et regagna les Déserts Désolés et Totalement Inhabités de l'Intérieur, qui touchent aux îles Mazanderan, Socotora, et aux Promontoires de l'Équinoxe Majeur.

Alors le Parsi descendit de son palmier, remit le four sur pieds et récita le *Sloka* suivant, lequel, puisque vous ne le connaissez pas, je vais avoir l'avantage de rapporter :

Toujours il en cuit
À l'imprudent qui
Chipe les biscuits
Par le Parsi cuit.

Ce qui voulait en dire bien plus long que vous ne sauriez croire.

Parce que cinq semaines plus tard, il y eut une vague de chaleur dans la Mer Rouge et tout le monde ôta tous les habits qu'il avait sur le dos.

Le Parsi ôta son bonnet ; mais le Rhinocéros enleva sa peau et la jeta sur son épaulé comme il descendait se baigner dans la mer.

Dans ce temps elle se boutonnait par-dessous, au moyen de trois boutons et ressemblait à un waterproof.

Il ne fit aucune remarque au sujet du gâteau du Parsi, parce qu'il avait tout mangé et jamais il n'a eu de manières, ni n'en aura maintenant ou plus tard. Il se mit à barboter dans l'eau et à souffler des bulles par le nez. Il avait laissé sa peau sur le bord.

Bientôt le Parsi arrive et trouve la peau et sourit, d'un sourire qui lui fit deux fois le tour de la figure. Puis il dansa trois fois autour de la peau et se frotta les mains.

Ensuite il alla à son camp et emplit son bonnet de gâteau, car le Parsi ne mangeait jamais autre chose que du gâteau, et ne balayait jamais son camp.

Il prit la peau, et il secoua la peau, et il racla la peau et il l'incrusta de vieilles miettes sèches de gâteau qui grattent et de quelques raisins brûlés, tant et tant qu'il y eut moyen. Puis il remonta dans son palmier et attendit que le Rhinocéros sortît de l'eau et remit sa peau.

Ce qu'il fit.

Il boutonna les trois boutons, et ça le chatouilla comme des miettes dans un lit. Alors il voulut se gratter et ça devint pire ; alors il se coucha sur le sable et se roula, se roula, se roula, et chaque fois qu'il se roulait, les miettes le démangeaient dix fois plus. Alors, il courut au palmier et se frotta, se frotta, et se refrotta contre. Il frotta tant et si fort que sa peau fit un grand pli sur les épaules et un autre pli dessous, là où il y avait les boutons (mais les boutons avaient sauté à force d'être frottés), et il fit d'autres plis tout autour des pattes.

Son humeur se gâta, mais c'était bien égal aux miettes. Elles restaient sous sa peau et le démangeaient très fort.

De sorte qu'il rentra chez lui très en colère et se grattant tout du long ; et depuis ce jour, tous les Rhinocéros ont la peau qui fait de grands plis, et un mauvais caractère ; tout ça à cause des miettes qu'il y a dessous.

Mais le Parsi, descendit de son palmier, avec sur la tête, son bonnet d'où les rayons du soleil se reflétaient avec une splendeur – plus qu'orientale –, emballa le fourneau et s'en alla dans la direction d'Orotavo, d'Amygdala, des Hautes Prairies d'Anantarivo et des Marais de Sonaput.

Anonymes Indiens

Poèmes de l'Os magique

Ces poèmes indiens viennent du Canada, recueillis par Howard A. Norman, auprès de Jacob Nibénegenesabe qui vécut 94 ans auprès du lac Winnipeg. L'os en question est le bréchet d'un oiseau, celui-là même qu'enfants, nous tenions chacun par un bout et tirions jusqu'à qu'un des 2 bouts casse... celui qui gagnait avait le droit de faire un vœu. Ici l'Os permet la métamorphose. Ces poèmes sont extraits de *Partition rouge, Poèmes et chants des indiens d'Amérique du Nord*, une anthologie signée Florence Delay et Jacques Roubaud (éd. du Seuil, coll. *Fiction & Cie* en 1988, pp. 156-159)

Une fois je me voulus
caribou
J'étais étendu par terre et je dormais
avec mon ombre
et c'est alors que tu es arrivé
disant que le soleil t'était entré dans la bouche
disant que tu avais soif !
Je voulus t'envoyer là où tu boirais des larmes.
C'était un lac
dans lequel tout le monde pleurait
un lac rempli de larmes.
À la nuit
quelques larmes s'en allèrent
à la recherche de visages tristes
pour s'y répandre.
Alors tout le lac se mit à pleurer.
Certains disent que c'étaient les grèbes.

Il y eut un jour un orage.
Ce fut quand je fis le vœu
d'être une tortue.
Mais entendons-nous, sur terre !
Celle qui porte une tente dure
sur son dos.
Je voulais tout rentrer à l'intérieur
bien au sec.
Voici qu'arrivent les vagues
qui me secoient
et j'ai le mal de mer.
Je voulais être une tortue
qui mange les bourgeons et les fleurs et les baies.
Il faut que je souhaite les choses avec précision !

Il en sera ainsi
dorénavant.

Une nuit je voulus que les choses changent.
Alors je pensai qu'il y avait trop d'étoiles
dans le ciel
et pas assez de lumière en bas
dans la terre.

Ce fut quand je voulus faire tomber une étoile
sur cette taupe
pour diriger son nez.
Elle l'emporta sous terre
et l'essaya.

À présent elle sort quelque fois
pour laisser son étoile parler aux autres étoiles
dans le ciel.

Il fait sombre là en bas
mais son nez voit où elle va.

Éloge du porc

Paul Claudel

Dramaturge, poète, essayiste et diplomate, Paul Claudel (1868-1955) a été un des écrivains français les plus critiqués de sa génération. Il lui est notamment reproché sa conversion ostentatoire au catholicisme, un engagement religieux datant d'un soir de Noël 1886 qui imprègne toute son œuvre, telles les pièces de théâtre *Tête d'Or* (1890), *L'Annonce faite à Marie* (1912) ou le *Soulier de satin* (1929). Selon Philippe Sollers (in : « Claudel porc et père », *Art Press*, n° 70, mai 1983) : « L'insurrection de Claudel [...], ce qu'il appelle sa conversion n'est rien d'autre que sa révolte physique, physiologique par rapport à l'oppression scientiste et sirupeuse de la prose de son temps ». Pour le critique littéraire Albert Thibaudet, son œuvre dépréciée ou méconnue est « le plus gros paquet de mer poétique que nous ayons reçu depuis Hugo ». Publié dès 1900, *Connaissance de l'Est* est un recueil de poèmes en prose presque tous composés en Chine dans lequel Claudel cherche à comprendre l'harmonie du monde, et, confie-t-il, « à en surprendre la mélodie » : objet de regard et de méditation, l'ouvrage est aussi prétexte à l'évocation de symboles de l'invisible mais aussi de nourritures plus triviales. Ainsi, cet *Éloge du porc* enjoint à dépasser l'apparence avec « tout cela sans réserve qui est [soi]-même ». Sollers le commente ainsi : « On s'est moqué de l'aspect bougonnant et porcin de Claudel en oubliant que dans son apologie du porc, il a voulu recharger la notion même de sacrifice. Il s'est dévoué, comme un porc qu'il était, à la grandeur du rythme ».

Je peindrai ici l'image du Porc.

C'est une bête solide et tout d'une pièce ; sans jointure et sans cou, ça fonce en avant comme un soc. Cahotant sur ses quatre jambons trapus, c'est une trompe en marche qui quête, et toute odeur qu'il sent, y appliquant son corps de pompe, il l'ingurgite. Que s'il a trouvé le trou qu'il faut, il s'y vautre avec énormité. Ce n'est point le fréttement du canard qui entre à l'eau, ce n'est point l'allégresse sociable du chien ; c'est une jouissance profonde, solitaire, consciente, intégrale. Il renifle, il sirote, il déguste, et l'on ne sait s'il boit ou s'il mange ; tout rond, avec un petit tressaillement, il s'avance et s'enfonce au gras sein de la boue fraîche ; il grogne, il jouit jusque dans le recès de sa triperie, il cligne de l'œil. Amateur profond, bien que l'appareil toujours en action de son odorat ne laisse rien perdre, ses goûts ne vont point aux parfums passagers des fleurs ou de fruits frivoles ; en tout il cherche la nourriture : il l'aime riche, puissante, mûrie, et son instinct l'attache à ces deux choses, fondamental : la terre, l'ordure.

Gourmand, paillard ! Si je vous présente ce modèle, avouez-le : quelque chose manque à votre satisfaction. Ni le corps ne se suffit à lui-même, ni la doctrine qu'il nous enseigne n'est vaine. « N'applique point à la vérité l'œil seul, mais tout cela sans réserve qui est toi-même. » Le bonheur est notre devoir et notre patrimoine. Une certaine possession, parfaite est *donnée*.

— Mais telle que celle qui fournit à Énée des présages, la rencontre d'une truie me paraît toujours augurale, un emblème politique. Son flanc est plus obscur que les

collines qu'on voit au travers de la pluie, et quand elle se couche, donnant à boire au bataillon de marçassins qui lui marche entre les jambes, elle me paraît l'image même de ces monts que traient les grappes de villages attachés à leurs torrents, non moins massive et non moins difforme.

Je n'ometts pas que le sang de cochon sert à fixer l'or.



Le jardin des délices

Jérôme Bosch

*Triptyque sur bois à volets ouverts ou fermés
(détail de L'Enfer – Volet droit ouvert, angle droit)*

Musée du Prado, Madrid

(Fin du XV^e siècle)

La métamorphose

Franz Kafka

Écrivain tchèque de langue allemande, Kafka (1883-1924) est l'un des écrivains majeurs du XX^e siècle. Il ne sera connu qu'à titre posthume après la deuxième Guerre Mondiale pour son œuvre marquée par un pessimisme sans limite et libre de tout sentiment tragique de l'existence. Il est l'auteur des ouvrages : *La colonie pénitentiaire*, *Un médecin de campagne*, *Le Procès*, *Le Château*, *L'Amérique*, et en 1912, *La métamorphose* (éd. Livre de Poche n° 6633, pp. 5-6 / 8-13 / 25-26) où il décrit celle de Grégor Samsa, un représentant de commerce qui se réveille, un matin, transformé en insecte...

Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin, au sortir de rêves agités, il se trouva dans son lit métamorphosé en un monstreux insecte. Il reposait sur son dos qui était dur comme une cuirasse, et, en soulevant un peu la tête, il apercevait son ventre bombé, brun, divisé par des arceaux rigides, au sommet duquel la couverture du lit, sur le point de dégringoler tout à fait, ne se maintenait que d'extrême justesse. D'impuissance, ses nombreuses pattes, d'une minceur pitoyable par rapport au volume du reste, papillonnèrent devant ses yeux. « Qu'est-il advenu de moi ? » pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine quoiqu'un peu trop petite, était là, paisible entre les quatre murs familiers. Au-dessus de la table, sur laquelle se trouvait déballée une collection d'échantillons de tissus – Samsa était voyageur de commerce –, était accrochée la gravure qu'il avait découpée peu auparavant dans une revue illustrée, et placée dans un joli cadre doré. Cela représentait une dame portant une toque et un boa de fourrure où tout son avant-bras disparaissait. Le regard de Gregor se porta ensuite vers la fenêtre, et le temps maussade – on entendait les gouttes de pluie marteler le zinc de la fenêtre – le rendit tout mélancolique. « Est-ce que je ne ferais pas mieux de dormir encore un peu et d'oublier toute cette bouffonnerie ? » pensa-t-il. Mais c'était tout à fait irréalisable car il avait l'habitude de dormir sur le côté droit, et dans son état présent il ne parvenait pas à se mettre dans cette position. Il avait beau se projeter vers la droite avec toute son énergie, à chaque fois il basculait en arrière, sur le dos. Il essaya peut-être cent fois, en fermant les yeux pour ne pas être obligé de voir le frémissement des pattes, et il ne s'arrêta qu'au moment où soudain il se sentit au flanc une douleur inconnue, légère et sourde.

[...]

Tandis qu'il réfléchissait ainsi à toute vitesse sans pouvoir se décider à sortir du lit, – le réveil sonnait justement sept heure moins le quart – il y eut un coup discret frappé à la porte, à la tête de son lit. « Gregor ! » – c'était la mère qui appelait – « il est sept heure moins le quart. Tu n'avais pas l'intention de partir ? » La douce voix ! Gregor fut effrayé lorsqu'il s'entendit répondre avec une voix qui restait sans aucun doute celle d'avant, mais où se mêlait, comme par en dessous, un pialement douloureux

impossible à contenir et qui, dans un premier temps seulement, laissait les mots tout à fait distincts pour attaquer ensuite leur sonorité à tel point qu'on ne savait pas si on avait bien entendu. Gregor avait eu l'intention de répondre et de tout expliquer en détail, mais dans ces circonstances, il se contenta de dire : « Oui, oui, merci, mère, je me lève tout de suite. » Étant donné la porte en bois, la transformation dans la voix de Gregor, ne devait pas se remarquer de l'extérieur, car cette explication tranquillisa la mère qui s'en alla en traînant les pieds. Mais ce bref dialogue avait attiré l'attention des autres membres de la famille sur le fait que Gregor, contre toute attente, était encore à la maison, et bientôt à l'une des portes latérales ce fut le père qui frappa, légèrement, mais du poing. « Gregor, Gregor ! » cria-t-il, « que se passe-t-il donc ? » Et après un court instant, il gronda encore une fois, d'une voix plus grave : « Gregor, Gregor ! » Mais à l'autre porte latérale la sœur fit une douce plainte : « Gregor, tu ne te sens pas bien ? As-tu besoin de quelque chose ? » Gregor répondit dans les deux directions : « Je suis prêt ! » En s'efforçant de prononcer très soigneusement et de ménager des pauses prolongées entre les différents mots pour que sa voix n'ait plus rien de surprenant. Aussi le père retourna-t-il à son petit déjeuner, mais la sœur murmura : « Gregor, ouvre, je t'en conjure ! » Or, Gregor ne songeait pas du tout à ouvrir, au contraire il se félicita de la prudence, acquise en voyageant, qui lui faisait verrouiller toutes les portes la nuit, même à la maison. Il voulut d'abord se lever tranquillement sans être dérangé, s'habiller, prendre son petit déjeuner surtout, et seulement réfléchir à la suite car, il s'en rendait bien compte, en réfléchissant au lit il n'aboutirait à rien de raisonnable. Il se souvint qu'il lui était déjà souvent arrivé de ressentir dans son lit une douleur, légère, causée peut-être par une mauvaise position et qui, une fois qu'il était debout, se révélait purement imaginaire, et il était curieux de voir comment ses impressions d'aujourd'hui allaient se dissiper peu à peu. Que la modification de sa voix ne fût rien d'autre que le premier signe d'un sérieux refroidissement, mal professionnel des voyageurs de commerce, il n'avait pas le moindre doute là-dessus. Rejeter la couverture fut très simple ; il n'eut qu'à se gonfler un peu, et elle tomba d'elle-même. Mais ensuite cela devint compliqué, notamment parce qu'il était d'une largeur peu commune. Il lui aurait fallu des bras et des mains pour se redresser ; mais à leur place, il n'avait que toutes ces petites pattes qui ne cessaient de s'agiter dans tous les sens, et que, de plus, il ne pouvait contrôler. S'il essayait d'en replier une, elle commençait d'abord par se détendre, et s'il réussissait enfin à faire exécuter à cette patte ce qu'il voulait, toutes les autres se mettaient à tricoter, comme laissées à elles-mêmes, dans une agitation frénétique et douloureuse. « Surtout, pas rester au lit outre mesure ! » se dit Gregor. Il voulut d'abord sortir du lit le bas de son corps, mais cette partie, que du reste il n'avait pas encore vue et dont il ne pouvait pas vraiment se faire une idée, se révéla trop lourde à déplacer – cela allait si lentement ! Et quand enfin, presque à bout, sans plus de précautions, il se projeta vers l'avant en rassemblant toutes ses forces, il avait mal choisi sa direction : il se cogna violemment contre le bout du lit, et la douleur cuisante qu'il ressentit lui apprit que, pour l'instant, le bas de son corps était peut-être la partie la plus sensible. Il essaya donc de sortir du lit le haut du corps, et tourna prudemment la tête vers le bord. Cela fut facile, en effet, et malgré sa largeur et son poids, le corps tout entier finit par suivre peu à peu l'orientation de la tête. Mais lorsque enfin il se retrouva

avec la tête à l'extérieur du lit, dans le vide, il eut peur de continuer à glisser plus loin de cette manière, car s'il devait se laisser ainsi tomber, à moins d'un miracle il se blesserait à la tête. Et il ne pouvait à aucun prix se permettre de perdre connaissance, surtout maintenant ; il préférait encore rester au lit. Mais quand au terme de ses efforts redoublés il se retrouva haletant, étendu comme au début, quand il vit à nouveau ses petites pattes battre les unes contre les autres, peut-être encore plus fort, et qu'il ne trouva pas moyen d'introduire dans cette anarchie le calme et l'ordre, il se répéta qu'il était hors de question de rester au lit et que le plus raisonnable était de prendre tous les risques, s'il y avait un espoir, si mince fût-t-il, de se dégager du lit de cette façon. Mais en même temps, il n'oubliait pas de se rappeler par intermittence qu'au lieu de prendre des décisions désespérées, il valait beaucoup mieux réfléchir posément, très posément. Dans ces moments-là, il rivait son regard sur la fenêtre, le plus fort qu'il pouvait ; mais hélas ! Le spectacle du brouillard matinal qui voilait complètement l'autre côté de la rue étroite ne pouvait guère inspirer de confiance et de gaieté. « Déjà sept heures, et encore un brouillard pareil ! » Pendant un court instant il resta étendu, calme, respirant doucement, comme s'il attendait peut-être que le silence complet fit rentrer toute la scène dans la réalité et l'évidence. Mais ensuite il se dit : « Avant sept heures et quart ne sonnent, il est impératif que je sois entièrement sorti du lit. D'ailleurs, d'ici là, quelqu'un du magasin sera venu demander de mes nouvelles, car on ouvre avant sept heures. » Il entreprit alors de balancer très régulièrement son corps sur toute sa longueur pour sortir du lit. S'il se laissait tomber de cette manière à l'extérieur, la tête, qu'il avait l'intention de relever vivement au moment de tomber, ne devrait pas se blesser. Le dos paraissait dur, et il ne souffrirait sans doute pas en tombant sur le tapis. Ce qui l'ennuyait le plus, était d'imaginer le violent craquement qui ne manquerait pas de se produire et qui causerait probablement derrière toutes les portes sinon de l'effroi, du moins des inquiétudes. Pourtant, il fallait tenter le coup. Une fois que Gregor fut à demi sorti du lit – cette nouvelle méthode était plus un jeu qu'un effort : il n'avait qu'à se balancer en cadence –, il pensa soudain combien tout serait simple si on lui venait en aide. Deux personnes vigoureuses – il pensa à son père et à la bonne – auraient largement suffi ; ils n'auraient eu qu'à passer leurs bras sous son dos bombé pour le décoller du lit, qu'à se pencher pour déposer leur charge et qu'à le laisser ensuite, sans intervenir, se remettre d'aplomb sur le plancher, où les pattes, comme il l'espérait, prendraient alors tout leur sens. Mais, à part le fait que les portes étaient fermées à clef, aurait-il vraiment été bien inspiré d'appeler à l'aide ? Malgré toute sa détresse, il ne put à cette pensée s'empêcher de sourire. Il était si bien parti qu'en se balançant un peu plus fort, il allait perdre l'équilibre ; il lui fallait donc d'urgence prendre une décision irrévocable, car dans cinq minutes il serait sept heures et quart – lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement. « C'est quelqu'un du magasin », se dit-il, et il resta comme figé, tandis que ses pattes gigotaient d'autant plus vite.

[...]

Et sans songer que pour l'instant il ne connaissait pas encore ses capacités de déplacement, sans songer non plus que peut-être – ou même que sans doute – encore une fois sa harangue n'avait pas été comprise, il se détacha du battant de la

porte ; s'engagea dans l'entrebâillement ; voulut aller vers le gérant qui, sur le pallier, se cramponnait des deux mains à la rampe, d'une façon ridicule ; mais aussitôt, en cherchant à se retenir et avec un faible cri, Gregor retomba sur toutes ses petites pattes. À peine cela était-il arrivé qu'il ressentit pour la première fois de la matinée une sensation de bien-être physique ; les petites pattes reposaient sur une surface stable ; elles obéissaient parfaitement, comme il le constata avec joie ; elles aspiraient même à le transporter là où il voulait aller ; et il se prit à croire que, dans son malheur, une amélioration définitive était imminente. Mais à l'instant même où, s'étant approché tout près de sa mère et se balançant encore dans son élan, il se trouva sur le plancher juste en face d'elle, bien qu'elle parût complètement absorbée dans ses pensées elle sauta tout à coup en l'air, étendant grand les bras, les doigts écartés, et hurla : « Au secours ! Pour l'amour de Dieu, au secours ! » Elle tenait la tête penchée comme pour mieux voir Gregor, mais, chose absurde, s'éloignait en courant dans un mouvement contraire ; elle avait oublié que la table encore encombrée se trouvait là, derrière ; s'assit vivement dessus lorsqu'elle y fut, comme par distraction, et ne sembla pas remarquer du tout qu'à côté d'elle, la grande cafetière s'était renversée et qu'un flot de café se répandait sur le tapis. « Mère, mère ! » dit Gregor doucement en levant les yeux vers elle. Pour un instant, le gérant lui était complètement sorti de l'esprit ; en revanche, il ne put s'empêcher, en voyant couler le café, de claquer plusieurs fois des mâchoires dans le vide. Là-dessus, la mère hurla de plus belle, s'enfuit de la table, et tomba dans les bras du père qui se précipitait à sa rencontre. Mais Gregor, à présent, ne pouvait pas consacrer de temps à ses parents. Le gérant était déjà dans l'escalier : le menton sur la rampe, il jetait un dernier coup d'œil en arrière. Gregor prit de l'élan pour tenter, avec le plus de chances possible, de le rattraper ; mais le gérant dut se douter de quelque chose, car il sauta plusieurs marches à la fois et disparut. Il poussa juste un « Hou ! » qui retentit dans toute la cage d'escalier. Hélas ! La fuite du gérant sembla aussi faire totalement perdre la tête au père qui, jusque-là, avait à peu près gardé son calme : car au lieu de se mettre lui-même à courir après le gérant, ou au moins de ne pas empêcher Gregor de le poursuivre, il saisit de la main droite la canne du gérant, que celui-ci avait abandonnée dans un fauteuil avec son chapeau et son pardessus ; de la main gauche, il attrapa sur la table un grand journal, et en tapant des pieds, il commença à repousser Gregor dans sa chambre en le menaçant de la canne et du journal. Aucune supplication ne secourut Gregor, aucune ne fut même comprise, et si humblement qu'il tournât la tête, le père n'en tapait que plus fort des pieds.

[...]

Les chevaux du Temps

Jules Supervielle

Le poète, conteur et dramaturge franco-uruguayen, Jules Supervielle (1884-1960) passa sa vie à voyager entre l'Europe et sa terre natale. Ses parents, décédés accidentellement à Oloron Sainte Marie alors qu'il est âgé de huit mois, Jules Supervielle sera élevé par son oncle et sa tante. Il repose à Oloron et, la cité béarnaise, pour lui rendre hommage, a créé le Prix littéraire Jules Supervielle. Ce poème est extrait de son recueil *Les amis inconnus* paru en 1934. En 1996, ses œuvres poétiques complètes ont été publiées dans la bibliothèque de La Pléiade (éd. Gallimard).

Quand les chevaux du Temps s'arrêtent à ma porte
J'hésite un peu toujours à les regarder boire
Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif.
Ils tournent vers ma face un œil reconnaissant
Pendant que leurs longs traits m'emplissent de faiblesse
Et me laissent si las, si seul et décevant
Qu'une nuit passagère envahit mes paupières
Et qu'il me faut soudain refaire en moi des forces
Pour qu'un jour où viendrait l'attelage assoiffé
Je puisse encore vivre et les désaltérer.

The wounded bird - L'oiseau blessé

Katherine Mansfield

Katherine Mansfield Murry, née Beauchamp (1888-1923), est une femme de lettres britannique d'origine néo-zélandaise. Tout au long de sa courte vie, elle cultive l'art de la nouvelle : *In a German Pension* (1911), *Prelude* (1918), *Bliss and Other Stories* (1920), *The Garden Party and Other Stories* (1922). Elle contribue à renouveler cet art *via* des monologues intérieurs puisant dans ses expériences familiales et ses voyages. C'est en 1915, suite à la mort sur le front français de son jeune frère, qu'elle aborde la poésie (*Poems*, 1923). Victime, comme Keats, de la tuberculose, elle en meurt après avoir vainement espéré guérir à l'air clément de la riviera française. Apprenant sa mort, Virginia Woolf écrit dans son journal : « Je ne voulais pas me l'avouer, mais j'étais jalouse de son écriture, la seule écriture dont j'aie jamais été jalouse. Elle avait la vibration. » Le poème ci-dessous, composé en 1919 et traduit par Anne Mounic (<http://temporel.fr/The-Wounded-Bird-L-oiseau-blesse>), est une évocation voilée des souffrances d'une pulsion homosexuelle en lutte contre elle-même, entre attrait et répulsion, qui provoque aussi son exclusion hors du cercle familial.

In the wide bed
Under the green embroidered quilt
With flowers and leaves always in soft motion
She is like a wounded bird resting on a pool.

The hunter threw his dart
And hit her breast,—
Hit her but did not kill.
“O my wings, lift me—lift me!
I am not dreadfully hurt!”
Down she dropped and was still.

Kind people come to the edge of the pool with baskets.
“Of course what the poor bird wants is plenty of food!”
Their bags and pockets are crammed almost to bursting
With dinner scrapings and scraps from the servants' lunch.
Oh! How pleased they are to be really giving!
“In the past, you know you know, you were always so fly-away.
So seldom came to the window-sill, so rarely
Shared the delicious crumbs thrown into the yard.
Here is a delicate fragment and her a tit-bit
As good as new. And here's a morsel of relish
And cake and bread and bread and bread and bread.”

At night, in the wide bed
With the leaves and flowers

Gently weaving in the darkness,
She is like a wounded bird at rest on a pool.
Timidly, timidly she lifts her head from her wing.
In the sky there are two stars
Floating, shining...
O waters—do not cover me!
I would look long and long at those beautiful stars!
O my wings—lift me—lift me!
I am not so dreadfully hurt.

* * *

Dans le large lit
Sous le vert édredon brodé
Fleurs et feuilles sans cesse bougeant doucement
Elle ressemble à un oiseau blessé au repos sur un étang.

Le chasseur a décoché sa flèche
Et l'a touchée à la poitrine,
Touchée, mais ne l'a pas tuée.
Ô, mes ailes, portez-moi... portez-moi
Je ne suis pas affreusement blessée !
Elle s'affaissa, ne bougea plus.

Des gens aimables viennent au bord de l'étang portant des paniers
« Bien sûr, ce que veut ce pauvre oiseau, c'est abondance de nourriture ! »
Leurs sacs, leurs poches sont bourrés presque à craquer
De reliefs du dîner, des restes du déjeuner des domestiques.
Oh ! Comme ils sont contents, vraiment, de donner !
« Dans le passé, tu sais tu sais, tu étais toujours si rebelle.
Venais si peu souvent sur l'appui de la fenêtre, picorais
Si rarement les délicieuses miettes jetées dans la cour.
Voici un fragment délicat, voici une friandise
Quasiment neuve. Et voici un morceau de choix
Et du gâteau et du pain, du pain, encore du pain. »

Le soir... dans le large lit
Feuilles et fleurs
Doucement s'entremêlant à l'obscur
Elle ressemble à un oiseau blessé au repos sur un étang.
Timide, timide, sur son aile elle soulève la tête.
Dans le ciel, voilà deux étoiles
Voguant... étincelant...
Ô, flots... ne me recouvrez pas !
Je voudrais regarder longtemps, longtemps ces astres splendides !
Ô, mes ailes, portez-moi... portez-moi
Je ne suis pas si affreusement blessée !

Encore des Changements

Henri Michaux

Henri Michaux (1899-1989) est un écrivain, poète et peintre d'origine belge naturalisé français en 1955. Périlleuse traversée de ce qu'il appelle « l'espace du dedans », son œuvre est empreinte de la diversité de ses expériences, corporelles et spirituelles, *via* son immersion dans les cultures lointaines (*Ecuador, Un Barbare en Asie*) et dans les territoires de l'imaginaire (*Ailleurs, La nuit remuée*) ou son addiction aux hallucinogènes (*L'Infini turbulent, Les Grandes épreuves de l'esprit*). Au cours de l'exercice poétique, les frontières externes et internes, celles séparant le règne animal de l'humain, deviennent poreuses suscitant un « vertige identitaire » selon Nadja Cohen (« Henri Michaux ou « le dégagement rêvé », 2007, in *Actes du colloque pluridisciplinaire « Les frontières en question »*, de juin 2006, P.U.G, pp. 179-188). La dialectique du dehors et du dedans s'exprime de manière paroxystique dans le texte ci-dessous extrait de l'anthologie de ses poèmes, publiée sous le titre *L'Espace du dedans* (éd. Gallimard, Paris, 1961, pp. 50 et s.).

À force de souffrir, je perdis les limites de mon corps et me démesurai
irrésistiblement.

Je fus toutes choses : des fourmis surtout, interminablement à la file,
laborieuses et toutefois hésitantes.
C'était un mouvement fou.

Il me fallait toute mon attention.

Je m'aperçus bientôt que non seulement j'étais les fourmis,
mais aussi j'étais leur chemin.

Car de friable et poussiéreux qu'il était, il devint dur et ma souffrance était atroce.
Je m'attendais, à chaque instant, à ce qu'il éclatât et fût projeté dans l'espace.
Mais il tint bon.

Je me reposais comme je pouvais sur une autre partie de moi, plus douce.
C'était une forêt et le vent l'agitait doucement.

Mais vint une tempête, et les racines pour résister au vent qui augmentait me
forèrent, ce n'est rien, mais me crochetèrent si profondément
que c'était pire que la mort.

Une chute subite de terrain fit qu'une plage entra en moi, c'était une plage de galets.
Ça se mit à ruminer dans mon intérieur et ça appelait la mer, la mer.

Souvent je devenais boa et, quoique un peu gêné par l'allongement, je me préparais
à dormir, ou bien j'étais bison et je me préparais à brouter, mais bientôt d'une
épaule me venait un tel typhon et les barques étaient projetées en l'air et les steamers
se demandaient s'ils arriveraient au port et l'on n'entendait que des

S.

O.

S.

Je regrettais de n'être plus boa ou bison.

Peu après, il fallait me rétrécir jusqu'à tenir dans une soucoupe.

C'était toujours des changements brusques, tout était à refaire, et ça n'en valait pas la peine, ça n'allait durer que quelques instants et pourtant il fallait bien s'adapter, et toujours ces changements brusques.

Ce n'est pas un si grand mal de passer de rhomboèdre à pyramide tronquée, mais c'est un grand mal de passer de pyramide tronquée à baleine ; il faut tout de suite savoir plonger, respirer et puis l'eau est froide et puis se trouver face à face avec les harponneurs, mais moi, dès que je voyais l'homme, je m'enfuyais.

Mais il arrivait que subitement je fusse changé en harponneur, alors j'avais un chemin d'autant plus grand à parcourir.

J'arrivais enfin à rattraper la baleine, je lançais vivement un harpon par l'avant, bien aiguisé et solide (après avoir bien fait amarrer et vérifier le câble), le harpon partait, entraît profondément dans la chair, faisant une blessure énorme.

Je m'apercevais alors que j'étais la baleine, je l'étais redevenue, c'était une nouvelle occasion de souffrir, et moi je ne peux me faire à la souffrance.

Après une course folle, je perdais la vie, ensuite je redevais bateau, et quand c'est moi le bateau, vous pouvez m'en croire, je fais eau de toutes parts, et quand ça va tout à fait mal, alors c'est sûr, je deviens capitaine, j'essaie de montrer une attitude de sang-froid, mais je suis désespéré, et si l'on arrive malgré tout à nous sauver, alors je me change en câble et le câble se rompt, et si une chaloupe est fracassée, justement j'en étais toutes les planches, je coulais et devenu échinoderme ça ne durait pas plus d'une seconde, car, désemparé au milieu d'ennemis dont je ne savais rien, ils m'avaient tout de suite, me mangeaient tout vivant, avec ces yeux blancs et féroces qu'on ne trouve que sous l'eau, sous l'eau salée de l'océan qui avive toutes les blessures.

Ah ! qui me laissera tranquille quelque temps ?

Mais non, si je ne bouge pas, c'est que je pourris sur place, et si je bouge c'est pour aller sous les coups de mes ennemis.

Je n'ose faire un mouvement.

Je me disloque aussitôt pour faire partie d'un ensemble baroque avec un vice d'équilibre qui ne se révèle que trop tôt et trop clairement.

Si je me changeais toujours en animal, à la rigueur on finirait par s'en accommoder, puisque c'est toujours plus ou moins le même comportement, le même principe d'action et de réaction, mais je suis encore des choses (et des choses encore ça irait), mais je suis des ensembles tellement factices, et de l'impalpable.

Quelle histoire quand je suis changé en éclair !

C'est là qu'il faut faire vite, moi qui traîne toujours et ne sais prendre une décision.

Ah ! si je pouvais mourir une fois pour toutes.
Mais non, on me trouve toujours bon pour une nouvelle vie et pourtant je n'y fais
que des gaffes et la mène promptement à sa perte.

N'empêche, on m'en donne aussitôt une autre où ma prodigieuse incapacité se
montrera à nouveau avec évidence.

Parfois, il arrive que je renaisse avec colère...

« Hein ?

Quoi ?

Qu'est-ce qui veut se faire casser en deux par ici ?

Tas de

Taciturnes ! Écornifleurs !

Roufflards !

Saletés !

Guenuches !

Coucou-gnasses ! »

Mais quand il arrive ainsi que je sois à la hauteur, personne ne vient
et peu après l'on me change en un autre être sans force.

Et toujours, et sans cesse.

Il y a tant d'animaux, tant de plantes, tant de minéraux.

Et j'ai été déjà de tout et tant de fois.

Mais les expériences ne me servent pas.

Pour la trente-deuxième fois redevenant chlorhydrate d'ammonium,
j'ai encore tendance à me comporter comme de l'arsenic et, redevenu chien,
mes façons d'oiseau de nuit percent toujours.

Rarement, je vois quelque chose, sans éprouver ce sentiment si spécial...

Ah oui, j'ai été ÇA... je ne me souviens pas exactement, je sens.

(C'est pourquoi j'aime tellement les Encyclopédies illustrées.

Je feuillette, je feuillette et j'éprouve souvent des satisfactions, car il y a là la
photographie de plusieurs êtres que je n'ai pas encore été. Ça me repose, c'est
délicieux, je me dis : « J'aurais pu être ça aussi, et ça, et cela m'a été épargné. »

J'ai un soupir de soulagement.

Oh ! le repos !)

Croc-blanc (extrait)

Jack London

White fang, paru en 1906 aux États-Unis, est le titre original d'un roman de Jack London (1876-1916) traduit en français en 1923 (*Croc-blanc*, trad. de P. Gruyer et L. Postif, rééd. Hachette, 1923, Chap. IV, pp.49-54) dont l'histoire fait écho à celle de *L'appel de la forêt* paru en 1903. L'écriture engagée de Jack London est un tournant dans l'histoire de la littérature américaine. Avec ces deux romans, Jack London s'est servi de la nature et des loups pour décrire la sauvagerie des hommes. *Croc-blanc* est un chien-loup né à l'état sauvage d'un père loup (N'a qu'un œil) et d'une chienne (Kichë nommée *la louve*). Son histoire commence avec la meute des loups pour se terminer avec l'amour d'une chienne au sein d'une famille qui prend soin de lui après de multiples aventures et de métamorphoses qui sont autant d'enseignements à vivre.

[...]

La Louve... était heureuse... lorsque un vieux borgne nommé *N'a qu'un œil* alla vers elle. Il y avait, dans son allure, de la fierté et de la prudence. Il était prêt à une rebuffade mais ce lui fut une agréable surprise de voir que les dents de la louve ne grinçaient pas vers lui avec colère. Son accueil fut gracieux. Elle frotta son nez contre le sien et condescendit même à sauter, gambader et jouer en sa compagnie, avec des manières enfantines. Et lui, bien que vieux et sage, fit l'enfant et se livra à maintes folies pires que celle de la louve...

Mais le vieux loup pensa à ses rivaux vaincus lorsqu'il dut s'arrêter pour lécher le sang qui coulait de ses blessures ouvertes. Ses lèvres se convulsèrent en un vague grondement et le poil de son cou eut un hérissé involontaire. Il se baissa vers la neige encore rougie, comme s'il allait prendre son élan, et en mordit la surface avec le spasme brusque de ses mâchoires. Au bout d'un moment, il ne pensa plus à rien et soudain courut vers la louve qui se sauva pour le convier au plaisir de la chasse à travers bois. Comme de bons amis, ils finirent par se comprendre, coururent dès lors côte à côte, chassèrent, tuèrent, mangèrent toujours en commun.

[...]

Parfois, ils tombaient sur d'autres loups qui, comme eux, marchaient ordinairement par couples. Mais il n'y avait plus, de part et d'autre, de signes mutuels d'amitié, de plaisir à se retrouver ni de désir de se reformer en meute. Quelquefois ils rencontraient des loups solitaires. Ceux-ci faisaient semblant, mais avec insistance, de vouloir se joindre à la louve et à son compagnon. Mais tous deux, épaule contre épaule, le crin hérissé et les dents mauvaises, accueillirent de telle sorte ces avances que le prétendant intempestif tournait bientôt le dos et s'en allait reprendre sa course isolée.

Alors qu'ils couraient dans les forêts paisibles par une belle nuit de clair de lune, *N'a qu'un œil* s'arrêta soudain. Il dressa son museau, agita la queue, leva une patte à la manière d'un chien en arrêt et, ses narines se dilatèrent pour humer l'air. Les

effluves qui lui parvinrent ne semblèrent pas le satisfaire et il se mit à respirer l'air de plus belle, tâchant de comprendre l'impalpable message que lui apportait le vent. Un reniflement léger avait suffi à renseigner la louve et elle trotta de l'avant afin de rassurer son compagnon. Inquiet, il la suivit mais à tout moment, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour interroger du nez l'atmosphère.

Ils arrivèrent à une vaste clairière ouverte au cœur de la forêt. Rampant avec prudence, la louve s'avança jusqu'au bord d'un espace libre. Le vieux loup la rejoignit après quelque hésitation, tous ses sens en alerte, chaque poil de son corps s'irradiant de défiance et de suspicion. Tous deux demeurèrent un instant côte à côte, veillant et reniflant.

Un bruit de chiens qui se querellaient et se battaient arrivait jusqu'à leurs oreilles, ainsi que des cris d'hommes au son guttural et des voix plus aiguës de femmes acariâtres et quinteuses. Ils perçurent aussi le cri strident et plaintif d'un enfant. Mis à part les masses énormes que formaient les peaux des tentes, ils ne pouvaient guère distinguer que la flamme d'un feu devant lequel des corps allaient et venaient. Une fumée montait doucement du feu dans l'air tranquille. Les mille relents d'un camp d'Indiens venaient maintenant aux narines des deux bêtes. Et ces relents contaient des tas de choses que le vieux loup ne pouvait pas comprendre, mais qui étaient beaucoup moins inconnues de la louve.

Elle était étrangement agitée et reniflait sans cesse avec un délice croissant. *N'a qu'un œil*, au contraire, demeurait soupçonneux et ne cachait pas son ennui. Il trahissait à chaque instant son désir de s'en aller.

Alors la louve se tourna vers lui, lui toucha le nez avec son museau pour le rassurer ; puis elle regarda à nouveau vers le camp. Son expression marquait une envie impérieuse qui n'était pas celle de la faim. Elle tressaillait d'une force intérieure qui la poussait à s'avancer plus avant, à s'approcher de ce feu, à s'en aller coucher près de sa flamme en compagnie des chiens, et à se mêler aux jambes des hommes.

N'a qu'un œil s'agitait tant qu'il communiqua son inquiétude à la louve. Elle fit volte-face et revint dans la forêt au grand soulagement du vieux loup qui la suivait et fut rassuré à l'instant où ils perdirent de vue le camp des Indiens.

Comme ils glissaient côte à côte et sans bruit, ainsi que des ombres au clair de lune, ils prirent un sentier sur lequel il y avait des traces de pas dans la neige. Posant leurs nez sur les empreintes, ils constatèrent qu'elles étaient fraîches. *N'a qu'un œil* courut en avant avec toutes les précautions nécessaires. Les coussinets qu'ils avaient sous leurs pieds s'imprimaient sur la neige, silencieux et moelleux, comme un capiton de velours. *N'a qu'un œil* découvrit une petite tache blanche qui bougeaient sur la neige. Il accéléra son allure déjà rapide. Devant lui bondissait la petite tache blanche.

Le sentier où il courait était étroit et bordé de chaque côté par des taillis de jeunes sapins. Il rattrapa la petite tache blanche et, bond par bond, l'atteignit. Il était presque dessus, voulant y enfoncer ses dents... mais à cet instant précis, la petite tache blanche s'éleva en l'air droit au-dessus de sa tête. C'était un lièvre blanc qui, pendu dans le vide à un jeune sapin, bondissait, sautait, cabriolait en une danse fantastique.

À ce spectacle, *Na qu'un œil* effrayé recula. Puis il s'aplatit sur la neige, en grondant des menaces à l'adresse de cet objet, dangereux peut-être et inexplicable. Mais étant arrivée, la louve passa avec dédain devant le vieux loup. S'étant ensuite tenue tranquille un moment, elle s'élança vers le lièvre qui dansait toujours en l'air. Elle sauta haut, mais pas assez pour atteindre la proie convoitée, et ses dents claquèrent les unes contre les autres avec un bruit métallique. Elle sauta une seconde fois, puis une troisième.

S'étant relevé, *Na qu'un œil* l'observait. Irrité de ces insuccès, il bondit lui-même dans un puissant élan. Ses dents se refermèrent sur le lièvre et il l'attira à terre avec lui. Mais, chose curieuse, le sapin n'avait point lâché de lièvre. Il s'était, à sa suite, courbé vers le sol et semblait menacer le vieux loup. *Na qu'un œil* desserra ses mâchoires et, abandonnant sa prise, sauta en arrière afin de s'écarter de l'étrange péril. Ses lèvres découvrirent ses crocs, son gosier se gonfla pour une invective, et chaque poil de son corps se hérissa de rage et d'effroi. Simultanément le jeune sapin s'était redressé et le lièvre, à nouveau envolé, recommença sa danse dans le vide.

En manière de reproche, la louve, se fâchant, enfonça ses crocs dans l'épaule du vieux loup. De plus en plus épouvanté par le lièvre, *Na qu'un œil* se rebiffa et, après avoir égratigné le nez de la louve, recula. Indignée par cette offense, la louve se jeta sur son compagnon qui, en hâte essaya de l'apaiser pour être pardonné de sa faute. La louve ne voulut rien entendre et continua à le corriger jusqu'à ce que, renonçant à l'attendrir, il détournât la tête puis, en signe de soumission, offrit lui-même son épaule aux morsures.

Durant ce temps, le lièvre continuait à danser en l'air au-dessus d'eux.

La louve s'assit dans la neige et le vieux loup, qui maintenant avait encore plus peur de sa compagne que du sapin mystérieux, se remit à sauter vers le lièvre. L'ayant ressaisi dans sa gueule, il vit l'arbre se courber comme précédemment vers la terre. Mais, en dépit de son effroi, il tint bon et ses dents ne lâchèrent point le lièvre. Le sapin ne lui fit aucun mal. Il voyait seulement, lorsqu'il remuait, l'arbre bouger aussi et osciller sur sa tête. Dès qu'il demeurait figé, le sapin, à son tour, restait immobile. Ainsi il conclut qu'il était plus prudent de se tenir tranquille. Le sang chaud du lièvre, cependant, lui coulait dans la gueule et il le trouvait savoureux.

Ce fut la louve qui vint le tirer de ses perplexités. Elle prit le lièvre entre ses mâchoires et, sans s'effarer du sapin qui oscillait et se balançait au-dessus d'elle, elle arracha la tête de l'animal aux longues oreilles. À l'instar d'un ressort qui se détend, le sapin reprit sa position naturelle et verticale où il s'immobilisa. Le corps du lièvre resta sur le sol. *Na qu'un œil* et la louve dévorèrent alors à loisir le gibier que l'arbre mystérieux avait capturé pour eux.

Tout alentour, il y avait d'autres sentiers et chemins, où des lièvres pendaient en l'air. Le couple les inspecta tous. La louve acheva d'apprendre à son compagnon ce qu'étaient les pièges des hommes et la meilleure méthode à employer pour s'approprier ce qui s'y était pris.

[...]

La ferme des animaux

George Orwell

L'écrivain et journaliste Éric-Arthur Blair *alias* George Orwell (1903-1950), gagné à la cause du prolétariat, a combattu dans les brigades internationales au côté des républicains espagnols. Mal reçu par les communistes, il rejoindra les milices du POUM. Durant la période où il rédigera *La ferme des animaux* (*Animal farm: a fairy story*, Folio, Paris, n° 1516, pp. 16-19 et pp. 33-34), publié en 1945, George Orwell envoie entre 1941 et 1946 seize articles (*Les Lettres de Londres*) à la revue américaine d'inspiration trotskiste *Partisan Review*. L'homme fut donc extrêmement méfiant vis-à-vis des thèses stalinienne et du Mouvement communiste international qui était inféodé à l'URSS, à cette époque.

« *Bien sûr, j'ai conçu ce livre en premier lieu comme une satire de la révolution russe. Mais, dans mon esprit, il y avait une application plus large dans la mesure où je voulais montrer que cette sorte de révolution (une révolution violente menée comme une conspiration par des gens qui n'ont pas conscience d'être affamés de pouvoir) ne peut conduire qu'à un changement de maîtres. La morale, selon moi, est que les révolutions n'engendrent une amélioration radicale que si les masses sont vigilantes et savent comment virer leurs chefs dès que ceux-ci ont fait leur boulot. Le tournant du récit, c'est le moment où les cochons gardent pour eux le lait et les pommes (Kronstadt). Si les autres animaux avaient eu alors la bonne idée d'y mettre le holà, tout se serait bien passé. Si les gens croient que je défends le statu quo, c'est, je pense, parce qu'ils sont devenus pessimistes et qu'ils admettent à l'avance que la seule alternative est entre la dictature et le capitalisme laisser-faire. Dans le cas des trotskistes s'ajoute une complication particulière : ils se sentent coupables de ce qui s'est passé en URSS depuis 1926 environ, et ils doivent faire l'hypothèse qu'une dégénérescence soudaine a eu lieu à partir de cette date. Je pense au contraire que le processus tout entier pouvait être prédit – et il a été prédit par un petit nombre de gens, Bertrand Russel par exemple – à partir de la nature même du parti bolchevique. J'ai simplement essayé de dire : "Vous ne pouvez pas avoir une révolution si vous ne la faites pas pour votre propre compte ; une dictature bienveillante, ça n'existe pas." » – George Orwell, « Lettre à Dwight Macdonald, 5 décembre 1946 ».*



Comme l'indique cet extrait situé en tout début du premier chapitre, ce roman commence par un rêve dont le contenu évoque la prise en charge de leur destin par les animaux, eux-mêmes. Un jour les animaux, animés par les idéaux d'un vieux cochon dénommé Sage l'Ancien, décident de se révolter contre leur maître, M. Jones, dans l'espoir de mener une vie autonome dans l'égalité, l'entraide et la paix pour tous.

La ferme est passée sous le contrôle des animaux. Elle est, dès lors, gérée dans le respect des sept commandements qui prônent le pacifisme tout en définissant les spécificités des animaux, présentées comme une richesse. L'ennemi est clairement désigné : l'homme doit disparaître du lieu et une cohésion doit se créer entre les bêtes et se renforcer autour de cette menace.

« Dans la journée, la rumeur s'était répandue que Sage l'Ancien avait été visité, au cours de la nuit précédente, par un rêve étrange dont il désirait entretenir les autres animaux... »

[...] Maintenant, camarades, je vais vous dire mon rêve de la nuit dernière. Je ne m'attarderai pas à le décrire vraiment. La terre m'est apparue telle qu'une fois délivrée de l'Homme et cela m'a fait ressouvenir d'une chose enfouie au fin fond de ma mémoire. Il y a belle lurette, j'étais encore cochon de lait, ma mère et les autres truies chantaient souvent une chanson dont elles ne savaient que l'air et les trois premiers mots. Or, dans mon rêve de la nuit dernière, cette chanson m'est revenue avec toutes les paroles - des paroles, j'en suis sûr, que jadis ont dû chanter les animaux, avant qu'elles se perdent dans la nuit des temps. Mais maintenant, camarades, je vais la chanter pour vous. Je suis d'un âge avancé, certes, et ma voix est rauque, mais quand vous aurez saisi l'air, vous vous y retrouverez mieux que moi. Le titre, c'est « *Bêtes d'Angleterre* » :

Sage l'ancien se racla la gorge et se mit à chanter. Sa voix était rauque, ainsi qu'il avait dit, mais il se tira bien d'affaire. L'air tenait *d'Amour toujours et de la Cucaracha*, et on peut dire qu'il était plein de feu et d'entrain. Voici les paroles de la chanson :

Bêtes d'Angleterre et d'Irlande,
Animaux de tous les pays,
Prêtez l'oreille à l'espérance
Un âge d'or vous est promis.
L'homme tyran exproprié,
Nos champs connaîtront l'abondance,
De nous seuls ils seront foulés
Le jour vient de la délivrance.
Plus d'anneaux qui pendent au nez,
Plus de harnais sur nos échines,
Les fouets cruels sont retombés
Éperons et mors sont en ruine.
Des fortunes mieux qu'en nos rêves,
D'orge et de blé, de foin, oui da,
De trèfle, de pois et de raves
Seront à vous de ce jour-là.
Ô comme brillent tous nos champs,
Comme est plus pure l'eau d'ici,
Plus doux aussi souffle le vent
Du jour que l'on est rafraîchi.

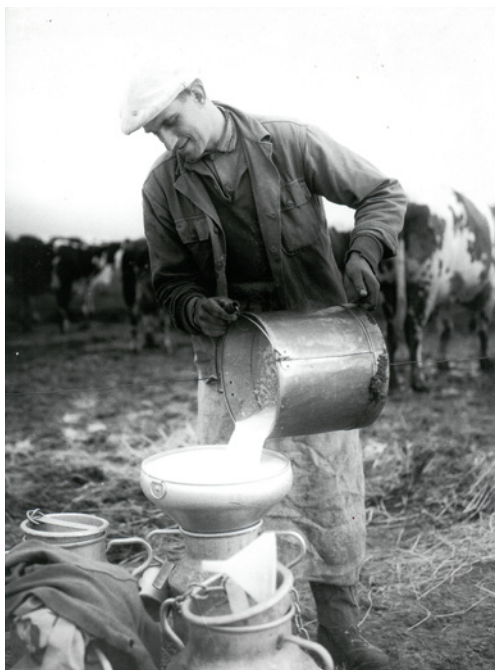
Vaches, chevaux, oies et dindons,
Bien que l'on meure avant le temps,
Ce jour-là préparez le donc,
Tout être libre absolument.
Bêtes d'Angleterre et d'Irlande,
Animaux de tous les pays,
Prêtez l'oreille à l'espérance,
Un âge d'or vous est promis.

[...] Trois nuits plus tard, Sage l'Ancien s'éteignait paisiblement dans son sommeil. Son corps fut enterré en bas du verger. On était au début mars. Pendant les trois mois qui suivirent, ce fut une intense activité clandestine. Le discours de Sage l'Ancien avait éveillé chez les esprits les plus ouverts des perspectives d'une nouveauté bouleversante.

[...]

Là, Boule de Neige (car c'était lui le plus doué pour écrire) fixa un pinceau à sa patte et passa sur le barreau supérieur une couche de peinture qui recouvrit les mots *Ferme du Manoïr*. Puis à la place il calligraphia *Ferme des Animaux*. [...]. Napoléon et Boule de Neige firent alors venir une échelle qu'on dressa contre le mur de la grange. Ils expliquèrent qu'au terme de leurs trois mois d'études les cochons étaient parvenus à réduire les principes ; de l'Animalisme à Sept Commandements. Le moment était venu d'inscrire les Sept Commandements sur le mur. Ils constitueraient la loi imprescriptible de la vie de tous sur le territoire de la Ferme des Animaux. [...] Voici leur énoncé :

- 1 - Tout *Deuxpattes* est un ennemi.
- 2 - Tout *Quatrepattes* ou tout volatile est un ami.
- 3 - Nul animal ne portera de vêtements.
- 4 - Nul animal ne dormira dans un lit
- 5 - Nul animal ne boira de l'alcool.
- 6 - Nul animal ne tuera un autre animal.
- 7 - Tous les animaux sont égaux. [...]



La Traite

Libor Sir (1933-2017)
Ferme de Normandie, 1967

Discours de l'ours

Julio Cortázar

Julio Cortázar est né en 1914 à Bruxelles de parents argentins. Après une enfance et une adolescence en Argentine, il s'exile pour des raisons politiques en France où il décédera en 1984. Il est l'auteur de romans et de nombreux recueils de nouvelles fantastiques dont il est devenu un des maîtres. Il a obtenu, en 1974, le Prix Médicis étranger pour son *Livre de Manuel* (*Libro de Manuel*). Ce texte est extrait de *Cronopes et fameux* traduit de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon, (éd. Gallimard 1962).

C'est moi l'ours des tuyauteries de l'immeuble, des tuyaux de l'eau chaude, du chauffage, de l'air frais, je vais par les tuyaux d'étage en étage, je suis l'ours qui va par les tuyaux.

Je crois qu'on m'apprécie car mon poil nettoie impeccablement les conduits, je cours dans les tuyaux sans répit et sans trêve et rien ne me plaît tant que de passer d'étage en étage en glissant le long des tuyaux. Parfois, je sors une patte par un robinet et la jeune fille du troisième crie qu'elle s'est brûlée, ou je grogne à la hauteur du fourneau du deuxième et la cuisinière Wilhelmine se plaint qu'il tire mal. La nuit, je vais en silence, je vais sur la pointe des pattes, je sors mon nez sur le toit pour voir si la lune danse là-haut puis je me laisse glisser dans la cheminée, comme le vent, jusqu'aux chaudières du sous-sol. Et l'été, je nage la nuit dans le réservoir piqueté d'étoiles, je me lave le museau, d'abord avec une patte, puis avec l'autre, puis avec les deux à la fois ce qui me remplit d'une joie extrême.

Après quoi, je dégringole par tous les tuyaux de la maison en grognant d'aise et les maris-et-femmes s'agitent dans leurs lits et pestent contre la plomberie défectueuse. Il y en a même qui allument et notent sur un petit papier : penser à se plaindre au géant. Je cherche le robinet qui est resté ouvert à quelques étages – il y en a toujours un -, je mets le nez dehors et je regarde l'obscurité des chambres où vivent ces êtres qui ne peuvent se promener dans les tuyaux et j'ai un peu pitié d'eux à les voir si grands et si maladroits, à les entendre ronfler et rêver à voix haute, ils sont si seuls. Lorsque le matin ils se lavent la figure, je leur caresse les joues, je leur lèche le nez, et je m'en vais, vaguement assuré de leur avoir fait un peu de bien.

Les oiseaux arrivent

Wequet

Wequet est une poétesse de la Sibérie orientale (district de Tchoukotka à l'extrémité Nord-Est de la Russie) qui a écrit ce poème en 1934. *Les oiseaux arrivent*, écrit en langue tchoukche, a fait l'objet d'une traduction par Charles Weinstein dans *Anthologie Voix de femmes, poèmes du monde entier* (éd. Turquoise, 2012), ouvrage qui présente une autre poétesse tchoukche : Antonina Kymytval, militante de la défense de la culture du peuple tchoukche (signifie *éleveurs de rennes*). Wequet puise son inspiration dans les mythes et la tradition orale de la Sibérie. La langue tchoukche compte 10.000 locuteurs environ.

Fonte des neiges, taches au sol.
Les ruisseaux courent sur le mont.
La neige une fois fondue
Les aîlles se montrent au bord du lac.

Les cygnes, les oies, les grues
Se posent dans la toundra.
Les jars marchent devant,
se balançant tels des rameurs.

Les pères et les mères
Couvent leurs œufs.
Ils élèvent leurs petits
Dans la toundra au bord du lac.

En survolant l'Irvytgyr¹
Les oiseaux crient surexcités.
À peine adultes, ils agitent
Leurs ailes face au vent.

On a toujours envie
De rentrer au pays.
Les oiseaux eux aussi
Reviennent tous les ans.

1 Déroit de Béring

Medusa - Méduse

Sylvia Plath

La poétesse Sylvia Plath, née à Boston en 1932 et morte à Londres en 1963 « d'un suicide annoncé », est aussi nouvelliste et romancière. Pour de nombreuses féministes, elle incarne l'archétype du talent féminin écrasé par la domination masculine. *Medusa*, poème publié à titre posthume (*The Collected Poems*, ed. Ted Hughes, New York, Harper Perennial, 1981, pp. 224-225 ; trad. française : Valérie Rouzeau, 2009, *Ariel*, Gallimard, pp. 54-55) et écrit dans les derniers mois de sa vie – selon elle « les meilleurs de [sa] vie » et qui « lui donneraient un nom » – est l'autobiographie d'une fièvre, d'une hallucination contrôlée. Influencée par la lecture freudienne du mythe de Méduse, l'auteure cherche à se libérer de sa mère chérie, Aurélia, dont elle rapproche le prénom du nom de genre de la méduse lunaire *Aurelia aulita*. Se référant à sa mère comme à « la bouteille dans quoi je vis », une présence physique parlant à travers sa propre voix, la poétesse lutte pour exorciser l'influence meurtrière du corps maternel. Mais ce corps est aussi « hostie » et « Vatican de malheur », un renvoi symbolique au rituel religieux, peut-être une manière de reconnaître sa dette envers celle qui l'a élevée et encouragée dans la voie de l'écriture. *In fine*, Sylvia Plath s'identifie peut-être à sa mère, le « il n'y a rien entre nous » renvoyant à la ressemblance de leurs trajectoires de vie. Contestant cette vision freudienne, Hélène Cixous, dans *Le rire de la Méduse*, insiste sur le crime commis contre Méduse plutôt que sur sa monstrosité ; elle renverse le mythe déclarant « qu'il suffit qu'on regarde la méduse en face pour la voir : et elle n'est pas mortelle. Elle est belle et elle rit ». Pour Jean-Pierre Vernant, le thème central du mythe est « celui de l'œil, du regard, de la réciprocité du voir et de l'être-vu ». Regarder Méduse revient à aller à la rencontre de l'Autre en soi. Ce que Sylvia suggère dans un autre poème : « Je suis terrorisée par cette chose obscure qui sommeille en moi ; tout le jour, je devine son manège, je sens sa douceur maligne ».

Off that landspit of stony mouth-plugs,
Eyes rolled by white sticks,
Ears cupping the sea's incoherences,
You house your unnerving head-God-ball,
Lens of mercies,

Your stooges
Plying their wild cells in my keel's shadow,
Pushing by like hearts,
Red stigmata at the very centre,
Riding the rip tide to the nearest point of departure,

Dragging their Jesus hair.
Did I escape, I wonder ?
My mind winds to you
Old barnacled umbilicus, Atlantic cable,
Keeping itself, it seems, in a state of miraculous repair.
In any case, you are always there,

Tremulous breath at the end of my line,
Curve of water upleaping
To my water rod, dazzling and grateful,
Touching and sucking.

I didn't call you.
I didn't call you at all.
Nevertheless, nevertheless
You steamed to me over the sea,
Fat and red, a placenta

Paralyzing the kicking lovers.
Cobra light
Squeezing the breath from the blood bells
Of the fuchsia. I could draw no breath,
Dead and moneyless,

Overexposed, like an X-ray.
Who do you think you are ?
A Communion wafer ? Blubbery Mary ?
I shall take no bite of your body,
Bottle in which I live,

Ghastly Vatican.
I am sick to death of hot salt.
Green as eunuchs, your wishes
Hiss at my sins.
Off, off, eely tentacle !

There is nothing between us.

Loin de cette langue de terre obstruée de cailloux,
Tournant de l'œil à la vue des cannes blanches,
Recueillant l'incohérence de l'océan au creux de l'oreille,
Tu héberges le trouble en ta tête - sphère divine,
Cristallin charitable,

Pendant que tes doublures
S'accrochent frénétiquement à l'ombre de ma coque,
Pressantes comme des cœurs,
Stigmates rouges en plein centre,
Et chevauchent les flots déchirés jusqu'au plus près du point de départ,
Laisant flotter leur chevelure de Sauveur.

Me suis-je vraiment tirée d'affaire ?
Le fil de ma pensée s'entortille autour de toi,
Veil ombilic ventouse, câble transatlantique,
Et mon esprit se préserve, il semblerait, par pur miracle.

En tout cas tu es toujours là,
Souffle fébrile au bout de ma ligne,
Rondeur aqueuse qui se précipite,
Ravie, reconnaissante sur la perche que je n'ai pas tendue,
Et tu touches, et tu sucés.

Je ne t'ai pas appelée,
Je ne t'ai même jamais sonnée du tout.
Pourtant, pourtant,
Tu es lancée sur moi à toute vapeur,
Avec ton rouge gluant placentas

Paralysant les ardeurs des amants.
Cobra illuminé
Du souffle arraché aux cloches sanglantes
Des fuchsias. Je ne respirais plus,
Morte, fauchée,

Surexposée comme un rayon X.
Pour qui donc te-prends-tu ?
Une hostie, une ortie, une adipeuse Marie ?
Tu ne me feras plus rien avaler,
Bouteille dans quoi je vis.

Vatican de malheur.
Ce bain chaud salé me rend malade à crever.
Tes désirs verts comme des eunuques
Sifflent mes péchés.
De l'air, va-t'en, tu poisses tentacule !

Il n'y a rien entre nous.

Crin-Blanc

Albert Lamorisse

Albert Lamorisse est né à Paris en 1922. Il a réalisé plusieurs films pour enfants dont *Crin-Blanc* en 1953 qui obtint le Grand Prix du Festival International de Cannes (Palme d'Or du court métrage) et le Prix Jean Vigo. En 1954, le film fut aussi sélectionné pour le British Academy Film Award (Meilleur film). Albert Lamorisse, auteur du *Ballon Rouge* (Oscar du meilleur scénario en 1955), *Le voyage en ballon* (1959), *Versailles* (1966), *Paris jamais vu* (1967), est décédé, en Iran, le 2 juin 1970 dans un accident d'hélicoptère lors du tournage du film *Le vent des amoureux*. Lamorisse est l'inventeur du jeu de société *Risk* et d'un système antivibratoire de prises de vues aériennes (*l'héltvision*) toujours très utilisé. Aujourd'hui encore, son film *Crin-Blanc* est considéré par les critiques de cinéma comme « le plus beaux film pour enfants de tous les temps » (cf. The New York Times, Terrence Rafferty, 11 nov. 2007). Il existe une adaptation romancée de *Crin-Blanc* par René Guillot et une bande dessinée. L'interprétation, au cinéma, du personnage de Falco par le jeune acteur Alain Émery, demeure exceptionnelle. Le texte présenté ici est un résumé du scénario-poème (éd. L'école des Loisirs, Paris 1975 - en collaboration avec le scénariste Denys de Colomb de Daunant).



Carte Postale

Camargue, 1982, *Engasa do* (Traversée d'un marais)

Au Sud de la France, là où le Rhône se jette dans la mer, il est un pays presque désertique appelé La Camargue, où vivent encore des chevaux sauvages. Crin-Blanc était le chef d'un grand troupeau. C'était un cheval fier et redoutable. Mais un jour, les hommes décidèrent de le capturer et, ce jour-là, l'histoire de « Crin-Blanc parmi les hommes » commença.

Après avoir poursuivi Crin-Blanc à travers tout le pays, un manadier et ses gardians - les hommes qui, en Camargue, capturent et dressent les chevaux - réussirent à l'enfermer et à lui passer une corde autour du cou pour le dresser. Crin-Blanc lutta alors pour sa liberté. Il aurait pu déchirer ces hommes à coups de dents ou les tuer à coups de sabots ; mais le nœud coulant qu'on lui avait passé à l'encolure l'étouffait.

À la pensée qu'un homme allait lui monter dessus et le diriger à sa guise, Crin-Blanc s'affolait, bondissait. Mais un jour, il réussit à rompre la corde et se sauva...

Folco, un enfant sauvage, ami de tous les animaux qu'il rencontrait, habitait en Camargue, une cabane toute blanche au milieu des marais. Un matin, alors que son grand-père raccommodait des filets et que son petit frère jouait au soleil, Folco partit, dans son barquet, pour la pêche. Alors qu'il avançait sans bruit, au milieu des fleurs blanches qui couvrent les étangs, il aperçut Crin-Blanc. Il n'avait jamais vu un cheval si beau. Soudain, il se demanda pourquoi Crin-Blanc était là, tout seul puis, entendit, derrière lui, des pas dans l'eau. C'était les gardians qui recherchaient Crin-Blanc.

Au lieu de prendre la fuite, Crin-Blanc fit face aux cavaliers et, avec un hennissement sauvage, s'élança contre le manadier qu'il renversa de sa monture. L'homme, furieux, se releva en s'écriant : « cette sale bête..., celui qui la veut..., je la lui donne ! ».

Folco s'approcha et doucement lui dit : « Vous la donneriez... même à moi ? ».

- « Oui, même à toi petit ! Et quand tu l'auras attrapée, tu auras des ailes ! ».

Avec un gros rire mauvais, comme s'il avait voulu se venger d'avoir été désarçonné par Crin-Blanc, le manadier s'en alla. Folco était très triste que l'homme ait pu se moquer de lui mais il pensa que s'il attrapait Crin-Blanc, il aurait alors un cheval bien à lui.

Folco savait lire les traces que les bêtes laissent sur le sol et ainsi retrouva bien vite Crin-Blanc... il s'approcha tout doucement de l'animal, sans respirer, puis lança une corde pour le saisir. Crin-Blanc se cabra, bondit et partit au grand galop, entraînant l'enfant dans sa course. Affolé par cet objet qui rebondissait sans cesse derrière lui, Crin-Blanc galopait de plus belle. Mais Folco, prenant tous les risques même celui de se noyer, tenait fermement la corde dans les eaux ou sur la terre de Camargue. Crin-Blanc s'arrêta. Inquiet, il se retourna pour voir ce qu'il traînait ainsi et le suivait partout. Il vit alors l'enfant sauvage noir de boue dont l'œil le fixait comme on regarde un ami. Lorsque Folco se leva et s'approcha de Crin-Blanc, l'animal sauvage, se laissa caresser pour la première fois de sa vie.

Le petit frère de Folco fut bien étonné quand il le vit arriver avec ce grand cheval blanc. Folco lui raconta alors comment il l'avait capturé et les deux enfants donnèrent à manger à l'animal ami.

Tout à coup, on entendit des hurlements de chevaux sauvages qui ne devaient pas être très loin. Crin-Blanc leur répondit de toute sa voix car, s'il aimait bien Folco et son frère, ces deux enfants d'un pêcheur de Camargue, il préférait, plus encore, vivre

et galoper librement avec les autres chevaux. Alors, quand il entendit soudain leurs cris, ne pouvant résister à cet appel, il se cabra devant les enfants et, dans l'élan, brisa sa corde puis la barrière de l'enclos que Folco avait fermé soigneusement. Ainsi Crin-Blanc rejoint le troupeau dont il était le chef.

Mais un autre cheval, plus jeune que lui et plein d'ardeur, avait pris la tête de la harde. Alors Crin-Blanc, pour demeurer le mâle dominant, dût se battre. Lors du combat, les deux chevaux, semblant vouloir se dévorer, se dressèrent de toute leur hauteur l'un contre l'autre puis, brusquement, ils cessèrent le combat... d'abord pour se défier à distance en grattant le sol furieusement afin de le reprendre de plus belle ! La poussière de leur lutte vola dans le ciel de Camargue comme leurs hennissements sauvages, leurs mâchoires claquèrent, leurs sabots frappèrent la terre ! Leur duel ressemblait à celui de deux lions. Peu à peu, le jeune cheval s'affaiblit et Crin-Blanc prouva à tous qu'il était resté le plus fort. Mais il était blessé. Son sang coulait tellement le long de sa patte droite qu'il ne savait plus quoi faire. Il pensa à Folco et à son frère et revint chez eux. Les deux enfants en voyant revenir Crin-Blanc pleurèrent de joie. Ils le soignèrent et le cheval fut vite guéri.

Quelques jours plus tard, Folco décida d'attacher Crin-Blanc puis de se glisser doucement sur son dos. Mais Crin-Blanc était un cheval sauvage de Camargue et ne pouvait supporter qu'on lui montât dessus. Il rua, fit un écart, jeta Folco à terre, cassa à nouveau sa corde, et partit au galop en abandonnant l'enfant qu'il croyait être un ami. Crin-Blanc aurait voulu rejoindre son troupeau sauvage mais le manadier et ses gardians, dès qu'ils l'aperçurent, se mirent à sa poursuite. Crin-Blanc se réfugia dans un marais de roseaux où il disparut. Le manadier, vexé de voir l'animal lui échapper, donna l'ordre de mettre le feu aux quatre coins du marais pour enfumer Crin-Blanc et lui prouver que les hommes sont toujours les plus forts.

Folco fut alerté par les hennissements désespérés de Crin-Blanc. Guidé par la fumée qui montait dans le ciel, il accourut et, en voyant son cheval entouré de flammes, plongea dans le feu pour le sauver. Crin-Blanc aveuglé et pris de panique à cause de la fournaise ne savait où se diriger. Lorsque Folco lui apparut, il comprit que seul l'enfant pouvait le sauver. Alors sans hésiter il partit au galop à l'instant où Folco lui monta dessus pour le diriger dans la brume chaude.

Crin-Blanc avait eu raison d'avoir confiance en son ami. Il n'était pas blessé même si les poils de sa crinière avaient roussis. Les gardians comptaient bien le capturer à nouveau, reprendre Crin-Blanc à l'enfant. Certes le manadier avait donné le cheval à Folco qui maintenant le chevauchait mais il pensa qu'il avait donné sa parole « pour rire » ! Folco était bon cavalier mais pourtant il avait du mal à se tenir sur Crin-Blanc qui galopait péniblement dans le sable des dunes de Camargue avec un enfant sur le dos. Les gardians se rapprochaient, et déjà Folco entendait le son de leurs voix. Ils étaient heureux de rattraper Crin-Blanc et Folco dans leur course folle vers le Rhône au courant infranchissable.

Plutôt que d'être pris par les hommes dont il détestait la violence, Crin-Blanc préféra se jeter dans le fleuve. Les gardians et le manadier s'arrêtèrent effrayés sur la

berge du Rhône. Le courant emporta Crin-Blanc et l'enfant vers la mer...

– « Reviens, mais reviens Folco, ce cheval, je te le donne, il est à toi, reviens, reviens petit ! » hurla le manadier.

Folco n'entendait plus celui qui avait déjà menti. Avec son cheval doué d'une grande force, il disparut dans les vagues aux yeux des hommes se laissant emporter par le courant. Après avoir dérivé longtemps, très longtemps, ils échouèrent sur le rivage d'une île merveilleuse.

... ou tu porteras mon deuil (extrait)

Dominique Lapierre et Larry Collins



El Cordobés en 1967

Auteur de *La Cité de la joie*, Dominique Lapierre (né en 1931-), a co-signé avec Larry Collins (1929-2005) d'autres ouvrages célèbres dont *Paris brûle-t-il ? Ô Jérusalem ! et... ou tu porteras mon deuil*, consacré, en 1967, au torero Manuel Benítez dit El Cordobés, né en 1936 à Palma del Río près de Cordoue. L'Andalou, considéré comme l'un des plus grands « matador de toros », est surnommé aujourd'hui *Le Cinquième Calife de la Tauromachie* (avec Lagartijo, Guerrita, Machaquito et Manolete).

Dans *... ou tu porteras mon deuil*, Lapierre et Collins racontent le parcours extraordinaire de ce fils d'ouvrier républicain, depuis son enfance de privation et de misère jusqu'à sa gloire. Manuel Benítez est « né torero ». Très jeune, il apprend son art clandestinement s'exerce devant les cornes des *toros* les soirs de pleine lune... puis devient, d'une arène l'autre, un des *espontáneos* les plus connus de la police de Franco ! En 1963, il passe son *alternative* à Cordoue. Après sa *confirmation* à Madrid, il sera de 1965 à 1971, le premier *maestro de l'escalfón* et une *star internationale* ! Son *courage* et son style unique soulevaient ou l'enthousiasme sur les *tendidos* ou les critiques les plus sévères de l'*afición*. Chaque jour, les toreros prennent le risque de mourir au cours d'une chorégraphie qui peut paraître bien étrange. El Cordobés inventa une passe nommée *salto de la rana* et conçue comme une danse (à genoux devant le taureau, il présentait la *muleta* d'un côté, puis il sautait en l'air, se retournait pendant son saut, pour présenter sa cape de l'autre côté devant les cornes). L'extrait choisi du livre de Lapierre et Collins conte le premier face à face du jeune Manuel Benítez avec un toro. Bien plus tard, avant sa première grande corrida, Manuel dira à sa sœur : « ce soir, ou je t'achèterai une maison... ou tu porteras mon deuil » (éd. Robert Laffont, récit, coll. Pocket, Paris 1967, pp. 273-278 – Titre en espagnol : ... o llevarás luto por mí).

[...]

Manuel Benitez et Juan Horillo firent un paquet de leurs hardes et se laissèrent glisser jusqu'à la berge. Au loin apparaissait la carcasse métallique d'un pont, le seul qui franchissait à cet endroit le Guadalquivir. Enveloppés dans leurs capes, deux militaires y montaient la garde. La nuit était claire, mais la lune n'était pas encore levée quand les deux camarades entrèrent dans l'eau. Pieds nus, fouillant la boue pour trouver une pierre sur laquelle se poser, fouettés par l'eau glaciale dans laquelle ils s'enfonçaient bientôt jusqu'à la poitrine, tenant à bout de bras leurs balluchons, Manuel et Horillo luttèrent contre le courant et avançaient avec peine. Arrivés sur l'autre rive, épuisés, ils s'écroulèrent sous un oranger. Frissonnant de froid et de peur, ils attendirent en silence le lever de la lune. Quand celle-ci émergea enfin des crêtes dentelées de la Sierra, ils se mirent en route. Courbés comme des conspirateurs, glissant à longues enjambées dans l'herbe humide, l'œil et l'oreille aux aguets, ils s'enfoncèrent dans les profondeurs de la campagne. Au moindre bruit, le crissement d'un grillon, la plainte lointaine d'une chouette, le coassement d'un crapaud, il s'aplatissaient contre terre comme si tout un escadron de la Garde Civile les avait menacés.

Soudain, alors qu'ils retenaient leur souffle lors d'une de ces pauses, ils perçurent au loin le tintement assourdi d'une cloche. Telle une bouée signalant la présence d'un haut-fond, le bruit annonçait la présence de *cabestros*, ces bœufs dressés à encadrer les taureaux sauvages. Lentement, suivis de leurs ombres, avec d'infinies précautions, les deux gosses s'avancèrent. Le bruit se rapprocha et Manuel sentit cogner son cœur dans sa poitrine. Transfiguré par la peur et l'excitation, il venait d'oublier qu'il avait faim.

Ils atteignirent le sommet d'une colline et, devant eux, dans la lumière irréelle, apparurent, serrées les unes contre les autres, les masses noires et luisantes d'une douzaine de taureaux.

Pétrifiés, Manuel et Horillo s'arrêtèrent et contemplèrent en silence le spectacle effrayant et merveilleux qu'ils avaient sous les yeux. Entraînée par la fantaisie de son appétit, une bête se détacha du groupe et d'un pas majestueux et paisible s'éloigna vers les hautes herbes d'un petit ravin. Manuel fit un signe à Horillo et les deux garçons s'approchèrent de l'animal solitaire. C'était un splendide animal de trois ans aux cornes largement ouvertes. Manuel n'avait jamais vu un taureau de si près. Sous la leur nacrée de la lune qui estompait ses contours, sa silhouette prenait une dimension telle que l'apprenti matador s'arrêta, paralysé.

À moins de dix mètres, l'animal broutait toujours paisiblement comme si la solitude de ce pâturage où il était né et la proximité du troupeau l'eussent rendu invulnérable. Myope comme ses congénères, il n'avait même pas remarqué les deux ombres qui se découpaient devant lui sur la clarté du ciel.

Pour Manuel, le moment suprême était venu. Maîtrisant son émotion dans un sursaut de volonté, il déplia la vieille couverture et enfila dans l'ourlet, telle une

hampe de drapeau, la baguette de saule offerte par Adolfo Santaflor, le charpentier qui avait sonné le tocsin la nuit où les franquistes étaient arrivés devant Palma. Puis sa baïonnette dans la main gauche, sa *muleta* improvisé dans la main droite, Manuel observait l'animal. D'un seul coup de reins, il le savait, celui-ci pouvait le foudroyer de ses cornes sans qu'il ait le temps d'esquisser le moindre geste de défense. Mais l'instant était trop beau. Ce que tous les éleveurs de Palma lui avaient refusé, il allait maintenant le réaliser, et sur le propre territoire de l'un d'eux.

Ivre de la joie soudaine et inconsciente d'être enfin seul face à un taureau sauvage, Manuel tenta, malgré son exaltation, de se souvenir des conseils de Luis Rodriguez, le professeur boiteux des ruines de Santo Domingo. Il se redressa, cambra le dos et, déployant sa *muleta* aussi loin que possible au bout de son bras, se mit à marcher à tous petits pas vers l'animal. Quand il ne fut plus qu'à une demi-douzaine de mètres de la masse noire qui continuait de paître, Horillo entendit Manuel crier : « *Hé, toro !* » en secouant nerveusement le morceau d'étoffe. À cet appel, l'animal leva la tête et le fixa. Serrant les genoux pour ne pas trembler, rentrant le ventre, Manuel répéta son cri de défi. Terrifié par l'audace de son camarade, Horillo s'était glissé derrière un chêne, prêt à l'escalader à la moindre alerte. Fier et provocant, Manuel attendait, comme Currito de la Cruz, le miracle de la charge. Mais cette nuit-là, un autre miracle devait se produire.

Au deuxième appel, le taureau recula et s'enfuit à toute allure rejoindre le troupeau qui passait à proximité.

Stupéfait, Manuel resta longtemps immobile, incapable de la moindre réaction. Ce qui venait de se dérouler sous ses yeux frappait son modeste entendement d'une extraordinaire révélation. Devant les plis du dérisoire morceau de tissu couleur de brique qu'il avait secoué devant ses yeux, un taureau Saltillo avait fui. Qu'un animal aussi courageux pût avoir peur d'un adolescent tremblant était un tel réconfort que Manuel se sentit soudain plein d'une joie conquérante. Bien des années plus tard, alors qu'il serait devenu l'idole de l'arène, il rappellerait quel émerveillement avait été cette confrontation ratée qui dans la clarté bleutée d'une nuit de février l'avait exercisé de la peur.

La retraite précipitée du taureau obéissait en fait à d'autres motifs qu'ignorait l'apprenti matador. Il ne savait pas que la charge d'une bête est une réaction de défense face à une menace précise et immédiate. Or, cette nuit-là, en raison de la proximité rassurante du troupeau, le Saltillo ne s'était pas réellement senti menacé. Chez tous les animaux, c'est la solitude surprise par un danger soudain qui déclenche les mécanismes de l'attaque. Manuel Benitez et Juan Horillo avaient tout simplement oublié de réunir ces conditions.

Épuisés par les émotions de cette première expédition, ils s'endormirent sous les branches argentées d'un olivier sauvage. Quand ils se réveillèrent, le jour était levé et les taureaux avaient disparu de l'autre côté de la colline. Ce soir, ils viendraient sous la lune les retrouver. De toute la force de leur jeunesse et de leur inconscience,

ils tenteraient d'entraîner un animal loin, très loin du troupeau pour le contraindre à donner ce qui était sa raison d'exister : le combat avec l'homme.

[...]

Les volatiles de Fra' Angelico

Antonio Tabucchi

Antonio Tabucchi est né en 1943 à Pise et mort à Lisbonne en 2012. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres, parmi eux, *Nocturne indien*, *Les trois derniers jours de Fernando Pessoa*, *Pereira prétend*. Il raconte, dans *Les volatiles de Fra Angelico*, l'histoire d'un moine jardinier qui reçoit la visite de trois étranges créatures ailées qu'il peindra sur les murs des cellules de son couvent. C'est à partir des tableaux de Fra Angelico qu'Antonio Tabucchi imagine les visions qui ont inspiré ce peintre qui se fit moine en 1423 à Florence. Le titre de cette nouvelle est aussi celui du recueil sorti en 1987 et paru chez Gallimard en 2019 dans une nouvelle traduction de Bernard Comment (pp. 19-21).

[...] Les deux autres créatures arrivèrent le matin suivant à l'aube, tandis que Fra' Giovanni allait rendre visite à son hôte au poulailler pour voir s'il s'était bien reposé. Dans la lueur du soleil levant il les vit arriver en un vol au ras du sol, à l'oblique, comme si elles essayaient désespérément de maintenir leur altitude sans y parvenir, naviguant en zigzags apeurés, et au début il pensa qu'elles allaient se fracasser contre le mur d'enceinte ; au lieu de quoi elles l'évitèrent d'un poil et, de façon inattendue, reprirent de l'altitude. L'une plana dans l'air comme une libellule, puis se posa pattes écartées sur le mur d'enceinte, y resta un instant à califourchon comme indécise sur le côté où tomber pour finalement dégringoler tête la première dans les buissons de romarin de la plate-bande. La seconde au contraire accomplit deux volutes en boucle, presque une pirouette de saltimbanque, comme un étrange ballon, car elle était un être tout en rondeur, à qui il manquait la partie inférieure du corps, c'était seulement un buste grassouillet qui finissait par une queue vert pâle en brosse, un plumage ample et fourni qui devait lui servir de force motrice et de gouvernail. Et elle atterrit précisément comme un ballon entre les rangs de laitues, rebondissant deux ou trois fois, et étant donné sa forme et sa couleur verdoyante on aurait dit un pied de salade un peu plus gros que les autres et qui par une farce de la nature partait en promenade.

Fra' Giovanni hésita un instant sur lequel des volatiles aller secourir en premier, puis il se décida pour la grosse libellule, parce qu'il lui semblait avoir davantage besoin d'aide, empêtrée qu'elle était dans les buissons de romarin, la tête en bas et avec une jambe qu'elle agitait comme pour appeler au secours. Il ressemblait vraiment à une grosse libellule, quand il alla le tirer d'affaire ; c'est du moins l'effet que ça lui fit ; ou plutôt, un gros grillon, voilà à quoi il ressemblait, long et maigre comme il était, dégingandé, avec des articulations si fines qu'il avait peur de les casser en le manipulant ; et presque translucides, vert clair comme les tiges du blé pas encore mûr. Le torse aussi était celui d'un grillon, un ventre en forme de coin, pointu, sans une once de chair, vraiment la peau et les os : mais avec un plumage si ras qu'on aurait dit un pelage ; doré ; tout comme étaient dorés les longs poils luisants qui lui poussaient sur le crâne, presque des cheveux : car ce n'étaient pas des cheveux ; et qui, étant donné la position, avec la tête renversée, lui cachaient le visage.

Fra'Giovanni allongea le bras et d'une main craintive il libéra le front de ces cheveux : lui apparurent d'abord deux grands yeux très clairs, comme faits d'eau, stupéfaits, puis un visage maigre, beau, de carnation blanche avec des joues roses. Un visage de femme, il s'agissait en effet d'un visage féminin, même s'il se trouvait sur un corps d'étrange insecte. Fra'Giovanni dit : « Tu ressembles à Nerina, une fille que j'ai connue autrefois et qui s'appelait Nerina » ; et il commença à libérer la créature des aiguilles du romarin ; avec circonspection, car il avait peur de la casser ; et parce qu'il avait peur de lui arracher les ailes, qui ressemblaient vraiment à celles des libellules, mais grandes et fuselées, transparentes, d'un rose azuré, et dorées, avec un filet très fin comme un voile. Il prit dans ses bras la créature, qui était assez légère, elle ne pesait pas plus qu'un fagot de paille ; et tout en marchant dans le jardin Fra'Giovanni lui répétait ce qu'il avait déjà dit la veille à l'autre créature ; que ceci était de la terre, et que la terre était faite de terre, de mottes, et dans les mottes poussent les plantes, comme par exemple : les tomates, les courgettes, les oignons.

[...]



L'Annociation, 1430

Fra Angelico (1400-1455)
Musée du Prado, Madrid

Merles blancs

PROÈME

Le dauphin

Ératosthène

Ératosthène (env. 276-191 av. J.-C.), né à Cyrène, est mort à Alexandrie. Cité dont il fut le plus grand Conservateur de la Bibliothèque et du Musée. Son nom reste gravé dans l'histoire comme le premier homme à avoir mesuré, au III^e siècle av. J.-C., la circonférence de la sphère terrestre. Surnommé *Le géographe* ou *Le géomètre*, Ératosthène est l'auteur d'un catalogue d'étoiles et de constellations nommé *Catastérismes* (cf. Jordi Pamiás i Massama / Arnaud Zucker, éd. Les Belles Lettres, CUF - Association G. Budé, Paris 2013) dans lequel il propose une identification mythologique et astronomique (cf. Phaéton 2018, sur la constellation du Triangle) des corps célestes et du zodiaque sous forme de poèmes portant des noms d'animaux : La Grande et La Petite *Ourse*, Le Serpent, Le Scorpion, Le Crabe, Le Lion, Le Taureau, Le Cheval, Le Bélier, Les Poissons, L'Oiseau, Le Capricorne, L'Aigle, Le Chien, Le Lièvre, Le Monstre marin, Le Centaure, Le Corbeau et Le Dauphin, allié des marins, animal cherchant toujours la compagnie des hommes.

Il est dit que le Dauphin a été placé parmi les Constellations pour la raison suivante : lorsque Poséidon voulut prendre Amphitrite pour femme, celle-ci s'esquiva pour rejoindre Atlas car elle voulait préserver sa virginité comme la plupart des Néréides avec lesquelles elle vécut recluse ; aussi Poséidon envoya-t-il, là où elle se cachait, de nombreux émissaires pour la réclamer en mariage, et parmi eux le Dauphin qui se rendit près des côtes des îles d'Atlas. Après une longue quête, il y trouva Amphitrite. Il en avisa Poséidon qui lui demanda d'aller la chercher pour la conduire à lui. Le Dauphin s'exécuta et enleva Amphitrite que Poséidon épousa en attribuant au Dauphin, pour lui rendre hommage, des dons exceptionnels dans la Mer. La présence du Dauphin en mer est toujours un signal favorable aux hommes. Le Dauphin est l'animal sacré de Poséidon tel qu'il l'a voulu en le plaçant parmi les constellations pour symboliser au ciel son domaine. Depuis toujours, ceux qui désirent plaire à Poséidon le représentent avec un dauphin dans les mains rendant ainsi à cet animal bienfaisant le plus bel hommage qui soit. Artémidore parle du Dauphin dans les élégies des livres qu'il a composés en l'honneur d'Éros. Il est dit aussi que le Dauphin, aimé des Muses, est l'animal des arts car, au ciel, sa constellation contient un nombre d'étoiles égal à neuf : une étoile sur le bec, deux sur l'aileron dorsal, trois sur les nageoires pectorales, une sur le dos et deux sur la queue.

- 1 - Paul Andreu, *Y avait-il des oiseaux ?*
- 2 - Baptiste, *Petits transports*
- 3 - Matthieu Bourlat, *La vie me manque (elle est sortie au coucher)*
- 4 - Michel Cazenave, *Dédicace à l'absente*
- 5 - Carles Diaz, *La Vénus encordée*
- 6 - Thomas Fersen, *Les papillons*
- 7 - Jean-Marc Fournier, *Un éclat de nuit sauve la lumière*
- 8 - Patricia Fridemann, *Lueur*
- 10 - Bastien Godard, *Tarmac*
- 11 - Cécile Gravellier, *La chambre forte*
- 12 - Mikäel Krüger, *Juste avant l'orage / Kurz vor dem Gewitter*
- 13 - Pierre Landete, *Rose des vents*
- 14 - Eve de Laudec, *Quitter - Planter*
- 15 - Marie Laugery, *Reflets*
- 16 - Lauréats 2019 du Concours de Poésie de La Golondrina Studio
Chloé Attal, Pyla Haeri, Anja-Hélène Bergouignan
- 17 - Pierre Launay, *L'approche / Seule*
- 18 - Madeleine Lenoble, *À l'envers du buvard*
- 19 - Paul Leuquet, *La libellule*
- 20 - Naly Razakandraïbé, *Comment écrivez-vous Bordeaux ?*
- 21 - Boualem Sansal, *Poste restante : Alger*
- 22 - Ana Rossi, *Cascatas em sonho / Sources en rêve*
- 23 - Joëlle Thienard, *Le chemin se dévale...*
- 24 - Berengère Thomas, *La fable de l'arbre*
- 25 - Jorge Vargas / Patrick Quillier, *Acorrolado / Claquemuré*

Y avait-il des oiseaux ? (extrait)

Paul Andreu

Grand Prix National d'Architecture 1977, Globe de Cristal de l'Académie Internationale d'Architecture (2014) Paul Andreu (1938-2018) est célèbre pour ses constructions aéroportuaires (dont Roissy, Jakarta, Le Caire, Harare, Téhéran) puis pour d'exceptionnelles réalisations comme par exemple, le Musée d'Osaka, le Centre des Arts du spectacle et l'Opéra de Pékin, le Terminal français du tunnel sous la Manche, une centaine de stations de métro à Paris (avec le décorateur Joseph-André Mottes, ils définiront le style *dû* Andreu-Motte), la Grande Arche de la Défense (concepteur final). Paul Andreu est aussi l'auteur de quelques livres dont *Y avait-il des oiseaux ?* (éd. Fata Morgana, 2011), un dialogue poétique entre un enfant et sa grand-mère.

– Y avait-il des oiseaux ?

L'enfant caresse la main fatiguée, ses doigts suivent le cours des veines bleues, vont en sautant d'une île brune à l'autre.

– Y avait-il des oiseaux ?

L'enfant voudrait une réponse.

Elle ne répondra pas. Elle est fatiguée. Elle a trop parlé, depuis des heures, des jours, des années, elle n'a rien fait d'autre. La fatigue l'a prise, elle s'est endormie, elle ne répondra pas.

L'enfant secoue timidement la main qu'il a prise au poignet.

– Dis-moi, dis-moi, ne t'endors pas, dis-moi pour les oiseaux.

Il ne regarde pas son visage mais seulement cette main, ces doigts, cette bague avec laquelle il a tant joué. Elle est magique. Elle contient un tout petit enfant qui lui ressemble, qui rit et qui pleure avec lui. Il fait tourner la bague, il replie les vieux doigts. L'enfant, il l'appelle l'enfant, est à l'abri, au chaud dans la main fermée. C'est un jeu sans fin entre elle et lui, d'ouvrir et de fermer cette main fatiguée.

– Regarde, il est bien là !

Aujourd'hui, il ne pense pas à jouer. Pour les oiseaux, il faut qu'il sache, c'est important qu'elle le lui dise. Elle pourra s'endormir après.

Il insiste comme il le fait toujours, pour obtenir, malgré tout, sa réponse.

– S'il te plaît !

Mais, elle ne rit pas cette fois de ses efforts et de sa maladresse. Elle ne répondra pas. Non, malgré le message des larmes, il ne peut se résoudre à son silence.

– Dis-moi. C'est la vraie question, la dernière c'est promis, réponds-moi !

[...]

Petits transports (cinq extraits)

Baptiste

Petits transports (éd. Confluences, Bordeaux, 1998) est un recueil de brèves nouvelles signées par Baptiste, un poète amoureux de la Grèce et plus particulièrement de l'île d'Ithaque.

Dérive.

Artémis, aussitôt née, aida sa mère Léo à la délivrance d'Apollon son frère sur l'île flottante de Délos.

L'île fut alors définitivement fixée par $37^{\circ}23' N - 25^{\circ}16' E$ ¹, et personne ne fut plus autorisé à y naître ou à y mourir.

Dilution.

La belle Aréthuse, poursuivie d'amour par le dieu Alphée, implora du secours. Artémis la transforma en fontaine.

Éperdu de désir, Alphée, pour mieux s'unir à elle, se convertit en fleuve.

Ce fleuve prend sa source dans le Taygète et baigne les ruines d'Olympie avant de se jeter dans la mer Ionienne au Sud de Pyrgos.

Plus tard – on est jamais tranquille – Héraclès le détourna pour nettoyer les écuries d'Augias.

Éclipse.

L'interposition d'un corps céleste entre un astre et le Soleil cause sa disparition apparente.

Apparente est aussi l'apaisante finalité de l'Homme, engendré, selon Pythagore, « en vue de contempler le Ciel ».

Mal de mer.

La même eau couvre la majeure partie de la Terre depuis quatre milliards d'années, ce qui prouve que la molécule d'eau, formée d'un atome d'oxygène et de deux atomes d'hydrogène, est extrêmement stable.

Certaines personnes, atteintes de naupathie, paraissent sourdes à cette évidence.

Oubli.

Une fraction importante des atomes contenus dans le corps de chaque être humain a appartenu, un jour, sous sa forme actuelle à une étoile.

1 Coordonnées de l'ancien Port Marchand de Délos, celles du Mont Kynthos, là où est né Apollon sont $37^{\circ}23'36'' N - 25^{\circ}16'16'' E$.

La vie me manque (elle est sortie au coucher)

Matthieu Bourlat

Matthieu Bourlat est né en l'an 2000 à Paris ! Après un passage au Lycée Henri IV, il s'est inscrit à l'Université Paris III « Section cinéma ».

La vie me manque
Et ses étincelles de fraîcheur
Et ses pâles soupçons de grandeur
Aussi.

La vie me manque
Tout est perdu, tout est pris
Rien ne sert plus, et tout crie.

La vie me manque
Je ne la vois plus, je ne la serre plus
Ses étreintes brisées me tuent doucement
Et son parfum
Me donne la nausée.

La vie me manque
Du haut de la butte je l'ai vue s'effacer
Dans l'aurore couverte de gelées
J'ai pu l'admirer se défaire

Et je mentirais
Si je niais qu'elle l'a fait pour me plaire.

Dédicace à l'absente

Michel Cazenave

Michel Cazenave (1942-2018), spécialiste de l'œuvre de Carl Gustav Jung, était aussi homme de radio, militant, poète. Comme philosophe, il était convaincu de l'importance de la transdisciplinarité, certain que l'homme a toujours le devoir d'exercer sa raison dans tous les domaines possibles. Michel Cazenave fut un « intellectuel engagé, un penseur libre détaché de toutes les modes » tel que l'écrit Jean-Luc Maxence dans la préface du recueil de poésies de Michel Cazenave d'où est extrait ce poème (éd. *Le nouvel Athanor*, Paris 2017, ouvrage dans lequel on trouvera une bibliographie complète de Michel Cazenave).

Les sanglots
des guitares
aux nuits chaudes de mai :

il n'est plus
au silence qui descend
des montagnes
que le cris
de ces cordes,
la lumière des étoiles
qui rayonnent
de tes mains...

Comment pouvoir écrire
une parole sans mots
qui dirait
(sans rien dire)
tout ce vide
creusé
par l'absence obligée ?

Futilité des paroles

fertilités
des paroles
qu'on ne peut prononcer,

qu'on ne peut s'empêcher
pourtant de murmurer,

en espérant que,
dans leur sein,
se dira le silence !

La Vénus encordée (extrait)

Carles Diaz

La Revue Phaéton a déjà publié le poète franco-chilien Carles Diaz. Depuis son arrivée en France, il a fait le choix « d'écrire en français pour se dépouiller de sa langue maternelle, et réapprendre à nommer les choses ». Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Au Chili, il a signé *Episodos Electronicos* et *La voluntad del fragmento* puis en France, *Le fleuve à l'envers*, *Tentative verticale* et *Les déferlantes nocturnes* (récit poétique mis en scène pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux).

La Vénus encordée (publiée en 2019 aux éditions *Poesis* dirigées par Frédéric Brun) est un journal fictif d'une attachée de conservation au Musée du Jeu de Paume, Rose Valland (1898-1980) qui sauva des milliers d'œuvre d'art des griffes des nazis. Sous la plume de Carles Diaz (qui est aussi historien d'art), Rose Valland met en lumière la valeur inaliénable de la culture. Le titre de l'ouvrage est inspiré par une photographie de la Vénus de Milo enserrée, pour la préserver, par des cordages en attente de son déménagement en 1940.

[...] VI

Ange qui pleure la ruine
d'un tableau du Tintoret :
ne me touche pas,
ne m'inflige rien !
Sors à la fenêtre
vers le Levant !
Va dans le ciel impie venger
la barbe chenue des arbres
livrés à une frénésie de mort !

Tiens ! Les voilà assis,
assumant l'âge des silences amers.
Ils sont devant toi,
myopes à lorgnon,
enfumés de brouillard.
Ils pressent leurs bras
contre des caisses remplies de mythes,
ils penchent leurs corps ventrus
sans pouvoir se relever.
Comme des chacals décapités,
leur regard soutient l'horizon perdu.
Dans leur tête, le sanglot coule.

Ange qui saigne à mon œil,
lance des épitaphes
sur les poitrines de ces gens
qui font ripaille !

Qu'ils s'arrachent
le dernier quignon de pain,
ces traîtres
aux visages qui se succèdent !
Qu'ils voient se faner
le mot fielleux de leur langage
et la borgne phrase diluée
qui ira se tarir
dans une grimace d'agonie !

Transformés en résidus,
qu'ils coulent entre les pierres
et emportent au loin leur ombre !
Qu'aucun enterrement
ne puisse avoir lieu !

Comme on voit se perdre les vagues
et les passants, je me suis perdue.
Quel oiseau suis-je donc ?
Ô triste sort !
Un chien aboie
auprès du défunt quand
son geste s'efface.

Voix lointaines, jadis aimées,
comme la nuit succède au jour,
quelque chose de vous
descend là, à la rencontre du rêve morose.

Je sais encore le nom
de bien de choses,
et je dis : pain, vent, ortie
au mur qui nous met
dans l'isolement.

La fenêtre se retire
dans un souffle.

En aveugle j'enfonce les pieds
sur l'âpre chemin
qui dans le sang s'allonge.

On égorge des ouragans derrière ce mur.
Ange qui pleure la ruine :
ne me touche pas !

Qu'est-ce que ce fanal qui brûle
au sommet de nos têtes ?
Qu'est donc tout ce ravissement ?
Que penser de cette pénitence,
de cet endiguement
de ces foules opprimées ?
Je vois sur leur peau
se poser des cendres.
Qu'est-ce qu'on entend ?
La tempête claironne leurs noms.
Quelle est sous la bourrasque
cette terreur imprécise ?
Une chose indéfinie
se diffuse et foisonne ;
souterraine.

Une rumeur obstinée. Des grincements.
Le pas haletant sous drapeau.
Des visages fatigués
tous collés les uns aux autres ;
des avions ennemis passent.
Passent et reviennent.
La rue se gonfle
d'une angoisse sauvage.

Les papillons

Thomas Fersen

La chanson intitulée *Les papillons* est peut-être la plus connue de Thomas Fersen dont la poésie est « peuplée » d'animaux : *Le bal des oiseaux*, *Le jour du poisson*, *Bucéphale*, *La blatte*, *Les malheurs du lion*, *La chauve-souris*, *Le moucheron*, *Les loups garous*, *Les pingouins des îles*, *Coccinelle*, *Un coup de queue de vache*, *Un lièvre*, *La cabane de mon cochon*, *Le chat botté*, *Pégase*, *Punaïse...*

Sans attendre la quille
Je sors de ma coquille
Désertant la caserne
Qui me gouverne
Pour flâner dans la rue
Avec d'autres recrues
Dans nos manteaux d'hiver

Papillons verts

C'est au cœur de la ville
La vie civile
Que nos soldes sont bues
Les bourgeoises enchantées
De se désargenter
D'aller faire les boutiques

Papillons chics

les papillons... les papillons...

les papillons...

Le diable nous emporte
Avec les feuilles mortes
Au grand bal des fantômes

Papillons jaunes

Ou dans quelque manège
Sous les flocons de neige
Angéliques et mouillants
Papillons blancs
La cigarette au bec
Je poursuis ma cueillette
En regardant descendre

Un papillon de cendres

Dans l'anonymat
D'une salle de cinéma
Parmi d'autres poussières
En habit de lumière...

les papillons... les papillons...

les papillons...

Dire que mes vingt ans
J' les passe à tuer l' temps
Sans connaître la gloire
D'être un seul soir
Un as de la voltige
Matador de vingt piges,
Un coquelicot qui bouge

Papillons rouges

Moi, c'est grisé d'alcool
Que je prends mon envol
Dans la rue vers minuit

Papillons gris

La Lune les libère
Et sous les réverbères
Ce sont les noctambules
Qui déambulent...

les papillons... les papillons...

les papillons...

Parfois, parmi le nombre
On croise une ombre
Qui fait parler ses yeux

Papillons bleus

Mais on n'écoute rien
On pense à autre chose
Quand ses lèvres nous causent

Papillons roses

Et parfois on la suit
Sous son grand parapluie
Mais son prénom nous fuit

Papillons d nuit

Et quand le lendemain,
Il reste sur la main
L'ombre de son parfum
Tout un jardin
Elle est déjà loin
Elle n'est plus qu'un point
Et c'est le désespoir

Papillons noirs...

Car sur le guéridon
Griffonné au crayon
Il reste... *un papillon* :

« Adieu Léon »

les papillons... les papillons...

les papillons...

Un éclat de nuit sauve la lumière

Jean-Marc Fournier

Jean-Marc Fournier est professeur de philosophie. Originaire de Corrèze, il vit à Bordeaux, sa ville d'adoption, où il a écrit plusieurs ouvrages de poésie : *Schéhérazade-Cadavre*, *La Mort-Homme à l'heure solaire*, *Sur le bord des saisons*, *Un peu de parole dans un âge de fer*, *Vertige et ferveur*. Dans son recueil, *Un éclat de nuit sauve la lumière* (éd. des Vanneaux, 2017), les aphorismes semblent s'inspirer de Xavier Forneret (1809-1884), précurseur des surréalistes (cf. *Œuvres* de Forneret, préface d'André Breton, éd. Slatkine, Genève, coll. Ressources, 1980).

Aphorismes (extraits de *Kaléidoscope* - n° 14, 20, 31, 51, 65, 68, 71, 81).

[...]

- Un astre est plus solitaire qu'un homme seul.

- Un éclat de nuit sauve la lumière.

- Visibles ou non, le désir comme la mort tournoient longuement autour de l'homme avant de fondre sur lui.

- Comme une trace de loup sur la neige, ce qui importe laisse toujours une marque redoutable ou attachante.

- Chance..., quel est ton nom véritable ? Es-tu la fille d'un dieu ou l'enfant du hasard ou encore leur union insondable ?

- L'absence descend en nous comme une parole qui se creuse de plus en plus [...]

- Nous sommes toujours punis par ce qui a été mal-aimé et ostracisé en nous. Le reste est alibi.

- La nuit habite avec les vivants et sert de vêtement pour les morts. Son silence vint avant la naissance de la musique ; celle-ci est sa fille, aimée aussi par la lumière.

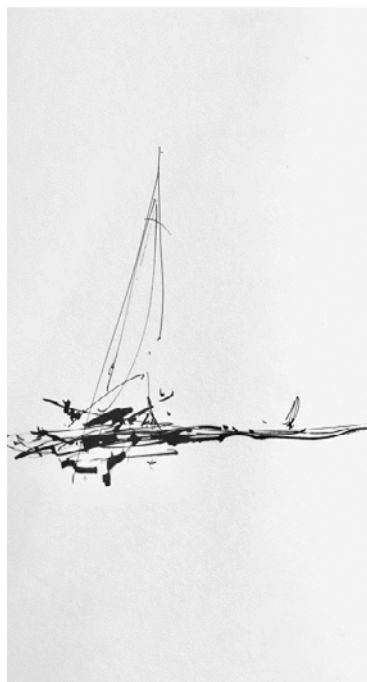
[...]

Lueur

Patricia Fridemann

Lueur est un poème extrait d'un recueil intitulé *Un petit vers pour la route* illustré par des encres de chine de l'architecte Michel Pétauud-Létang (éd. Aédition, 2010) et préfacé par Christian Jean-dit-Cazaux poète et commissaire-priseur (cf. Phaéton 2017 in Cahier de poésies - Merles blanches).

Une lueur me regarde.
Elle sait que je la vois.
Elle me sourit, perfide.
Je cherche d'où elle vient.
Un soleil,
Une flamme,
Un regard,
Une caresse,
Un espoir...
Une lumière me regarde.
Elle sait que je la vois.
Elle me sourit, avide.
Je cherche d'où elle vient.
Une étoile,
Un éclair,
Une lune,
Une parole,
Une main,
Un désir...
Je vois une étincelle
Miroitant sa couleur
Dans la douce chaleur
D'un regard vers le ciel.



Encre de chine

Michel Pétauud-Létang

Tarmac

Bastien Godard

Bastien Godard se définit comme un poète-voyageur. Il a reçu une formation aux métiers de l'édition, a publié dans différentes revues (Pierres d'encre, Festival permanent des mots) et aux éditions Bruno Doucey dans le cadre du concours « Étudiant Poésie en liberté ».

Tarmac, tes lèvres.
Aubépine et perle rouge.
Fourrés dans les plaines
 où les mousses glissent
 à pas de cumulus.
Tarmac, le sol aux herbes folles
 éparses éperdues
 dansantes car...

Gronde le sol
 se terrent les palpitants petits
 aux veines courtes et sanguines.

Gronde le sol,
 Tarmac,
 tes lèvres chairs
piquent et dévorent les terres
 jusqu'à la dernière motte.

Tarmac, t'élève
 et vibre
 et ne laisse plus que le ciel

pour y poser nos lèvres.
 À nos orages,
 Tarmac
que jamais l'on en revienne.

La chambre forte (extrait)

Cécile Gravellier

Cécile Gravellier est professeur de lettres. *La chambre forte* (extrait de la p. 19, éd. Libre Label, 2019) est un récit autobiographique dans lequel l'auteur évoque l'expérience du deuil après la perte d'un enfant. Cécile Gravellier « parle » du long chemin à parcourir pour accepter la mort de son enfant en allant chercher la vie toujours. Le style direct et ciselé est utilisé en soutien de son poème qui donne « un rendez-vous au deuil » comme dans le thrène antique.

[...]

Trente-cinq ans après, j'ai encore en moi la sensation de fermeture instantanée de mes portes intérieures, lorsque l'annonce eut lieu au téléphone par une infirmière de l'hôpital, comme les portes blindées d'une chambre forte dont le mécanisme bien huilé fonctionne aussitôt. Clac ! Fermeture irrémédiable.

Sans retour en arrière possible. Je n'avais pas le code, j'étais enfermée à l'intérieur, emmurée. L'annonce avait érigé une forteresse. Je ne savais pas comment faire pour en sortir, il faudra des années pour que la porte s'entrouvre, des années pour abattre les murs, pour déconstruire l'édifice censé me protéger mais qui dans le même temps entraînait ma propre mort.

Plus rien ne pouvait filtrer, ni dans un sens ni dans l'autre. Mon corps avait mis en place les seuls moyens de survie possible pour lui, il avait accompli les premiers gestes d'urgence devant la catastrophe, fermeture étanche à toute émotion venant de l'extérieur et impossibilité d'exprimer et d'émettre quoique ce soit. Ne rien laisser entrer qui puisse rajouter à cette douleur.

Ne rien en savoir.

C'était de la réaction animale, de la sauvegarde vitale.

Une sorte d'effroi s'empara de moi, dépassée par l'ampleur de ce qui m'arrivait. Toute émotion se retira.

J'entrais dans une période glaciaire.

[...]

Juste avant l'orage / Kurz vor dem Gewitter (extrait)

Michael Krüger

Traduit de l'allemand par Joël Vincent

Michael Krüger est né en 1943 à Wittgendorf en Thuringe. Il a dirigé les éditions Hanser à Munich puis la revue littéraire « Akzente ». Membre de l'Académie des Arts de Berlin, il a notamment été, en 1996, lauréat du Prix Médicis étranger pour son roman *Himmelfarb* (éd. Residenz, 1993, traduit en français, éd. du Seuil, Paris 1996).

Né à Château-Thierry en 1944, Joël Vincent a grandi en Allemagne. Passionné par la littérature et la poésie, il a toute sa vie enseigné la langue allemande et a traduit de nombreux ouvrages. Phaéton a choisi une traduction originale de Joël Vincent d'un extrait du recueil de Krüger intitulé *Kurz vor dem Gewitter* (publié initialement aux éd. Suhrkamp, 2003).

[...]

Ganz kurz vor dem Gewitter
Ein sanfter Regen, und die Zeder
in den Abend gestickt mit tausend Stichen
und einem, verliert ihre Fassung.
Auch die Steine machen sich auf,
sie suchen ein Ufer. Nur die Saatkrähen
mit ihren nackten weisslichen Gesichtern
beschliessen zu bleiben. Sie zerren
an dem Tuch, das die Dinge verhüllt,
als gelte es etwas zu zeigen.
Alles noch Sichtbare erinnert sich
an das Unsichtbare, das immer und ewig
unsichtbar bleibt, wenn das Gewitter
hereinbricht.

...

Tout juste avant l'orage
une pluie légère sur le cèdre
brodé dans le soir de mille et une
piqûres, perd contenance.
Les pierres aussi se mettent en route,
elles cherchent une rive. Seuls les freux
avec leurs têtes nues et blanchâtres
décident de rester. Ils tiraillent
ce qui couvre et enveloppe les choses,
comme s'il s'agissait d'en montrer un peu.
Tout le visible encore se souvient
de l'invisible qui restera pour toujours
invisible quand s'abattrà
l'orage.

[...]

Rose des vents

Pierre Landete

Rose des vents est extrait d'un recueil de poèmes intitulé *Septembre* (éd. La Bartavelle, Paris, 1997). Pour une biographie de Pierre Landete, fondateur de la revue *Phaéton*, voir p. 335.

la dernière rose
que j'ai vue fleurir
était déjà morte
quand je l'ai cueillie
d'avoir trop jeté
sa beauté aux cieus
son odeur au vent
et sa robe au feu

la dernière rose
que j'ai vue souffrir
m'avoua sa peine
d'avoir trop donné
de n'avoir reçu
du soleil de Juin
qu'un baiser volé
trois gouttes de rien

j'ai posé la rose
sur le sol de marbre
et l'amour repose
sur son front la rose
au soleil de Juin
s'est mise à pleurer
et de ce matin
il ne reste rien

j'étais déjà mort
quand j'ai vu s'ouvrir
la dernière rose
que j'ai pu cueillir
dans mon cœur repose
le soleil de Juin
qui a mis le feu
la rose des vents

Quitter – Planter

Ève de Laudec

Ève de Laudec est née à Paris, a vécu en Afrique... puis s'est installée à Bordeaux pour écrire. Finaliste du prix Hervé Bazin 2011 (Nouvelle - Revue Harfang), elle est l'auteur de recueils de poésie et publie dans diverses revues littéraires. Ève de Laudec anime un site internet et une émission de radio consacrés à la poésie. Ces deux poèmes sont extraits de son dernier recueil *L'ingratitude des oiseaux à bec* (éd. Jacques Flament, 2019).

[...]

Quitter Elle me quitte. Elle me quitte si souvent que je n'y prend plus garde, alors je m'assoie sur le rebord de la fenêtre et je la regarde ou c'est elle qui s'assoie et me regarde. Je ne sais pas bien laquelle quitte l'autre. Cela ne fait pas mal, juste une séparation naturelle. Elle m'observe en silence, ne ressent rien, aucune émotion. Elle n'intervient pas, regarde sans entrer dans le scénario de ma vie. Quelque chose se déroule mais sans elle. Elle observe moi. Moi, c'est elle, dans l'autre ailleurs.

...

Planter Dans la cour j'ai planté l'arbre à paroles ; pour qu'un matin, quand le coq chantera par trois fois, quand le temps dévidera sa pelote en d'interminables pistes qui se recroiseront, quand les pas perdus auront pris racine dans la glaise du fleuve, quand les yeux de l'hiver sauront rendre le gel, pour qu'un matin tu dises ton retour en accrochant tes mots aux branches orphelines.

[...]

Reflets (extraits)

Marie Laugery

Miroirs, Sève, Reflets, Cosmos sont les quatre compositions poétiques du livre de Marie Laugery intitulé *Il reste un peu de ciel entre les branches pures* (éd. Le solitaire, 2013). *Des ailes pour dire* (éd. Le solitaire, 2016) est son dernier recueil.

[...]

Ce matin
le jour prend sa source
entre les branches du platane
Tous deux le savent
Le jour et l'arbre rayonnent de ce savoir

Un homme debout
dans la lueur de l'aube
Deux soleils se lèvent

...

Le tilleul froissé
offre ses feuilles au vent
Le bruit de l'adieu

...

L'aube pâle point
La neige de la nuit
chuchote à mes pas

...

La neige à la main
l'hiver a peint la saison
couleur de silence

...

L'eau du ciel
chante à ma fenêtre
L'eau de mes yeux - sans bruit...

...

La couleur du ciel
à la loupe de mes larmes
Tout n'est pas perdu !

[...]



Jeune fille à l'ombrelle

Libor Sir

Jardin du Luxembourg, Paris, 1967.

Lauréats 2019 du Concours de Poésie de La Golondrina Studio

Poèmes de Chloé Attal, Pyla Haeri, Anja-Hélène Bergouignan

La Compagnie Concha Castillo¹ (Golondrina Studio) a organisé, pour les enfants inscrits à ses ateliers artistiques (2018 & 2019), un Concours de Poésie sur le thème de - l'hirondelle -. Ont participé 19 élèves provenant de différentes écoles primaires de Bordeaux : Chloé Attal, Pyla Haeri, Anja-Hélène Bergouignan ainsi que Lili Büller, Anna et Augustine Congretel, Nine Demptos-François, Diane Ducasse, Nina Gavino, Arman Hachemian, Frida Luneau, Bonnie et Suzanne Marsan-Bourmaud, Junon Plunian, Mélissande Rajah, Manon Ruiz-Labadie, Valentine Resampa-Nouveau, Rose de Séguier et Diane Tabel.

Leurs textes ont été regroupés dans un *Livre de Poésie de la Golondrina Studio*, recueil soumis au Comité de Lecture de Phaéton pour la désignation de trois lauréates. Elles ont reçu leur Prix de Poésie lors d'une cérémonie organisée au Printemps des poètes 2019.

Premier Prix

Chloé Attal, 8 ans

L'aurore

l'hirondelle vole dans les tourbillons
vole dans l'orage et les tourments
du Sud au Nord, l'hirondelle bat des ailes en tournant
silencieusement des ailes bat l'hirondelle vole et ne revient

à l'heure inoubliable où passe l'hirondelle
elle vole avec la paix, le bonheur, la sagesse
l'heure de l'hirondelle ne passe qu'une fois dans l'année

l'hirondelle avec ses jolies ailes vole
au-dessus de l'aurore qui scintille
elle ne la contourne pas, elle va, elle va
dans cette aurore et trouve l'or qu'elle m'apporte
ainsi parfois je vois de l'or dans les aurores

1 Concha Castillo est chorégraphe et marraine de Phaéton. Voir biographie p. 331 & Phaéton 2016 (Questionnaire de Proust). La publication des trois textes primés a fait l'objet d'une autorisation écrite des représentants légaux des lauréates, toutes trois mineures.

Deuxième Prix

Pyla Haeri, 9 ans

Une hirondelle se pose sur le banc des amants...

Une hirondelle se pose délicatement
sur le banc des amants.

Elle regarde autour d'elle
puis déploie ses grandes ailes.

Vers un saule, elle prend son envol
et atterrit en Mongolie...

... puis, au Canada, elle dit :
« bonjour » aux oies !

Au Japon, elle passe sous les ponts
et plane des collines aux montagnes divines.

Sur les quais de Bordeaux,
Elle contemple les bateaux.

...

Elle a tout exploré !
Même les forêts hantées.

Et pour finir ce générique,
elle se pose en Afrique.

Une hirondelle se pose délicatement
sur le banc des amants...

Troisième Prix

Anja-Hélène Bergouignan, 9 ans

L'hirondelle voyageuse

L'hirondelle
voyageuse
traverse
les plaines et les déserts.

Elle vole au-dessus des océans
dépasse toutes les mers.

Ses plumes bleues-nuit
la protègent de la pluie.

Elle attrape les rêves des enfants
pour les porter dans le cœur des gens.

L'approche / Seule (inédits)

Pierre Launay

Pierre Launay, né en 1993, est étudiant en droit à l'Université de Lyon III. Passionné depuis toujours par les arts et la littérature, il affirme que « son élan d'écrire des poèmes est un besoin vital ».

L'approche

Sur le promontoire sublime
Où le dégoût n'est qu'or
Où les maux sont diamants
Les peines ciel évasif
Je bâtissais le pont
Pour te rejoindre
Les environs changeants
Soufflaient atrocement
Un vent de tempête
Composé de murmures amoureux
Tu étais fragile
Moi tremblant
Nous étions comme ces feuilles
Qui meurent ensemble
Pour paver l'existence
D'éclats éloignés

Seule

Des lèvres dont les sons
Ont la résonance
Universelle
Ce visage maladroit
Dont les défauts
Sont les splendeurs
Et des yeux
De milliers d'arômes
Avec un seul regard
Qui m'est adressé
Ce soleil sur ta bouche
Lanterne insubmersible
Rayonne sur les ruisseaux
Réchauffe les racines
Ta belle unicité
Donne à l'amour
Une promesse achevée.

À l'envers du buvard (extraits)

Madeleine Lenoble

Ces trois poèmes de Madeleine Lenoble sont extraits de son dernier recueil *À l'envers du buvard* (éd. Fédérop, coll. Paul Froment, 2018).

[...]

Si la brume persiste à masquer le soleil, je marcherai jusqu'au bout de l'allée déserte...

... je noierai mes yeux dans les feuilles d'or du gingko biloba...

... je marcherai jusqu'à la trouée de bleu et je verrai la vie en ocre, en roux, en rouge, jusqu'au soir, à l'heure où vont s'allumer les bougies sur le Canal Saint Martin, là-bas, si près de mon cœur...

...

J'ai vu une tapisserie de vigne vierge accrochée sur le mur d'une maison et des pins s'étirant pour toucher le bleu du ciel.

J'ai vu les ors des feuillages bousculant les derniers verts et des boules de houx rouges comme sur les cartes de Noël.

J'ai vu les animaux prisonniers derrière des grilles et un cygne noir en liberté surveillée qui picorait son ombre.

...

Dans le parc, du côté des balançoires, un petit garçon a choisi avec beaucoup de précaution les plus belles feuilles qu'il m'offre en bouquet avec son prénom.

C'est l'heure des chiens qui ressemblent à leurs maîtres mais qui ont envie de voir plus loin que le bout de leur laisse. Les écureuils inquiets sont au plus haut de l'arbre, là où ça balance, plein ciel.

Les souffleurs de feuilles nous empoussièrent avec leurs machines à déplacer la beauté, à en faire des tas de futures pourrissures.

Le petit garçon rit aux éclats sur la balançoire.

[...]

La libellule

Paul Leuquet

Peintre, graveur, dessinateur, comédien, Paul Leuquet est aussi poète. Il a illustré et publié de nombreux ouvrages dont *Divers jeux rustiques de Du Bellay*, *Images de Bordeaux*, *Monsieur Dubois ou les mémoires de mon ombre*, *Avez-vous des nouvelles de Monsieur de la Pérouse*, *Des pas et des chemins* (avec notamment Michel Suffran et Thierry Metz). Son poème *Libellule* est extrait du livre *Images de la nature* (gravures au burin et textes, préface de René Huyghe de l'Académie Française et Conservateur en Chef du Musée du Louvre, éd. G. Delteil 1970). Leuquet est « présent » au Musée Henri IV de Pau et au Musée des Beaux-Arts de Bordeaux, sa ville natale. On peut également admirer, au Musée Picasso d'Antibes, un portrait du maître espagnol qui était, au témoignage de l'académicien Maurice Rheims, très admiratif du travail de Leuquet. Michel Wiedemann est l'auteur d'une biographie de cet artiste exceptionnel dans un catalogue intitulé *Mémoire et imaginaire* (exposition en 2007 au Prieuré de Saint-Loubès et au Moulin de Bassanne).

Aux longs soirs de chaleur, quand l'insecte bourdonne,
Quand le vent n'écrit rien sur la page des eaux,
Et, dans l'ombre des bois, les oiseaux se retirent,
Que la nature vibre des ivresses du feu ;

Éventail vivant en d'invisibles mains,
Ayant gainé son corps dans un collant de bronze,
Exprimant la beauté et l'angoisse de vivre,
Sur l'étang recueilli telle une bible d'or,

Chant d'adieu,
Opéra du crépuscule,

Elle danse ses ballets de lumière et de mort.



Le Roi de la nuit

Paul Leuquet

Gravure inédite au burin*

*Le burin est un outil utilisé en « taille douce »
pour réaliser des gravures à la ligne.
Ce terme désigne aussi la plaque gravée par cet outil
et les impressions qui en sont tirées.

Comment écrivez-vous Bordeaux ? (Saint Michel, extrait)

Naly Razakandraïbé

Après des études en sociologie, Naly Razakandraïbé a commencé à écrire... Il vit à Bordeaux dont il a écrit un *Guide secret* (éd. Ouest-France, Rennes, 2012) après avoir publié, en 2007 (éd. Cairn, Pau), *Et vous, comment écrivez-vous Bordeaux ?* Naly Razakandraïbé y rend un hommage critique à une ville dans laquelle il vit.

[...]

Ici est un ailleurs dans la ville....

...

Il y a plus de vie sur cette place que dans toutes les imaginations. À l'image du Portugal où les Lumières ont inspiré un poème plutôt qu'une constitution, Saint-Michel est une place de poésie épique en versions originales où se dit un envers de la ville. Un festival de la parole y a d'ailleurs aussi pris place comme la statue d'Ulysse Despau, qui compte parmi les conteurs, a retrouvé la sienne après un séjour au Jardin Public où sa présence a dû interroger quelques bonnes familles.

À Saint-Michel, on commerce donc dans tous les sens et tous ses synonymes. Échange, de populations et d'avenirs. Négoce, en tout genre, gros et détail. Trafic, dans tous les coins et d'improbables destinations. Achat, vente : de quoi vivre et survivre. Circulation, des humeurs sanguines et colorées dans des venelles mal éclairées. Transit, tout ici passe, se digère, les appétits nomades comme les destins. Transport d'allégresse d'une bonhomie ambiante qui allège les fardeaux. On est ici ailleurs, disais-je. Il manquerait la banque ? Mais il y a les secrets de chacun. Et le change ? Tout le monde veut ici le donner. Mais fermons le dictionnaire, ouvrons les yeux et les oreilles.

Chaque matin, il y a là un marché. Des puces et de la fripe, des bricks et de la broc' en semaine. Du gras et des légumes le samedi, et le gratin, le dimanche. À chacune de mes escales, mon imaginaire se nourrit des rimes des bouts de vie que s'échangent ces petites troupes d'hommes sur ce champ de palabres, entre les stands des brocanteurs et revendeurs divers de bouts de machins et de bouts de chose. Le bruit de la vie est ici un régal. Et plus que de la soupe au chou, de la garbure ou des tortillas, je bois la récitation du menu que déclament dans une prose chuintée les jeunes serveuses espagnoles ou portugaises des restaurants de ce quartier. Si les cuisines persistent, les accents doucement se perdent.

Dans ce bouillant fatras, je progresse à mots découverts dans la vibration foraine et jubilatoire de l'étrangeté des langues. Une vibration sans cesse dans l'aigu et quelques diphtongues. Il s'en parle une, plus verte encore que la queue du poireau ou que le pied de menthe, c'est le bordeluche. Une langue pleine en bouche qui pourrait

être la langue officielle de « Bordo » si elle ne disparaissait pas avec la pittoresque population primitive du lieu. J'aime croire que la vingtaine de marchands à charrette et des quatre saisons éparpillée dans la ville sont les descendants exilés de Cadichonne et Mayan, figures gouaillantes des Capucins.

Un autre commerce a fait la richesse de la ville. En d'autres temps et d'autres mœurs, depuis les quais de Saint-Michel, des capitaines d'équipages mieux armés que moi aujourd'hui, de babioles et verroteries, ont entrepris presque mille voyages vers le Sud et les côtes africaines. Et plus au Sud encore, certains jusqu'à ma Grande Île.

Revenant à mon tour de Saint-Michel avec quelques babioles et verroteries discutées peut-être avec des descendants de ces capitaines, je ne peux m'empêcher de penser que le commerce triangulaire a la même dénomination géométrique que le quartier le plus commerçant et huppé de la ville. Cette Cité qui, en son temps, aurait pu être la capitale d'un Empire colonial, accueille à Saint-Michel tout un monde exotique, dans un décor de Cour des Miracles.

« Bordo » est de tous les exotismes et attend son avenir au coin du métissage. Mais ce n'est pas cette ville que les touristes explorent, ce n'est pas elle qu'on expose non plus. En s'épelant comme on le dit, « Bordo » est telle que l'écrirait un pitchoun qui n'a pas encore bu de vin. Ce qui ici tient de la gageure ! Mais voilà, dès qu'il aura mis la coupe aux lèvres, à l'âge de raison, il saura que cette écriture n'est pas correcte. [...]

Poste restante : Alger

Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes (extrait)

Boualem Sansal

Boualem Sansal est né en 1949 en Algérie. Ingénieur de l'École Polytechnique d'Alger, il est également docteur en économie. Haut fonctionnaire du Ministère de l'industrie algérien, ses prises de position critiques pour la liberté et contre l'islamisme lui valent, en 2003, une mise à l'écart de l'administration. Il prend alors le temps d'écrire un premier roman *Le Serment des barbares* qui connaît un vif succès.

Auteur de *L'enfant fou de l'arbre creux*, *Dis-moi le paradis*, *Harraga*, *Le village de l'Allemagne* (ou *Le Journal des frères Schiller* – Prix de l'Académie Royale de Belgique 2008), *Rue Darwin*, *2084 : la fin du monde* (Grand Prix du Roman de l'Académie Française en 2015), *Le train d'Erlingen ou la métamorphose de Dieu...*, il est aujourd'hui un des plus grands écrivains francophones (Prix du Premier Roman 1999, Prix Edouard Glissant 2007, Grand Prix RTL-Lire 2008, Grand Prix de la SGDL, Prix de la Paix des Libraires Allemands 2011, Prix du Roman Arabe 2012, Grand Prix de la Francophonie de l'Académie Française 2013, Prix International de la laïcité 2018). Outre des contributions artistiques, scientifiques, techniques (*La combustion dans les turboréacteurs* par exemple !), Boualem Sansal a également signé des nouvelles (dont *La voix*, *La femme sans nom*, *La vérité est dans nos amours perdues*, *Homme simple cherche événement heureux*, *Tous les bonheurs ne valent pas le déplacement*, *Ma mère*) et des essais (*Petit éloge de la mémoire*, *Gouverner au nom d'Allah*, *L'impossible paix en Méditerranée* avec Boris Cyrulnik).

Poste restante, Alger : lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes (éd. Gallimard Folio, n° 4702, Paris, 2008) est un pamphlet censuré en Algérie. Boualem Sansal, avec de vifs accents poétiques, a pris la plume pour écrire la soif de liberté des « Méditerranéens d'Algérie ».

Alger, le 1^{er} janvier 2006

Le prix du silence

Sœurs et frères, Mes chers compatriotes, Mes bons amis,

Au fond, jamais nous n'avons eu l'occasion de nous parler, je veux dire entre nous, les Algériens, librement, sérieusement, avec méthode, sans *a priori*, face à face, autour d'une table, d'un verre. Nous avons tant à nous dire, sur notre pays, son histoire falsifiée, son présent émiétté, ravagé, ses lendemains hypothéqués, sur nous-mêmes, pris dans les filets de la dictature et du matraquage idéologique et religieux, désabusés jusqu'à l'écoeurement, et sur nos enfants menacés en premier sous pareil régime.

C'est bien triste. Et dommageable, le résultat est là. Une vie entière est passée, deux peut-être, davantage sans doute, et encore nous nous taisons, chacun dans son coin, avec chez certains, toujours les mêmes, nos grands dirigeants, perchés au-dessus de nos têtes, cet insupportable mépris au coin des lèvres qui est leur

marque de fabrique, souriant à la ronde à la manière de ces vieux crocodiles qui tournent inlassablement autour du marigot, la gueule ouverte, l'œil inhumain, la queue prête à fouetter.

Il y a longtemps, trop longtemps on va dire, que nous ne nous sommes pas parlé. Comment mesurer le temps écoulé si personne ne bouge, si rien ne vient, si rien ne va ? Constaté l'arrêt est un progrès, cela implique cette chose banale et fantastique que quelque part, quelqu'un, un jour, vous, moi, un autre, a dû s'entendre dire : « Dieu, où en sommes-nous après tant d'années livrées au silence ? » ou simplement : « Que se passe-t-il en ces lieux ? » Terribles questions. Des hommes sont morts sans savoir, et d'innombrables enfants arrachés à la vie avant d'apprendre à marcher, et des villes entières, qui furent belles et enivrantes, ont été atrocement défigurées. Le nom même de notre pays, Algérie, est devenu, par le fait de notre silence, synonyme de terreur et de dérision et nos enfants le fuient comme on quitte un bateau en détresse. Et combien de touristes l'évitent à toutes jambes ! La beauté de nos paysages et notre hospitalité légendaire ne font pas le poids devant les mises en garde des chancelleries et les alarmes insoutenables des médias et des ONG. Nous voilà seuls, à tourner en rond, ressassant d'antiques lamentations.

Mais peut-être aussi avons-nous cessé de nous parler parce que personne n'écoutait l'autre. La rumeur galopante, l'ivresse du vide, le bourdonnement lancinant de nos rues, l'imposante étroitesse de nos grands esprits, les flonflons, les prêches, les harangues, les crises, les terrorismes, les détournements et les famines qui ont décimé plus que l'économie ne l'autorisait, les pénuries qui ont occupé nos vies si courtes, les corvées d'eau, les deuils, les queues devant les juges, le regard hypnotisant des surveillants ont leur part d'explication dans notre aphonie, c'est vrai. Combien excusables sommes-nous de ne pas savoir parler et courir à la fois ! Pense-t-on à tirer des plans sur la comète lorsqu'on est assailli par le malheur au quotidien et que la grande affaire, la véritable urgence, la ruse de chaque instant, consiste à échapper à la mort, à tromper le bourreau, à se garder des catastrophes, à contourner les plantons, à gagner du temps tout simplement. Je parle de la mort en général, et du temps qui nous fut imparti pour vivre, la mort de l'homme dans sa chair, son âme, sa mémoire, ses pauvres lendemains, mais aussi du reste, le cadre de vie, le quartier, le dernier refuge, les valeurs, les institutions, pendant que ceux-là, perchés au-dessus de nos têtes, souriant avec plus de cruauté et de fatuité, les tartufes, les pieuvres, les jusqu'au-boutistes, s'emploient à détruire en ces terres jusqu'aux mythes fondateurs du genre humain. Ils ne se gênent pas pour le dire : ils sont nés avant nous, les Beni Adam, les Fils d'Adam.

Pourtant, nous eûmes des moments de répit, et de grâce, et certainement plus que d'autres peuples, bien moins lotis que nous. Pauvre Rwanda, pauvre Kaboul, pauvre Tchétchénie, pauvre Haïti, où le malheur se dissipe dans les brumes de l'éloignement. L'Algérie, c'est autre chose, elle est là, au cœur du monde, c'est un grand et beau pays, riche de tout et de trop, et son histoire a de quoi donner à réfléchir : mille peuples l'ont habitée et autant de langues et de coutumes, elle a bu aux trois religions et fréquenté de grandes civilisations, la numide, la judaïque, la carthaginoise, la

romaine, la byzantine, l'arabe, l'ottomane, la française, elle a guerroyé tant et plus, ses cimetières regorgent de noms exotiques, ses campagnes, ses montagnes et ses cités sont riches de vestiges fabuleux, et encore n'a-t-elle pas fini de se recenser et de se connaître.

Et voilà qu'aujourd'hui, nous en sommes là, hagards et démunis, immobiles et penauds, n'ayant plus rien à renier ou à aimer. La surprise, le vertige, les entourloupes à l'entame de chaque nouvelle ère, le suspense haletant du feuilleton, je ne vois pas une autre explication à notre silence. Je ne dis pas lâcheté, nous n'avions ni arme, ni galon, pas même un peu de cette folie ardente qui agite les désespérés du bout du monde, pour renverser la table et prendre le micro. Quand on est sans voix, on est lent à la détente. Il y a aussi que nous sommes des hommes de paix, la nature nous a faits ainsi, patients et crédules, parfois versatiles et insoucians, et le cas échéant, futiles et chatouilleux.

Le mal a submergé le bien sous nos yeux, rien n'est plus tragique.

[...]

Cascatas em sonho / Sources en rêve

Ana Rossi

L'écriture d'Ana Rossi s'appuie sur ses expériences de vie dans deux langues : le portugais du Brésil et le français. Elle est l'auteur de plusieurs livres de poésie : *Nous la mémoire, Histoires graphiques premières, Éternels chemins éphémères*. Cf. biographie p. 360.

Cascatas em sonho

Cascatas em sonho
os arquétipos se movem
complexos
finos e grosseiros
que vivem em mim
em nós

na ponta da pluma
dourado
sol lunar sai por meus dedos
diamantes em escritura
que desperto
das folhagens de meu ser

o olhar voltado para
o hoje
olho o ontem
minhas cicatrizes
pertença ao clã das cicatrizes
minha idade

no despertar do dia
dia sou
no anoitecer da noite
noite sou
lunar ameno
lua serena

ela sabe que vou

Sources en rêve

Sources en rêve
les archétypes bougent
complexes
fins et grossiers
qui vivent en moi
en nous

sur la pointe de la plume
dorée
soleil lunaire sort par mes doigts
diamants en écriture
que j'éveille
des feuillages de mon être

le regard tourné vers
aujourd'hui
je regarde hier
mes cicatrices
j'appartiens au clan des cicatrices
mon âge

au lever du jour
jour je suis
au coucher du jour
nuit je suis
lune amène
lune sereine

elle sait que je vais

Le chemin se dévale...

Joëlle Thienard

Joëlle Thienard a publié deux recueils de poèmes : *À vol d'oiseau* (éd. St. Germain des Près, 1989) et *Paroles de silence* (éd. L'Harmattan, 2011). En 2014, *La dernière chance* (éd. Forgeurs d'étoiles) est son premier roman. Ce poème est extrait du numéro 2018 de la revue annuelle « Atelier de Poésie de Cognac ».

Le chemin se dévale
clair sur les cailloux,
bordant les ombres pâles
des arbres qui s'y reflètent.

Il serpente et dessine
une aventure
un signe
regardant
les courants, les nuages
de l'eau qui s'époumone.

Le chemin qui serpente
a les allures du vent.

La fable de l'arbre

Berengère Thomas

En 2009, la poétesse Bérengère Thomas a fondé la revue *L'Actualité Verlaine* et l'association *Les Amis de Verlaine*. Grâce à sa détermination, *La Maison de Verlaine*, lieu de naissance du poète à Metz, a ouvert ses portes en septembre 2012 (Maison de Verlaine, 2 rue Haute-Pierre, 57000 Metz). Comme le Musée de Junville dans les Ardennes, cette *Maison*, qui gère un fond documentaire très important, est un des rares lieux de mémoire consacré à Paul Verlaine (1844-1896). Bérengère Thomas y coordonne l'activité culturelle et pédagogique parallèlement à son métier d'enseignante passionnée d'éducation musicale. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages poétiques dont *Le regard des mots*, *Par la fenêtre ouverte*, *Voyage aux îles de l'exil*. *La fable de l'arbre* est un poème extrait du recueil *Les insolitudes* (2014).

J'étais ton frère sur parole,
Un arbre doué de sagesse
D'un bois robuste et centenaire
D'un bois vivant et solidaire.
J'ai fait ta force et ton histoire
Et la flambée dans la nuit noire.
D'une ombre fraîche et bienfaisante
D'un tronc cerclé en bonne plante.
J'étais ton frère en voluptés,
Ce meuble parfait, bien monté.
Cet outil facile à manier
Ce beau présent pour un marié.
J'étais ton frère, charpentier
D'habileté et de métier.
Le corps glorieux d'un brocart
Prenait un nom dans l'œuvre d'art.
Ce fut le feu et puis le vent
Qui ravagèrent notre peuple.
En tourbillons de cendres blanches,
Ainsi, ton corps périt en neige.
Et l'arbre pétri de néant,
S'épancha dans le firmament.
Dispersée en poussière d'or,
La vie se changea en mort ...
Il fallut attendre longtemps, sans doute,
Le jour où, au cœur d'une goutte,
Le cercle du vivant, content,
Chuchota sa révolte au vent.
La terre se gonfla d'espérance,
Le ciel se posa en silence

Au-dessus des montagnes denses.
Puis, une main géante
Traversa les nuages, suppliante.
Enfin la pluie tomba, incessante,
La bonne pluie de mai, courante
Sur l'humus. Une fleur odorante
Perça sur sa joue, puis, une autre suivante.
Et l'arbre qui enchante
S'éleva vers la Lune dominante,
Et lui tendit ses bras...
Et tout recommença.

Acorrolado - Claquemuré

Jorge Vargas / Patrick Quillier

Jorge Vargas, né en 1990 à Armería (État de Colima, Mexique), est photographe, réalisateur de courts métrages et poète. Pour Patrick Quillier, traducteur de ce « poème sans titre », Jorge Vargas est « une des voix les plus authentiques et les plus puissantes de la nouvelle génération d'écrivains mexicains ». Jorge Vargas a publié, en 2019, *Pueblo quieto (Paisible village)* aux éditions Wallâda, (avec le recueil *Sang et cendres* de son compatriote César Anguiano, in *Cancionero des temps obscurs*). Jorge Vargas parraine la revue Phaéton au Mexique.

Patrick Quillier, après avoir été professeur de Lettres Classiques au Portugal, en Autriche, en Hongrie, enseigne la Littérature Générale et Comparée à l'Université de Nice. Il est le traducteur de nombreux poètes dont Eugénio de Andrade (éd. La différence, 2002) et Fernando Pessoa (coll. La Pléiade, 2011). *Voix éclatées (de 14 à 18)*, son dernier ouvrage publié aux éditions Fédérop, en 2018, a obtenu le Prix Kowalski de poésie de la ville de Lyon.

Escribo

Entre el sol y la carne

Desde la desgarradura de la tarde

Cuando el último pájaro

Canta en un árbol.

¿ De qué sirve lo que escribo ?

¿ Por qué insisto en acabarme

en estas palabras ?

En este oficio que no es mío.

Cansado de existir a medias penas

A *mediambre*

A media luz

Acorralado

Enfurecido con mi canto

Con mis ojos miopes.

Cansado de escribir sólo para no llorar

De ser el siempre soñador

El separado de quien cerrará mis ojos

A la hora de la hora

El sin manos para empujar al mundo

Y salvarlo

El niño precoz

El joven burlado

El sirve para todo y para nada

El que cree que la ternura sirve para algo

El del rabioso seguir viviendo
El que ahora se acaba también de punta a punta
En la tristeza.

¿ Bajo qué fosa clandestina
Han dejado nuestros sueños ?

* * *

J'écris
Entre le soleil et la chair
Depuis la balafre du soir
Quand le dernier oiseau
Chante dans un arbre.

À quoi sert ce que j'écris ?
Pourquoi persister à finir
dans ces mots ?
Dans cet office qui n'est pas le mien.
Fatigué d'exister à contre-tourment
À *contre-faim*
À contre-jour
Claquemuré
Exaspéré par mon chant
Par mes yeux de myope.
Épuisé de n'écire que pour ne pas pleurer
D'être le rêveur sempiternel
Le séparé de qui me fermera les yeux
À l'heure de l'heure
Le sans main pour contenir le monde
Et le sauver
L'enfant précoce
Le jeune que l'on raille
Le serviteur bon à tout bon à rien
Le gars qui croit que la tendresse sert à quelque chose
L'acharné d'une survie rageuse
L'homme qui sur le champ finit au bout de son rouleau
Dans la tristesse.
Au fond de quelle fosse clandestine
Ont-ils laissé nos rêves ?

Dix lettres du Docteur Claude Jeangirard,

un grand psychiatre au décours des années 50 et 70 du siècle dernier

André Gallet

L'auteur de cet hommage, André Gallet, né en 1946, Inspecteur de l'Éducation Nationale Honoraire, appartient au Laboratoire *Forme et Représentation en linguistique et littérature* (FORELL - EA 3816) de l'Université de Poitiers. Les dix lettres du Docteur Jeangirard sont publiées ici avec l'amicale autorisation de Mme Esther Jeangirard que Phaéton remercie bien chaleureusement.

29, RUE DE LA MAIRIE
41500 COUR SUR LOIRE
TÉL: (154) 46.84.54

2 Février 2011.

Bien cher ami, me l'avez-vous vu
mon injuste silence? De l'oubli, de la
lâcheté, de la fuite, de la
nécessité bulgare. J'aurais fait tout
tant et si vite vos lettres à Poitiers,
ce me rassurer à la vitesse qui
nouveau avec beaucoup de travail.

Souvent, nous à l'abri d'un charbon?
Est-il naïf à l'espèce, comme de l'Espèce
moisson à la militerie et non à la rage?

L'aphasie et la psychiatrie de vous
chaque fois consultable et sa lecture -
C.A.F.D., mais il n'y a pas de mots pour
la lire. "Transférer" au lieu de
"claire", symptôme de l'écrit actuel:
la transférer échappe au regard, il n'est pas.
la clarté s'obtient à la lumière
particulière ce qui est.

À bientôt. À notre amitié!

C.J.

« Quant à ses dernières paroles sans doute... »
« Un écrivain se reconforte comme il peut de quelque injustice du sort. »

P. Valéry.

Fondateur de La Chesnaie, clinique de Chailles, dans le Loir et Cher (l'une des trois institutions lacaniennes à l'époque) en 1955 (il était accompagné de Toscaies, - il prononçait ainsi à l'espagnole le nom de F. Tosquelles, réfugié espagnol, - et de G. Daumezon), le Docteur Claude Jeangirard, élève de Henri Ey, avait été l'un des promoteurs avec Jean Oury de la psychothérapie institutionnelle. Membre de l'École freudienne de Paris, ami des Surréalistes, il me disait au téléphone, en 2014, qu'il avait connu Lacan quand il était économiste à la salle de garde de Sainte-Anne avec Perrier, Leclaire et Granoff.

Le 20 janvier 2007, je lui parlais à La Chesnaie de la clinique psychanalytique : le praticien fait partie du tableau, est à l'intérieur du champ opératoire. Il me répondit : « *On est aussi dans le délire ; ils donnent une réponse dont ils pâtissent.* » (Les patients ? les analystes ? il est clair qu'ici, par l'emploi de ces indéfinis, le docteur n'a pas voulu trancher ; c'est là sa signature.)

Je me flatte d'avoir été pendant des mois l'un de ses derniers interlocuteurs au téléphone [« Il parlait aussi volontiers à moy qu'à nul autre »]¹, alors que la maladie le handicapait cruellement sur le plan moteur, ce qui n'oblitérait en rien ses grandes facultés intellectuelles et son élégance naturelle. [« Si vous trouvez que j'ay voulu mettre en compte ses propos plus légers & ordinaires, je l'ai fait à escient. Car estant dits en ce temps-là et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier témoignage d'une âme pleine de repos et de tranquillité... »].

Je garde en mémoire l'admonestation qu'il me fit un jour où, sottement, j'associois à la liberté qu'il réservait à ses malades dans sa clinique, un grave accident qui y était advenu en 2015 : « *Alors que je me suis toute ma vie -crevé le cul- à démontrer le contraire !* »

Le beau livre d'entretiens qui vient de paraître aux Éditions des Crépuscules sous le titre *Une parole juste, de temps en temps, a des effets* (entretiens réalisés en 2009) a le grand mérite de mettre en lumière les réponses du grand homme qui, toujours, s'applique à fonder le questionnement de ses interlocuteurs.

1 Les citations entre crochets sont de Montaigne (*Lettre à son père*, 1570).

C'est, en tout cas, un livre qui lui ressemble, et c'est là ce qui compte, par rapport à cet homme qui semble avoir supporté au long de sa vie le *transfert* dont il était l'objet sans trop en souffrir.

On comprend que ce ne fut pas pour moi une chose simple (mais pourtant évidente et rare) de me trouver avec lui « embarqué », selon le mot de Pascal, dans un dialogue téléphonique que ses difficultés d'élocution lui rendaient pénible à la fin, avec cet homme que je vénérerais et que j'avais souvent rencontré (alors qu'il était très âgé) dans son bureau de La Chesnaie ou au cours de promenades dans le parc à partir de la fin des années 90.

C'est de cette époque que date notre correspondance. Je lui adressais mes livres et il me répondait avec la grande générosité qui fut sa marque.

Je me souviens avec émotion du message qu'il m'avait laissé le soir de l'élection présidentielle sur mon répondeur, le 4 mai 2017 à 19 heures : « *Quel soulagement ! Je ne croyais pas que ça pouvait être si oppressant d'être saisi par une telle menace de sauvagerie et de primitivisme. Voilà. J'avoue que je vois la vie autrement maintenant, ce qui me reste de vie possible avec mes misérables restes de mobilité. Voilà.* »

Trois mois plus tard, le 26 août 2017, je le trouvais au téléphone en pleine forme morale. Il lisait Maxime Du Camp et Flaubert dont il appréciait l'harmonie et la force psychique (*Le voyage de Bretagne*). Nous parlions du Président et de B. Macron. Il appréciait la démarche européenne (« *c'est pourtant simple !* »).

Je lui avais parlé de S. Goulart à propos de la « *loi d'oubliance* » et nous avions évoqué l'Algérie (« *Rien n'est réglé* »). Il avait apprécié aussi la position de Macron à Alger. Il me disait que les criminels de guerre n'avaient pas été jugés. Le soir je lui avais adressé R. Char, *Seuls demeurent* (1945), avec joie et aussi mon texte sur Derrida.

Lorsque je ne pouvais le joindre au téléphone, je lui laissais un message, et c'est ce que je fis à la veille de sa mort en le priant d'accepter l'expression de mon fidèle souvenir, de ma profonde reconnaissance, et de mon affection. C'était ainsi la formule que je lui destinais à chacun de mes appels. Il m'avait dit un jour : « *respect, non ; affection, oui.* »

Le lundi 25 juin 2018, à 10h 32, je recevais sur mon portable un SMS de sa fille Constance qui m'annonçait sa mort le matin même à 5h45 [« *il était paisible* »]. Prenait ainsi fin pour moi un dialogue instauré 23 ans plus tôt avec cet homme vénérable que j'avais rencontré 47 ans auparavant. Je présentai deux jours plus tard mes condoléances à la jeune femme qui me répondit : « *J'accepte* ». C'était

là le mot que son père défunt m'avait adressé quelques mois plus tôt lorsque je l'avais prié d'accepter ma dédicace pour ma conférence de la bibliothèque de Bordeaux sur Derrida.

Dans son grand âge, il supportait mal son handicap et il me disait le 14 octobre 2017 qu'il devait passer trois jours dans une maison de repos à Chailles, « *pour soulager [sa] femme.* » Il se plaignait des soignants « *qui sont tyranniques et me trouvent tyrannique.* »

Je comprenais le désarroi de ce vieil homme qui, à deux pas de là, avait fait construire dans la forêt, un peu à l'écart du château, la bibliothèque où il me recevait entouré de livres. Je lui avais porté un jour *l'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas A Kempis (Trepperel, 1512) et il m'avait demandé : « *Croyaient-ils encore au Jugement dernier ?* »

Dans son bureau du château, au rez-de-chaussée, il m'avait montré une fois avec fierté une photo de lui à La Chesnaie, en compagnie de Stéphane Hessel, et nous allions souvent marcher dans le parc où il avait rétabli un labyrinthe arboré, avant d'aller déjeuner dans la rame de train qu'il avait installée là. Devant le château nous admirions la perspective et l'horizon qu'il se flattait d'avoir préservé en faisant interdire toute construction. Il me disait au téléphone le 9 septembre 2017 à 17 h 15, alors que j'évoquais la perspective dans le parc du château et son livre avec Will de Graaf sur la troisième dimension : « *Votre souvenir me fait chaud au cœur, mais pour moi c'est une nostalgie.* »

Il était, dans les années 70, accompagné des Docteurs Rappaport, Renault et Sabéran. Il avait beaucoup construit à La Chesnaie, accompagné par deux grands architectes, Boiscuiller et Kroll.

Il m'avait aussi fait découvrir sa collection de voitures anciennes qu'il se disait en mesure de démonter, au moins les modèles antérieurs à 1990. Mais je m'avoue avoir été ce jour-là un piètre admirateur. Il relate avec humour dans son livre d'entretiens qu'un jour le Préfet le convoque pour lui dire : « *Docteur, vous avez traversé au volant de votre Hispano-Suiza la Chaussée Saint-Victor à deux heures du matin à 152 km/heure.* ». C'était vraiment une autre époque...

Il invitait encore au début des années 70 ses « pensionnaires » à pousser sa *Corvette* bleue dans les allées du parc pour la faire démarrer. Plus tard, le 12 janvier 2015, après les attentats, il me disait au téléphone : « *Ce qui est à craindre, c'est que la Police n'en profite pour accroître son emprise sur la société. Ils sont en embuscade.* » Langage que ne comprendraient plus les jeunes géné-

rations, mais qui était naturel chez cet homme ayant atteint sa maturité après-guerre et épris du souffle de liberté des années qui ont suivi la Libération, liberté dont s'inspire son œuvre.

Cet homme qui avait contribué puissamment à abattre les murs de l'hôpital psychiatrique n'hésitait pas à confier le volant de la fourgonnette de sa clinique à certains de ses patients, à leurs risques et périls. Les allées et venues étaient libres comme les entrées et les sorties. Il s'était entouré, refusant « les blouses blanches », de soignants de qualité (Claude Barrère, cadre des équipes, Jean-Claude Leclère et sa mère, Evelyne Voisin), qui participaient comme les malades à la vie de la clinique (travaux en cuisine et en forêt, atelier de mécanique, et même constructions architecturales – le « Boissier »). Il évoquait souvent la loi de 1838 sur les *asiles*, terme qu'il chérissait.

Je n'avais plus reçu de lui un quelconque écrit depuis son départ de La Chesnaie en 2011 (si ce n'est cette belle dédicace avec l'envoi des *Méditations métapsychiatriques* en mars 2013 : « à André Gallet, ce reflet de nos complicités, et toutes mes amitiés. »), mais ce fut pour moi un rare privilège et des instants heureux (un grand honneur aussi qu'il m'accorda comme ses proches) de pouvoir converser encore avec lui jusqu'à sa disparition. Le Docteur avait souhaité, avant sa mort, que me soit communiqué son livre posthume, et c'est avec joie que j'ai pu y retrouver en septembre 2018 la clarté de ses vues et un éclairage considérable de sa pensée et de son histoire personnelle, dans la confusion d'une époque qui préfère la « transparence » à la « clarté de ce qui est ».

Jamais aussi bien, qu'avec Claude Jeangirard, la psychanalyse n'aura été, comme le voulait Lacan, l'art de bien dire, une *bénédiction*.

Lettre I – 12 mars 1995 (le cachet de la poste marocaine est du 17 mars).

Marrakech le 12 mars

Cher Monsieur, « étrange », enfin au bon sens du mot, est l'aventure que vous me procurez. On choisit un livre pour la tranquillité qu'on espère là-bas. On s'y plaît et on s'y retrouve presque derrière les mots. Le livre refermé sur les genoux, on se rappelle qu'une note est renvoyée sur les ailes du désir. Et c'est vous qu'elle porte ! C'est le cadeau le plus « heimlich » qu'on puisse faire. Aucune mélancolie n'y résisterait.

*Merci, croyez-moi tout aussi amical que la fidélité de votre souvenir.
Votre Jeangirard.*

C'est là la première lettre qu'il m'écrivit, au dos d'une carte postale datée de Marrakech. Je l'avais prié d'accepter de lire *Poésie et Vérité* qui venait de paraître chez Jean-Paul Michel. C'est aussi la seule lettre que je reçus à la parution de ce livre – et c'était pour moi la seule qui comptait. Le texte qu'il évoque s'intitule « *Le semblant, le secret* », à la fin duquel on peut lire : « [...] *le secret de Maître Cornille, ce rien, mais ce rien celé, cette vérité dérobée, ce rien si l'on considère "ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes", peut nous apparaître, à la racine du langage et du symbole, comme le gond sur lequel tournent les ailes du désir*⁶. » (la note 6 était la suivante : « Je dédie au Dr Cl. JEANGIRARD ce texte écrit dans la maison de mon père). Le docteur se disait « *mélancolique* » et opposait la « *mélancolie* » à la « *xénopathie* », refusant le fourre-tout des « *troubles bipolaires* » dans la nosologie actuelle. Ce vocable de *mélancolie* lui était cher et il y recourait souvent.

Lettre II – 15 février 1997.

La Chesnaie, Chailles, L. en C.

Cher Monsieur,

Vos lettres sont de celles que l'on conserve près de soi, pour le plaisir. Et c'est ainsi que le temps passe comme si cette présence contenait elle-même la réponse, et l'on se réveille honteux...

Comme je le vois les effets conjugués de votre plume et de la tuchè font merveille, Lacan parlait de la « travaille ».

J'aurai toujours plaisir à vous lire et à vous voir, et je vous assure, cher Monsieur, de ma très vive considération.

Jeangirard

P.S. Il va de soi que mes vœux les plus chaleureux étaient inclus dans le « non-dit » susmentionné !

Le docteur parle ici de la *tuchè* qui sera pour moi quelques années plus tard l'un des thèmes de *Somme, c'est César*. « *Travaille* » fait bien sûr écho à « *trouvaille* ». Le non-dit est ici associé à l'absence de réponse qui n'oblitére en rien la présence.

Lettre III - (le cachet de la poste et du 8 janvier 1998)

Chailles le 5 janvier 1998

Cher Monsieur, la lecture de vos écrits est un bonheur, que je prends l'habitude d'attendre. Ils se mêlent au plaisir de lire Montaigne auquel vous me contraignez délicieusement.

Ainsi je ne sais plus saisir le moment où il conviendrait de vous remercier autrement que d'un silence dont je me flatte. J'espère que vous le savez rempli des sentiments que je vous exprime ici. Le calendrier y pourvoit, à vous dire tous les vœux que je forme pour vous et la poursuite de votre œuvre.

Votre, Jeangirard

Encore une lettre de vœux dont on saluera l'élégance.

Lettre IV - (le cachet de la poste est du même jour que la lettre).

La Chesnaie, Chailles, L. C.

Le 23 octobre 1999

Cher Monsieur,

C'est toujours avec émotion que j'entrouvre délicatement vos envois.

Il s'ensuit des moments tranquilles à rechercher dans le chaos du monde... pour y entrer comme il convient. J'y parviens en ce moment et vous en remercie.

Encore un aveu : j'ai commis un ouvrage en commun avec une collaboratrice « plasticienne » qui dirige plusieurs ateliers d'enfants à La Chesnaie et à Blois.

Je vous en livre le résultat en réclamant votre indulgence et en vous assurant de mes sentiments bien fidèles.

Jeangirard

Cette lettre accompagnait l'envoi de son livre qu'il venait de publier aux éditions Erès avec Will de Graaf : *La troisième dimension dans la construction du psychisme*. En dédicace à mon endroit, il écrivait : « à Monsieur André Gallet, écrivain, l'admiration d'un « amateur », 20 XI 99 ». Il devait publier avec elle, à la veille de sa mort, *Le concept de curiosité première*, titre intrigant, aux éditions des Crépuscules.

Dans ces livres, le Docteur développait la notion de *pulsion dromique* (l'être-parlant est appelé par l'horizon), qui lui semblait fondamentale. Quelques semaines avant sa disparition, je lui ai dit qu'il avait eu beaucoup de chance dans sa vie de connaître Will de Graaf ; il me répondit : « *Oui, tout à fait, une grande chance.* » Le Chaos du monde était l'un de ses thèmes favoris.

Lettre V – 10 avril 2001 (le cachet de la poste est du 13 avril 2001).

La Chesnaie, Chailles, L. et C.

Cher Monsieur, Votre bonne lettre m'a beaucoup touché, ainsi que l'envoi qui l'accompagne.

Je vous dis tout de suite que je serai très heureux de vous recevoir si vos pas vous portent sur nos rives.

Le cheminement du livre m'a bien intéressé. Je l'attends dans son achèvement. Quant au travail avec les enfants - heureux enfants - on assiste à la fabrication de la poésie comme à l'illustration de la Culture à l'état naissant. Cela mériterait une étude approfondie qui tienne compte de l'ensemble des circonstances qui l'ont produit. Peut-être en parlerons-nous quand nous nous verrons.

À La Chesnaie, j'ai transmis la direction à un de mes collaborateurs de longue date, tout en restant médecin pour me consacrer au développement d'une bibliothèque. Elle servira à ceux qui veulent approfondir le sens de notre travail commun.

*Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments attentifs et bien amicaux.
Jeangirard.*

Le livre dont me parle le Docteur est *Somme, c'est César* qui était en voie de réalisation. Je lui avais adressé un exemplaire de *Forêt de poèmes*, imprimé par M. Monti à Cognac, que j'avais fait réaliser dans mes écoles, chaque poème étant calligraphié en écriture romane et produit par des élèves du Cours élémentaire 2. Il m'apprend aussi qu'il a transmis la direction de sa clinique au Docteur Place (après 46 ans) tout en y restant médecin.

Lettre VI – (le cachet de la poste est du 12 septembre 2001).

La Chesnaie, Chailles, L. et C.

Le 10 septembre 2001

Cher ami, puisque vous voulez bien me demander un conseil d'amateur et pour autant que j'y connaisse quelque chose en matière d'édition, je verrais les choses ainsi :

Je ne vois pas qu'il y ait à supprimer toute une partie du texte, mais peut-être, pour souscrire à la légitime demande de l'éditeur, le remanier intérieurement afin de lui donner la longueur qui convient... Jugement de Salomon...

Bien votre, Jeangirard

Pour la publication de mon introduction à *Somme c'est César*, première reproduction en *fac-similé* de l'exemplaire des *Commentaires* annoté par Montaigne (Musée Condé / éd. William Blake), j'avais demandé son avis au Docteur, J. P. Michel ayant refusé la publication de la partie du texte consacrée à la *tuché*. Sa réponse rejoint celle que me fit J. Derrida (« Je crois que vous devriez publier l'ensemble du texte tel qu'il est, ce serait une triste amputation autrement »), à laquelle je me suis rangé.

Lettre VII – Non datée (le cachet de la poste est du 1^{er} juin 2005)

Cher ami, que vos textes sont beaux et tellement éclairants dans la confusion actuelle. J'emporte avec moi votre texte de Cadillac aux États généraux de psychiatrie à Montpellier. Afin de garder de la hauteur!

Votre C. J.

J'avais adressé mon petit livre, *Le Carré des fous*, un voyage à Cadillac, au docteur. Ce livre, qui avait été présenté dans les librairies parisiennes (Nicaise, Gallimard, La Hune) et qui comportait 40 dessins à l'encre de Chine de Micaëla Henich, n'avait reçu aucun succès auprès du public. Il m'avait été reproché d'avoir situé le « fou » en lieu et place de l'Autre. Il n'en a pas moins été reçu par l'Autre – comme en atteste sa lettre. Je puis ici me flatter d'avoir partagé ses vues.

Lettre VIII – Une lettre retrouvée

*Claude Jeangirard
le 20 octobre 2006
41 500 Cour/Loire*

Cher ami,

Comme le dit votre texte parfait le pêcheur est renvoyé au déchet.

En psychiatrie, l'usager, objet de la Haute Autorité de santé, est traité par l'établissement dont le modèle prescrit (en toutes lettres) est Toyota, puis jeté à la rue une fois usagé : παντα ρει [panta rei (Héraclite)]

Mon petit livre parle de cela, forcément. Ma colère est peut-être moins contenue que la vôtre. C'est l'âge!

Je suis heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez d'une liberté plus grande dont votre œuvre profitera. De mon côté, l'espoir de votre indulgence est mon seul rempart à votre reproche teinté d'une bien amicale inquiétude. Ne pas répondre est presque une violence. Il faut dire qu'il est des moments où ce que l'on projette de faire de plus agréable est repoussé par l'épuisement de l'urgence, violence elle-même.

Veuillez donc trouver ici, cher ami, l'expression de mes sentiments les plus fidèles. Jeangirard

Cette lettre est datée du 20 octobre 2006 ; je l'avais insérée dans son beau livre et qui est comme son testament spirituel : *Soigner les schizophrènes : un devoir d'hospitalité*, que le docteur venait de publier aux éditions Érès et qu'il m'avait adressé avec cette dédicace vraiment généreuse : à Monsieur André Gallet, avec l'expression de mon admiration pour son œuvre et de mon amitié. 20.10.2006. Je ne parviens pas à retrouver le texte dont me parle le docteur et que je lui avais adressé. Une nouvelle fois il évoque son silence qui n'aura jamais été pénible pour moi - et que la seule violence de sa disparition m'aura imposé.

Lettre IX – Janvier 2008 (le cachet de la poste et du 4 janvier 2008)

Cher ami,

Merci de vos bons vœux.

Les miens vous espèrent heureux de votre nouvelle situation, pleine d'activité créatrice et érudite.

J'ai pris « la retraite », ce qui ne change rien, et je reste à la clinique un peu « comme chez moi ».

À bientôt vous lire ! Votre Jeangirard

Je l'avais prié d'accepter mes vœux pour 2008. Je ne me souviens pas de quelle nouvelle situation il me parle. Il venait de prendre après 53 ans, sa retraite à l'âge de 83 ans. Effectivement, il continua longtemps à assurer à La Chesnaie des gardes de nuit.

Lettre X –

2 février 2011

Bien cher ami, me pardonneriez-vous mon ingrat silence ? Découragement, lassitude, perte de force, poids de la sottise publique. J'aurais pourtant tant aimé vous entendre à Poitiers et me ressourcer à la vigueur qui nourrit votre bienfaisant travail.

Sommes-nous à l'aube d'un changement ?

Est-il naïf de l'espérer, comme si l'espoir naissait de la mélancolie et non de la rage ? L'aphanisis de la psychiatrie devient clairement consubstantielle à sa nature. CQFD, mais il n'y a pas de mots pour le dire. « Transparence » au lieu de « clarté », symptôme du discours actuel : le transparent échappe au regard, il n'est pas. La clarté s'obtient de la lumière portée sur ce qui est.

À bientôt. À notre amitié !

C. J.

Cette lettre du docteur est sans doute l'une des plus belles qu'il m'ait écrites. Déjà âgé, (il avait 86 ans) il continuait à assurer des gardes de nuit dans sa clinique où le Docteur Place lui avait succédé. Il évoque dans les associations de cette lettre la lointaine époque (1946-1947) où il travaillait comme éclairagiste auprès de Dubillard à la *Maison des Lettres* (« J'avais inventé, écrit-il dans les *Enuretiens*, un système pour qu'on puisse faire aussi des éclairages qui suivent le texte dans son déroulement. »). Il avait 22 ans. Breton et Mandiargues assistaient aux représentations.

Je ne crois pas solliciter excessivement cette lettre qui parle de « lumière portée sur ce qui est », en établissant ce lien qui me touche beaucoup.

Cette lettre est pour moi son *chant du cygne*.

Bibliographie

Claude Jeangirard

- *La troisième dimension dans la construction du psychisme*, (1925-2018), Erès 1998 (avec Will de Graaf)
- *Soigner les schizophrènes, un devoir d'hospitalité*, Erès 2006
- *Méditations métapsychiatriques*, Petite capitale 2011
- *Le concept de Curiosité première*, Éditions des Crépuscules, 2016 (avec Will de Graaf)
- *Une parole juste, de temps en temps, a des effets*, Éditions des Crépuscules, 2018

André Gallet

- *Pour un René Char*, Bordeaux, William Blake & Co. 1995
- *Poésie et vérité*, William Blake & Co., 1995.
- *Le tour secret de Montaigne*, William Blake & Co. 1996.
- *Montaigne, À Messieurs, Messieurs les jurats de la ville de Bordeaux*, Bordeaux William Blake & Co. 1997.
- *É. de la Boetie*, Bordeaux, William Blake & Co. 1999.
- *Babel*, Bordeaux, William Blake & Co. 1999.
- *Montaigne, « Somme c'est César »*, première reproduction, en fac-similé, de l'exemplaire des Commentaires de César annoté par Montaigne, publié par André Gallet, Bordeaux, Musée Condé/William Blake & Co. 2003.
- *Qu'est-ce que la poésie ? Un semblant pour Paul Celan*, avec 7 dessins de Micaëla Henich, La librairie de Montaigne 2003 (chez l'auteur).
- *Le carré des fous*, avec 40 dessins de Micaëla Henich, La Librairie de Montaigne, 2005 (chez l'auteur).
- « D'Aumale à Payen, une archive », *Bulletin de la Société Internationale des Amis de Montaigne*, n° 52, 2010.
- « L'analyse de Montaigne », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2012.
- « La Mesnagerie de 1600 : un réemploi de 1570-1572 », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2012.
- « "D'un contraire biais" Montaigne lecteur de Plutarque et d'Amyot », *Bulletin de la Société Internationale des amis de Montaigne*, n° 58, 2013.
- « Un unicum de la veuve Trepperel », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2014.
- « Deux portraits photographiques inédits du docteur J-F Payen », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2015.
- « Montaigne théologien », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2016.
- « Corisande, Henri de Navarre et Montaigne », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2017.
- « La monographie botanique, (six lettres de Jacques Derrida), suivi de : Montaigne selon les trois temps de sa construction subjective », *Revue française d'histoire du livre*, SBC 2018.

Eduardo Propper de Callejón, Justo entre las Naciones

Juan Pedro de Basterrechea

(Traducción Ani Labat & Pierre Landete)

Ocho días en Burdeos

Entre el 18 y el 26 de junio de 1940, Eduardo Propper de Callejón, primer secretario de la Embajada de España en París, instalado en el Consulado General de España en Burdeos, firma sin parar visados de tránsito para los cientos, miles de refugiados que se agolpan a las puertas de la legación en una búsqueda desesperada por obtener el salvoconducto que les permita escapar de la deportación y la muerte. Entre los días 16 y 23 del mismo mes, el Cónsul de Portugal, Arístides de Sousa Mendes, hace lo propio en el Consulado de su país en la ciudad. Para salir de Francia, los refugiados necesitan ambos visados, el primero para entrar en España¹ y atravesar el país hasta la frontera con Portugal, el segundo para llegar a Lisboa y desde allí embarcar hacia América y la salvación.

Para muchos refugiados que habían llegado a Francia huyendo del imparable avance del Reich alemán, las únicas alternativas eran la ruta a América pasando por España y Lisboa o la detención y la deportación a los campos de concentración. Pero en tiempos de guerra conseguir los preciados visados, imprescindibles para atravesar las fronteras, se convierte en misión imposible. Únicamente los consulados de Portugal y España, contraviniendo órdenes de sus superiores, expiden los valiosos documentos en los convulsos días en los que el Gobierno de la Tercera República se ha trasladado a Burdeos escapando del avance de las tropas alemanas.

Tras la invasión de Polonia, en septiembre de 1939, Francia e Inglaterra declaran la guerra a Alemania en cumplimiento de sus pactos de mutua defensa. Sin embargo, completada la ocupación del país eslavo en poco más de un mes,

1 El contrario de lo que se ha dicho en algunas ocasiones, con un visado portugués no se puede entrar en España. Para ello es necesario un visado español.

nada parece suceder en el Frente Occidental. Durante seis o siete meses se mantiene una calma tensa, el periodo conocido como la *Drôle de guerre*, hasta que, el 10 de mayo de 1940, los alemanes lanzan su ofensiva. En poco tiempo, las tropas aliadas se van a ver rodeadas por los ejércitos alemanes que han invadido Bélgica simultáneamente por el norte, desde los Países Bajos, y por el sur, atravesando las Ardenas. Tras la retirada de una buena parte del cuerpo expedicionario británico en Dunkerque, las divisiones acorazadas dirigen su avance hacia el sur. Al ejército francés le queda ya poco con que oponerse y el camino hacia París queda más o menos expedito para los alemanes. El 10 de junio, el Gobierno de Francia decide retirarse a la ciudad de Burdeos por razones de seguridad. Desde hace días, miles de refugiados hacían lo propio alejándose de los frentes de batalla, tratando desesperadamente de poner tierra de por medio con los invasores.

Burdeos es un hervidero de refugiados. En pocos días su población pasa de 350.000 a 1.500.000 habitantes. La ciudad se organiza a las órdenes de las autoridades y de su alcalde, Adrien Marquet, para tratar de atender a las necesidades más básicas de la población y de los recién llegados. Muchos son franceses huyendo del frente que se desplaza inexorable hacia el oeste y hacia el sur, pero muchos otros son extranjeros que se habían refugiado en Francia escapando de la ocupación alemana y especialmente de las persecuciones contra los sospechosos de ser judíos, comunistas o gitanos. Primero de Alemania, donde desde la llegada de Hitler al poder, en enero de 1933, había comenzado el hostigamiento, después de todos los territorios que fue anexionándose el ejército alemán ante la pasividad de las potencias occidentales: Austria, el territorio de los Sudetes, Bohemia y Moravia, Memel, Polonia, Dinamarca y Noruega, Luxemburgo, Holanda, Bélgica...

Los refugiados comienzan a llegar a Burdeos desde el mes de mayo. Acceden al centro de la ciudad a través del *Pont de Pierre*, el único sobre el Garona. A partir de ese momento comienza para muchos una búsqueda desesperada para procurarse la huida. Los refugiados anónimos que huyen de la guerra y no tienen antecedentes ni son sospechosos de pertenecer a grupos de población perseguida por su ideología o por su religión son distribuirlos por las regiones vecinas, las Landas, *la Dordogne*, *Charente Inférieure*, etc. Es el caso de numerosos súbditos franceses, belgas y luxemburgueses que creían que una vez en Francia estarían a salvo de los alemanes. Otros refugiados, por el contrario, viven una situación crítica, si son identificados por las autoridades alemanas de ocupación, una vez establecidas sobre el terreno, serán deportados y enviados a campos de concentración y a la muerte. Éstos últimos necesitan imperiosamente salir del país y están dispuestos a recurrir a lo que sea con tal de procurarse una vía de escape. Se agolpan ante las sedes de las legaciones solicitando los anhelados permisos que les abran las puertas de la libertad, pero, como suele suceder a menudo en casos de conflictos humanitarios, la respuesta de las grandes democracias occidentales es absolutamente tibia, por no decir indiferente. En cumplimiento de las

órdenes remitidas por los distintos gobiernos a sus representantes en Burdeos, a donde se han trasladado la mayoría de las embajadas siguiendo al Gobierno de la República, las solicitudes se tramitan con desesperante lentitud. Los visados se distribuyen con cuentagotas. Una actitud que no está a la altura de la tragedia que se está gestando en la ciudad de Burdeos y que complica todavía más la situación para las autoridades de la capital.

En estas dramáticas circunstancias, no deja de ser paradójico que fueran precisamente los consulados de España y Portugal, países con regímenes dictatoriales que simpatizaban más o menos abiertamente con el Gobierno alemán, quienes tomaran la decisión de expedir visados a todos los que lo solicitasen, hasta donde fue físicamente posible.

Las escenas que se viven en ambas legaciones, tal como las recuerdan los familiares y los colaboradores de los cónsules, son dignas de mención. Hace un calor terrible y ambos cónsules, cada uno en su consulado, en mangas de camisa, firman sin descanso los papeles que les van poniendo delante sus colaboradores, de día y de noche, sin parar, conscientes de que cada firma puede significar una vida y de que el tiempo se acaba. Francia ha firmado el armisticio el día 22 de junio y los alemanes pueden llegar en cualquier momento. Expiden así innumerables visados, se habla incluso de 30.000, otras fuentes rebajan la cifra hasta los 1.500. Es imposible saber la cantidad real, los libros de registro del Consulado General de España se perdieron. En cualquier caso, fueron muchos, aunque seguramente no los suficientes.

Gracias a la eficaz labor de difusión del Comité Nacional francés en homenaje a Aristides de Sousa Mendes (presidido durante muchos años por el bordelés Manuel Dias), la trayectoria vital del Cónsul de Burdeos y su heroico comportamiento contraviniendo las órdenes expresas del Gobierno de Salazar es perfectamente conocida, así como las graves consecuencias que tuvo que arrostrar por su ejemplar conducta. Una película y numerosas publicaciones recuerdan su historia, ha sido homenajeado varias veces en Burdeos, una calle y una escuela llevan su nombre en la ciudad, una estatua ha sido erigida en unos jardines cerca del Ayuntamiento y una placa en el número 14 del Quai Louis-XVIII, donde se ubicaba el consulado de Portugal en aquella época, evoca su gesta. También en Portugal se ha recuperado su memoria y ha sido reconocido y condecorado póstumamente por su país.

No ha sucedido lo mismo con la historia de Eduardo Popper de Callejón, cuya figura ha pasado completamente desapercibida. Descuidada por las autoridades españolas, que en primera instancia le castigaron por su acción, y que no han recuperado su pasado para rendirle justo homenaje hasta muy recientemente. Olvidado también por la ciudad de Burdeos, que ha centrado todos sus homenajes exclusivamente en la figura del Cónsul de Portugal, obviando que si Popper de Callejón no firma los visados de tránsito para atravesar España, los

visados portugueses hubieran sido inútiles, salvo para la pequeña minoría de refugiados que salieron de la región por barco², ya que un visado portugués no sirve para entrar en España.

Quién fue Eduardo Propper de Callejón

Propper de Callejón³ pertenecía a una clase privilegiada y un tanto endogámica que sabía mantenerse en un discreto segundo plano, al mismo tiempo que protegía sus intereses y sus activos para poder así transmitirlos de generación en generación. Su familia procede de diversos países europeos y de Estados Unidos y entre sus miembros hay muchos que son judíos, aunque otros son cristianos. La convivencia de distintas nacionalidades y religiones no parece causar problemas, pero lo que verdaderamente tienen en común es que forman parte de una élite de larga tradición de banqueros y financieros.

Nació en Madrid, en 1895, hijo de Maximilian Propper, financiero judío de Bohemia y de Juana de Callejón y Kennedy. Su abuela materna, Marie Helöise Kennedy y Massicot formaba parte de la alta burguesía de Nueva Orleans y fue amiga de la reina Victoria Eugenia de España. Su abuelo materno había sido diplomático y diputado en Cortes. Siendo su padre judío y su madre católica, Eduardo Propper fue educado en la religión materna. En 1918 ingresa en la carrera diplomática y es destinado sucesivamente a diversos puestos en Bruselas, Lisboa y Viena. En esta última ciudad conoció a la que sería su esposa, Hélène Fould-Springe, hija de un financiero judío de origen húngaro, perteneciente a la conocida familia de banqueros Fould-Oppenheim. El matrimonio tuvo dos hijos, Felipe y Clara. Ésta última se casó a su vez con el banquero británico de origen judío Raymond Bonham Carter, y ambos son los padres de la conocida actriz Helena Bonham Carter que es, por tanto, la nieta de Eduardo Propper de Callejón.

Cuando en 1931 se proclama en España la República, decide retirarse de la carrera diplomática por coherencia con sus ideas monárquicas, que le impiden servir al nuevo régimen de su país. Fija su residencia en Francia y se establece con su familia en el castillo de Royaumont, en Asnières-sur-Oise, cerca de París. Dedicó su tiempo a gestionar el patrimonio de su esposa y a continuar con sus estudios de criptografía, materia en la que se ha formado durante su etapa en el

2 Otro diplomático, el gran poeta Pablo Neruda, nombrado Cónsul de Chile para la ocasión, fletó el famoso Winnipeg en el que huyeron muchos refugiados españoles. Este barco zarpó del pequeño puerto de Pauillac, en la Gironde, el 4 de agosto de 1939, con más de 2.000 refugiados españoles rumbo a Chile.

3 Véase: Lisboa, José Antonio. Más allá del deber: la respuesta humanitaria del Servicio Exterior frente al Holocausto. Ministerio de Asuntos Exteriores y de Cooperación, 2015. Pp 265-278.

Ministerio. Tras el golpe de estado del 18 de julio de 1936⁴, se une a un grupo de diplomáticos monárquicos, en París, que tratan de representar los intereses de los golpistas ante las autoridades francesas. Incluso viaja a Berlín para realizar gestiones relacionadas con las solicitudes de armamento que los mandos del ejército sublevado quieren trasladar a las autoridades alemanas. En Berlín conoce al Almirante Canarias, jefe de los servicios de inteligencia alemanes, la *Abwehr*, organización con la que llegó a colaborar.

Apenas terminada la Guerra Civil en España, en abril de 1939, solicita el reingreso en la carrera diplomática y es destinado a la Embajada de España en París, como primer secretario. Pocos meses después, estalla la Segunda Guerra Mundial. Cuando, en mayo de 1940, la situación del ejército francés no garantiza la seguridad en París, el Presidente de la República, Albert Lebrun y el Presidente del Consejo de Ministros, Paul Reynaud, se trasladan junto con el Gobierno a Burdeos. Le siguen la mayor parte de las embajadas extranjeras, no así la Embajada de España, cuyo embajador, José Félix de Lequerica, está mediando entre las autoridades alemanas y francesas en la negociación de un armisticio. En representación de España, el embajador Lequerica envía a Burdeos a su primer secretario, Eduardo Popper de Callejón, en quien deposita toda su confianza.

Una vez en Burdeos, Popper de Callejón instala su despacho en la sede del Consulado de España, que había sido abandonada por el cónsul titular, Enrique Beltrán y Manrique, y se encuentra con el drama de los que necesitan visados que les permitan salir del país antes de la llegada de los alemanes. Con la frontera española a poco más de 200 kilómetros, cabe imaginar que es al consulado de España a donde se dirigen prioritariamente los refugiados, no obstante, recién terminada una cruenta guerra civil que ha devastado el país y con un régimen que simpatiza abiertamente con los nazis alemanes y con los fascistas italianos, España no es el destino final para los que huyen, de ahí la necesidad de obtener también un visado portugués que permita acceder, a través del puerto de Lisboa, a América, destino anhelado por la mayoría.

Es evidente que la inclinación de Popper de Callejón es conceder los visados simplificando al máximo los trámites, sin embargo, el procedimiento oficialmente establecido está muy lejos de permitirlo, ya que exige completar diversos formularios, adjuntar varias fotografías recientes y enviar el expediente a Madrid para su aprobación. Todo ello imposible, habida cuenta la urgencia que imponen las circunstancias del momento. Ante esta situación, Popper plantea el asunto a su embajador, pero Lequerica no está interesado en estas cuestiones administra-

4 En esa fecha altos mandos del ejército español, encabezados por los generales Franco, Mola, Sanjurjo, Queipo de Llano, etc., se sublevaron contra el gobierno de la República, dando comienzo a la Guerra Civil española.

tivas, su prioridad está en las gestiones relacionadas con las negociaciones del armisticio. Se limita a dejar el asunto en manos de su colaborador.

Propper decide entonces incumplir las instrucciones que había remitido el Ministerio español de Asuntos Exteriores y que indicaban que había que restringir todo lo posible la concesión de visados, únicamente se podían tramitar en circunstancias excepcionales y con causa justificada y, en todo caso, solicitando previamente la autorización de Madrid. Opta por conceder visados de tránsito, que él califica como visados *especiales*, de cuatro días, tiempo suficiente para completar la ruta por el noroeste del país hasta la frontera con Portugal, todo ello sin la preceptiva consulta previa con las autoridades del Ministerio. El propio embajador Lequerica informa a Madrid más tarde de que se han concedido numerosos visados de tránsito y añade que entre los beneficiarios figuran muchos de los grandes nombres del seditismo financiero y político europeo⁵.

Tras la firma del armisticio, la Embajada de España se traslada a Vichi y con ella el embajador Lequerica y su primer secretario, Propper de Callejón. Será en Vichi donde Propper conocerá las primeras consecuencias de sus actos en Burdeos. El 17 de octubre de 1940, Franco nombra a su cuñado, Ramón Serrano Suñer, Ministro de Asuntos Exteriores. Importante dirigente falangista y conocido admirador del nacionalsocialismo alemán, Serrano Suñer se indigna al saber que Propper de Callejón ha estado actuando *en favor de la judería francesa*⁶. Inmediatamente, a modo de represalia, ordena personalmente su traslado al Consulado de Larache, en Marruecos. La intercesión de la embajada, aduciendo que el Gobierno Pétain le había concedido recientemente la Cruz de la Legión de Honor, por los servicios prestados en favor de la consecución del armisticio, no conmovió al ministro.

Efectivamente, la trayectoria reciente de Propper de Callejón presentaba argumentos más que suficientes para irritar a un antisemita declarado como Serrano Suñer. Tal como se apresuró a informar al ministro el cónsul titular de Burdeos, Enrique Beltrán y Manrique, Propper no solo había contravenido las instrucciones del Ministerio en relación con el procedimiento de tramitación de las solicitudes de visados, y favorecido la huida a miles a través de España; había facilitado la salida de Francia a numerosos prohombres de la banca judía europea, algunos de ellos parientes suyos, como los diversos miembros de la familia Ro-

5 Lisboa, José Antonio. *Más allá del deber: la respuesta humanitaria del Servicio Exterior frente al Holocausto*. Ministerio de Asuntos Exteriores y de Cooperación, 2015, p. 269.

6 Propper de Callejón, Felipe; “40 años de diplomacia al servicio de España”. En Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Burdeos 1940, la labor humanitaria de un diplomático español*. Catálogo de la exposición. Instituto Cervantes de Nueva York, 2006, p.22.

thschild⁷, entre ellos, el barón Maurice de Rothschild, senador de la República, y su familia. También había conseguido que el castillo de Royaumont, en Asnières-sur-Oise, quedara protegido por la inmunidad diplomática al trasladar oficialmente allí su residencia, con lo que se pudo salvar la colección de arte de sus suegros, así como numerosos objetos de valor que fueron depositados en el castillo por otros ricos judíos que temían que sus bienes fuesen requisados por los alemanes, entre ellos, los del propio barón Robert Philippe de Rothschild. Otro de los personajes importantes que pudo escapar de un seguro apresamiento por parte de los invasores gracias a las gestiones de los consulados español y portugués, fue nada menos que el archiduque Otto von Hasbourg, hijo del último emperador de Austria, cuyo testimonio contribuiría, a la postre, a lograr el reconocimiento de ambos diplomáticos como Justos entre las Naciones, por el *Yad Vashem* de Israel.

Pero quizá lo que más molestaba a Serrano Suñer era el hecho de que Propper respaldase las posiciones monárquicas en contra de la Falange, en los círculos en los que los españoles próximos al régimen dirimían sus diferencias en Francia. El caso es que la carrera de Propper se ve claramente perjudicada por sus acciones humanitarias en favor de los refugiados durante la etapa de Serrano Suñer al frente del Ministerio. Durante ese periodo, otros diplomáticos menos antiguos que él le adelantaron en el escalafón y, como consecuencia, nunca llegó a alcanzar la distinción de Embajador de España, algo que, según relata su hijo Felipe Propper de Callejón⁸, fue particularmente doloroso para su padre.

Tras la destitución de Serrano Suñer, en 1942, la carrera de Propper pudo relanzarse. El 27 de noviembre de 1944, es nombrado ministro consejero en la Embajada de España en París. Sin embargo, habida cuenta su historial de mediación con las autoridades de ocupación y con las del gobierno de Vichí, el nuevo ejecutivo francés formado tras la Liberación no otorga el preceptivo pláacet. Entre 1949 y 1955 estuvo destinado en la Embajada de Estados Unidos y llegó a participar en asuntos de cierta trascendencia, como cuando, en 1955, formó parte del equipo de negociadores que logró la admisión de la España de Franco en la Organización de Naciones Unidas, una vez más a las órdenes de su mentor, José Félix de Lequerica, que había sido Embajador en Washington. Con ello se daba por concluido el aislamiento internacional que el régimen de Franco había conocido hasta entonces. Propper acabó su carrera diplomática ocupando puestos de embajador de España, entre 1955 y 1957, en Ottawa, Canadá, y entre

7 La hermana menor de su esposa, Liliane, había contraído matrimonio con el barón Élie de Rothschild.

8 Propper de Callejón, Felipe; “40 años de diplomacia al servicio de España”. En Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Burdeos 1940, la labor humanitaria de un diplomático español*. Catálogo de la exposición. Instituto Cervantes de Nueva York, 2006, p.22.

1958 y 1965, en Oslo, Noruega. Ese mismo año de 1965 se retiró de la vida profesional, tras 43 años de servicio. Falleció en Londres, en 1972.

Treinta y seis «Hombres Justos»

Entre el 1 de junio y el 31 de agosto de 2006, el Instituto Cervantes de Nueva York presentó una exposición en homenaje al diplomático español: *Eduardo Propper de Callejón; Bordeaux 1940, the humanitarian work of a Spanish diplomat*, en colaboración con la Raoul Wallenberg Foundation. En su discurso el día de la inauguración de la muestra, su entonces director, el escritor Antonio Muñoz Molina, recordaba una vieja tradición cabalística, según la cual:

Dios se arrepiente cada cierto tiempo de haber creado a los seres humanos, ante el espectáculo de las vilezas y las atrocidades que cometen, y tiene la tentación de destruirlos, repitiendo el Diluvio Universal o la lluvia de azufre que acabó con Sodoma y Gomorra. Pero cada vez, a cada generación, acaba desistiendo de su propósito, porque encuentra en cada una de ellas a un cierto número de hombres y de mujeres justos, exactamente treinta y seis. No son muchos, pero gracias a ellos la Humanidad entera se salva, si bien nadie, ni siquiera ellos, llega a enterarse del prodigio. Los treinta y seis justos no se conocen entre sí, desde luego, y su existencia permanece secreta para la inmensa mayoría de sus contemporáneos. Ni siquiera ellos mismos tienen conciencia de su propio valor, de la influencia decisiva de los actos de cada uno.⁹

Es importante reconocer la labor de los hombres y mujeres justos que, como en este caso, en medio de un horror como pocas veces ha conocido la historia, fueron capaces de evitar la tentación de permanecer al margen, de preocuparse por su propia seguridad y que con sus actos de valor y de humanidad, redimen en buena medida al género humano. Por las especiales circunstancias que se vivieron en España durante buena parte de la segunda mitad del siglo XX, antes y después de la muerte del dictador, el momento del reconocimiento a quienes arriesgaron sus propias vidas para salvar a sus congéneres que se veían atrocemente perseguidos simplemente por su religión, su raza o sus ideas, ha llegado muy tarde. Un buen número de ellos fueron diplomáticos, ya que su posición les permitía hacer más que a los demás, concediendo visados u otra documentación salvadora. Su condición de diplomáticos facilita también que una institución como el Ministerio de Asuntos Exteriores se interese por su memoria. Sea como fuere, y aunque sea tarde, se ha comenzado a recordar la gesta que numerosos diplomáticos españoles llevaron a cabo desde diversas legaciones europeas para salvar la vida de los perseguidos, sobre todo judíos, los Propper de Callejón y Bernando

9 Muñoz Molina, Antonio; "El número de los justos". En Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Burdeos 1940, la labor humanitaria de un diplomático español*. Catálogo de la exposición. Instituto Cervantes de Nueva York, 2006, p.6.

Rolland de Miota, en Francia; Ángel Sanz Briz, Miguel Ángel Muguiro y Giorgio Perlasca, en Budapest; José Ruíz Santaella, en Berlín; José de Rojas y Moreno, en Bucarest; Sebastián de Romero Radigales, en Salónica y Julio Palencia en Sofía¹⁰, entre otros. Teniendo en cuenta que el régimen franquista había nombrado directamente a estos representantes en el extranjero, no deja de llamar la atención que fueran tantos los que osaron desafiar no sólo a las autoridades alemanas para ayudar a escapar a los fugitivos sino también a las propias autoridades de su país, que profesaban claras simpatías hacia los perseguidores.

Terminada la guerra y restablecida poco a poco la normalidad, la mayor parte de estos héroes prefirieron seguir en el anonimato, ya que su comportamiento no iba a agrandar a sus superiores en Madrid. Así transcurrieron las cosas hasta, al menos, la muerte del dictador. Para algunos, como Eduardo Propper de Callejón, que falleció antes de la desaparición del régimen, esto implica que no hubo ningún tipo de reconocimiento oficial en vida, aunque la labor de recuperación de su memoria que emprendió su hijo Felipe Propper de Callejón y el apoyo de las instituciones españolas en democracia, culminaron con merecidos homenajes y reconocimientos póstumos, incluido el título de Justo entre las Naciones *Jasidei Umot Ha-Olam*, que concede el *Yad Vashem*, institución creada por la Knéset, el Parlamento israelí, para honrar a las víctimas y a los héroes de la Shoá, y que distingue con este título a los gentiles cuya contribución a salvar vidas de judíos fue especialmente destacable.

Eduardo Propper de Callejón tal vez no recibió en vida el reconocimiento institucional que se merecía por sus actos de humanidad para con los refugiados, pero su hijo Felipe recuerda la emoción que le embargaba cuando, transcurridos muchos años, alguna persona se acercaba para preguntar si se trataba del mismo hombre que había salvado a un padre, a un familiar, al propio interesado o acaso a toda la familia. Ese fue seguramente el mejor de los homenajes posibles por aquellos ocho días de Burdeos.

10 Tenenbaum, Baruch; “Los salvadores españoles”. En Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Burdeos 1940, la labor humanitaria de un diplomático español*. Catálogo de la exposición. Instituto Cervantes de Nueva York, 2006, p.8.

Eduardo Propper de Callejón : Juste parmi les Nations

Eduardo Propper de Callejón, né à Madrid en 1895 est mort à Londres en 1972. Son père, Max Propper était un juif de Bohême et sa mère, Juana de Callejón, une catholique espagnole. Son épouse (sœur de Liliane de Rothschild), d'origine juive, se convertira au catholicisme après la Seconde Guerre Mondiale. En juin 1940, il est Secrétaire de l'Ambassade d'Espagne à Paris où il évite le pillage de nombreux tableaux (dont un triptyque de Van Eyck) en les dissimulant dans une résidence diplomatique. Contraint, comme le Gouvernement français, de quitter Paris, c'est à Bordeaux qu'il va délivrer, avec le Consul du Portugal, Aristides de Sousa Mendes, des milliers de visas de transit aux juifs afin qu'ils puissent traverser l'Espagne, rejoindre le Portugal avant d'embarquer pour l'Amérique... Le gouvernement espagnol, qui n'a pas donné son autorisation à cette délivrance massive de visas, le « transfère » au Maroc. Si Aristides de Sousa Mendes fut durement sanctionné par Salazar après la guerre, l'administration de Franco mettra quelques temps entre parenthèse la carrière de Propper de Callejón qui poursuivra son parcours de diplomate aux États Unis au Canada, puis en Suède. Aujourd'hui, Propper de Callejón et De Sousa Mendes sont des *Justes Parmi les Nations*, distinction, crée par Israël, (d'après une expression tirée du Talmud - traité *Baba Bavra*, 15b) et décerné par le Mémorial de *Yad Vashem* à Jérusalem.

Juan Pedro de Basterrechea Moreno est Docteur en Lettres anglaises (Université du Pays Basque), diplômé en Sciences Navales et spécialiste de la direction d'entreprises culturelles (Université de Navarre). Après plusieurs années d'enseignement, il a intégré, en 2002, l'Instituto Cervantes chargé de promouvoir la culture espagnole dans le monde. Juan Pedro de Basterrechea Moreno a participé à la création des antennes de Calgary, Seattle, Boston, Dakar et Nicosie avant de diriger l'Instituto Cervantes de Bordeaux (Casa de Goya), puis celui de Toulouse.

Huit jours à Bordeaux

Du 18 au 26 juin 1940, Eduardo Propper de Callejón, alors Premier secrétaire de l'Ambassade d'Espagne à Paris et installé au Consulat général d'Espagne à Bordeaux, va être le signataire d'un nombre considérable de visas permettant le transit de milliers de réfugiés se bousculant au seuil de sa juridiction dans une quête désespérée aux fins d'obtention d'un laissez-passer consulaire. Entre le 16 et le 23 de ce même mois, le Consul du Portugal, Aristides de Sousa Mendes, va faire de même au Consulat de son pays à Bordeaux. Pour quitter la France, les réfugiés ont alors besoin de deux visas : le premier pour entrer en Espagne¹ et la traverser, le second pour passer la frontière portugaise, rejoindre Lisbonne puis, de là, embarquer pour l'Amérique et se sauver.

Pour de nombreux réfugiés traversant la France et fuyant l'avancée implacable des troupes du Reich, il n'y avait qu'une alternative : la route vers l'Amérique *via* l'Espagne et Lisbonne ou la déportation et la détention dans les camps

1 Au contraire de ce qui est habituellement dit, on ne peut entrer en Espagne avec un visa du Portugal. Seul le visa espagnol permet de franchir la frontière.

de concentration. Mais en temps de guerre, obtenir les précieux visas, indispensables pour franchir les frontières, devient une mission impossible. Seuls les Consulats du Portugal et d'Espagne à Bordeaux, contrevenant aux ordres de leurs hiérarchies, délivrent alors ces documents nécessaires durant ces journées les plus troubles de la Troisième République dont le Gouvernement s'est installé à Bordeaux pour fuir l'avancée des troupes allemandes.

En septembre 1939, après l'invasion de la Pologne, conformément à leurs traités de défense mutuelle, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Favorisée par un front-Ouest sur lequel il semble ne rien se passer, en un peu moins d'un mois l'occupation du pays Slave est achevée. C'est dans de telles conditions que débute une période de six ou sept mois de calme plat, connue sous le nom de Drôle de guerre, qui prendra fin avec l'offensive allemande du 10 mai 1940. En quelques jours seulement, les armées alliées se retrouvent encerclées par les Allemands dont les troupes ont envahi la Belgique en attaquant simultanément au Nord et au Sud via les Pays-Bas et les Ardennes. Consécutivement à l'évacuation d'une partie importante du corps expéditionnaire britannique à Dunkerque, les divisions blindées étendent leur progression vers le Sud. L'armée française, ou ce qu'il en reste, n'a plus grand-chose à opposer et, pour les Allemands, le chemin vers Paris, est alors plutôt bien dégagé. Pour des impératifs de sécurité, le 10 juin, le Gouvernement français est contraint de se replier à Bordeaux. Pendant plusieurs jours, désespérément, des milliers de réfugiés vont faire de même afin d'échapper aux combats et se mettre à l'abri, le plus loin possible de l'envahisseur.

À ce moment, Bordeaux fourmille de réfugiés. En quelques jours, sa population passe de 350 000 à 1 500 000 habitants. Sous la houlette des autorités et de son Maire, Adrien Marquet, la ville s'organise pour tenter de répondre aux besoins les plus élémentaires de la population et des nouveaux arrivants. La plupart sont des Français qui fuient les lignes de combat se déplaçant inexorablement vers l'Ouest et le Sud, mais beaucoup d'autres, exilés en France, sont des étrangers soupçonnés d'être juifs, communistes ou gitans, voulant échapper à l'occupation allemande et notamment à ses persécutions. Contre ces gens, le harcèlement avait commencé d'abord en Allemagne à l'arrivée d'Hitler au pouvoir en janvier 1933 puis dans tous les territoires que l'armée allemande avait annexés compte tenu de la passivité des puissances occidentales : l'Autriche, le territoire des Sudètes, la Bohême et la Moravie, Memel, la Pologne, le Danemark et la Norvège, le Luxembourg, la Hollande, la Belgique...

C'est au mois de mai que les personnes déplacées commencent à arriver à Bordeaux où seul le *Pont de Pierre* permet la traversée de la Garonne pour accéder au centre-ville. Ne pensant qu'à gagner le large, beaucoup se lancent alors dans une quête désespérée. Les anonymes, fuyant simplement la guerre et ne pouvant être soupçonnés d'appartenir aux catégories de population persécu-

tées en raison de leur idéologie ou de leur religion, sont envoyés dans les régions limitrophes, les Landes, la Dordogne, la Charente Inférieure, etc... C'est le cas de nombreux ressortissants, belges et luxembourgeois, qui une fois en France, ont cru être à l'abri des Allemands. D'autres réfugiés, à l'opposé, sont dans une situation critique, s'ils sont identifiés par les autorités d'occupation allemandes, ils seront déportés, envoyés dans les « camps de la mort ». Ils doivent, de toute urgence, quitter le pays et sont donc prêts à tout pour trouver une issue à leur exil. Ils affluent au siège des légations étrangères pour demander n'importe quel permis qui pourrait leur ouvrir les portes de la liberté, mais la réaction des grandes démocraties occidentales est absolument tiède, voire indifférente. Conformément aux ordres adressés par les différents États à leurs représentants installés à Bordeaux, où la plupart des Ambassades ont suivi le Gouvernement de la République, les demandes sont traitées avec une lenteur désespérante. Les visas sont distribués au compte-gouttes. Une attitude qui n'est pas à la hauteur de la tragédie en cours dans la ville de Bordeaux rendant bien complexe la situation des autorités de la capitale.

Cependant, confrontés à de telles circonstances dramatiques, ce sont paradoxalement les Consulats d'Espagne et du Portugal, pays sous régime dictatorial qui ont sympathisé plus ou moins ouvertement avec le Gouvernement allemand, qui vont prendre, la décision de délivrer, au-delà de toute limite, des visas à tous ceux qui le demandaient.

Ce qui va se dérouler aux sein des deux représentations diplomatiques, tel que l'ont rapporté les familles et le personnel consulaire, mérite d'être mentionné. Il fait terriblement chaud et sans ménager leurs efforts et présents chacun au Consulat de son pays, conscients que chaque signature peut sauver une vie, les deux diplomates en « bras-de-chemise », nuit et jour car le temps est compté, vont signer un nombre considérable de documents que leur présentent leurs collaborateurs. Le 22 juin, la France a signé l'armistice et les Allemands peuvent arriver à tout moment. Ainsi, délivrent-ils d'innombrables visas : 30.000, selon une estimation haute que d'autres sources ramènent à 1.500. La perte des Registres du Consulat Général d'Espagne rend impossible une connaissance exacte du chiffre réel. Dans tous les cas, il y en eut beaucoup, même si cela ne fut pas suffisant.

En raison du précieux travail du Comité National Français en Hommage à Aristides de Sousa Mendes (présidé depuis de nombreuses années par le Bordelais Manuel Dias) le comportement héroïque à Bordeaux du Consul de Portugal, son engagement contrevenant aux ordres exprès du Gouvernement de Salazar, est particulièrement bien connu et diffusé à l'instar des préjudices qu'il a directement subis du fait même de son action exemplaire. Un film et de nombreuses publications rappellent son histoire et il a été honoré à plusieurs reprises à Bordeaux : une rue et une école portent son nom, une statue a été érigée dans un jardin proche de la Mairie, une plaque a été apposée au n° 14 du Quai Louis-

XVIII, siège de l'ancien Consulat du Portugal pour rappeler son exploit. De la même manière, au Portugal, sa mémoire est honorée et, en signe de reconnaissance, son pays l'a même décoré à titre posthume.

À l'inverse, l'action d'Edouardo Propper de Callejón est totalement passée sous silence et son personnage bien trop méconnu. Discrédité par les autorités espagnoles qui l'ont d'abord sanctionné pour sa conduite, il n'a été réhabilité, à juste raison, que très récemment. Méconnu également à Bordeaux, la ville n'a rendu hommage principalement qu'à la personnalité de Sousa Mendes en omettant de dire que, si Propper de Callejón n'avait pas signé lui-aussi des visas permettant de traverser l'Espagne, ceux de son homologue portugais, inutiles pour entrer en Espagne, n'auraient servi qu'à la minorité de réfugiés quittant la région par bateau² et à personne d'autre.

Qui était Eduardo Propper de Callejón ?

Propper de Callejón³ appartenait à une classe de privilégiés qui avait transmis de génération en génération l'art de cultiver la discrétion en protégeant de la sorte ses intérêts. Si les membres de sa famille, à la fois originaire de plusieurs pays d'Europe et des États-Unis, beaucoup étaient juifs, d'autres cependant étaient chrétiens. Cette coexistence ne posait pas de difficultés au sein de cette famille, qui faisait partie depuis longtemps de l'élite bancaire et financière.

Né à Madrid en 1895, Eduardo Propper de Callejón est le fils de Maximilian Propper, un financier de Bohême et de Juana de Callejón y Kennedy. Sa grand-mère maternelle, Marie Heloïse Kennedy y Massicot appartenait à la haute bourgeoisie de la Nouvelle-Orléans et fut une amie de la reine Victoria Eugenia d'Espagne. Son grand-père maternel avait été diplomate et député aux Cortès. De père juif et de mère catholique, Eduardo Propper a été éduqué dans la religion de sa lignée maternelle. En 1918, il débuta dans la carrière diplomatique et fut successivement affecté à divers postes dont Bruxelles, Lisbonne et Vienne. C'est dans cette dernière ville qu'il rencontra sa femme, Hélène Fould-Springe, fille d'un financier juif d'origine hongroise, appartenant à une famille réputée de banquiers nommée Fould-Oppenheim. Le couple eut deux enfants, Felipe et Clara. Sa fille se maria à son tour avec le banquier britannique d'origine juive Raymond Bonham Carter, parents de la célèbre actrice Helena Bonham Carter, qui est donc la petite-fille d'Eduardo Propper de Callejón.

2 Un autre diplomate, le grand poète Pablo Neruda nommé alors Consul du Chili, loua le *Winnipeg* grâce auquel de nombreux réfugiés espagnols purent s'enfuir. Ce navire a quitté le modeste port girondin de Pauillac, pour le Chili, le 4 août 1939 avec plus de 2000 personnes à son bord.

3 Véase : Lisbona, José Antonio. *Más allá del deber: la respuesta humanitaria del Servicio Exterior frente al Holocausto*, Ministerio de Asuntos Exteriores y de Cooperación, 2015. pp. 265-278.

Lorsqu'en 1931 est proclamée la République en Espagne, Eduardo Propper de Callejón, pour rester cohérent avec ses idées monarchiques qui l'empêchaient de servir le nouveau régime de son pays, décide de se retirer de la carrière diplomatique. Avec sa famille, il s'installe alors en France et réside au château de Royaumont, à Asnières-sur-Oise, près de Paris. Il y occupe son temps à gérer les biens de son épouse tout en poursuivant des études en cryptographie, une spécialité dont il avait suivi une formation lors de son passage au ministère. Après le coup d'État du 18 juillet 1936⁴, il adhère à un groupe de diplomates monarchistes qui militent à Paris, devant les autorités françaises, en faveur des intérêts des putschistes. Il se rend même à Berlin pour la gestion de commandes d'armements que les dirigeants de l'armée rebelle veulent transférer aux autorités allemandes. C'est à Berlin qu'il rencontre l'Amiral Canaris, chef des services de renseignement allemands, *l'Abwehr*, organisation avec laquelle il initie une coopération.

C'est à la fin de la Guerre Civile espagnole, en avril 1939, qu'il demande sa réintégration au corps diplomatique et reçoit une affectation à l'Ambassade d'Espagne à Paris en qualité de Premier secrétaire. Quelques mois plus tard, la Seconde Guerre mondiale éclate. Lorsqu'en mai 1940, il semble que l'Armée française n'est plus en mesure de garantir la sécurité à Paris, le Président de la République, Albert Lebrun, et le président du Conseil des ministres, Paul Reynaud, sont contraints de déplacer le Gouvernement à Bordeaux. Si la plupart des représentations diplomatiques le suivent, ce n'est pas le cas de l'Espagne dont l'Ambassadeur, José Félix de Lequerica, va jouer un rôle de médiateur entre les autorités allemandes et françaises dans la négociation d'un armistice. Plaçant toute sa confiance en son Premier secrétaire, l'Ambassadeur Lequerica, représentant de l'Espagne, va envoyer à Bordeaux, Eduardo Propper de Callejón.

Une fois arrivé à Bordeaux, Propper de Callejón installe son bureau au siège du Consulat d'Espagne qu'Enrique Beltrán y Manrique, le Consul en place, avait abandonné, et se trouve confronté au drame de ceux qui doivent solliciter un visa pour quitter le pays avant l'arrivée des Allemands. Avec une frontière espagnole située à environ 200 kilomètres, malgré un pays encore dévasté par une sanglante guerre civile et un régime nettement favorable aux nazis ou aux fascistes italiens, il faut cependant concevoir que c'est d'abord vers le Consulat d'Espagne que les réfugiés se dirigent sans pour autant faire de ce pays leur halte ultime car, en effet, la majorité de ceux qui fuient, souhaitent, *via* le port de Lisbonne, gagner l'Amérique et, pour cette destination finale, il leur faut obtenir aussi un visa portugais.

Il est évident que Propper de Callejón va privilégier l'octroi de visas en simplifiant, autant que possible, les démarches d'obtention, même si la procédure

4 À cette date, le commandement militaire ayant à sa tête les Généraux Franco, Mola, Sanjurjo y Queipo de Llano se ligue contre la République et ainsi commence la guerre civile espagnole.

officielle pour leurs délivrances demeure contraignante et oblige à remplir plusieurs formulaires auxquels doivent être annexées des photos récentes afin d'obtenir l'approbation du dossier par Madrid. Mais, compte tenu de l'urgence imposée par les circonstances du moment, cela est devenu impossible. Confronté à cette situation, Propper de Callejón aborde la question avec son Ambassadeur mais Lequerica, dont la priorité est liée aux négociations de l'armistice, ne peut s'intéresser à ces difficultés administratives. Son rôle se limite alors à confier le traitement du problème à son collaborateur.

Dans ces conditions, Propper de Callejón décide de ne pas respecter les instructions du Ministère des Affaires étrangères espagnol qui, autant que possible, avait recommandé de restreindre les remises de visas, en les limitant uniquement à des circonstances exceptionnelles et toujours après avoir sollicité l'autorisation de Madrid. Il choisit l'option, sans consulter pour avis les autorités du Ministère, d'octroyer des visas de transit, qu'il qualifie de visas *spéciaux* de quatre jours, temps suffisant pour atteindre, par la route du Nord-Ouest du pays, la frontière portugaise. Ce n'est que plus tard que l'Ambassadeur Lequerica, lui-même, informe Madrid de la délivrance de ces nombreux visas de transit en ajoutant que, parmi les bénéficiaires, figurent plusieurs juifs européens, grands noms du monde politique et de la finance⁵.

Après la signature de l'armistice, le siège de l'Ambassade d'Espagne se déplace à Vichy avec l'Ambassadeur Lequerica et Propper de Callejón, son premier secrétaire. C'est là que Propper de Callejón aura à connaître des premières conséquences de son action à Bordeaux. Le 17 octobre 1940, Franco nomme son beau-frère, Ramón Serrano Suñer, Ministre des Affaires Étrangères. Important dirigeant phalangiste connu pour être un admirateur du national-socialisme allemand, Serrano Suñer s'indigne en apprenant que Propper de Callejón a agi - *en favor de la judería francesa*⁶ -. Sans délai et, en représailles, il ordonne personnellement son transfert au Consulat de Larache, au Maroc. L'intervention de l'Ambassade, alléguant que le Gouvernement de Pétain lui avait récemment accordé la Croix de la Légion d'honneur pour les services rendus en faveur de la conclusion de l'armistice, ne fit pas changer d'avis le Ministre.

Il faut noter que l'attitude inédite de Propper de Callejón présentait suffisamment d'arguments pour irriter un antisémite notoire comme Serrano Suñer. Selon l'information que s'était empressé de donner, au Ministre, Enrique Beltrán

5 Lisbonne, José Antonio. *Más allá del deber: la respuesta humanitaria del Servicio Exterior frente al Holocausto*. Ministerio de Asuntos Exteriores y de Cooperación, 2015, p. 269.

6 Propper de Callejón, Felipe ; "40 años de diplomacia al servicio de España". En Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Burdeos 1940, la labor humanitaria de un diplomático español*. Catálogo de la exposición. Instituto Cervantes de New York, 2006, p.22.

y Manrique, Consul titulaire à Bordeaux, Propper de Callejón, favorisant la fuite de milliers de personnes à travers l'Espagne, avait non seulement contrevenu aux instructions du Ministère en ce qui concerne la procédure de traitement des demandes de visa, mais avait également facilité le départ de France de quelques banquiers bien connus et appartenant à des familles d'origine juive, dont certains avaient des liens de parentés avec lui, tels des membres de la famille Rothschild⁷, parmi lesquels le Baron Maurice de Rothschild, sénateur de la République, et sa famille.

De plus, en y déplaçant officiellement sa résidence, il avait également favorisé, grâce à l'immunité diplomatique, la protection du Château de Royaumont, à Asnières-sur-Oise, assurant, de cette façon, le sauvetage de la collection d'art de ses beaux-parents et celui de nombreux objets de valeur entreposés en ce lieu par des juifs fortunés craignant la réquisition, par les Allemands, de leurs biens dont ceux du Baron Robert Philippe de Rothschild en personne.

Mais surtout, l'action des Consulats espagnols et portugais, avait permis à plusieurs personnages importants d'échapper à une arrestation certaine par les envahisseurs à l'exemple majeur de l'Archiduc Otto von Hasbourg, fils du dernier Empereur d'Autriche, dont le témoignage ultérieur contribuera à l'attribution, aux deux diplomates, du titre de Juste parmi les Nations par le comité *Yad Vashem* d'Israël.

Cependant, ce qui avait déplu principalement à Serrano Suñer, fut peut-être le soutien factuel que Propper de Callejón accorda, en France, aux positions monarchistes contre la Phalange dans des milieux où les Espagnols, proches du régime, réglaient leurs comptes. Tant que Serrano Suñer demeura à la tête du Ministère, le fait est qu'en raison de son action humanitaire en faveur des réfugiés, la carrière de Propper de Callejón a été gravement compromise. Durant cette période, d'autres diplomates, pourtant moins anciens que lui, profitèrent d'avancements, ce qui ne lui permit pas d'obtenir d'être promu Ambassadeur d'Espagne, chose qui, au dire de son fils Felipe Propper de Callejón⁸, fut particulièrement pénible pour son père.

La carrière de Propper de Callejón n'a pu reprendre qu'après la révocation, en 1942, de Serrano Suñer. Le 27 novembre 1944, il est nommé au poste de Conseiller à l'Ambassade d'Espagne à Paris. Mais, au regard de son rôle de médiateur entre les autorités d'occupation et celles du gouvernement de Vichy, le nouvel exécutif français en place à la Libération n'approuve pas cette désignation

7 Liliane, la petite sœur de son épouse, était mariée au Baron Elie de Rothschild.

8 Propper de Callejón, Felipe ; "40 años de diplomacia al servicio de España". Dans Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Bordeaux 1940. l'œuvre humanitaire d'un diplomate espagnol*. Catalogue de l'exposition. Institut Cervantes de New York, 2006, p.22.

officielle. Affecté alors, entre 1949 et 1955, à l'Ambassade des États-Unis et, une fois de plus, placé sous les ordres de son « mentor », José Félix de Lequerica, Ambassadeur à Washington, il est amené à s'impliquer dans différentes affaires d'une importance certaine comme, en 1955, lorsqu'il intègre le groupe de négociateurs permettant à l'Espagne de Franco de devenir membre de l'Organisation des Nations Unies. Il fut alors mis un terme à l'isolement international que le régime franquiste avait connu jusque-là. Propper de Callejón termina sa carrière diplomatique en occupant les postes d'Ambassadeur d'Espagne à Ottawa (Canada) entre 1955 et 1957 puis à Oslo (Norvège) entre 1958 et 1965. C'est au cours de l'année, 1965 qu'il se retira de la vie professionnelle après 43 ans de service. Il mourut à Londres en 1972.

Trente-six « Hommes Justes »

Entre le 1^{er} juin et le 31 août 2006, l'Institut Cervantes de New York a organisé une exposition pour rendre hommage au diplomate espagnol : Eduardo Propper de Callejón : Bordeaux 1940, l'action humanitaire d'un diplomate espagnol, en collaboration avec la Fondation Raoul Wallenberg. Le jour du vernissage, l'écrivain Antonio Muñoz Molina, alors directeur de l'Institut, a rappelé dans son discours une ancienne tradition cabalistique selon laquelle :

Dieu se repent bien souvent d'avoir créé les êtres humains et devant le spectacle des crimes et des atrocités qu'ils commettent, voulant y mettre un terme, demeure tenté de les détruire dans un nouveau Déluge Universel ou, comme à Sodome et Gomorrhe, en faisant s'abattre une pluie de soufre. Mais chaque fois, à chaque génération, il finit par renoncer à cette idée, car il trouve dans chacune d'entre elles un certain nombre d'Hommes et de Femmes Justes, très précisément trente-six. Cela n'est certes pas beaucoup, mais grâce à eux, toute l'Humanité est sauvée, même si nul, pas même eux, ne prennent conscience du prodige. Bien entendu, la grande majorité de leurs contemporains ignore totalement leur existence et les trente-six Justes ne se connaissent pas les uns les autres. Ils ne sont d'ailleurs pas même conscients de leur valeur réelle ou de l'influence décisive des actes accomplis par chacun⁹.

Il est important d'accorder du crédit à l'engagement des hommes ou des femmes justes qui, sans se préoccuper de leur propre sécurité, comme dans ce cas, ont su ne pas rester en marge des événements et ont fait preuve d'actes de courage et d'humanité relevant la valeur du genre humain confronté à un niveau d'horreur rarement atteint dans l'histoire. En raison des circonstances particulières vécues en Espagne pendant la plus grande partie de la seconde moitié du

9 Muñoz Molina, Antonio ; « *El número de los justos* ». Dans Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Bordeaux 1940, l'œuvre humanitaire d'un diplomate espagnol*. Catalogue de l'exposition. Institut Cervantes de New York, 2006, p.6.

XX^e siècle, avant et après la mort du dictateur, le moment de reconnaître ceux qui, au péril de leur propre vie, ont sauvé leurs semblables persécutés simplement pour leur religion, leur race ou leurs idées, est arrivé très tard. Bon nombre d'entre-eux étaient des diplomates qui pouvaient, au regard de leur fonction, en accordant visa ou autre sauf-conduit, interagir plus que d'autres. Parce que diplomates, l'institution du Ministère des Affaires Étrangères, a fini par s'intéresser à leur mémoire. Quoi qu'il en soit, même si cela est tardif, l'attitude exemplaire de nombreux diplomates espagnols pour sauver la vie des persécutés et en particulier des Juifs, depuis leurs Ambassades européennes, est de plus en plus mise en avant. Par exemple, en France, Propper de Callejón et Bernardo Rolland de Miota ; à Budapest, Ángel Sanz Briz, Miguel Ángel Muguero et Giorgio Perlasca ; à Berlin, José Ruíz Santaella ; à Bucarest José de Rojas et Moreno ; à Salonique, Sebastián de Romero Radigales ; à Sofia¹⁰, Julio Palencia. Gardant à l'esprit que le régime franquiste avait directement nommé ces représentants à l'étranger, il est frappant de constater que tant de personnes aient osé défier non seulement les autorités allemandes pour aider les fugitifs à s'exiler mais également les autorités de leur propre pays qui affichait toute sa sympathie à l'égard des persécuteurs.

Une fois la guerre terminée et, alors que la vie reprenait petit à petit un cours normal, la plupart de ces héros, dont les agissements n'avaient pas été du goût de leurs supérieurs à Madrid, préférèrent, dans ces conditions, demeurer dans l'anonymat. C'est ainsi que les choses se sont passées, au moins jusqu'à la mort de Franco. Pour ces derniers, cette situation eut pour conséquence, de leur vivant, une absence totale de reconnaissance officielle à l'instar d'Eduardo Propper de Callejón disparu avant la fin de la dictature. Mais, grâce au travail entrepris par son fils Felipe au bénéfice de sa mémoire et avec le soutien des institutions de la démocratie espagnole, le temps des hommages bien mérités et celui d'une gratitude posthume advint, surtout lorsque le centre *Yad Vashem* créé par la Knesset, le Parlement israélien, lui décerna le titre de « Justes parmi les Nations » (Jasidei Umot Ha-Olam) distinguant, à la mémoire des victimes héroïques de la Shoah, les « Gentils » ayant contribué à sauver la vie des Juifs de façon admirable.

Si Eduardo Propper de Callejón n'a pas reçu, de son vivant, la reconnaissance institutionnelle qu'il méritait pour ses actes d'humanité à l'égard des réfugiés, son fils, Felipe, a témoigné de l'émotion qui était la sienne dès qu'une personne, après bien des années, s'approchait de lui en demandant si c'était cet homme-là qui l'avait sauvée ou qui avait sauvé tel père, tel parent ou telle famille. Quel plus bel hommage pouvait être rendu à ces huit jours à Bordeaux ?

10 Tenenbaum, Baruch ; "Los salvadores españoles". Dans Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Bordeaux 1940, l'œuvre humanitaire d'un diplomate espagnol*. Catalogue de l'exposition. Institut Cervantes de New York, 2006, p.8.

Bibliografía / Bibliographie:

- Agustí, Lluís (Ed.). *Eduardo Propper de Callejón. Burdeos 1940, la labor humanitaria de un diplomático español*. Catálogo de la exposición. Instituto Cervantes de Nueva York, 2006.
- *Bordeaux Capitale de la France en 1940*. Disponible en : [Histoire.joiedevivre33merignac.fr/files/histoire_bordeaux/1940.pdf](https://histoire.joiedevivre33merignac.fr/files/histoire_bordeaux/1940.pdf)
- Dias Vaz, Manuel (Dr.). *Aristides de Sousa Mendes, héros "rebelle", juin 1940*. Éditions confluences/Comité Aristides de Sousa Mendes ; Paris, 2010.
- Lisboa, José Antonio. *Más allá del deber: la respuesta humanitaria del Servicio Exterior frente al Holocausto*. Ministerio de Asuntos Exteriores y de Cooperación, 2015.
- *Yad Vashem*. "The Righteous Among the Nations". Disponible en : <https://www.yadvashem.org/righteous.html>

Le double, essai psychopathologique

Sébastien Giudicelli

Médecin psychiatre et Professeur honoraire de la Faculté de Marseille, Sébastien Giudicelli a exercé comme chef de service au CHU de la Timone à Marseille. Il est directeur de publication des revues spécialisées *Créativité et folie* & *Sud/Nord*. Auteur d'un *Journal de bord d'un thérapeute* (Préface de Jean Toussaint Desanti, éd. Seuil, coll. Champ freudien, Paris, 1996), il a aussi dirigé, en 1986, la publication de deux ouvrages collectifs : *Philosophie et psychiatrie (L'évolution psychiatrique, éd. Privat)* et *Sujet et subjectivité* (éd. Érès). Dans cet article (*Actualisation d'une édition in Information psychiatrique, Vol. 55 n° 10, 1979*), Sébastien Giudicelli étudie, selon une observation privilégiée, la thématique du double.

C'est au travers d'une observation privilégiée que m'est venu le désir d'étudier la thématique du double. De l'écoute attentive de celui que je nommerai Stéphane, je m'apercevais, au fil des semaines où se jouait avec moi ce scénario de la folie, que l'interrogation pathétique posée par le sujet à lui-même renvoyait, comme en un jeu de miroir, à une interrogation personnelle au vis-à-vis que je constituais.

L'épisode que je vais raconter se termina favorablement, comme on dit dans la lecture clinique d'un cas. Nous en sortîmes, Stéphane et moi, éprouvés chacun à sa manière. Stéphane partit à l'étranger en quête de lui-même. À preuve cette manière détournée qu'il eut de me faire dire par sa mère :

« *Peux-tu dire au Docteur G. que je me suis peut-être trouvé* ». Quant à moi, rationalisant l'expérience je partis en quête du thème à travers la psychopathologie, les mythes et la littérature. Écrivant ces lignes, j'ai bien conscience de leur trame narcissique. Mais le narcissisme étant le pivot de la question du double, il eût été illusoire, pour le scripteur que je suis, de feindre la mise à distance. Mais venons-en à Stéphane.

Stéphane est, dès l'origine, étrangement positionné quant à l'identité ; la filiation et le roman familial sortant quelque peu du commun. Le père fort âgé avait un fils de 25 ans, André, quand, après un long veuvage, il se remarie avec

une jeune femme de 25 ans aussi, Simone. De l'union avec Simone naît Stéphane. Le père meurt quand Stéphane a 3 ans. Deux ans après, Simone se remarie et, ce précisément, avec André, fils de son premier mari.

Stéphane a donc la particularité d'avoir un beau-père qui est aussi son demi-frère. Cette situation ambiguë ayant fait quelque peu scandale dans leur localité d'origine, André, Simone et Stéphane gagnent le midi. Le père mort est un brillant intellectuel, de fortune et de famille aisées. Il s'agissait d'un « grand honnête homme ». André, le fils qui épousa la femme de son père, est, lui aussi, un grand intellectuel. Quant à Simone, d'extraction modeste, elle m'est décrite par André comme « douce et tourmentée à la fois », l'objet de tous ses tourments étant, comme on s'en doute, Stéphane « l'enfant roi ».

André et Simone n'auront pas d'enfant « par consentement mutuel ». J'ai rencontré Stéphane à la fin de ses études de philosophie. Il s'était tenu, dès l'enfance puis dans l'adolescence et à l'université, à l'écart des autres, rêveur et romanesque. Il tenait à passer inaperçu, utilisant mille subterfuges pour paraître « banal, peu visible ». Banal, pourtant, Stéphane ne l'est pas. Très frêle et très beau, il attire le regard des femmes « dont sa mère le protège ». Il attire aussi l'attention d'un grand universitaire, homosexuel affiché, dont il se dit l'impossible disciple.

Mais Stéphanie, intellectuelle comme lui, « solide et vorace » lui mit le « grappin dessus » (ces expressions sont de la mère de Stéphane). La première rencontre sexuelle provoquée par Stéphanie eut de grandes conséquences pour ce jeune homme encore vierge. Les jours suivants, Stéphane se cloître chez sa mère, très angoissé. Puis il sort et se met à errer dans la ville « en proie à l'ineffable et au terrifiant ». Des hommes « forts et inquiétants » le regardent « avec son propre visage et se propres yeux ». Pour les éviter, il faut fuir, raser les murs, passer inaperçu « avoir l'allure d'un automate ». Pour ne pas regarder « ce regard qui est le sien », il lui faut baisser les yeux. Un homme robuste le croise et « l'oblige à marcher droit, de façon altière, comme si leurs deux corps s'échangeaient ». « Le Professeur X... ne se montrait pas mais c'est lui qui arrangeait tout à sa manière ».

Beaucoup de femmes semblent être Stéphanie « le transformant d'un regard en femme durant l'orgasme ». La ville est étrange, les bruits familiers sont distordus, « il y a une sorte d'écho partout ». Terrorisé, Stéphane revient de ces incursions pour se mettre à l'abri auprès de sa mère.

Il est réticent à s'ouvrir de son expérience à cette dernière. Il s'enferme dès qu'André, son demi-frère-beau-père... l'homme » comme il se met à l'appeler, pénètre dans la demeure. Une nuit, il sort de sa chambre, pénètre, en proie à une grande agitation anxieuse, dans celle de sa mère et d'André. Il lui dit « Eh l'homme... c'est affreux... je suis double... je suis moi-même me regardant... mon autre moi est dans ma chambre... il me fait peur... tu me fais peur... Je ne

veux plus voir le Professeur X..., c'est lui qui organise tout ». Puis dans un grand ricanement, il reprend le vieux dicton « qui voit son double va mourir », en y ajoutant « je meurs et toi l'homme André tu meurs... je suis ton père et le père de mon père... je suis Stéphane, Stéphanie, Simone... je suis l'alpha et l'oméga... ». Il s'endort, calmé par Simone dans la chambre maternelle. C'est le lendemain qu'André et Simone m'amènent Stéphane. C'est lui qui me dit très précisément ce que je viens de rapporter. Les parents et lui-même refusant l'hospitalisation, je lui proposais trois rencontres hebdomadaires que je poursuivis durant deux mois. Stéphane acceptait les neuroleptiques par voie orale que je lui prescrivais mais me disait préférer me parler de lui « je vous parle de je... de moi... de l'autre moi... je sens que ça vous fascine. Je sais que le Professeur X... vous téléphone pour me conduire où il veut... Vous voulez capter l'impossible... c'est moi qui vous capte... car à deux on ne fait qu'un ».

La phase aiguë que je vais récapituler sur le plan séméiologique dura un mois environ. Puis progressivement, l'angoisse chuta, le discours devint plus clair : « j'ai traversé le miroir... c'était un cauchemar éveillé... vous êtes vous-même un miroir et vous réfléchissez... c'est étymologique... mais j'ai réfléchi moi-même et je me suis repris ».

M'interpellant avec douceur sur le fait que je prenais trop de notes, il me dit « N'écrivez pas tout, tout porte simplement sur le *je* et sur le *moi*, je vous assure que je me suis repris ».

Les six mois suivants, nous nous rencontrâmes régulièrement deux fois par semaine, diminuant la chimiothérapie jusqu'à l'arrêter. Stéphane était très fatigué, fuyait les livres. Méditant, taciturne, il ne livrait qu'à moi son indécision, sa peur d'autres épisodes à venir, ses tendances à la rumination, à l'introspection anxieuse. Entre temps, la « vorace Stéphanie » réapparut.

Stéphane fut conscient, à la fois fataliste et quelque peu amusé, du terrible duel dont il fut l'enjeu entre sa mère et Stéphanie. André n'intervient pas. Stéphane et Stéphanie partirent en Amérique du Sud où Stéphane devient lecteur de français dans une Université. Tout semble aller bien, Stéphanie veillant avec omnipotence sur son compagnon ; André semblait inquiet ces derniers temps par l'exubérance stylistique des exposés que Stéphane faisait à ses étudiants. Un ami sud-américain à qui j'en parlais, m'a dit qu'eu égard au baroque de la stylistique de son continent, Stéphane lui paraissait le plus rigoureux des cartésiens.

Bien que tous les traits structuraux de la personnalité de Stéphane, que je ne peux tous détailler dans les limites de ce texte, soient du registre névrotique – psychasthénie, balancement ancien entre compulsions obsessionnelles et sentiments fugaces de dépersonnalisation « *comme si les compulsions étaient une défense contre l'angoisse de dépersonnalisation* » (Follin) –, le patient me fut présenté dans le cours d'un épisode aigu où l'héautoscopie était partie in-

tégrante d'un ensemble évoquant la bouffée délirante. Certes existaient les différents signes énumérés par Follin dans la dépersonnalisation (analyse introspective, sentiment d'altération du Moi psychique, sentiment d'altération du Moi corporel, sentiment de déréalisation), mais je pense pouvoir éliminer aussi la pure névrose de dépersonnalisation au sens de Bouvet où précisément la dépersonnalisation fait partie d'une symptomatologie immédiate et relativement monomorphe. Malgré l'allure réservée et distante du patient rapportée par l'anamnèse précédant la phase aiguë, je n'eus jamais le sentiment d'une entrée dans la schizophrénie, le fait qu'il présentât une héautoscopie en tant que signe dominant me confortait d'ailleurs dans cette impression. La suite des choses m'a jusqu'à plus ample informé, assuré dans un pronostic favorable. Dans notre cas, la thématique du double m'apparut comme l'irruption quasiment logique mais également relativement stabilisatrice de la métaphore délirante, et ce à la faveur d'une intention bien précise (la rencontre sexuée Stéphanie/Stéphane, le prestige du Professeur X. « qui a tout arrangé à sa manière ».

Entre Stéphanie et Stéphane jusque dans la confusion des prénoms, se joue la rencontre brutale de l'Autre sexué. Mais précédant ce fait déclenchant, s'est instauré entre Stéphane et le Professeur X... un rapport pathétique où apparaît en position tierce, en tant que présence réelle, un personnage à la fois paternel et ambigu. Qu'il y ait déclenchement psychotique du fait de cette présence, chez Stéphanie, être à l'étonnante filiation, n'est pas pour nous étonner. Il s'agit là d'un cas de figure quasiment logique.

Dès lors, nous rejoignons Lacan dans son explication de l'irruption psychotique. Le caractère destructeur et ravageant de cette présence « *d'un père* » « *procède de son irruption au lieu et place d'un manque fondamental* ». « *Ce manque c'est la forclusion du nom-du-père, non pas l'absence réelle du père, mais sa non admission en tant que promoteur de la Loi, dans le système de signification du sujet, père réel qui n'a jamais trouvé sa place dans la chaîne des signifiants constituants de l'inconscient* ».

« Pour que la psychose se déclenche, il faut que le nom-du-père forclus, c'est à dire jamais venu à la place de l'autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet. C'est le défaut du nom-du-père à cette place qui, par le trou qu'il ouvre dans le signifié, amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante ».

Nous rejoignons personnellement les positions de Christiane Paul-Ulrich (Thèse, Strasbourg, 1973) quand à propos d'un cas assez semblable au nôtre, elle en arrive à la conclusion que la thématique du double peut permettre une stabilisation. « *Le double doit alors tenir lieu de signifiant-clé dans un essai de se faire support d'une chaîne symbolique. À défaut de la constitution d'un Moi aliéné à son image et normalement affecté d'une spatung commune à tout sujet humain, le*

double, formation imaginaire « automatisée » témoigne, en tant que reliquat d'un avatar de l'aliénation « normale » à la fois d'une tentative de constituer une image de soi et de l'échec de son assimilation au Moi ».

L'épisode aigu vécu par Stéphane dans la situation que nous avons définie, montre cet échec, l'incapacité de se situer en place de sujet, entraînant de façon volatile et passagère l'apparition d'une image de soi revenant de façon angoissante dans le réel, faute d'avoir été maîtrisée par la symbolisation primordiale. Que dès lors, Stéphane ait vécu une bouffée délirante va dans le sens de Nacht et Racamier quand ils disent « *le malade est assiégé sur deux fronts à la fois, celui du réel extérieur et celui du monde fantasmatique inconscient qui entrent en résonance* ».

La bouffée délirante constitue le moment d'une série d'adaptations psychiques destinées à enrayer la peur. « *Temps matriciel du délire* », le temps de l'angoisse fait irruption « *dans le bouleversement des relations objectales* ». Cette angoisse de l'humeur délirante, nous la retrouvons chez Stéphane dans sa dépersonnalisation psychotique allant jusqu'à l'héautoscopie, dans son sentiment de changement du monde et des rapports inter-humains, dans ses sentiments d'altération du temps, de la causalité, de l'espace et des perceptions, dans son vécu hallucinatoire, dans sa thématique où le double est le support d'une filiation fantastique où l'origine et la fin du monde se jouent à travers lui. Nous retrouvons cette thématique où tout s'enclot en lui dans la phrase : « *je meurs et toi l'homme André, tu meurs... je suis ton père et le père de ton père... je suis Stéphane, Stéphanie, Simone... je suis l'alpha et l'oméga* ». Phrase messianique et thème des origines où s'annulent début et fin dans la disparition de la différence des sexes.

Que la thématique du double dans le délire déborde le symptôme n'est pas pour nous étonner. Car la parole psychotique en ce cas comme ailleurs dit, dans la souffrance, l'universel, thème de l'âme et du corps, thème d'une impossible origine rejoignant le sol mythique et la parole poétique.

Mais le symptôme autoscopique offert aux psychiatres a été par eux étudié avec soin dans de consciencieuses et brillantes observations. Il faut d'emblée remarquer que les psychiatres classiques ont su le discerner en tant que trait pertinent mais non monomorphe dans toute une série d'entités nosographiques tant névrotiques que psychotiques, cernant par là ce fait primordial que la thématique du double étant universelle, elle pouvait se retrouver dans toute expérience de dépersonnalisation qui va du présumé normal au psychotique en passant par la névrose.

Moreau de Tours, esprit précurseur et prémonitoire, décrit, en 1845, son vécu personnel sous haschich « *j'étais porté à croire que c'est moi-même qui parlais et que j'entendais parler* ». Séglas considère l'obsession en tant « *qu'était particulier de la désagrégation psychologique, sorte de dédoublement de la conscience* ». Il

retrouve ce que Morel appelait « *le phénomène de double voix* », ce phénomène représentant « *l'éternelle croyance à l'antagonisme de l'esprit du bien et de l'esprit du mal* ». Séglas retrouve le symptôme dans des cas névrotiques de type hystérique et le localise aussi dans certaines observations de psychotiques présentant, en sous tension du thème, des hallucinations cénesthésiques, auditives et visuelles. L'autoscopie présentant au sujet une partie ou l'intégralité de sa propre personne est définie par Solfer dans les termes suivants : fait où « *le sujet se voit ou plus exactement se sent comme si son double était à ses côtés* », « *véritable sensation objective sous la forme, visuelle combinée à la forme cénesthésique* ».

L'autoscopie qui sera reprise plus tard par Menninger-Lerchenthal sous le nom d'héautoscopie est à distinguer de l'autoscopie interne, impression perceptive, visuelle et cénesthésique de l'intériorité corporelle. Solfer présente avec précision le symptôme en particulier dans certains cas d'hystérie dont la trame est la lutte du sujet avec son double. L'héautoscopie a été rattachée par Menninger-Lachenthal aux troubles du schéma corporel. Jaspers, quant à lui, effleure le thème en définissant ce qu'il nomme « *conscience simple de type matériel* » d'une présence corporelle ni perçue ni imaginée (*leibhaftige Bewusstheit*) qui s'impose au sujet. Lhermitte retrouve ce sentiment particulier d'appartenance au moi physique et moral en distinguant le sentiment diffus, la simple représentation sans véritable hallucination, l'hallucination visuelle en pointant dans ces trois registres l'intensité de la charge affective, l'impression d'étroite relation corporelle et spirituelle depuis une ébauche d'image jusqu'à l'image en sa totalité. Lhermitte parle « *d'hallucination du compagnon* ». Il rattache le symptôme aux perturbations du schéma corporel ou plutôt de ce qu'il nomme « *l'image du corps* » en indiquant : « *la vision du double est l'émancipation de l'image à l'édification et au maintien de laquelle coopèrent des éléments visuels cénesthésiques et posturaux* ». On a signalé ce fait dans les hallucinoses pédonculaires, dans certains cas hémaniopsiques d'atteintes pariéto-occipitales post-encéphaliques (Van Bogaert), dans l'épilepsie temporale de type « *dreamy State* ».

Pour Hecae et Ajuriaguerra, l'héautoscopie se situe dans le registre des troubles somatognosiques sans vouloir pour cela expliquer ce trouble fondamental sur la base univoque de perturbations purement neurologiques. Hecae dans un article de 1957 de « *l'Encéphale* » souligne à nouveau, avec Green, la variabilité étiologique qui peut conduire au symptôme héautoscopique. Dans les états confuso-oniriques avec déstructuration du champ de la conscience peuvent se rencontrer des expériences du double vécues avec effroi. De même dans les états psychotiques aigus induits par les drogues hallucinogènes.

Des troubles neurologiques dûment répertoriés jusqu'aux registres névrotiques et psychotiques en passant par la confusion, le champ est vaste, on le voit, où le thème du double peut trouver place. Dans l'introspection anxieuse « *normale* », qui n'a fait l'expérience de l'impression étrange de se voir agir et

se mouvoir ? Qui n'a jamais tenté de se regarder, de « *s'imaginer* » sans miroir ni reflet ? Étrange scénario que celui du regard, à chaque instant, je ne suis rien d'autre que ce que le regard d'autrui m'apprend au sujet de moi-même. L'homme avance, masqué, pour ne pas subir l'intolérable effraction d'une altérité spéculaire qui, à trop le deviner, irait le ravageant ; l'alter ego, le double va jusqu'au bout de ce ravage.

Mais si nous posons le problème de l'alter ego, il faut examiner la constitution du sens qu'a autrui pour la conscience normale. Reprenons Husserl : la constitution du sens d'autrui fait passer à la sphère de l'intersubjectivité toute conscience émergeant d'une sphère qualifiée de « *primordiale* » car elle est du ressort de « *l'appartenance propre* ». Dans cette sphère primordiale s'opèrent des constitutions qui vont sous-tendre la constitution du sens d'autrui. Dans cette sphère sont déjà visées les choses matérielles et mon corps propre diffère du corps anatomique, le soma. Mais y manque le référent fondamental de la reconnaissance de la subjectivité de l'autre. Dès lors qu'on arrive à la sphère intersubjective tout change, un changement radical s'opère non dans le matériau de la visée mais par la nouvelle structuration du sens que découvre la conscience. C'est à dire le moi psychique constituant de sens ; constituer autrui représente la médiation entre sphère primordiale et sphère intersubjective. Mais constituer autrui modifie le moi propre. Fondamentalement autrui ne peut être qu'alter ego médiatisé par mon corps propre au sens où les différents corps anatomiques visés se muent en corps propre d'autrui. D'où le paradoxe de l'alter ego. La subjectivité d'autrui m'est étrangère et je ne peux pourtant la poser qu'au travers de ma propre subjectivité. C'est sur ce paradoxe que bute la conscience délirante, échec qui culmine dans l'expérience du double. Dans cette expérience nous voyons en effet une certaine forme de conscience qui ne pouvant fonder autrui vacille entre deux possibilités extrêmes. Ou bien, elle se constitue en se posant elle-même en tant que chose, autrui n'étant plus qu'illusion car il ne remplit plus sa vraie fonction d'alter ego. Ou bien, subjectivité solitaire, elle capte tout ce qui revient normalement à autrui. Il n'y a, dans les deux cas, plus d'autrui authentique. Si elle capte tout ce qui pourrait être subjectivité d'autrui, elle déifie le moi.

Dans un deuxième mouvement si le fond devenu impersonnel des autres, le capte, la conscience s'y dissout. Il n'y a plus d'autrui authentique. Et sans autrui, c'est à dire sans alter ego, il n'y plus qu'une subjectivité solitaire littéralement chosifiée dans le monde, sous le regard de l'étranger, dans l'expérience d'une ineffable étrangeté. Il nous faut donc considérer, en tant que potentialité humaine cette parole psychotique qui calme une impossible origine, et qui rejoint par là le mythe. Or, qu'est-ce qu'un mythe ? Un mythe est un énoncé sans solution possible au niveau logique car il renvoie, depuis le début de la parole humaine, à l'interrogation inconsciente des hommes. Puisque la thématique du double pose le problème de l'unité de l'homme, du regard d'autrui, de la différence des sexes, puisqu'il pose, en un mot, la question d'une généalogie parfaite où l'être est son

propre géniteur et créateur d'un monde sans sexe et sans autrui, allons du côté de la mythologie examiner ces interrogations.

Je me reporterai brièvement à l'androgynie, à l'hermaphrodite et à Narcisse. Dans « *le Banquet* » de Platon, Aristophane évoque une origine sans clivage sexué, dans la plénitude d'êtres sphériques « *avec un dos et des flancs arrondis, quatre mains, quatre jambes, deux visages pareils ... deux organes de la génération* ». Mais cette fusion originelle retrouvée dans le thème du double fut clivée car les androgynes escaladèrent le ciel pour combattre les dieux. Dès lors Zeus les coupa en deux. Mais chaque être clivé courait vers son ancienne moitié pour s'y fondre à en mourir. Nous retrouvons la fusion et mort, Éros et Thanatos, éternel désir du retour à l'origine, à l'immobilité. Alors pour que les hommes survivent Zeus « *transpose les organes de la génération sur le devant. C'est de ce moment que date l'amour des hommes. L'amour recompose l'antique nature, s'efforce de fondre deux êtres en un seul* ».

À propos d'Hermaphrodite, Ovide nous dit qu'objet d'amour d'une naïade, il la repoussa. Comme il se baignait dans un lac, elle l'enlaça et lui dit « *Tu te défends en vain, tu ne m'échapperas pas, Dieux, ordonnez que jamais rien ne puisse le séparer de moi, ni me séparer de lui* ». « *Les dieux exaucèrent la prière : leurs deux corps réunis n'en formèrent plus qu'un seul ... sous une double forme, ils ne sont plus ni homme ni femme : ils semblent n'avoir aucun sexe et les avoir tous les deux* ». Le lac garda la propriété de faire perdre vigueur aux hommes qui voulurent s'y baigner. La bisexualité représente ici le châtement au refus du désir. La fusion de l'être double renvoie à l'impuissance et à la mort. Narcisse, lui aussi, méprisa l'amour de la nymphe Écho qui mourut, laissant sa voix au fil du vent, répéter les mots d'autrui. Tiseras avait prédit qu'il vivrait vieux s'il ne se voyait pas. Ovide nous le décrit en arrêt devant son image contemplée dans la source « *Pendant qu'il boit, séduit par l'image de sa beauté qu'il aperçoit, il s'éprend d'un reflet sans consistance, il prend pour un corps ce qui n'est qu'une ombre ... Il se désire lui-même dans son ignorance ... ce qu'il voit l'embrase, et la même erreur, qui abuse ses yeux, excite sa convoitise* ». Narcisse invoque la forêt « *je suis séduit, je vois mais ce que je vois et ce qui me séduit, je ne peux le saisir, si grande est l'erreur qui m'abuse dans mon amour ... Tu n'es autre que moi-même ... je ne suis plus dupe de ma propre image ... Ce que je désire, je le porte en moi-même, mon dénuement est venu de ma richesse. Oh ! Si je pouvais me dissocier de mon propre corps. Souhait insolite chez un amant, ce que j'aime, je voudrais en être séparé ... Puis il posa sa tête fatiguée sur l'herbe verte et la nuit, ferma ses yeux remplis d'admiration pour la beauté de leur maître. Et quand il eut été reçu dans l'enfer, il se contemplait encore dans l'eau du Styx* ». La fleur qui remplace le corps, le narciss, sera signe du sommeil et de mort. Bien que Narcisse ait reconnu le leurre de son image, la fascination l'en saisissant le conduisit à l'immobilité de la mort.

Mais le leurre, fondement de l'imaginaire, donc du Moi, est le mouvement de la passion qui va jusqu'à transgresser la vie. Passion de soi, passion de l'impossible unité, regret fondamental de clivage de l'être. Dans la version de Pausanias l'interdit de l'inceste apparaît, car Narcisse meurt de rechercher dans son reflet l'image d'une sœur jumelle adorée et précédemment morte. Mais la version la plus archaïque du mythe apporte éclairage car dans ce récit-là, c'est son père, le fleuve Cephise que Narcisse recherche dans son reflet. Là apparaît la négation du temps futur, l'immobilité dans un présent factice, l'essai malheureux d'arrêter le cours des choses pour se figer dans l'immortalité. Cela rejoint le propos pertinent de Freud quand il dit « *Le point le plus épineux du système narcissique est l'immortalité du moi que bat en brèche la réalité* ». Ainsi dans les cosmogonies gnostiques, la faute narcissique crée l'homme mortel en tant qu'elle est l'origine du monde sensible. Dans ce genre de cosmogonies, on peut retrouver l'homme archétypique de nature infinie et spirituelle qui, traversant l'espace, rejoint son reflet dans l'eau et son ombre sur la terre. L'ombre enlacée par la nature donna le jour à des androgynes. Dans la cosmogonie Hindoue, c'est le reflet d'un être de spiritualité qui créa la matérialité et la finitude de l'univers.

Ainsi le reflet narcissique et la matérialité du monde sont étroitement liés. Car la réalité de la mort césure le narcissisme humain qui sous-tend le désir d'immortalité. Freud pose le double comme primitive « *assurance contre la destruction du Moi* », « *énergique démenti à la puissance de la mort, l'âme immortelle a sans doute été le premier double du corps* ». Il ajoute : « *les représentations du double ont pris naissance sur le terrain de l'égoïsme illimité qui domine l'âme de l'enfant comme celle du primitif* » et encore « *le double est une formation des temps psychiques primitifs, temps dépassé où il devait sans doute avoir un sens plus bienveillant. Le double s'est transformé en image d'épouvante à la façon dont les dieux, après la chute de la religion à laquelle ils appartenaient, sont devenus des démons... (le double) se développe (en tant qu') instance particulière qui peut s'opposer au restant du Moi, qui sert à s'observer et à se critiquer soi-même, qui accomplit un travail de censure psychique et se révèle à notre conscient sous le nom de conscience morale* ». Peuvent alors être intriquées dans le thème « *Toutes les éventualités non réalisées de notre destinée dont l'imagination ne veut pas démordre, toutes les aspirations du Moi qui n'ont pu s'accomplir par suite des circonstances extérieures, de même que toutes ces décisions réprimées de la volonté qui ont produit l'illusion du libre arbitre* ».

Cette « *instance particulière* » qui s'oppose « *au restant du Moi* » est l'idéal du Moi intégré au Surmoi. La thématique du double dans la dépersonnalisation névrotique comme dans la psychose s'intègre alors de façon cohérente dans l'expérience humaine en tant que possibilité extrême et angoissante de l'introspection critique, l'instance critique se détachant du Moi suivant les modalités défensives de la névrose ou projectives de la psychose. Le double se pose alors comme un essai de comblement de la césure Moi, Idéal du Moi. Mais l'expérience ne peut se

vivre que dans l'ordre de l'effrayant et de l'étrangeté, la représentation du double, toujours selon Freud, ayant « *pris naissance sur le terrain de l'égoïsme illimité du narcissisme primaire qui domine l'âme de l'enfant comme celle du primitif. Lorsque cette phase est dépassée, le signe algébrique du double change, et d'une assurance de survie, il devient étrangement inquiétant avant-coureur de la mort* ». Il nous faut revenir encore aux définitions freudiennes du narcissisme pour étayer la thèse. Citons les : « *pulsions autoérotiques existent dès l'origine. Quelque chose, une nouvelle action psychique doit donc venir s'ajouter à l'auto-érotisme pour donner le narcissisme... où c'est le Moi comme image unifiée du corps qui est l'objet de la libido* ». En tant que stase de la libido, nul investissement d'objet ne dépassera totalement le narcissisme car « *fondamentalement l'investissement du Moi persiste et se comporte envers les investissements d'objets comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis* ».

Dans le cas du double, la fascination narcissique du Moi va jusqu'à l'extrême, la libido du Moi pouvant conduire au désinvestissement radical de tout objet pour se rabattre en totalité sur le Moi. Mais si tout se rabat sur le Moi, c'est qu'il y a eu une originaire perte d'objet donc, en cascade, perte de tous les substituts de l'objet primordial. On rejoint là alors l'introjection régressive de la mélancolie et si, comme le dit encore Freud, « *on ne se tue qu'après s'être identifié à l'objet perdu* », il n'est pas étonnant que la thématique du double comporte une composante persécutoire où l'amour du double est intimement lié à la recherche de son meurtre, donc du suicide. Otto Rank dénoue cet apparent paradoxe « *Ce thème qui, a priori, dément l'angoisse de mort affirmée, nous permet de montrer qu'il est en étroite corrélation à la fois avec cette angoisse mais aussi avec le narcissisme et cela justement par sa curieuse application. Ce n'est pas la mort que craignent ces sujets, c'est l'attente de l'inévitable destin qui leur est insupportable ... pour se libérer de l'insupportable peur de la mort, ils recherchent librement cette mort* ».

J'ajouterai que cet infini paradoxe conduit au double leurre, à la double méconnaissance : en tuant son image, le sujet qui s'objectifie jusqu'à la pétrification de la mort, se suicide dans l'adoration de son Moi. Nous en sommes à pointer, pour centrer le problème, trois concepts fondamentaux de l'œuvre freudienne : le narcissisme, la projection et le sentiment d'étrangeté, les deux derniers étant les corrélats du premier, l'un parce qu'il exige la régression narcissique pour se manifester, l'autre en tant qu'il est l'avatar du double narcissique.

Découvert dans l'étude de la relation d'objet chez les homosexuels, le narcissisme dans l'article qui lui est consacré (« *Pour introduire le narcissisme* ») prend, en tant que libido du Moi, une importance économique de plus en plus marquée, son rôle étant démontré dans les psychoses où il est responsable du délire de grandeur. C'est l'occasion, pour Freud, de réaffirmer le dualisme pulsionnel et la spécificité des pulsions sexuelles. En même temps, est dégagé le rôle du narcissisme dans hypocondrie, la vie amoureuse, l'estime de soi et l'idéal du Moi.

Dans sa « *métapsychologie* », Freud montre comment le narcissisme intervient dans le rêve et comment le concept d'identification narcissique est essentiel à la compréhension de la mélancolie. Après l'élaboration la deuxième topique, le narcissisme cesse d'occuper une place prépondérante pour subsister essentiellement comme stade premier et an-objetal sous la forme du narcissisme primaire. Quant à la projection, elle est un mécanisme inconscient qui intervient tant dans les registres névrotiques et psychotiques que dans le psychisme normal. Dans ces entités morbides, la projection joue surtout un rôle défensif ; Freud a mis en évidence son rôle dans les névroses hystériques, phobiques, dans la névrose d'angoisse mais également dans la paranoïa. Alors que dans les psychoses, la projection est le principal mécanisme de défense, elle intervient accessoirement à côté d'autres mécanismes de défense spécifiques de chaque névrose. Dans la vie physique normale, elle participe à la compréhension de l'animisme et de la psychologie religieuse et permet au rêve d'être le gardien du sommeil. La projection entretient ainsi des rapports étroits avec le narcissisme, en particulier donc dans l'animisme, le rêve et la paranoïa. Pour Sami Ali, le narcissisme est la condition *sine qua non* de la projection, la projection nécessitant la possibilité de distinguer le dehors du dedans. Qu'en est-il maintenant de l'inquiétante étrangeté dont l'expérience du double est un exemple frappant ? Cette impression « *prend naissance, dit Freud, dans la vie réelle lorsque des complexes infantiles refoulés sont animés par quelque impression extérieure, ou bien lorsque de primitives convictions surmontées semblent de nouveau être confirmées... les convictions primitives se rattachent aux complexes infantiles et y prennent à proprement parler, racine... (l'inquiétante étrangeté étant) cette catégorie de l'effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières* ».

Christiane Paul-Ulrich, dans sa thèse, montre comment à propos du conte « *Les élixirs du Diable* » d'E.T.A. Hoffmann, Freud isole le thème du double « *que ce soit sous forme de la similitude d'aspect, de la télépathie, avec redoublement du Moi, scission ou substitution du Moi ou que ce soit sous la forme du constant retour du semblable, de la répétition des mêmes traits, des mêmes destinées, des mêmes actes criminels, voire des mêmes noms de plusieurs générations successives* ».

Il évoque aussi les rapports du double avec l'image spéculaire, l'ombre, les génies tutélaires, les doctrines relatives à l'âme et à la crainte de la mort ».

À propos du conte « *L'homme au sable* » toujours d'E.T.A. Hoffmann, Freud étaye le concept d'inquiétante étrangeté. Dans ce conte, il est question d'un jeune étudiant amoureux d'une automate et qui, dans sa folie, croit reconnaître un personnage hideux associé dans son enfance à « *l'homme au sable* », figure du folklore qui fait peur aux enfants qui ne veulent pas dormir. Pour Freud, l'inquiétante étrangeté est ici l'expression de l'angoisse de castration par assimilation du personnage de l'homme au sable à l'image paternelle. Mais il précise, autres exemples à l'appui, que l'inquiétante étrangeté peut être aussi la manifestation

du double narcissique et de la compulsion de répétition qui met en jeu la pulsion de mort. Pour Sami Ali qui a repris l'analyse du conte d'Hoffmann, l'inquiétante étrangeté apparaît lorsque la distinction du dedans et du dehors tend à s'effacer quand coexistent deux espaces qui normalement s'excluent : un espace à deux dimensions qui est un espace d'inclusion réciproque, espace imaginaire et primitif et un espace à trois dimensions qui est l'espace réel. Cela nous renvoie à Tausk et à sa « *machine à influencer* ». Tausk montre que l'évolution du délire d'influence est, dès le début, sous le signe de l'étrangeté et il propose une échelle évolutive dont le terme final serait la machine à influencer. À partir d'un vécu délirant primordial, elle serait une tentative de plus en plus élaborée de mise en instance d'un « *mauvais objet maléfique* ». C'est à travers une schématisation spatiale que cette évolution délirante semble s'appréhender le mieux. Le rôle défensif de la projection prend de plus en plus d'importance au fur et à mesure que le délire vieillit. La protection se fait d'abord sur l'espace corporel puis sur l'espace extérieur. Le terme final en est la machine en forme de cercueil avec des membres et batteries à l'intérieur, projection du corps propre du malade en un double pétrifié.

Narcissisme, projection, inquiétante étrangeté, tels sont, à notre sens, les trois concepts qui circonscrivent le thématique du double. Or, nous avons vu, en psychopathologie, à travers l'universalité du thème, l'extrême variabilité des tableaux cliniques qui vont de l'introspection anxieuse quasi « *normale* » à la psychose. C'est précisément l'utilisation des trois concepts précités qui nous permet de découvrir, derrière l'unité thématique, le dégradé des structures qui va du normal au psychotique en passant par le névrotique, sans hiatus irrémédiable. Car si le double a rapport à l'ombre, au miroir, au reflet, il doit nous ramener à la première reconnaissance de l'image spéculaire par le petit d'homme. Toute existence humaine est quête d'identité. Mais le primat, la matrice de cette éternelle recherche identificatoire se situent quand, face au miroir, l'*infans* tend, dans son image, à reconnaître cet autre qui est, de façon imaginaire, lui-même.

Cette expérience où le sujet, en se réfléchissant dans l'image, se pense, s'oppose radicalement au « *cogito* » cartésien où le sujet se saisirait lui-même immédiatement présent. Car dès le stade du miroir, l'*infans* se saisit par une distance irrémédiable. Je « *suis* » en fait, grâce à l'irréel de mon image. L'identité du « *ceci est mon corps* » ne peut apparaître que par la différence entre « *moi* » et « *l'image de mon corps* ». Cette matrice symbolique est le premier et fondamental processus qui précède et conditionne toutes les identifications ultérieures. En effet, elle représente, dès lors, un sujet originairement clivé en deux, travaillé en profondeur et pour toujours par le manque. Narcisse désire « *être* » cette image que lui renvoie l'eau du lac. Mais cet « *être* » de Narcisse n'est qu'illusion majeure où continuent à vivre les hommes, l'illusion d'une nature humaine propre à soi, d'une identité propre à soi-même, L'*infans* ne parle pas en tant qu'il n'est pas encore sujet parlant, mais il n'est qu'objet parlé, raconté par la parole parentale. On lui donne un nom. Il est nommé de l'extérieur avant sa conception. On dit

que c'est son nom « propre ». Mais ceci n'est qu'illusion. Objet du désir de l'autre parental, toute existence n'est qu'une quête illusionnelle et angoissante de l'horizon identificatoire, quête de l'idéal de soi, de la dignité du sujet parlant, tentant de dire sa « vraie » parole. Ainsi le départ de la structuration du « je » qui parle nécessite la médiation spéculaire de l'image du corps. Il s'agit là d'un drame où l'image du corps en tant que totalité remplace l'angoisse du corps morcelé. Déjà s'ébauche le partage entre imaginaire et symbolique. Le sujet en quête de lui-même parle, symbolise, tend à ramasser l'imaginaire qui le déborde en symbolisant qui il est, face au réel, face au regard d'autrui. Ce n'est qu'en s'articulant à la chaîne signifiante que l'imaginaire est dicible. Freud nous avait déjà montré que l'imaginaire n'est pas l'illusoire. L'imaginaire est partout mais il ne peut nous faire signe qu'à travers la fonction symbolique, cette fonction de symboliser étant alors vraiment le propre de l'homme dans les réseaux de l'histoire et de la société. Dès cette première reconnaissance de l'image dans le miroir, se départagent imaginaire et symbolique. Derrière la scène imaginaire du miroir et la reconnaissance du corps, s'établit déjà l'ombre d'un troisième personnage : le tiers parental avec lequel l'enfant échange un regard manifestant ce qu'il aperçoit. Le tiers parental représente et le début et la fin des choses, car cette ombre tierce préfigure déjà peut-être la mort. Que narcissisme et mort s'intriquant chez le normal, trouvent dans la thématique du double leur expression la plus radicale, n'est pas pour nous étonner. La névrotique dépersonnalisée, le psychotique expriment dans l'angoisse un questionnement fondamental toujours latent en l'homme, car c'est dès le stade du miroir que ce questionnement est posé. L'évolution dite normale va, au-delà du miroir, vers l'Édipe, ancrant le sujet dans le registre symbolique.

Nous connaissons chez le névrotique les points où se rejouent dans le symptôme et la demande, la dramaturgie œdipienne. Et nous savons, depuis Lacan, que la relation mère-enfant duelle du miroir reste insuffisante. Si le discours de la mère n'est pas en référence au Nom-du-Père, l'insertion dans l'ordre du symbolique est manquée si ce Nom-du-Père n'apparaît pas en préforme de la triangulation œdipienne. Dès lors, cette forclusion rive l'enfant à l'imaginaire. Dans la thématique du double chez le psychotique, on assiste, comme dans notre cas clinique, à une stabilisation de cette « métaphore délirante » qui dit l'universel. Par rapport à l'aliénation « normale » au miroir, la formation imaginaire du double se libère dans un leurre. Ce leurre est le leurre de Narcisse qui, en constituant une image de soi, ne peut l'assimiler au Moi. Chez le normal ou le névrotique, la quête de l'idéal du Moi, double constant, implique en son essence même qui est le manque, la temporisation vers un futur toujours inaccessible, accepté comme tel. L'illusion psychotique, où tout narcissisme reflue sur le Moi, est dans l'arrêt imaginaire du temps où Moi et Idéal du Moi, en se cooptant dans le double, ne feraient plus qu'un. Nous retrouvons alors l'illusion narcissique du mythe où le désir d'immortalité est battu en brèche par le Réel, par le Temps, par la Mort. Il est compréhensible alors que cet impossible défi ne puisse être vécu

que dans l'étrangeté et l'angoisse de néantisation, même s'il s'agit là d'une sorte de reviviscence de l'aliénation « normale » à l'image que représente le stade du miroir.

De miroirs, il sera maintenant encore question dans l'abord que je vais tenter du double dans l'écriture. Écriture qui, évoquant l'imaginaire dans le paradoxe du symbolique, reduplique pour le lecteur ce scénario où le scripteur fait figurer l'accomplissement de son désir.

Tous ces récits se profilent dans l'axe où l'ombre, le reflet, l'âme paraissent et disparaissent, symboles de la conscience morale. Que l'ombre et le reflet soient la réfiguration en la croyance de l'âme immortelle, défi à la mort du corps, est exprimé de façon syncrétique dans la symbolique de la haute Égypte, le Ka signifiant tout à la fois le nom, l'âme, l'ombre et le double. Les grecs reprenant la tradition homérique, voient l'âme c'est à dire la psyché en tant qu'ombre de l'homme qui a vécu, l'existence étant double, image perceptible de l'être en son vivant, image de l'âme libérée par la mort. Patrocle, mort, réapparaît dans le rêve d'Achille. Et celui-ci de dire « *O dieux, il subsiste donc vraiment aux enfers une psyché et une ombre de l'homme !* ». C'est toujours dans le reflet du miroir que l'homme se percevant en un instantané narcissique, est aussi confronté à la fugacité du temps et à l'irréversible. D'où la fonction du miroir qui révèle sous l'apparence d'un instant que l'on voudrait figé, l'essence du temps qui va, éternel dévoilement de l'être derrière le paraître.

Qu'Alice traverse le miroir et tout devient possible. Que l'Orphée de Cocteau fasse de même et l'imaginaire abolit le temps. Que les esprits du Purgatoire de Dante ne projettent pas l'ombre tient au fait qu'ils sont eux-mêmes des ombres de même que les vampires qui n'ont pas de reflet et sont tués par le soleil à son lever.

Ce paradoxe du reflet, J.P. Richter l'exprime avec angoisse quand il écrit « *debout devant le miroir, je me dis avec terreur : je veux voir à qui je ressemble dans ce miroir quand j'ai les yeux fermés* ». Paul, dans l'épître aux Corinthiens déclare de façon elliptique : « *Maintenant nous voyons dans un miroir d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face* ».

Cet effroi ambigu du miroir, nous l'entendons réclamer par l'inconnue rencontrée par Gorki dans couloir du théâtre. Pressée par son retard, elle s'arrête pourtant, jeune et belle, devant une glace et s'écrie : « *Et pourtant, il faut mourir* ». Cet effroi, nous l'entendons maîtrisé par le rejet distanciateur de J.-L. Borges : « *Les miroirs et paternité sont haïssables, parce qu'ils multiplient l'image trompeuse et l'affirmation* ». Edgar Poe qui fut hanté, tout comme Dostoïevski, par l'angoisse d'être enterré vivant, nous raconte l'histoire de William Wilson. Le héros a, depuis l'enfance, un double qui a la particularité de chuchoter, contrariant, comme une bonne conscience, tout projet surtout quand il est dépravé.

Malgré sa fuite en avant dans la tricherie et la débauche, Wilson rencontre son double en tout lieu. À Rome, en un bal masqué, le héros tente de séduire la femme de son hôte. Mais le double est là qui s'interpose. Wilson le provoque en duel et le tue. Quand il se retourne, apparaît dans une glace son reflet livide qui chuchote « *Tu as vaincu et je succombe. Cependant, dès cet instant, tu es mort toi aussi* ». Le thème du double et du miroir hante toute la littérature romantique allemande de Goethe qui vit son double revenir vers Frédérique quand il la quitta, jusqu'à Hoffmann notant dans son journal « *Tourmenté par des idées de mort, Le double* ». Dans « *l'histoire du reflet perdu* » Hoffmann nous conte l'histoire d'Érasme Spikher qui abandonne son reflet à la diabolique Giuletta et au Docteur Dapertutto. Ce couple infernal lui proposant de sacrifier femme et fils, Spikher résiste et s'enfuit à la recherche de son reflet, rencontrant alors Schemihl qui lui, vendit son ombre dans le conte de Chamisso.

Dans « *les élixirs du Diable* », Victorin et son double, le moine Médardus échangent pensées et personnages, aucun des deux ne sachant plus qui est qui. De même, dans le « *Double* » où le héros et son semblable finissent par capituler ensemble devant la femme aimée.

Stylisé par Musset dans « *La nuit de Décembre* », le double vêtu de noir apparaît de façon répétitive aux instants d'angoisse décisive, symbolique de la solitude et du destin. Maupassant, dans son « *Horla* » décrit dans un fantastique méthodique la longue aspiration du héros par l'être invisible dont il sent la présence et qui finit par lui enlever son reflet dans la glace.

Dans le « *double* » de Dostoïevski nous assistons à la description minutieuse d'une paranoïa interprétative qui culmine dans l'apparition écrasante de supériorité de l'autre Goliadkine qui, écartant, persifleur et hautain, le malheureux héros de tout contact et de l'objet de son amour, l'accompagne de ses lazzi jusqu'à son internement.

Ivan Karamazov quant à lui, devient fou après se longues joutes oratoires avec le Diable qui se proclamant son double, le tourne en dérision.

« *Nietotchka Niezanov* » vous conte l'histoire d'un certain Iefimov. Ce dernier a caché à tout le monde qu'il est un merveilleux violoniste. À Saint-Petersbourg, seules sa femme, une jeune veuve et la fille de cette dernière, Nietotchka, croient à son génie. Mais Iefimov boit. Se crée entre lui et Nietotchka un lien indissoluble. Iefimov répète souvent à sa belle-fille que seule la mort de sa mère lui permettrait de faire éclater son génie. Arrive un jour le plus grand des violonistes. Après bien des hésitations, Iefimov se rend à la représentation. Au retour, sa femme est morte. Iefimov devient fou. Dostoïevski conclut « *la vérité avait détruit sa raison* ».

Safouan reprenant l'analyse du récit nous montre que cette vérité est celle de la « *vision qu'il avait acquise de ce qu'il était lui-même au regard de celui qui*

avait réussi à réaliser toutes ces aspirations à sa place. Comme si l'on pouvait savoir tel qu'on est réellement en se regardant d'un point de vue imaginaire ». Dans « *le portrait de Dorian Gray* » d'Oscar Wilde, le héros, d'une beauté sans pareille, fasciné par sa propre image a formulé un vœu quand son ami a fait son tableau : « *garder l'éclat de sa beauté tandis que le visage peint sur la toile assumerait le fardeau de ses passions et de ses péchés* ». « *Ce portrait serait pour lui le plus magique des miroirs... quand le sang déserterait ce visage... lui garderait la magie de sa fraîche jeunesse* » Véritable Narcisse, Dorian « *des matinées entières, s'était immobilisé devant ce portrait, s'émerveillant de sa beauté, bien près, par moments, d'en tomber amoureux* ». La vie de Dorian, qui n'aime que lui-même, est parsemée de drames, inaugurés par le suicide de celle qui l'aimait, Sibyl Vane. Mais Dorian garde la beauté de ses vingt ans que lui renvoie son reflet, cependant que le portrait se flétrit. Dorian le cache et ce précisément dans la salle d'étude où l'avait confiné son grand-père quand il était enfant. Dorian, en effet, n'a pas connu son père et tout laisse à penser que son père fut tué sur les ordres de son grand-père maternel Lord Keslo. Ce dernier reprochait à sa fille de s'être mésalliée. De la mère de Dorian, on sait qu'elle mourut dans l'année qui suivit la mort de son mari. Dorian a vécu avec ce terrible grand-père qui « *pour sa ressemblance avec sa mère et diverses autres causes, l'avait toujours honni* ». Les années passent depuis la première altération du portrait. Dorian va de débauche en débauche, sans jamais vieillir. Un jour, il montre enfin le portrait au peintre qui autrefois le peignit. La flétrissure du tableau entraîne chez lui une réaction d'horreur.

« Ne voyez-vous pas quel spectre maudit nous regarde ? »

Dorian tue le peintre. Puis tout se précipite vers la catastrophe finale où Dorian affronte une dernière fois le portrait devenu repoussant et sanglant. Dorian transperce le portrait de sa lame. On entend un terrible cri. Les domestiques arrivent à pénétrer dans la pièce. « *En entrant, ils virent un splendide portrait de leur maître... Sur le parquet, un homme en habit de soirée gisait, un couteau dans le cœur. Son visage était flétri, ridé, repoussant* ».

En reprenant ces exemples littéraires classiques, j'ai voulu montrer l'unité du thème au-delà des variantes et des styles. Dans l'écriture se vérifient aussi les propositions de Freud tendant à poser le double en tant qu'effort de défense visant à projeter hors de soi, comme instance étrangère, ce qui devient l'instance critique. Tous ces récits, où l'inquiétude latente des héros se heurte à une implacable réalité, sont en forme d'odyssées où s'altère la quête normale de l'identité dans son rapport étroit à la quête de l'altérité. Que Freud, lui-même, ait vu, dans sa rencontre avec un sosie à Balzen, un très mauvais présage, n'est pas pour nous étonner. Que fasciné par E.T.A. Hoffmann, il y ait trouvé l'illustration de l'inquiétante étrangeté, ne saurait nous étonner davantage. Si nous allons maintenant du côté de J.-L. Borges, nous retrouvons le thème utilisé de manière distante, plus

détimbrée en tant qu'illustration de la question du temps, temps de la pensée idéaliste, indéfiniment circulaire. Tout dans cette œuvre renvoie aux rêves et à leur permanence, au continuum des choses déjà écrites et de l'écriture à venir. Le temps est vertige dans les jeux de miroirs et de labyrinthe, toute la littérature reprenant dans les réseaux de ce temps circulaire les représentations anciennes et à venir, dans le dépassement dérisoire des origines et des fins. Un homme est tous les hommes, un écrivain tous les écrivains. L'écriture est toujours citation et « *les mots sont des symboles qui postulent une mémoire partagée* ». Le narrateur qui se nomme toujours Borges est lui-même toujours double. Entre l'érudit des bibliothèques de Babel et l'homme hanté par les bas-fonds de Buenos-Aires, par les crimes froids, le silence de la mort, se produit ce glissement défensif maîtrisé par la virtuosité de l'écriture, barrière contre le vertige de l'imaginaire. Borges, l'aveugle, joue-t-il à Tirésias condamné à la nuit éternelle mais voyant l'avenir, l'avenir de Narcisse comme l'avenir d'Édipe ?

Le fantastique de Borges est toujours folie maîtrisée. Dans « *L'autre* » Borges rencontre son double jeune et lui raconte son avenir. Au début du conte, il déclare ne pas avoir aussitôt relaté l'incident « *ma première intention avait été de l'oublier pour ne pas perdre la raison* ». Quand le récit se clôt, il a trouvé la clé « *la rencontre fut réelle mais l'autre bavarda avec moi en rêve et c'est pourquoi il a pu m'oublier ; moi, je parlais avec lui en état de veille et son souvenir me tourmente encore* ». Tout est baroque chez Borges au sens où il définit lui-même le baroque comme « *l'étape finale de tout art lorsqu'il s'exhibe et dilapide ses moyens* ».

Dans « *Les ruines circulaires* », un vieux sage rêve. Il rêve un homme et il le crée. L'homme rêvé vit dans un autre temple circulaire. Seul le feu sait que la créature n'est qu'un rêve. On s'apercevrait de sa non-existence si on pouvait le voir traverser le Feu sans disparaître. Un jour le vieux sage entrevoit l'incendie qui ravage le temple où vit la créature. Désespéré à la pensée qu'on comprendra, dès lors, que l'autre, ne brûlant pas, n'existe pas, le vieux sage se précipite dans les flammes. Mais il ne brûle pas et s'aperçoit alors qu'il n'est, lui aussi que le rêve d'un autre. Ailleurs, étendant le thème au couple traître-héros dans « *Trois versions de Judas* », il feint avec un imperturbable sérieux de découvrir et de compiler les œuvres d'un célèbre érudit qui s'est voué à la disparition de sa propre œuvre parce qu'elle démontrait que Jésus ne serait pas crédible sans Judas qui, en fait, le reflète, chacun des termes du binôme renvoyant à l'autre, ne vivant que par l'autre.

Dans « *Thème du traître et du héros* », les deux entités sont la même personne. L'héroïque Fergus Kilpatrick dont on va fêter le centenaire est célébré par son arrière-petit-fils. Écrivant la biographie de son illustre aïeul, symbole vénéré de la révolte, celui-ci se heurte à une énigme. Un traître s'était glissé dans le mouvement. Il fut condamné à mort mais on ne retrouva pas son nom. Il s'avère que ce traître était Kilpatrick. Son confident, Nolan, l'avait confondu. Mais il

parut préférable d'exécuter le traître dans un théâtre, au cœur de la ville comme en un drame de Shakespeare. Nolan mit en scène la chose en conservant aux yeux du monde le mythe du héros. Ryan, arrivé au bout de l'énigme, ne révélera pas la vérité cent ans après. Il réalise alors qu'il fait « *partie lui aussi de la trame de Nolan* », et publie un livre consacré à la gloire du héros.

Qu'il me soit permis, en guise d'épilogue, de résumer un conte de Dino Buzzati, « *Le K* ».

Ici, le double n'est pas humain mais la vision solitaire et projective d'un marin qui voit un monstre le suivre. Stéfano, et lui seul, à bord, voit le K. Il n'en parle à personne. Fasciné, à la poupe du navire, il observe son infatigable poursuivant. Jamais il ne se lasse de cette poursuite. Or, quand le K a choisi un homme, il le dévorera, a dit son père.

Mais Stéfano navigue au travers de tous les océans. Les années passent, le temps serait venu d'une retraite bien gagnée. Stéfano s'est enrichi mais navigue toujours. Un jour, très vieux, son beau navire ancré au port natal, il s'ouvre de son secret à un homme de confiance et décide d'affronter le K. « *Il m'a escorté... avec une fidélité que même le plus noble ami n'aurait pas témoigné. Maintenant, je suis sur le point de mourir. Lui aussi doit être terriblement vieux et fatigué. Je ne peux tromper son attente* ». Stéfano part, seul en barque, muni d'un harpon. Mais le K vient vers lui non pour le dévorer mais pour lui remettre la fabuleuse perle de la Mer, gage de puissance, de fortune et de paix. Quelques mois plus tard, on retrouvera sur la grève un squelette blanchi serrant entre ses doigts un petit galet arrondi.

En résumant ce conte, revient à ma mémoire ce qu'un marin normand, me contant sa vie, m'avait dit à propos du jour des morts. « *Ce jour-là, comme tous les ans, nous n'avions pas pris la mer* ».

Comme je paraissais étonné, il ajouta « *Vous autres, terriens, ignorez bien des choses. Ce jour-là, il ne faut pas quitter le port, car tout l'équipage se retrouverait double à bord, et ce serait la fin* ».

Les lièvres cornus : fortune d'une famille d'animaux imaginaires

à la mémoire de M. Claude Saint-Girons.

Michel Wiedemann

Michel Wiedemann est né à Strasbourg en 1947. Agrégé de Lettres classiques, Maître de conférences de 1972 à 2012 en linguistique française à l'Université de Bordeaux-Montaigne, il a organisé maintes expositions de graveurs contemporains en qualité de Président de « l'Estampe d'Aquitaine » (association qu'il a fondée en 1985 avec Philippe Labèque, Paulette Expert et Daniel Beugnot, dit Dul). Membre du Cercle numismatique Bertrand Andrieu de la Société Archéologique de Bordeaux, il a souvent écrit sur l'iconographie des monnaies. Il a publié des articles sur le vocabulaire régional du français, sur le lexique de la photographie, sur des graveurs du Sud-Ouest, sur des animaux fantastiques tels la licorne et le lièvre cornu, il a fait partie des fondateurs de l'ARPA, galerie associative de photographie à Bordeaux, aujourd'hui disparue. Il continue de pratiquer en amateur la photographie et le dessin.



I. Le lièvre unicolore des Arabes et sa résurgence dans l'œuvre de Flaubert

Il est fait mention dans la littérature arabe d'un être étrange, un lièvre jaune à taches noires, portant sur le front une corne en vrille aussi grande que la moitié

de son corps, pointée en avant dans le prolongement de l'échine¹. Cet animal est cité par l'encyclopédiste persan de langue arabe Zakariya ben Muhammad ben Mahmud al Qazwini, mort en 1283 de notre ère². Il est figuré passant sur une montagne, parmi des fleurs rouges et des iris bleus, dans une miniature illustrant un manuscrit de cosmographie de cet auteur³. Au fol. 52 s'ouvre le chapitre *De la mer de Chine*, en deux parties : *Les îles de cette mer* et *Les animaux étranges*. Dans la première, après avoir cité Ceylan, Serendib, Jaba et Lincalos, l'auteur en vient à une île appelée Tinnin, l'île du dragon.

C'est une grande île bien fortifiée, où il y a des châteaux, des citadelles, des bâtiments et des villes peuplées. Et on dit que cette île abritait un énorme monstre qui dévorait leur bétail et dévorait toute personne qui s'approchait de lui. Les gens, pour calmer le monstre, lui offraient chaque jour deux bœufs en tribut et quand il ne trouvait pas ces deux bœufs, le monstre attaquait les bâtiments, les villes et le bétail. Quand Alexandre le Grand arriva dans cette île, les habitants lui demandèrent secours pour être délivrés de ce monstre. Alors Alexandre demanda qu'on lui apporte deux bœufs, il ordonna de les tuer et de les dépouiller et il fourra leur dépouille de goudron, de soufre, de chaux vive et d'arsenic. Il mit au milieu de ce mélange des crochets de fer et les déposa à l'endroit habituel où les gens de l'île mettaient les bœufs. Le monstre dévora ces deux bœufs comme à son habitude et retourna à son antre et là, le feu jaillit dans son ventre et les crochets s'accrochèrent dans ses entrailles. Le lendemain, il ne sortit pas. Les indigènes partirent à sa recherche et le trouvèrent mort. Alexandre était très content et les indigènes lui apportèrent des cadeaux, parmi lesquels une bête de couleur jaune qui ressemble à un lapin et a une corne noire. Toutes les

1 Cité dans MODE H., *Démons et animaux fantastiques*. Paris, Kogan, 1977, p. 269 : "hybride de la poésie islamique, un lièvre jaune avec une unique corne noire sur la tête".

2 "Al Qazwini (mort en 1283) est un Persan qui se rendit à Damas où il eut pour maître le mystique Ibn Al' Arabi et mourut qadi en Mésopotamie. Il a écrit un dictionnaire géographique qui imite celui de Yaqut et une compilation de cosmographie..." in J. M. ABD-EL-JALIL, *Histoire de la littérature arabe*. Paris, G. P. Maisonneuve, 1960.

3 Bib. Mun. de Bordeaux, Ms 1130, *Traité de cosmographie et d'histoire naturelle* d'AL QAZWINI intitulé *Adjâib elmaklouqât*. Manuscrit rapporté d'Algérie par Chevreau, chirurgien en chef de l'armée d'Afrique suivant une note manuscrite du 10 janvier 1834, et offert à la Bibliothèque de Bordeaux le 13 avril 1867. Nous remercions Mme H. de Bellaigue, conservateur des fonds anciens, de nous l'avoir fait connaître et notre collègue Rabah Naffakh qui l'a examiné et traduit pour nous. Le manuscrit est en écriture orientale, il a été écrit pour le chef de la confrérie des Maulawi (derviches tourneurs) Daoud ben Omar. La miniature du fol. 81 montre un minaret de type turc et un chasseur de crocodile armé d'un fusil. À la 1^{ère} page, une mention manuscrite d'une écriture maghrébine signale que ce manuscrit a été offert comme bien wakf et donne une date à 4 chiffres illisibles. Elle indique du moins que la donation est postérieure à la 1.000^e année de l'Hégire, soit 1622.

bêtes sauvages s'enfuyaient à la vue de cet animal⁴.

Le bizarre cadeau des indigènes n'est pas traité plus longuement dans l'ouvrage. Sa corne noire unique, sa couleur jaune et sa férocité sont héritées de la licorne, alias rhinocéros, alias monocéros, alias unicolore, telle que la décrivent les bestiaires grecs et médiévaux contemporains de Qazwini⁵. Son apparence de lièvre ou de lapin n'est donc qu'un élément aberrant, peut-être dû à une erreur du traducteur syriaque ou copte. Cet avatar de la licorne n'a pas de nom dans le texte de Qazwini, mais d'autres sources arabes lui donnent le nom d'Al-Miradj. Il clôt la liste des bêtes et des monstres dont l'apparition tourmente le saint dans la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert⁶ :

À mesure que saint Antoine regarde les animaux, ils grossissent, grandissent, s'accroissent, et il en vient de plus formidables et de plus monstrueux encore : le Tragelaphus, moitié cerf et moitié bouc, le Phalmant couleur de sang, qui fait crever son ventre à force de hurler ; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par son odeur, le Senagion, du pays de Dist, long d'un parasange ; le Senad à trois têtes, qui déchire ses petits en les léchant avec sa langue ; le Myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière, et dont les génitoires sont à rebours ; le serpent Aksar, de soixante coudées, qui épouvanta Moïse ; le chien Cépous, dont les mamelles distillent une couleur bleue ; la Poephaga, cavale aux vertes narines, qui porte une chevelure de femme à la crinière ; le Porphyrus, dont la salive fait mourir dans des transports lascifs ; le Presteros, qui rend imbécile par le toucher ; le Mirag, lièvre cornu habitant des îles de la mer .

Cet animal habite les confins du monde connu des Arabes. Flaubert a eu connaissance de ce lièvre cornu bien avant son voyage en Orient de 1849. On a déjà cherché dans la liste de ses lectures⁷ la source de cet emprunt, qui mêle

4 Cette façon de se débarrasser d'un dragon dévorant est un motif issu du *Roman d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène (III^e s. ap. J.C.). On retrouve cette ruse dans la légende du dragon de Cracovie, insérée à la charnière des XII^e et XIII^e siècles dans la *Chronica Polonorum*, lib. I, cap. 5, 4-8, par Wincenty Kadlubek.

5 Cf. Guillaume le Clerc de Normandie, *Bestiaire divin* (premier tiers du XIII^e siècle) : " Nous allons maintenant parler de la licorne : c'est un animal qui ne possède qu'une seule corne, placée au beau milieu du front. Cette bête a tant de témérité, elle est si agressive et si hardie qu'elle s'attaque à l'éléphant : c'est le plus redoutable de tous les animaux qui existent au monde. " in : *Bestiaires du Moyen Âge, ... par Gabriel Bianciotto*, Paris, 1980, Stock+ Moyen Âge, p. 92. La licorne a des traits du rhinocéros, notamment sa haine de l'éléphant..

6 Gustave FLAUBERT, *Œuvres complètes*. Paris, Seuil, 1964. Tome I, p. 441 pour la version de 1849 et p. 570 pour la version de 1874.

7 Jean SEZNEC, "Saint Antoine et les monstres, Essai sur les sources et la signification du fantastique de Flaubert" in *Publications of the MLA of America*, volume LVIII, march 1943, n°1, part I, pp. 195-222.

aux monstres de tradition grecque une créature venue du monde musulman et contribue à ce fantastique moderne, issu de l'accumulation de références savantes que signalait Michel Foucault⁸. Les sources sont connues : Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques ou Récits de l'Antiquité et du Moyen-Age en Occident sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle*, 1836, qui contient les « pseudo » Lettres d'Alexandre le grand à Olympias et à Aristote sur les prodiges de l'Inde. Il renvoie aussi à Elien, que Flaubert lisait en traduction latine et au *Hierozoïcon, sive de animalibus Sanctæ Scripturæ*, de Samuel Bochart. Si pour le Mirag, les sources sont fidèlement reproduites, il y a beaucoup de fantaisie dans la falsification des données de l'érudition que pratique ici Flaubert pour les autres animaux. En ce qui concerne le Mirag, Flaubert a pris sa matière dans Bochart, VI, 1^o, 851 et aussi en II, 26, 326 : “animal mirabile, leporis instar... cornu nigrum in capite unicum habens. Hoc monstrum reperiri addit (Alkazuinus) in insulis maris. “ Le trajet entre Al Quazwini et Flaubert est retracé sur toute sa longueur: le cosmographe arabe médiéval est traduit en latin au XVII^e siècle par Bochart, qui est connu d'un vieil ami de Flaubert, le naturaliste F. A. Pouchet, auteur d'une *Histoire des Sciences naturelles au Moyen-Age*, parue en 1853, qui cite le *Physiologus*, Elien, Bochart et Berger de Xivrey. Flaubert a peu créé ; par des nominalisations, des retours à l'étymologie, des transformations de noms communs en noms propres, il obtient un bestiaire fantastique fait pour surprendre le saint, mais qui ne conserve pas ses valeurs symboliques originelles. Le Mirag sort d'une encyclopédie pour passer dans un défilé des bizarreries de ce monde. Que sont des *mirabilia* sans une interprétation ?

II. Le lièvre cornu de François Rabelais et de ses exégètes.

La plus ancienne apparition du lièvre cornu dans la littérature française est attribuée depuis E. Huguet à Rabelais. On lit en effet dans le Prologue de l'auteur à *Gargantua (1534) 1542* :

...Alcibiades, ou dialogue de Platon intitulé *Le banquet*, louant son precepteur Socrates, sans controverse prince des philosophes, entre autres parolles le dit tres semblable es Silenes. Silenes estoient jadis petites boites, telles que voyons de present es boutique des apothecaires, pintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oysons bridez, lievres cornuz, canes bastées, boucqs volans, cerfs limonniers et aultres telles peintures contre-faictes à plaisir pour exciter le monde à rire (quel fut Silene, maistre du bon Bacchus) ; mais au dedans l'on reservoit les fines drogues comme baulme, ambre gris, amomon, musc, zivette, pierreries et aultres choses precieuses. Tel disoit estre Socrates...

8 FOUCAULT M. “ Un fantastique de bibliothèque”, in : « Flaubert et la tentation de saint Antoine », *Cahiers Renaud-Barrault*, 1967.

Pierre Michel écrivait en 1965 dans les notes de son édition⁹ :

Rabelais complète les monstres de la mythologie par des animaux de fantaisie, accumulant les rapprochements cocasses : oisons bridés, comme les chevaux ; lièvres cornus comme les vaches, canes bâchées comme on dit âne bêté, boucs volants et cerfs limoniers, attelés entre les limons comme des chevaux.

En 1967, Jean-Pierre Weill et Thérèse Weill¹⁰ commentaient ainsi :

Rabelais ajoute à la fantaisie en mêlant aux termes antiques (harpies, satyres) des expressions populaires toutes faites qui perdent leur sens figuré et présentent à l'imagination des suggestions cocasses, par exemple *oison bridé* synonyme de *sot*, *lièvre cornu* qui signifie le *fou*... Il y a sans doute aussi un calembour sur *canes bâchées* (cf. âne bêté)

Mireille Huchon donne Érasme de Rotterdam comme modèle direct de Rabelais. Celui-ci ne se serait pas inspiré directement du *Banquet* de Platon, qu'il cite par ailleurs, mais d'un adage latin d'Érasme, *Sileni Alcibiadis*, publié plusieurs fois à partir de 1515 :

Les Silènes étaient des figurines fendues d'une manière telle qu'on pouvait séparer les deux parties et ouvrir la figurine ; fermées, elles ne présentaient qu'une apparence risible et déformée de joueur de flûte, mais ouvertes elles montraient soudain une divinité, de telle sorte que la plaisante tromperie rendait plus agréable l'art du sculpteur. Puis le sujet des statuette fut tiré du grotesque Silène, pédagogue de Bacchus et bouffon des divinités poétiques¹¹.

La part propre de Rabelais est bien le glissement des Silènes antiques aux boccas d'apothicaires contemporains et l'énumération de "figures joyeuses et frivoles" censées les orner. Les commentateurs ont relevé le mélange d'éléments antiques et d'éléments qu'ils ont attribués à la fantaisie de l'auteur : "oisons bridés, lièvres cornuz, canes bastées, boucs volans, cerfs limonnières et autres telles peintures contrefaites à plaisir". Mais on s'est trop hâté d'assigner à la seule fantaisie ce que des recherches plus attentives auraient reconnu comme des emprunts à des sources antiques. Dans l'édition critique d'Abel Lefranc en 1912, on trouvait déjà dans une note :

9 in RABELAIS, *Gargantua*. Publié sur le texte définitif. Établi et annoté par Pierre Michel. Le livre de poche, 1965, N° 1589-1590.

10 *Collection Lagarde et Michard, XVI^e siècle. Documents présentés par Jean-Pierre Weill et Thérèse Weill*. Paris, Bordas, 1967, (Ouvrage exclusivement réservé à MM. les professeurs. La vente en est interdite), p. 35.

11 Traduction J. Chomarat, Érasme, *Œuvres choisies*, Le livre de poche, 1991, p. 40. Cité note 7, p.106r de l'édition des *Œuvres* de Rabelais par Mireille Huchon dans la collection de la Pléiade.

“ Depuis les fresques antiques jusqu’aux bordures des anciens livres d’heures et des livres du XVI^e siècle, les peintres et les graveurs ont représenté des sujets fantaisistes analogues à ceux-ci ”. En effet, François Poplin a consacré quelques pages à commenter, dans la même phrase de Rabelais¹², le groupe *cerfs limonniers*. Il signale qu’on a domestiqué ou du moins attelé le cerf dès l’époque protohistorique. A preuve une trouvaille faite à Villeneuve-Renneville dans un cimetière gaulois du second âge du Fer : un squelette de cerf pourvu de son mors et de son harnais de tête et présentant la trace de coupes sur les andouillers. F. Poplin rappelle des textes antiques réunis par Daremberg et Saglio et cite des historiens modernes attestant à des époques historiques l’usage du cerf comme animal de trait ou monture de prestige pour des rois, des princes et des personnages hors du commun transgressant ainsi les limites du domestique et du sauvage. Nous pouvons y ajouter ces références littéraires, qui vont se traduire ultérieurement en œuvres d’art : Callimaque (*Hymne à Diane*, V, 111), Apollonius de Rhodes (*Argonautica*, III, 877), Claudien (*De consulatu Stiliconis*, liv.III, 286-87), donnent aussi à Diane ou à la lune un char trainé par des cerfs. Léon l’Hébreu écrit : “ On lui assigne un char trainé par deux cerfs blancs à cause de leur vitesse et pour signifier que son mouvement est plus rapide que celui d’aucun autre astre puisqu’elle parcourt son orbite en un mois ”¹³. De là les cerfs attelés au char du Temps, qui a la figure d’un vieillard¹⁴, avec une remotivation secondaire : les cerfs fugaces symbolisent la fuite du Temps. Les cerfs limonniers sont représentés dans la peinture d’Herculanum¹⁵. Ils ont donc une existence réelle et une existence imaginaire parallèles, ils ont des représentations fréquentes dans les arts, inspirées du modèle des chars triomphaux romains et de sources littéraires grecques.

Les *oysons bridez* ont été interprétés diversement. Pierre Michel trouvait cocasse le sens littéral, selon lequel les oisons portent une bride comme les chevaux. J. P. et Th. Weill y voient au contraire le retour à leur sens premier d’ex-

12 François POPLIN, “ Que l’homme cultive aussi bien le sauvage que le domestique ”, in : *Exploitation des animaux sauvages à travers le temps, XIII^e Rencontres Internationales d’Archéologie et d’Histoire d’Antibes*, IV^e Colloque International de l’homme et l’Animal, Société de Recherche Interdisciplinaire, Actes des rencontres des 15-16-17 octobre 1992. Juan-les-Pins, Éditions APDCA, 1993, pp. 527-539.

76 D’après Guy de TERVARENT, *Attributs et symboles dans l’art profane 1450-1600*, Genève, Droz, 1959, s. v. Cerf.

14 Cf. le vitrail circulaire de Dirk VELLERT, (actif entre 1511 et 1544 à Anvers), *Triomphe du Temps*, daté de 1517, conservé aux Musées royaux d’art et d’histoire de Bruxelles : un char tiré par deux cerfs, conduit par un homme ayant un sablier sur la tête, porte le Temps debout sous la forme d’un vieillard barbu ailé, appuyé sur deux béquilles.

15 Cf. Salomon REINACH, *Répertoire de peintures grecques et romaines*. Paris, 1922, Éditions Ernest Leroux, p. 290, pl. LVIII, n° 4 Herculanum, puis musée du Louvre, Helbig 245.

pressions populaires, par exemple “*oison bridé* synonyme de sot, et *lièvre cornu* qui signifie le fou”. Nous n’avons trouvé aucune confirmation de cette interprétation de *lièvre cornu*. Le *Trésor de la Langue Française* (TLF) fait de l’*oyson bridé* de ce passage, une “bête fantastique” dans la partie ETYM. ET HIST. de son article *brider*, sans autre preuve¹⁶. En ce qui concerne l’expression *oison bridé*, sa première attestation, en 1532, est dans Rabelais, *Pantagruel*, XXIX :

“Finalement, voyant que tous estoient mors, getta le corps de Loup Garou tant qu’il peut contre la ville, et tomba comme une grenouille sus ventre en la place mage de la dicte ville, et en tombant du coup tua un chat bruslé, une chatte mouillée, une canne petière, et un oyson bridé.”

La can(n)e petière est une espèce réelle de petite outarde. Une interprétation littérale du groupe *oyson bridé* peut s’appuyer sur deux articles du *Dictionnaire universel* de Furetière (1690) :

S.v. **OISON** : “On dit par injure à un homme, que c’est un oison, qu’il se laisse mener comme un oison, pour dire que c’est un sot, qui ne sçait pas se conduire, qu’il n’agit que par l’organe d’autrui. On appelle un oison bridé, celui à qui on a passé une plume à travers des ouvertures qui sont à la partie supérieure de son bec, pour les empescher de passer des hayes, & d’entrer dans les jardins où il est permis de les tuer ; de la même façon qu’on attache des bastons au col des chiens, pour les empescher de chasser ou d’entrer dans les vignes. C’est de là qu’est venu le proverbe de passer la plume par le bec”.

S.v. **BRIDE** : “on appelle aussi, un oison bridé, un sot, un homme qui n’a point veu le monde”.

On peut faire remonter plus haut l’apparition de ces deux valeurs du groupe de mots. Un sens figuré présuppose l’existence préalable du sens premier. Or le sens figuré apparaît déjà dans le dictionnaire de Cotgrave en 1611 s.v. **OISON**, mais sans que le sens premier soit expliqué :

OISON : m. A greene-Goose, or young Goose ; a Gosling

oison bridé : A sot, asse, gull, ninnie, noddie.

Ce groupe de mots est encore vivant au XX^e siècle selon le TLF :

ELEV. *Oie bridée, oison bridé*. Oie à laquelle on a passé une plume dans les narines pour l’empêcher de passer le cou à travers les haies.

- *Au fig., vieilli* : personne sotte et crédule qui se laisse abuser facilement. *Nous rions (...) des oisons bridés (...) des couards et des matois* (MORAND, *Chroniques de l’homme maigre*, 1941, p. 59.)

16 *Trésor de la langue française*, tome 4, 1975, p. 953, s.v. *brider*.

Rabelais jouerait de l’ambiguïté de ce groupe de mots et ferait une syllepse, en donnant à entendre à la fois le sens propre et le sens figuré d’*oysons bridez*. Mais ces deux sens, qui existent bien, ne sont pas les seuls possibles. Le sens d’*oysons bridez* doit être testé avec tous les sens du verbe *brider* existant à l’époque de Rabelais. Nous proposons de le prendre dans le sens premier “mettre la bride à un animal de voiture”, ce qui permet de voir derrière *oysons bridez* un char attelé d’oies. On connaît en effet dans la peinture romaine antique tout un genre d’origine hellénistique qui consiste en transpositions : les activités des hommes y sont exercées par des enfants ou des Amours ailés ayant l’âge d’enfants, et de pareilles transpositions touchent les animaux. On voit donc des Amours ou des enfants non ailés ou même des auriges adultes menant sur des pistes d’hippodrome des chars attelés de divers animaux invraisemblables : perroquets, oies¹⁷ à Carthage. À Piazza Armerina, en Sicile, dans l’antichambre de la chambre à abside N° 44, la mosaïque de pavement montre autour d’une *spina* quatre chars conduits par des enfants non ailés. Chacun est vêtu du costume caractéristique des factions de l’amphithéâtre : celui de la *factio russata* conduit des flamants roses (phénicoptères) de la couleur de son parti ; celui de la *factio albata*, vêtu de blanc, conduit deux oies portant au cou des guirlandes d’épis. Celui de la *factio veneta*, vêtu de bleu, conduit deux paons femelles. Le cocher de la *factio prasina*, vêtu de vert, conduit deux colombes sauvages et reçoit la palme de la victoire¹⁸. On voit donc que le sujet combine la représentation des courses de chars à 4 factions, l’évocation des 4 saisons et la transposition de l’adulte à l’enfant/Amour. On trouve d’ailleurs dans la même villa une chasse aux animaux domestiques menée par des enfants qui attaquent avec lances et boucliers lièvre, paon et chèvre, et prennent au collet un palmipède¹⁹. Le sens de *brider* “prendre au collet” est attesté pour la bécasse dans les dictionnaires français, en dernier lieu par le TLF. Nous avons donc dans la peinture romaine deux motifs correspondant à deux sens de *brider*. L’existence de deux interprétations plausibles par des rappels de peintures romaines attestées élargit, dans la phrase de Rabelais, le jeu verbal de la syllepse.

Or ces motifs étaient issus de cahiers de modèles qui circulaient dans l’ensemble du monde romain. Il y en a donc eu plusieurs exemplaires et Rabelais, qui

17 Catherine M. D. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Study in iconography and patronage*. Oxford, Clarendon Press, 1978, n° 80, et pl. 92, Carthage, maison de la course aux chars (seconde moitié du IV^e siècle ap. J. C.) : “Bird circus. Fragmentary. Three chariots drawn by pairs of birds (geese and parrots survive) and driven by adults charioteers ; abbreviated spina in centre”.

18 Pl. 86, ambiente 44, foglio XLI, et pp. 282-284 in CARANDINI (Andrea), RICCI (Andreina), DE VOS (Mariette), *Filosofiana, La villa di un aristocratico romano al tempo di Costantino*, con un contributo di Maura Medri. Palermo, 1982, S.F. Flaccovio Editore.

19 *ibidem*, fig. 168, 169, 170 et pp. 278-281.

n'a vu ni Pompei, ni Piazza Armerina, dégagée à partir du XIX^e siècle, a vu Rome en 1534, année où paraît le prologue de *Gargantua*. Il écrivait bien que ces motifs étaient des “pinctures contrefaictes à plaisir” sur des bocaux d'apothicaires. Cela devrait inciter à en chercher l'origine dans les faïences italiennes à décor grotesque, et, plus haut, dans les fresques antiques de ce style que les visiteurs allaient examiner à la lueur d'une chandelle à Rome dans les “grottes” de l'Esquilin, c'est-à-dire dans les appartements de la Domus Aurea effondrée²⁰. Ces sujets sont évidemment de pure fantaisie et par là, les “oysons bridez” peuvent être appelés des “bêtes fantastiques”. Mais les deux interprétations que nous en proposons ont le mérite d'exister dans l'histoire de la peinture, tout comme celle des boucs volants et des cerfs limoniers, tandis que la représentation d'oisons ayant une plume dans le bec nous est inconnue.

Et les lièvres cornus, sont-ils aussi figurés dans des sources antiques ? Ils ne semblent pas être une réminiscence de l'Antiquité. La fantaisie énumérative de Rabelais consiste à glisser dans la liste des sujets antiques des intrus tels les canes bâchées et les lièvres cornus. Mais il n'a pas inventé les lièvres cornus, puisque des sources indépendantes ont attesté leur existence aux naturalistes de son temps.

III. Le lièvre à cornes des naturalistes : de Conrad Gesner à nos jours.

Conrad Gesner (1516-1565), étudiant zurichois, vint apprendre la médecine et les sciences naturelles quelques années après Rabelais (1530-1537) à l'université de Montpellier. Il s'y lia avec Guillaume Rondelet, que Rabelais représente sous le nom de Rondibilis. Gesner, devenu médecin dans sa ville, fut aussi éditeur de textes anciens, compilateur universel. Il ne cite pas le lièvre à cornes dans l'édition de 1551 de sa somme sur les animaux²¹. Mais dans l'édition posthume sous-titrée *Ediitio secunda novis iconibus nec non observationibus non paucis auctior atque etiam multis in locis emendatior. Francofurti, In bibliopolio Cambieriano, Anno sæculari MDCII* (Francfort, 1602), on trouve p. 634 deux figures gravées sur bois. Celle de gauche montre un crâne d'animal terminé par des cornes ramifiées et ressemblant à celles du chevreuil, par ses bourrelets et ses protubérances. La figure de droite montre de profil une tête de lièvre coupée, pourvue de deux cornes inégales entre elles. On lit à la suite :

« Nous avons placé plus haut une figure de lièvre. Mais il nous a plu de glisser à cet endroit des têtes cornues de lièvres trouvées – si je ne me trompe – en Saxe. J'en ai reçu les images de Jean Kentmann, médecin de Meissen. “Ces cornes, dit-il, m'ont été données par un ami tandis qu'auparavant elles étaient conser-

²⁰ Cf. André CHASTEL, *La grottesque*. Paris, 1988, Le promeneur.

²¹ *Conradi GESNERI medici Tigurini Historiae Animalium liber primus De Quadrupedibus viviparis*. Zürich, Froschauer, 1551.

vées par les princes de Saxe. Il affirme qu'elles étaient de naissance sur la tête du lièvre et que c'était le crâne même auquel elles adhèrent encore. Elles sont longues de six doigts environ. J'ai vu encore deux autres têtes de lièvre pareillement cornues, mais aucune n'avait de plus grandes cornes". Ainsi l'écrivit-il. Quant à nous, nous avons publié les figures des grandes et des petites cornes qu'il nous avait envoyées. Antoine Schneeberger nous a écrit pareillement qu'il avait entendu quelqu'un affirmant avoir vu au château de l'illustre seigneur de Bossut en Hainaut une tête de lièvre ayant deux cornes dirigées vers l'avant, très semblables à des cornes de chevreuil, mais plus courtes. Il ajoute qu'une pareille tête de lièvre cornu serait conservée, à ce qu'on dit, chez l'électeur de Saxe » (Trad. M.W.)

Rien de plus sur le lièvre à cornes dans Gesner. Ce n'est pas un miracle isolé, mais une série assez homogène de spécimens d'une espèce.

Ulysse ALDROVANDI (1522-1605), traite du lièvre au chapitre XXIII de son livre sur les quadrupèdes²². Au paragraphe *Monstra*, il cite un lièvre à cornes :

Aux prodiges succèdent ici les monstres, puisque l'on rapporte que ceux-ci sont la cause de ceux-là. Le fameux Rondeus traitant de médecine raconte qu'un illustre héros, le seigneur de Vitri (sic) prit à la chasse un lièvre cornu, dont il donna la corne comme un présent singulier au roi Jacques d'Angleterre. (en marge : lib. 3 cap. 4)(Trad. M. W.)

Puis notre auteur passe à d'autres monstres. Jacques VI Stuart, fils de Marie, fut roi d'Écosse de 1567 à 1625 et roi d'Angleterre sous le nom de Jacques I^{er} de 1603 à 1625. Aldrovandi étant mort en 1605, le fait se serait produit entre 1603 et 1605. Le seigneur de Vitry serait alors Louis Gallucio de L'Hospital, marquis de Vitry, capitaine des gardes d'Henri IV depuis 1595, mort en 1611 ou son fils Nicolas, né en 1581, et futur maréchal de France jusqu'à sa mort en 1644. Le fait serait donc de l'actualité la plus récente, à moins que le savant n'ait été victime de la technique de rajeunissement des "canards" imprimés qui tenaient lieu de journaux, habitude bien connue aujourd'hui des historiens de l'image populaire²³.

22 *Ulysis ALDROVANDI patricii Bononiensis de Quadrupedibus digitatis oviparis libri duo.*. Sumptibus M. Antonii Berniae, Bibliopol. Bono: Bonon. Apud Nicolaum Tebaldinum, MDCXXXVII. (Bologne, 1637, chez Nicolas Tebaldi. B.U. Sc. de Bordeaux, cote 2815).

23 Jean Pierre SEGUIN, "L'imagerie des occasionnels", ch IV, pp. 54-58, in Jean ADHEMAR, Michèle HEBERT, J. P.SEGUIN, Elise J. P.SEGUIN, Philippe SIGURET, *Imagerie populaire française*. Milan, Electa, 1968. L'auteur montre que les stocks de bois venant de vieux incunables sont réemployés, lorsqu'ils sont usés, à l'illustration de "canards" populaires voués à la recherche des nouvelles les plus récentes.

Dans l'œuvre du naturaliste polonais d'origine écossaise Johannes Jonstonus (1603-1675), *Historiae Naturalis de Quadrupetibus libri cum cœneis figuris*, Francofurti ad Mœnum, impensis Hæredum Math : Meriani, 1650, le chapitre XIII *De Lepore* est illustré par une planche LXV, gravée à l'eau-forte, qui montre sur trois terrasses plusieurs animaux : Lepus, Lepus Cornutus, Cuniculus porcellus Indicus = Kaninich= Kuniglein. On y voit deux lièvres à cornes, l'un bondissant à gauche, l'autre allongé de profil vers la droite. Ils sont pourvus de cornes de chevreuil inégales comme dans Gesner. Le lecteur avide restera sur sa faim : pas un mot du lièvre à cornes. Cet excès surprenant de l'illustration sur le texte s'explique : Jonston résidait en Pologne à Ziebendorf et ses éditeurs, à Francfort sur le Main. C'est là que les gravures furent réalisées sur cuivre, dans la même ville où s'élaborait, 48 ans auparavant, la 2^{ème} édition de Conrad Gesner, celle où apparaissent les lièvres à cornes. Cette compilation de Jonston fut republiée, à Amsterdam en 1657 par Joan. Jacobi Fil. Schipper, qui en fit engraver toutes les figures, d'où une inversion de leur sens dans la 2^{ème} édition. Elles sont réimprimées en 1718, sans changement en ce qui touche les lièvres cornus²⁴.

Le naturaliste allemand Jacob Theodor Klein cite le lièvre à cornes dans son livre sur les quadrupèdes et dans un petit ouvrage, *Summa dubiorum [...]*, qui répond en 1743 au *Système de la Nature* de Linné²⁵. On y lit une critique détaillée de Linné qui avait décrit ainsi le lièvre dans le troisième ordre :

LEPUS : pedes 5-4 ; palmis cursoriis OO ; aures longæ .

KLEIN répond :

Soit à cause des plantes de leurs pieds poilues ou velues, poils dont la plupart des chiens sont dépourvus sur la plante des pieds, leurs pieds étant également aptes à la course ou plutôt à la fuite, car le lièvre comme "levipes", pied léger, est doué d'une grande rapidité. Ce seraient des Loirs que chassent les chats. Quelques-uns croient que le lièvre est de sexe incertain, tantôt mâle, tantôt femelle, ce qui est tout-à-fait faux. Mais à quoi faut-il ramener les lièvres cornigères ? Qui pourrait en dire les variétés, alors que par l'espèce ils sont à part de tous les autres ? Il reste donc à savoir si les lièvres cornus sont des Loirs cornus ou s'il faut les ramener aux bestiaux ruminants. (Trad. M.W.)

24 *Theatrum Universale Omnium Animalium...*, cura Henrici Ruysch..., Amstelodæmi, apud R. & G. Wetstenios, MDCCXVIII, 2 vol., in tab.LXV.

25 Iac. Theodori KLEIN *Summa dubiorum circa classes Quadrupedum et Amphibiorum in celeberrimi domini Caroli Linnæi systemate nature: sive Naturalis Quadrupedum Historie promovende prodromus cum preludio de crustatis adjecti discursus: I. De ruminantibus, II. De periodo vite humane collato cum brutis. Cum figuris*. Lipsiæ prostat apud Jo. Frid. Gleditschium, ubi et reliqua autoris opuscula. Gedani typis Schreiberianis. 1743, 50 p., à la p.18, §OO et seconde planche rempliée.

Dans la 2^e planche rempliée, on voit la figure consacrée aux lièvres à cornes, gravure signée *J. F. Schmidt sculptis*. Sur la terrasse du 1^{er} plan, nous voyons un lièvre au pelage strié, au ventre blanc, assis de trois quarts à droite, copie maladroite de celui de Dürer²⁶. Il a deux cornes moussues et ramifiées en deux cors par devant les oreilles. À droite, un second lièvre à quatre pattes, de profil, portant une paire de cornes ressemblant à celles du chevreuil, mais ramifiées fort inégalement. Pour Klein, ce n'est pas l'existence du lièvre cornu qui est douteuse, c'est sa place dans la classification linnéenne des espèces. À la suite du même ouvrage, dans son *I. Discursus brevis de Ruminantibus*²⁷, Klein classe les ruminants en deux groupes : dans le premier, les bovins, ovins, caprins, et cervidés ; dans le second, les animaux herbivores digités, dont les lièvres cornigères, qui sont réputés impurs dans l'Écriture Sainte :

a) aux pieds didactyles ou à calcs séparés : le chameau.

b) aux pattes antérieures pentadactyles : le lièvre et le lapin avec les animaux apparentés comme les lièvres cornigères etc (* * * *) (Trad. M.W.)

Dans l'œuvre de Buffon (1707-1788), on trouve en 1770 une mention de lièvres à cornes, dont l'existence est hypothétique et renvoie aux figures de M. Klein :

“On prétend qu'il y a dans la Norwège & dans quelques autres provinces du Nord des lièvres qui ont des cornes. M. Klein (c) a fait graver deux de ces lièvres cornus : il est aisé de juger que ces cornes sont des bois semblables au bois de chevreuil : cette variété si elle existe, n'est qu'individuelle & ne se manifeste probablement que dans les endroits où le lièvre ne trouve point d'herbes, & ne se peut nourrir que de substances ligneuses, d'écorce, de boutons, de feuilles d'arbres, de lichens, &c”²⁸.

En marge : “(c) Klein, de Quadrup. pag. 52, tab .III, fig. ad S. XXI”

Le savant essaie de réduire l'étrangeté de cet animal en en faisant non pas une espèce, mais un monstre. Ce monstre ne serait pas un hybride monstrueux de naissance, mais un individu dégénéré du fait de son alimentation ligneuse et devenant ligneux lui-même, application ordinaire de la théorie des climats.

Dans l'*Encyclopédie* de Diderot, il n'y a pas de lièvre cornu, mais il existe pour l'*Encyclopédie méthodique*, plus tardive, des planches in-4° signées

26 Dessin de 1502 conservé aujourd'hui à Vienne, à l'Albertina.

27 KLEIN, *op. cit.*, p. 43.

28 BUFFON, *De la dégénération des animaux*, tome 12, p. 222, éd. de 1770. Nous devons la connaissance de cette citation à M. François Poplin, qui s'intéresse de longue date au même animal.

Bénard, publiées sans texte vers 1790²⁹. L'une d'elles montre sur deux terrasses superposées 1° Le Lièvre, 2° Le Lièvre variable, 3° Le Lièvre cornu, 4° Le Lièvre Métis³⁰. La figure 3 montre l'animal vivant en s'inspirant manifestement de celle de Klein.

Jusqu'à quand le lièvre à cornes survit-il, en se transmettant de livre en livre, après les planches de l'*Encyclopédie méthodique* publiée par Panckoucke vers 1790 ? Quand enfin paraît en 1822 le texte correspondant³¹, on a cessé de croire au lièvre à cornes. A. G. Desmarest dénombre 849 espèces, parmi lesquelles il marque 145 espèces "n'étant pas assez constatées ou ne présentant pas de caractères assez complètement développés pour qu'on puisse les admettre définitivement"³². Le lièvre cornu n'a même pas droit à cette existence provisoire. Au chapitre du lièvre, l'auteur fait mention du lièvre albinos et note :

Quelques auteurs ont fait mention de lièvres cornus dont la tête étoit surmontée d'un petit bois semblable à celui d'un chevreuil, et Jonston, Gesner, Klein et Schreber en ont donné des figures (Voy. Encycl. pl. 61, fig. 3). N'en ayant jamais vu, nous nous abstenons de mentionner cette variété, dont l'existence est d'ailleurs révoquée en doute par de bons naturalistes³³.

Plus récemment, Chuck Holliday, professeur de l'université Lafayette du Kansas, a publié sur internet « Jackalope fans, take note : your mythical beast really does exist³⁴ », un article prenant la suite du nôtre et abondamment illustré où il montre des lièvres atteints de cancers provoqués par le papillomavirus : ils ont sur la tête des excroissances multiples qui peuvent avoir la forme de cornes³⁵. Le lièvre cornu aurait donc une explication naturelle, une pathologie affectant certains individus dans diverses espèces, dont le lièvre et l'homme.

Les lièvres cornus sont des raretés de la nature, les faussaires ont donc trouvé là une source de profits. Aussi en a-t-on réalisé beaucoup dans les ateliers de

29 Cf. *Encyclopédie méthodique, Histoire Naturelle, Mammalogie*, par M.A.G. DESMAREST. Paris, chez Mme veuve Agasse, 1820, in Avertissement.

30 Planche 61 signée Bénard, intitulée *Histoire Naturelle, Quadrupèdes*.

31 DESMAREST A. G., *Mammalogie ou description des espèces de mammifères, Seconde partie, contenant les ordres des rongeurs, des édentés, des pachydermes, des ruminans et des cétacés*. À Paris, chez Mme veuve Agasse, 1822.

32 *ibidem*, p. VI de l'Avertissement.

33 *ibidem*, LXXXV^e genre : Lièvre, lepus, p. 347.

34 <http://web.archive.org/web/20140627190449/http://sites.lafayette.edu/hollidac/links-for-fun/jackalopes/>

35 http://web.archive.org/web/20140715125640if_/http://sites.lafayette.edu/hollidac/files/2009/11/jacko7ukansas.jpg

taxidermistes. Un lièvre cornu a été photographié par Mme Colin dans un atelier des Montagnes Rocheuses du Canada. Un livre d'Alfons Schweigert³⁶ est entièrement consacré à ces créations fantastiques de taxidermistes. Sa page de titre est illustrée d'un lièvre à cornes et le 1^{er} chapitre raconte la création du Wolpertinger. Dieu, le 7^e jour, n'était pas tranquille. Il dit : "Il me faut un être dans lequel tout soit réuni." Son nom résulte de l'acrostiche construit sur une liste d'animaux sauvages.

Wiesel	Belette
Osterhase	Lièvre de Pâques
Luchs	Lynx
Pfau	Paon
Eichhörnchen	Écureuil
Rehbock	Chevreuril mâle
Turmfalke	Faucon des tours
Iltis	Putois
Nachtigall	Rossignol
Gemse	Chamois
Ente und	Canard
Rotfuchs	et Renard.
Ich will es Wolpertinger nenne	Je l'appellerai Wolpertinger.

Le Wolpertinger qui surgit, mâle et femelle, aussitôt prononcée la parole divine, est donc un jeu de langage de Dieu, qui parle allemand, comme chacun sait.

IV. Le lièvre à cornes des artistes

Les artistes contribuaient à la divulgation des connaissances des naturalistes en dessinant les spécimens, en exécutant les gravures sur bois ou sur cuivre, en enluminant les livres sous le contrôle plus ou moins étroit des savants. Les livres ainsi coloriés étaient chers. Les artistes et le grand public ne lisaient guère le latin et le grec et ne pouvaient ni ne voulaient acheter de grands livres en plusieurs volumes. L'éditeur de Gesner publia pour eux des *Icones*, abrégés qui

³⁶ Alfons Schweigert, *Und es gibt sie doch ! Die Wahrheit über die Wolpertinger. Mit sensationellen Fotos von Angelika & Günter R. Kaut.* Pfaffenhofen /Ilm, 1988, W. Ludwig Verlag, 55 p. ill. coul.

donnaient seulement la figure, le nom en latin et en langue vulgaire et un résumé du texte limité à la description de l'animal. À la fin du XVI^e et au début du XVII^e se développa en Flandres un genre de gravure qui puisait ses matériaux dans les ouvrages de sciences naturelles et les arrangeait en compositions artistiques. Ces recueils gravés se limitaient à l'illustration et au nom de l'animal ou de la plante représentés et pouvaient servir de modèle dans les écoles de dessin et dans les arts décoratifs pour des thèmes comme la création du monde, Adam et Ève au paradis, l'arche de Noé, ou Orphée charmant les animaux.

Nous avons trouvé un lièvre cornu dans un recueil de gravures au burin publié à Anvers sans date, vers 1612, par Adrien Collaert, mort en 1618³⁷ : *ANIMALIUM QUADRUPEDUM OMNIS GENERIS VERAЕ ET ARTIFICIOSISSIMAE DELINEATIONES IN AES INCISAE ET EDITAE AB ADRIANO COLLARDO*. Il s'agit de la planche 18, l'avant-dernière du recueil, réunissant la taupe et le blaireau, tournés vers la droite, le lièvre cornu et le renard se faisant face dans la partie droite de l'image. Tous ces animaux sont présentés dans des paysages flamands de fantaisie. Le lièvre est de la même hauteur que le renard. Ses cornes, proches de celles d'un chevreuil, ont des extrémités aiguës et ramifiées en deux cors après un segment droit couvert de protubérances. La disposition face à face semble instituer une relation entre les animaux qui se regardent, mais c'est la formule générale de ces planches et il serait erroné de chercher un récit associant le renard et le lièvre cornu. Le lièvre cornu est éloigné du lièvre, qui figure à la pl. 12. Placé dans une série d'animaux réels, il devient chez Collaert une bête comme les autres.

Le peintre Jan van Kessel le Vieux (Anvers 1626-1679), a réalisé deux séries parallèles de tableautins intitulées les *Quatre parties du monde*, conservées à la Vieille Pinacothèque de Munich et au musée du Prado à Madrid, montrant des villes de l'ancien et du nouveau monde avec des scènes animalières au 1^{er} plan. Dans l'exemplaire de Munich, les petites vues encadrent des compositions allégoriques de format plus grand consacrées chacune à une partie du monde. Van Kessel s'inspire de vues de villes parues dans la *Cosmographie Universelle* de Thévet (Paris, 1575) et dans *Civitates Orbis terrarum* de Georg Braun et François Hogenberg (Cologne, 1572-1608) et de gravures de naturalistes : Gesner y est mis à contribution, ainsi que le rhinocéros de Dürer et la baleine échouée dessinée par Goltzius, gravée par son gendre Matham et copiée dans Jonston (1650)³⁸.

37 Recueil de 19 planches numérotées précédées d'une planche de titre non numérotée. La partie ichtyologique du recueil due au même Collaert a été publiée : «Un recueil de gravures de poissons d'Adrien Collaert, *Piscium vivae icones*» dans «*L'Animal au XVII^e siècle*», Centre de recherches sur le XVII^e siècle européen, Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Charles Mazouer, (éd.), collection Biblio 17, N° 146, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 2003, pp.119-157.

38 Madeleine PINAULT, *Le peintre et l'histoire naturelle*. Paris, 1990, Flammarion, p. 54.

Devant Morovo, ville d'Asie, le peintre a placé dans le ciel un aigle tenant dans ses serres une tortue, un aigle terrassant un premier lièvre cornu et mettant en fuite le second, en présence de 2 corbeaux. S'agit-il bien d'une scène, d'une action reliant plusieurs personnages ? Certains tableaux sont plutôt la réunion hasardeuse dans un cadre unique de plusieurs planches de zoologie. La baleine et le caméléon juxtaposés dans un décor polaire en sont l'exemple le plus évident. Qu'en est-il dans le tableau où apparaissent ces deux lièvres cornus ? On trouve dans les fables d'Esopé celle de l'*Aigle et du Choucas*, devenue chez La Fontaine en 1668 *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle*. Le lièvre cornu jouerait alors le rôle du mouton enlevé par l'aigle qui figure dans ces fables. Victime passive et muette, poids mort servant à montrer la force de l'aigle et l'impuissance du corbeau, le lièvre cornu n'aurait pas de rôle significatif. Absent des fables d'Esopé, il aura été introduit là par le peintre, qui l'aura pris à Gesner ou à Collaert.

Depuis la 1^{ère} parution de cette étude³⁹, nous a été aimablement signalé par M. Olivier Le Bihan un lièvre cornu peint par un anonyme dans l'un des caissons du plafond de la galerie du château d'Oiron (Deux-Sèvres) appartenant aux Gouffier. La galerie est du XVI^e siècle, mais les peintures anonymes des caissons sont du début du XVII^e siècle. Le lièvre cornu, seul dans son caisson, est entouré d'animaux réels ou imaginaires.

Une paire de lièvres cornus se trouve dans l'œuvre d'Antonio Tempesta (1555-1630) constitué par l'abbé Michel de Marolles⁴⁰. On y voit une paire de lièvres cornus inspirés de la figure de Conrad Gesner (1604) avec le titre *Lepus cornutus- Lepre cornuto*. On voit le lièvre du 1^{er} plan orienté à droite, celui du second plan orienté à gauche, sautant.. La gravure fait partie d'une série d'animaux où l'on trouve maintes transpositions en cuivre des xylographies de Conrad Gesner sous le titre *Nova raccolta de li Animalì li più curiosi del mondo disegnati e intagliati da Antonio Tempesta è dati in luce per Gio: Domenico Rossi in Roma alla Pace. Con licenza dei Superiori*. Non daté.

V. Le lièvre cornu qui court des fables aux proverbes.

On trouve après Rabelais quelques attestations du lièvre cornu dans la littérature, reflet de la langue générale. Dans la satire IX de Mathurin Régnier (1573-1613), on lit :

39 in *Garona, Cahier du CECAES* n°16, pp. 167-197. On en trouvera le texte avec les images à l'adresse : <http://symposium.over-blog.fr/article-29574343.html>

40 Cabinet des Estampes, BNF, cote Ba 16 folio 100. Eau-forte non signée, 8,7 x 13,7 cm au trait carré.

Sans juger nous jugeons, estant notre raison
 Là-haut dedans la teste, où, selon la saison
 Qui règne en nostre humeur, les brouillars nous embrouillent
 Et de lièvres cornus le cerveau nous barbouillent.

Le groupe *lièvre cornu* doit être pris au sens figuré et péjorativement. Les *lièvres cornus* sont parents des brouillards et ont en commun avec eux l'évanescence et le non-être. Ce sont des "idées chimériques" comme le disent les dictionnaires de Napoléon Landais (1857)⁴¹, de Poitevin (1860) et de Littré (1863-1878).

Le lièvre cornu apparaît en filigrane dans l'adaptation que La Fontaine a faite d'une fable néo-latine de Faërne (Crémone 1520?-1562), imitateur d'Esopé édité en 1564, où paraît un renard fuyant l'édit du lion qui proscribait les animaux sans queue⁴². Notre fabuliste change de protagonistes, mais il conserve l'âme de la fable, la défiance envers l'arbitraire monarchique :

Les oreilles du Lièvre
 Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le lion, qui plein de courroux,
 Pour ne plus tomber en la peine,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toute bête portant des cornes à son front.
 Chèvres, béliers, taureaux aussitôt délogèrent ;
 Daims et cerfs de climat changèrent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque inquisiteur
 N'allât interpréter à cornes leur longueur,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 "Adieu, voisin grillon, dit-il ; je pars d'ici :
 Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
 Je craindrais même encor." Le grillon reparti :
 "Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche ;
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 – On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
 J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
 Iront aux Petites-Maisons."

41 Complément, vol .III du *Dictionnaire général et grammatical des dictionnaires français*, 1857, s.v. Lièvre.

42 Faërne, fable 97, in LA FONTAINE, *Fables*, précédées d'une notice ... et d'un lexique par René Radouant. Paris, Hachette, 1929, pp.167-168.

Il n'y a pas de cornes ici, mais comment le fabuliste aurait-il inventé cette histoire s'il n'avait eu à l'esprit l'idée du lièvre cornu, qui manque dans sa source et qui semble être cause du changement des actants ? En passant de la queue à la corne, il change aussi d'animaux, et énumère un paradigme de bêtes à cornes où le lièvre cornu a sa place fixée par la langue et par une sorte de moule de l'imagination, celui d'une chimère réunissant des contraires, les extrémités d'un axe sémantique de la peur ou de la fuite : le lièvre, archétype du fuyard, et la corne, arme offensive d'animaux fonceurs. L'union des contraires devient un parangon de l'inexistence.

On peut citer deux produits indépendants de cette matrice sémantique. D'abord, le nom d'une plante relevé dans l'occitan toulousain comme désignation du chèvrefeuille : corno dé lèbré⁴³ « corne de lièvre ». La forme allongée de chaque élément de la fleur peut motiver la métaphore des cornes. Mais pour attribuer ce nom à la plante, il fallait que préexistât à cette dénomination l'image du lièvre cornu. En second lieu, on peut considérer la forme anglaise du lièvre à cornes. Dans l'Ouest des États-Unis, pour donner une raison à l'absence d'une personne, on dit qu'elle est partie chasser le jackalope, nom où notre informateur veut reconnaître l'agglutination dans un mot-valise de *Jack* Rabbit, nom d'un gros lièvre de l'Ouest américain, et de *-lope*, terminaison d'antilope⁴⁴. Sur le même modèle à la fois linguistique et iconique, un auteur américain de bandes dessinées, Berke Breathed, a créé le *basselope*, basset à cornes, doué de la parole et seul survivant de son espèce⁴⁵.

L'adjectif *cornu*, pris dans un sens figuré, s'applique encore à d'autres mots, sans qu'il y ait de rapport sémantique avec le *lièvre cornu*, où *cornu* a son sens premier. Les dictionnaires citent les *arguments cornus*, traduction du latin *ceratina*, espèce de sophisme ou de dilemme, frappant des deux côtés, c'est-à-dire dont l'un ou l'autre terme se réalisera nécessairement.

Tous vos beaux arguments cornus
Pour me persuader de vivre
Et pour m'obliger à vous suivre
N'étaient donc que pour m'attraper.

Scarron, *Virgile travesti*, II.

43 W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, tome III, p.1196, s. v. Cornu. Le *Dictionnaire occitan-français selon les parlers languedociens* de Louis Alibert, Toulouse, I.E.O., 1966, écrit còrna de lèbre : « chèvrefeuille, *Lonicera caprifolium* ».

44 Communication orale de M. George Ball, natif de Californie.

45 Communication de M. Eugenio Grapa. Il s'agit des aventures du pingouin Opus et duasselope in Berke Breathed, *Billy and the boingers bootleg, A Bloom County Book*. Boston, Toronto, 1987, Little, Brown and Company, p.53 ssqq.

On trouve au XVII^e siècle des “visions cornues”, où *cornu* a le sens qui appartient aujourd’hui à *biscornu* : “folles, extravagantes”. Cet emploi figuré comporte le sème “tordu” dû à la forme irrégulière de la plupart des cornes. Molière, en mettant ces mots dans la bouche de Sganarelle, y glisse sans doute encore l’idée de cocuage :

Peut-être sans raison
Me suis-je en tête mis ces visions cornues.

Molière, *Sganarelle*, 13.

Le Mirag, lièvre à cornes des Arabes, est donc un avatar, par l’intermédiaire du Roman d’Alexandre, du monocéros antique et médiéval, dont il a conservé plusieurs traits : la corne unique, l’agressivité, la couleur jaune. Il est ressuscité par Flaubert dans la *Tentation de Saint Antoine*.

Le lièvre à cornes du prologue de *Gargantua* est un animal fantastique que Rabelais a glissé au milieu d’une énumération de sujets de peinture romaine “grotesque” d’inspiration hellénistique sans l’avoir inventé. En effet les naturalistes du XVI^e au XVII^e siècle ont cru à l’existence d’une espèce ou du moins de quelques spécimens monstrueux de lièvre cornu. Des artistes se servant des livres de zoologie pour modèles ont représenté des lièvres à cornes de chevreuil dans leurs gravures et leurs tableaux.

Le lièvre cornu est une chimère réunissant les contraires, à savoir l’archétype du fuyard, et la corne, instrument agressif. Cette antinomie, qui en fait un modèle, est sentie au point que *lièvre cornu* passe dans la langue française du XVII^e siècle et a un équivalent en anglais dans le *jackalope*. Traditionnellement le monstre est un signe, un présage, ou un jeu de la nature ou de Dieu. Jean Céard a examiné ces théories dans *La nature et les monstres au XVI^e siècle*. Flaubert justifie ces créations fantastiques : “On a besoin de tout ce qui n’est pas... On se rue à plaisir dans le monstrueux”. Mais il en aperçoit vite les limites, selon Jean Seznec⁴⁶. Or le lièvre cornu n’est pas un monstre, il est présenté comme une espèce par les naturalistes et même dans le mythe farcesque du Wolpertinger, il apparaît avec la division sexuelle qui va lui permettre de se multiplier comme une espèce naturelle. Le lièvre cornu ne signifie rien que le non-être, il n’annonce pas la fin du monde, il se contente d’être le prototype de l’inexistence.

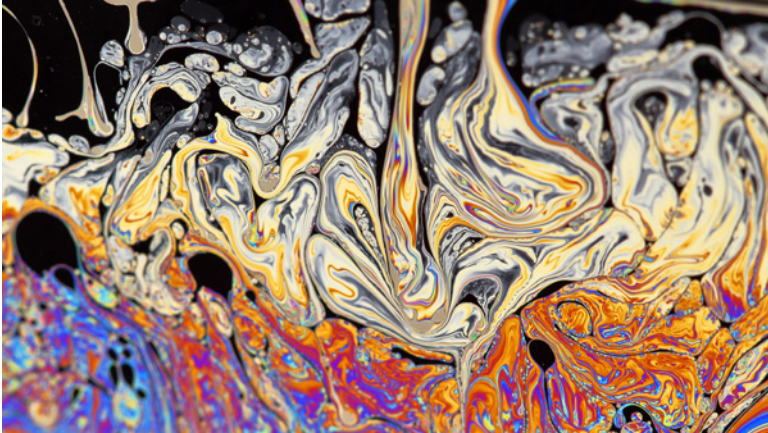
46 Jean SEZNEC, *loc.cit.*, pp. 196-197.



Lièvre cornu

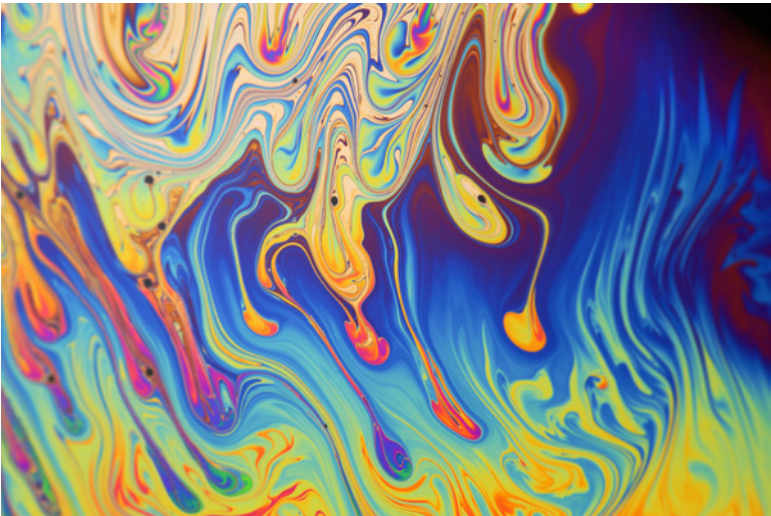
Gravure d'Adrien Collaert, pl. 18 d'*Animalium quadrupedum omnis generis verce et artificiosissime delineationes in æs incisæ et edite ab Adriano Collardo* (avant 1618).

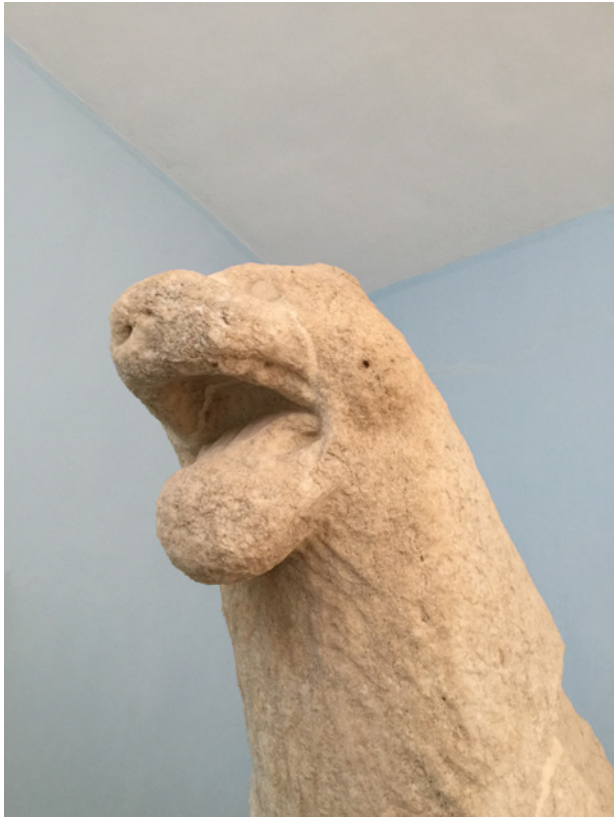
Marges



Trois œuvres de Simon Raffy

Après des études scientifiques, Simon Raffy a publié une thèse en physique-chimie de la matière condensée (Synthèse de méta-matériaux acoustiques par voie micro-fluidique, 2014). Très jeune, il s'est passionné par la sculpture. Ses recherches et réalisations en tant que plasticien gravitent autour de la matière et des ondes. Simon Raffy a fait de sa maison, son atelier d'artiste et vit au milieu de d'objets très divers, travaille la fibre de verre, fait pousser des cristaux, oxyder des métaux... Lors de ses expositions, il explique que *ce sont les matériaux qui utilisent l'artiste pour s'exprimer et montrer ce qu'ils sont ! Je mets à l'épreuve les lois de la physique aussi bien que les interprétations que nos cerveaux font des phénomènes qui en découlent. Je veux aller plus loin que nos ressentis et discernements premiers, entre l'inconnu et l'inconnaissable....*





Tête d'un Lion de Délos

Marbre du VII^e siècle av. J.-C

Il ne subsiste que six *Lions de Délos* (au nombre de neuf à l'origine)
dont cinq au Musée Archéologique de Délos
et un seul à Venise devant la Porte de l'Arsenal

Histoire d'un ruisseau - L'eau du désert

Élisée Reclus

Élisée Reclus est né en 1830 à Sainte-Foy-la-Grande en Gironde. « L'un des pères de l'écologie », il est l'un des plus importants géographes modernes. Ses ouvrages majeurs sont : *La Terre, Nouvelle Géographie universelle, L'Homme et la Terre* et *Histoire d'un ruisseau*. Son travail considérable lui assure, aux côtés de « l'antique Ératosthène » (cf. Phaéton 2018) une place au « Panthéon des sciences de la Terre » ! Ératosthène, Directeur de la Bibliothèque d'Alexandrie, fut en effet le premier homme à mesurer la circonférence de la sphère terrestre (sans erreur au III^e siècle av. J.-C. !). L'œuvre d'Élisée Reclus est en parfaite résonance avec celle de l'Alexandrin qui affirmait déjà que :

... sans la pensée de l'Homme, le cosmos n'existe pas. La Terre est telle qu'on la pense
(in *Mémoires sur la Géographie*).

Élisée Reclus ajoute en écho :

L'Homme est la nature prenant conscience d'elle-même.

Si l'*Homme* est bien seule *conscience* du cosmos (qui signifie ordre et harmonie !), la nécessaire protection environnementale doit s'articuler avec exigence autour de cette pensée soufflée par tant de savants... dont Élisée Reclus. Son œuvre a considérablement favorisé l'émergence d'une « économie de l'écologie » puis celle de normes de protections environnementales.

À mi-chemin entre science et poésie, son *Histoire d'un ruisseau* (1869) est un hymne à la vie (cf. texte intégral, sur le site internet BNF-Gallica – extrait choisi : Chapitre II – L'eau du désert). L'histoire des fleuves, des ruisseaux, est bien similaire, en effet, à celle des Humains qui naissent puis progressent ensemble vers un infini incontrôlable.

Après une vie d'engagement politique, Élisée Reclus qui enseigna longtemps à l'Université de Bruxelles est décédé à Torhout (Belgique) en 1905.

[...] Chapitre II - L'eau du désert

Pour bien comprendre de quelle importance ont été les sources et les ruisseaux dans la vie des sociétés, il faut se transporter par la pensée dans les pays où la terre avare ne laisse jaillir que de rares fontaines. Étendue mollement sur l'herbe de la prairie, au bord de l'eau qui s'échappe en bouillonnant, il nous

serait facile de nous abandonner à la volupté de vivre, et de nous contenter des charmants horizons de nos climats ; mais laissons notre esprit vaguer bien plus loin que les bornes où s'arrête le regard. Voyageons à notre aise au-delà des touffes de graminées qui se balancent à côté de nous, au-delà des larges troncs des aunes qui ombragent la source et des sillons qui rayent le flanc de la colline, au-delà des ondulations vaporeuses des crêtes qui marquent les frontières de la vallée et des blancs flocons de nuées qui frangent l'horizon. Suivons dans son vol par-delà les montagnes et les mers l'oiseau qui s'enfuit vers un autre continent. La fontaine en reflète un instant la rapide image ; mais bientôt il disparaît dans l'espace.

Ici, dans nos riches vallées de l'Europe occidentale, l'eau coule en abondance ; les plantes, bien arrosées, se développent dans toute leur beauté ; les tiges des arbres, à l'écorce lisse et tendue, sont gonflées de sève ; l'air tiède est rempli de vapeurs. Par l'appel du contraste, il est donc tout naturel de penser aux contrées moins heureuses, où l'atmosphère ne laisse point tomber de pluies, où le sol, trop aride, nourrit seulement une maigre végétation. C'est là que les populations savent apprécier l'eau à sa juste valeur. Dans l'intérieur de l'Asie, dans la Péninsule arabique, dans les déserts du Sahara et de l'Afrique centrale, sur les plateaux du Nouveau Monde, même dans certaines régions de l'Espagne, chaque source est plus que le symbole de la vie, c'est la vie elle-même : que cette eau devienne plus abondante et la prospérité du pays s'accroît en même temps ; que le jet diminue ou qu'il tarisse complètement et les populations s'appauvrissent ou meurent : leur histoire est celle du petit filet d'eau près duquel se bâtissent leurs cabanes.

Les Orientaux, lorsqu'ils rêvent de bonheur, se voient toujours au bord des eaux ruisselantes, et leurs chants célèbrent surtout la beauté des fontaines. Tandis que dans notre Europe bien arrosée, on s'aborde bourgeoisement en se demandant des nouvelles de la santé ou des affaires, les Gallas de l'Afrique orientale se disent en s'inclinant : « As-tu trouvé de l'eau ? » En Indoustan le serviteur chargé de rafraîchir les demeures en aspergeant le sol, s'appelle le « paradiesiaque. »

Sur les côtes du Pérou et de la Bolivie, où l'eau pure est aussi des plus rares, c'est avec une sorte de désespoir que l'on regarde souvent l'étendue sans borne des vagues salées. La terre est aride et jaune, le ciel est bleu ou d'une couleur d'acier. Parfois il arrive qu'un nuage se forme dans l'atmosphère : aussitôt la population s'assemble pour suivre des yeux la gracieuse vapeur qui s'effrange trop tôt dans l'espace sans se condenser en pluie. Cependant après des mois et des années d'attente, un heureux remous des vents fait enfin crever la nuée au-dessus de la côte. Quelle joie que celle de voir s'écrouler cette ondée ! Les enfants s'élancent hors des maisons pour recevoir l'averse sur leur dos nu, et se baignent dans les flaques avec des cris de joie ; les parents n'attendent que

la fin de l'orage pour partir aussi et jouir du contact de molécules humides qui flottent encore dans l'atmosphère. La pluie qui vient de tomber va rejaillir de toute part, non pas en sources, mais par la merveilleuse chimie du sol, en verdure et en fleurs éclatantes : pendant quelques jours, le désert se change en prairie. Par malheur, ces herbes se dessèchent en peu de semaines, la terre se calcine de nouveau et les habitants altérés sont obligés d'envoyer chercher l'eau nécessaire sur les lointains plateaux couverts d'efflorescences salines. L'eau est versée dans de grandes jarres, et l'on aime à s'y mirer de même que sous nos heureux climats nous regardons notre image dans le cristal des fontaines.

L'étranger qui s'égaré dans certains villages de l'Aragon, haut perchés comme des crêtes de rochers croulants sur les contreforts des Pyrénées, est surpris à la vue du mortier rouge qui cimente les pierres brutes des masures. Il pense d'abord que ce mortier est formé de sable rouge ; mais non, les constructeurs, avarés de leur eau, ont préféré se servir de vin. La récolte de l'année précédente a été bonne, les celliers sont remplis, et si l'on veut faire place à la nouvelle vendange, on n'a qu'à les vider partiellement. Pour aller chercher de l'eau, bien loin dans la vallée au pied des collines, il faudrait perdre des journées entières et charger des caravanes de mules. Quant à se servir de l'eau de la fontaine qui s'échappe en rares gouttelettes des flancs du rocher voisin, ce serait là un sacrilège auquel personne ne peut penser. Cette eau, les femmes qui vont y remplir leur cruches pour le repas de chaque jour, la recueillent perle à perle avec un amour religieux.

Combien plus vive encore doit être l'admiration pour l'eau transparente et limpide chez le voyageur qui traverse les déserts de roches ou de sable, et qui ne sait pas s'il aura la chance de trouver un peu d'humidité dans quelque puits, aux parois formées d'ossements de chameaux ! Il arrive à l'endroit indiqué ; mais la dernière goutte a été bue par le soleil, et vainement il creuse le sol de sa lance, la fontaine qu'il cherchait ne reviendra que pendant la saison des pluies. Comment s'étonner alors que sa pensée, toujours obsédée de la vision des sources, toujours tendue vers l'image des eaux, les lui fasse apparaître soudain ? Le mirage n'est pas seulement, ainsi que le dit la physique moderne, une illusion du regard produite par la rétraction des rayons du soleil à travers un milieu inégalement échauffé, c'est aussi bien souvent une hallucination du voyageur altéré. Pour lui le comble du bonheur serait de voir s'étendre devant lui un lac d'eau fraîche dans lequel il pourrait en même temps se plonger et s'abreuver, et telle est l'intensité de son désir qu'elle transforme son rêve en une image visible. Le beau lac que sa pensée lui dépeint incessamment, ne le voilà-t-il pas au loin qui réfléchit la lumière du soleil et développe à perte de vue ses gracieux rivages ombragés de palmiers ? Dans quelques minutes, il s'y baignera voluptueusement, et ne pouvant jouir de la réalité, il jouit au moins de l'illusion.

Quel heureux moment que celui où le guide de la caravane, doué d'un regard plus perçant que celui de ses compagnons, aperçoit à l'extrême limite de l'horizon le point noir qui lui révèle la véritable oasis ! Il l'indique du doigt à

ceux qui le suivent, et tous sentent à l'instant diminuer leur lassitude : la vue de ce petit point presque imperceptible a suffi pour réparer leurs forces et changer leur accablement en gaieté ; les montures hâtent le pas, car elles aussi savent que l'étape va bientôt finir. Le point noir grossit peu à peu ; maintenant c'est une sorte de nuage indécis, contrastant par sa teinte sombre avec la surface immense du désert, d'un rouge éclatant ; puis ce nuage s'étend et s'élève : c'est une forêt, au-dessus de laquelle on commence à discerner çà et là les fusées de verdure des palmiers, semblables à des volées d'oiseaux gigantesques. Enfin, les voyageurs pénètrent sous le joyeux ombrage, et cette fois, c'est bien de l'eau, de l'eau vraie qu'ils voient ruisseler et qu'ils entendent murmurer au pied des arbres. Aussi quel soin religieux les habitants de l'oasis mettent-ils à utiliser chaque goutte du précieux liquide ! Ils divisent la source en une multitude de filets distincts afin de répandre la vie sur la plus grande étendue possible et tracent à toutes ces petites veines d'eau le chemin le plus direct vers les plantations d'arbres et les cultures. Ainsi employé jusqu'à la dernière goutte, la source ne va point se perdre en ruisseau dans le désert : ses limites sont celles de l'oasis elle-même : là où croissent les derniers arbustes, là aussi les dernières artéριοles de l'eau s'arrêtent dans les racines pour se changer en sève.

Étrange contraste de choses ! Pour ceux qui l'habitent, l'oasis est presque une prison ; pour ceux qui la voient de loin ou qui la connaissent seulement par l'imagination, elle est un paradis. Assiégée par l'immense désert, où le voyageur égaré ne peut trouver que la faim, la soif, la folie, la mort peut-être, la population de l'oasis est en outre décimée par les fièvres qui s'élèvent de l'eau corrompue à la base des palmiers. Lorsque les empereurs romains, modèles de tous ceux qui les ont suivis, voulaient se défaire de leurs ennemis sans avoir à verser le sang, ils se bornaient à les exiler dans une oasis et bientôt ils avaient le plaisir d'apprendre que la mort avait promptement rendu le service attendu. Et pourtant ce sont ces oasis meurtrières qui, grâce à leurs eaux murmurantes et à leur contraste avec les solitudes arides, font surgir chez tous les hommes l'idée d'un lieu de délices et sont devenues le symbole même du bonheur. Dans leurs voyages de conquérants à travers le monde, les Arabes, désireux de se refaire une patrie dans toutes les contrées où les menaient l'amour de la conquête et le fanatisme de la foi, ont essayé de créer partout de petites oasis. Que sont en Andalousie ces jardins enfermés entre les tristes murailles des alcazars maures, sinon de miniatures d'oasis, rappelant celles du désert ? Du côté de la ville et de ses rues poudreuses, les hauts remparts crénelés percés çà et là de quelques ouvertures étroites, offrent un aspect terrible ; mais quand on est entré dans l'enceinte et qu'on a dépassé les voûtes, les corridors, les arcades, voici le jardin entouré de colonnes élégantes qui rappellent les troncs élancés des palmiers. Les plantes grimpantes s'attachent aux fûts de marbre, les fleurs emplissent l'espace étroit de leurs parfums pénétrants, et l'eau peu abondante, mais distribuée avec le plus grand art, ruisselle en perles sonores dans les vasques des fontaines.

À côté des aimables sources de nos climats dont l'eau pure nous abreuve et nous enrichit, nous pouvons nous demander quel est, parmi les grands agents naturels de la civilisation, celui qui a le plus fait pour le développement de l'humanité. Est-ce la mer avec ses eaux pullulantes de vie, avec ses plages qui furent les premiers chemins des hommes, et sa nappe infinie conviant le barbare à voyager de rive en rive ? Est-ce la montagne avec ses hautes cimes, qui sont la beauté de la terre, ses vallées profondes où les peuplades trouvent un abri, son atmosphère pure donnant à ceux qui la respirent une âme de héros ? Ou serait-ce plutôt l'humble fontaine, fille des montagnes et de la mer ? Oui, l'histoire des nations nous montre la source et le ruisseau contribuant directement aux progrès de l'homme plus que l'océan et les monts et toute autre partie du grand corps de la terre. Tout... religions, sociétés... etc... dépend toujours de l'abondance des eaux jaillissantes.

D'après un ancien récit de l'Orient, c'est au bord d'une fontaine du désert que les ancêtres légendaires des trois grandes races de l'Ancien Monde ont cessé d'être frères et sont devenus ennemis. Tous les trois, fatigués par la marche à travers les sables, périssaient de chaleur et de soif. Pleins de joie à la vue de la source, ils s'élançèrent pour s'y plonger. Le plus jeune, qui l'atteignit le premier, en sortit comme renouvelé ; sa peau, noire comme celle de ses frères avant de toucher l'eau de la fontaine, avait pris une couleur d'un blanc rosé, et des cheveux blonds brillaient sur ses épaules. Mais déjà le flot était à demi tari, le second frère ne put s'y baigner en entier ; toutefois il s'enfonça dans le sable humide, et sa peau se teignit d'une nuance dorée. À son tour le dernier venu plonge dans le bassin, mais il n'y reste plus une goutte d'eau. L'infortuné cherche vainement à boire, à s'humecter le corps ; seulement les plantes de ses pieds et les paumes de ses mains pressées contre le sable en exprimèrent un peu d'humidité, qui les blanchit légèrement.

Cette légende relative aux habitants des trois continents de l'Ancien Monde raconte peut-être sous une forme voilée quelle sont les véritable causes de la prospérité des races. Les nations de l'Europe sont devenues les plus morales, les plus intelligentes, les plus heureuses, non parce qu'elles portent en elles-mêmes un germe quelconque de prééminence, mais parce qu'elles jouissent d'une plus grande richesse de rivières et de fontaines et que leurs bassins fluviaux sont plus heureusement distribués. L'Asie, où nombre de peuples, de la même origine aryenne que les principales nations d'Europe, ont une histoire beaucoup plus ancienne, a fait cependant moins de progrès en civilisation et en puissance sur la nature parce qu'elle est moins bien arrosée et que de vastes déserts séparent les unes les autres ses fertiles vallées. Enfin l'Afrique, continent informe ceint de déserts, de plateaux, de plaines brûlées par la chaleur, de marécages, a longtemps été la terre déshéritée, à cause du manque de fleuves et de fontaines. Mais, en dépit des haines et des guerres qui durent encore, les peuples deviennent de plus en plus solidaires, ils apprennent de jour en jour à se communiquer leurs privi-

lèges pour en faire un patrimoine commun ; grâce à la science et à l'industrie qui se propagent, ils savent maintenant faire jaillir de l'eau là où nos ancêtres n'auraient su la trouver, et mettre en communication rapide les bassins fluviaux trop éloignés les uns des autres. Les trois premiers hommes se sont séparés ennemis près de la fontaine de Discorde ; mais, ajoute la légende, ils se retrouveront un jour près de la source de l'Égalité, et désormais resteront frères.

Dans les régions aimées du soleil où mythes et traditions vont chercher l'origine de la plupart de civilisations nationales, c'est autour de la source, condition première de la vie, que devaient nécessairement se grouper les hommes. Au milieu du désert, la tribu est comme emprisonnée dans l'oasis ; forcément agricole, elle a pour limites de son territoire les derniers filets d'eau sortis de la fontaine et les derniers arbres qu'elle arrose. Les steppes herbeuses, plus facile à traverser que le désert, ne retiennent point en captivité les populations, et les pasteurs nomades, poussant leurs troupeaux devant eux, voyagent suivant les saisons de l'une à l'autre extrémité de la mer des herbes ; mais leurs points de ralliement sont toujours les fontaines, et c'est de la plus ou moins grande abondance des sources que dépend la puissance de la tribu. L'institution du patriarcat, chez les Sémites de l'Asie occidentale et chez tant d'autres races du monde, était due surtout à la rareté des eaux jaillissantes.

La fière cité grecque, et avec elle cet admirable civilisation des Hellènes, qui de tout temps restera l'éblouissement de l'histoire, s'expliquent aussi en grande partie par la forme de l'Hellade, où de nombreux bassins que séparent les uns des autres des collines élevées et des montagnes, ont chacun leur petite famille de ruisselets et de rivières. Peut-on s'imaginer Sparte sans l'Eurotas, Olympie sans l'Alphée, Athènes sans l'Illyasus ? D'ailleurs les poètes grecs ont su reconnaître ce que devait leur patrie à ces faibles cours d'eau qu'un sauvage de l'Amérique ne daignerait pas même regarder. L'aborigène du Nouveau Monde méprise le ruisseau parce qu'il voit rouler dans leur terrible majesté des fleuves comme le rio Madeira, le Tapajoz ou le courant des Amazones ; mais ces énormes masses d'eau, il ne les comprend pas même assez pour en célébrer la puissance : en les contemplant, il reste dans une sorte de stupeur. Le Grec, au contraire, plein de gratitude envers le moindre filet d'eau, le défait comme une force de la nature ; il lui bâtissait des temples, lui élevait des statues, frappait des médailles en son honneur. Et l'artiste qui gravait ou sculptait ces traits divinisés, comprenait si bien les vertus intimes de la source, qu'en en voyant l'image, les citoyens accourus la reconnaissaient aussitôt.

Combien sont grands les noms des ruisselets de l'Hellade et de l'Asie Mineure ainsi transfigurés par les sculpteurs et les poètes ! Quand le voyageur débarque de l'Hellespont sur la plage où les compagnons d'Ulysse et d'Achille avaient mis à sec leurs vaisseaux, quand il aperçoit le plateau qui portait autrefois les murs de Troie et voit sa propre image se refléter, soit dans les sources fameuses du

Scamandre, soit dans l'eau du petit fleuve Simoïs, où faillit périr le vaillant Ajax, bien pauvre est son imagination, bien rebelle est son cœur s'il ne se sent profondément ému à la vue de ces flots que le vieil Homère a chantés ! Et que doit-il éprouver en visitant ces fontaines de Grèce, aux noms harmonieux, Callirhoé, Mnémosyne, Hippocrène, Castalie ? L'eau qui s'en écoulait et qui s'en échappe encore est celle que les poètes regardaient avec amour comme si l'inspiration s'était élancée du sol en même temps que les sources ; c'est à ces filets transparents qu'ils allaient boire en rêvant d'immortalité, en cherchant à lire les destinées de leurs œuvres dans les rides du bassin et les vaguelettes de la cascabelle.

Quel est le voyageur qui n'aime à reporter sa pensée vers ces sources célèbres, s'il a eu le bonheur de les contempler un jour ! Quant à moi, je me rappelle encore avec une véritable émotion les heures et les instants où j'ai pu, discret amant des fontaines, baigner mon regard dans l'eau si pure des sources de la Sicile grecque et surprendre à leur joyeuse apparition sous la lumière du soleil les clairs torrents d'Acis et d'Amenanos, les bouillons transparents de Cyane et d'Aréthuse. Certes toutes ces fontaines sont belles, mais je les trouvais mille fois plus charmantes à la pensée que des millions d'hommes, aujourd'hui disparus, les avaient admirées comme moi : une sorte de piété filiale me faisait partager les sentiments de tous ceux qui, depuis le sage Ulysse, s'étaient arrêtés au bord de ces eaux pour y étancher leur soif ou seulement pour en contempler la profondeur bleue et le ruissellement cristallin. Le souvenir des populations qui s'étaient amassées en foule autour de ces fontaines, et dont le palais et les temples avaient jeté leurs reflets tremblants dans la nappe ridée, se mêlait pour moi au murmure de la source bondissant hors de sa prison de lave ou de calcaire. Les peuples ont été massacrés ; des civilisations diverses se sont succédées avec leurs flux et leurs reflux de progrès et de décadence ; mais de sa voix claire, l'eau ne cesse de raconter l'histoire des antiques cités grecques : plus encore que la grave histoire, les fables dont les poètes ont orné la description des sources servent maintenant à susciter devant nous les générations d'autrefois. Le petit fleuve Acis, que courtoisaient Galathée et les nymphes des bois et que le géant Polyphème ensevelit à demi sous les roches, nous parle d'une antique éruption de l'Étna, le géant terrible, au regard de feu allumé sur le front comme l'œil fixe du cyclope ; Cyane ou « l'Azurée », qui se couronnait de fleurs quand le noir Pluton vint saisir Proserpine sur l'herbe pour s'engouffrer avec elle dans les cavernes de l'enfer, nous fait apparaître les jeunes dieux à l'époque de leurs fiançailles avec la terre vierge encore ; la charmante Aréthuse, que la légende nous dit être venue de la Grèce en nageant à travers les flots de la mer Ionienne, dans le sillage des vaisseaux doriens, nous raconte les migrations des colons hellènes et la marche graduelle de leur civilisation vers l'ouest. Alphée, le fleuve d'Olympie, plongeant à la poursuite de la belle Aréthuse, avait aussi franchi la mer et mêlé son onde, sur le rivage de la Sicile, à l'onde chérie de la fontaine. Parfois, disent les marins, on voit encore Alphée jaillir de la mer à gros bouillons, tout près des quais de

Syracuse, et dans son courant tourbillonnent les feuilles, les fleurs et les fruits des arbres de la Grèce. La nature tout entière, avec ses eaux et ses plantes, avait suivi l'Hellène dans sa nouvelle patrie.

Plus près de nous, dans le midi de la France, mais encore sur ce versant méditerranéen qui, par ses rochers blancs, sa végétation, son climat, ressemble plus à l'Afrique et à la Syrie qu'à l'Europe tempérée, une fontaine, celle de Nîmes, nous raconte les bienfaits immenses des eaux de source. En dehors de la ville, s'ouvre un amphithéâtre de rochers revêtus de pins dont les tiges supérieures sont inclinées par le vent qui descend de la tour Magne : c'est au fond de cet amphithéâtre, entre des murailles blanches aux balustres de marbre, que s'étend le bassin de la fontaine. À l'entour sont épars quelques restes de constructions antiques. Au bord se dressent les ruines d'un temple des nymphes que l'on croyait jadis avoir été consacré à Diane, la chaste déesse, sans doute à cause de la beauté des nuits, alors que sur les eaux, l'orbe de la lune se reflète en une longue traînée frémissante. Au-dessous de la terrasse du temple, un double hémicycle de marbre borde la fontaine, et ses marches, où les jeunes filles venaient autrefois puiser l'eau, descendent sous le flot transparent. La source elle-même est d'un azur insondable au regard. Jaillissant du fond d'un gouffre ouvert en entonnoir, la gerbe d'eau s'épanouit en montant et s'étale circulairement à la surface. Comme un énorme bouquet de verdure qui se déploie hors d'un vase, les herbes aquatiques aux feuilles argentées qui croissent autour de l'abîme et les algues limoneuses aux longs cordages enguirlandés cèdent à la pression de l'eau qui s'épanche et se recourbent en dehors vers le pourtour du bassin ; à travers leurs couches épaisses le courant s'ouvre de larges détroits aux rives flottantes et serpentineuses. En échappant au bassin de la source, le ruisseau vient de naître ; il s'enfuit au loin sous les voûtes sonores, s'épanche en cascates, entre des colonnades ombragées de grands marronniers, puis, enfermé dans un canal de pierre, traverse la cité dont il est l'artère de vie, et dont plus loin, chargé de débris impurs, il devient l'égout. Sans la fontaine qui l'alimente, Nîmes n'aurait point été fondée ; que les eaux tarissent, et la ville cessera même d'exister ; dans les années de sécheresse, alors que de l'entonnoir jaillit seulement un maigre filet, les habitants s'en vont en foule. Sans doute les Nîmois pourraient amener de loin sur leurs places beaucoup d'autres fontaines et même y faire couler un bras de l'Ardèche ou du Rhône ; mais à combien de travaux futiles ne songent-ils pas avant de se procurer l'indispensable, c'est-à-dire de l'eau en abondance apportant avec elle la propreté et le bien-être ! Comme s'ils avaient voulu se moquer avec grâce de leur propre incurie, les Nîmois ont même dressé sur leur place la plus aride et la plus blanche de poussière un groupe magnifique de fleuves armés de tridents et de rivières couronnées de nénuphars ; mais en dépit de ce faste sculptural, leur unique ressource est toujours la fontaine vénérée, belle et pure comme aux jours où l'ancêtre gaulois vint bâtir la première cabane à côté de son onde.

Dans nos pays du Nord, presque tous arrosés avec la plus grande abondance par fontaines, ruisseaux et fleuves, les sources n'ont point concentré sur elles comme les fontaines du Midi la poésie des légendes et l'attention de l'histoire. Barbares, nous voyons seulement les avantages du trafic, nous admirons les fleuves surtout en proportion du nombre de sacs ou de tonneaux qu'ils transportent dans l'année, et nous nous soucions médiocrement des cours d'eau secondaires qui les forment et des sources qui les alimentent. Parmi les millions d'hommes qui habitent les bords de chacun de nos grands cours d'eau de l'Europe occidentale, quelques milliers à peine daignent, dans une promenade ou dans un voyage, se détourner de quelques pas pour aller contempler l'une des sources principales du fleuve qui arrose leurs campagnes, met leurs usines en mouvement et porte leurs embarcations. Telle fontaine, admirable par la clarté de ses eaux et par le charme des paysages environnants est même complètement ignorée par les bourgeois de la ville voisine, qui, fidèles à la vogue, n'en vont pas moins chaque année, se saupoudrer sur les grandes routes des cités à la mode. Vivant d'une vie artificielle, ils ont perdu de vue la nature, ils ne savent pas même ouvrir leurs yeux pour contempler l'horizon, ils ne se baissent même pas pour regarder à leurs pieds. Que nous importe ! Ce qui les entoure est-il moins beau parce qu'ils y sont indifférents ? Parce qu'ils ne les ont jamais remarquées, sont-elles donc moins charmantes, la petite fontaine qui ruisselle au milieu des fleurs et la puissante source qui s'échappe à bouillons des cavernes du rocher ?

[...]



Dessin de Mayeul Irlinger

Fondateur de la maison d'édition Silex,
représentative des nouvelles tendances graphiques

Compter les moutons

Roseline Giusti

Après avoir travaillé dans différents musées (Musée Chagall à Nice et CAPC à Bordeaux), Roseline Giusti a enseigné à l'Université Bordeaux-Montaigne en tant que professeur associé. Critique d'art et de design, elle est aussi commissaire d'expositions. Elle collabore à la revue *Le Festin* depuis 18 ans. Elle a publié aux éditions Gypaète, *Histoires minuscules en Haute-Bigorre*, ouvrage distingué par une mention spéciale du jury (*Écriture poétique*) de l'Ardua, en avril 2019.

Lorsque les moutons refusent de se laisser compter, il en résulte pour le dormeur des rêves éveillés pleins de péripéties. S'ensuit un parcours effréné sur des routes alpines et des paysages méditerranéens, ponctué de rencontres avec des œuvres d'art remarquables. Jusqu'à ce que l'insomniaque trouve enfin le repos.

Le portail est fermé. Un écriteau précise : *attention animaux en liberté*. La peur des chiens me fait hésiter. L'atelier de chant mongol débute dans cinq minutes. Aucune tergiversation possible. Je pousse la glissière métallique qui emprisonne le portillon de bois et je m'aventure dans le jardin. Derrière la maison, un peu en hauteur, la yourte où se déroule le cours. Trois marches donnent accès à l'habitable. Mais quelque chose frémit dans le feuillage et arrête mon pas. Un mouton... noir. Furtive, la bête pointe son museau derrière la branche basse d'un pommier. « Il y en a un deuxième », dit une voix derrière moi. « Ils sont très craintifs ». L'hôte du lieu est fier de présenter ses compagnons qui suscitent étonnement et admiration. « C'est une race naine recherchée... de l'île d'Ouessant ». « Idéale pour tondre l'herbe ? » La propriétaire acquiesce. Mais je subodore que la raison esthétique est tout aussi justifiée. Au XIX^e siècle, déjà, cette espèce ouessantine n'était-elle pas vendue jusqu'en Champagne pour orner les parcs des riches villas ? Huit personnes sont venues pour ce très inhabituel cours de chant. La technique des voix diphoniques mongoles sollicite fortement l'arrière-gorge. Des sons gutturaux vibrants emplissent tout le volume de la yourte. « Dites *Ah* de façon normale, puis en « grattant » votre larynx ». L'animateur accompagne l'émission du son d'un geste explicatif en retournant al-

ternativement sa main du bas vers le haut. Puis voyant apparaître les bêtes derrière les baies vitrées de la tente, « essayons avec le vocable *bé*, dites *bé* comme si vous appelez les animaux ». À l'extérieur, l'un des ovins noirs, intrigué, semble tendre l'oreille délicieusement blottie au creux de son épaisse toison frisée.

La nuit, lorsque je cherche le sommeil, je compte les moutons. J'ai beau les faire défiler, les passer à la moulinette ou les faire surgir d'un cornet à pistons, à la manière de Jean-Christophe Averty, dans ses émissions télévisées des années 60, rien n'y fait. Ils me résistent. Impossible de banaliser ces pelages laineux, de les fondre dans une continuité moutonnaire propice à l'endormissement. Chacun vient à moi avec un visage identifiable et déroule une action. Des scènes m'assaillent, si imagées, que mes paupières pourtant alourdies ne peuvent se clore. Le premier mouton, bigleux et érudit, rit de façon mécanique, en consultant un antiphonaire, un autre fume des cigarettes anglaises, un troisième dessine des maisons courbes au bord de la Méditerranée. Le gourmet traîne au marché aux épices, puis s'active aux fourneaux. « Que diriez-vous d'une bonne panse de brebis farcie, le fameux haggis écossais ? J'étais maître queux dans un des meilleurs restaurants de Glasgow ». Le langoureux récite du Claudel sous un chapelet de lampions. Vin aidant. « *J'ai pesé le soleil ainsi qu'un gros mouton que deux hommes forts suspendent entre leurs épaules* ». Le flegmatique se love dans le sable brûlant de *Palm-Sheep* et lit *Qui a tué Glenn*, un thriller ovine. Intrépide, *Ray Ban* sur les yeux, un dernier mouton conduit un bolide jaune, muni de phares escamotables et de banquettes de cuir crème. Un *road-movie* effréné commence.

Surgissent des falaises abruptes, cognées par des vents rageurs, des ponts métalliques, suspendus très haut au-dessus du vide, des tunnels sans fin aux lumières blafardes. S'ensuivent les routes tortueuses des Alpes, des clues étroites et sinistres, des forêts duveteuses, des lacs gris acier, des névés esseulés. Aux haut-le-cœur succèdent des ravissements. À la fraîcheur des cols, où percent les renoncules, succède le souffle chaud de la ventilation craché depuis le tableau de bord de l'automobile. Zone pastorale. Les troupeaux sont en liberté, les passerelles ballantes, les clochers des chapelles font des signaux amicaux. Je frémis aux immobilisations malencontreuses, avec roue avant en suspens dans le vide, quand la chaussée étroite doit être partagée avec un camion pressé. Je subis des arrêts rituels impératifs lorsque l'étoile de Vénus active sa brillance. Contrainte, j'accepte les hébergements de fortune dans des bergeries reculées où s'entassent, serrées, les bêtes par dizaines. Le troupeau endormi, ébloui par le faisceau des phares, se réduit à une kyrielle de pupilles étonnées et hagardes. L'agneau de l'Apocalypse à sept yeux, peint à fresque dans l'église catalane de Saint-Clément de Tahull, semble ici multiplié par autant de têtes qu'en comprend le troupeau. C'est effrayant ! Sept fois plus encore que l'œil de verre sauvagement arraché à un mouton en peluche que je brandissais, enfant, en proclamant devant mon entourage : « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn ».

Petit matin sur le versant méditerranéen de la montagne alpine. Le jour peine à poindre. Dans les quartiers résidentiels, les jardins de maître rivalisent en art topiaire. Buis, fusains et myrtes, scrupuleusement taillés, dessinent des figures animalières. Nimbées de vapeurs matinales, elles semblent des fantômes en fuite. Les cornes d'un mouflon, sculptées dans un if, émergent des fumerolles. À Vallauris, en plein cœur de ville, *L'homme au mouton* de Picasso nous fait signe. Sur la terrasse du château Grimaldi, à Antibes, une clarinette orpheline joue en boucle du Schubert, *Le pâtre sur le rocher*. L'opéra de Nice affiche *Mouton*, un spectacle pour enfants. Le contre-ténor Julien Freymuth dans le rôle-titre chante Purcell et Monteverdi. Pourrait-on s'arrêter ? Têtu, le bolide jaune ne l'entend pas de son oreille noire. De boulevards en nationales, de jetées en corniches, le trajet se poursuit. Copilote obligé, j'obtempère. Soudain, un attroupement barre la voie. Moutons blancs, moutons noirs marchent en rangs serrés. À leur tête, un bélier militant, lecteur d'Apollinaire, brandit une pancarte « À la fin tu es las de ce monde ancien / Bergère ô tour Eiffel, le troupeau des ponts bêle ce matin... » Le voyage s'interrompt.

Ai-je dormi, tout compte fait ? Je me retourne dans le lit, la tête lourde, cherchant à tâtons l'interrupteur de la veilleuse. Les aiguilles du réveil marquent 5h30. Pas même l'aube. Noirs, blancs, noirs... Trop de moutons encombrant ma mémoire ! Ô crâne fragile, ne te brise pas sous l'avalanche ! « Mon papa me coupe les cheveux avec la tondeuse des moutons », disait naïvement la brebis galeuse du pensionnat de mon enfance, déclenchant l'hilarité de la classe. Mon cuir chevelu semble, en effet, être passé sous les mâchoires mécaniques d'une tondeuse. À moins que je ne me sois réincarnée en *Dolly*, la brebis-robot de Steve Reich. Il me faut sévir. En haut de l'étagère de ma chambre : une boîte en carton oblongue. Je vois bien qu'elle me nargue depuis quelque temps. Son contenu ? Des courriers anciens. J'extirpe quelques liasses. Pêle-mêle, lettres et cartes postales confondues vacillent soudain, penaudes d'avoir passé les années et tenu tête aux déménagements. À la poubelle, tous ces écrits. Et leurs émissaires, tout pareil, les blancs moutons comme les noirs. Dormir à satiété, longtemps ! Je me recouche satisfaite du travail accompli, sans voir qu'une carte postale tirée de la boîte a glissé sur le plancher. Le chef-d'œuvre de la cathédrale St Bavon de Gand : *le retable de L'Agneau mystique*. Ce célèbre panneau de bois, peint par les frères Jan et Hubert Van Eyck en 1431, a été endommagé au XIX^e s. La tête de l'Agneau mystique, au centre, a fait l'objet d'un repeint. Et voici que les plus esthètes de mes moutons n'ont qu'une obsession : usurper la place de l'animal élu. Ils se bousculent pour prendre la pose, persuadés chacun d'être le plus conforme à l'image de l'Agneau. Quel tohu-bohu ! Le jeu de la distinction ovine est aussi fracassant que celui des hommes.

« Charmants ces minuscules moutons tricotés ! - Ce sont des marionnettes de doigt. » Elles dorment là, dans une corbeille parmi les étoles et les pull-overs en laine de lama. La Maison du Pérou regorge de trésors laineux. *Doux* qu'il fait bon

s'y attarder ! Je chausse ces figurines sur mon index gauche, puis encapuchonne le majeur et l'auriculaire. Irrésistibles ! « Non, je n'ai pas besoin d'un emballage particulier, c'est pour moi. » Envoûtée, j'enfouis mes acteurs minuscules au tréfonds de mon sac. Mais voilà que la nuit venue, agnelles, brebis et moutons chatouillent le bout de mes doigts et relancent leur jeu. Églogues avec flûte et hautbois, idylles où s'amourachent bergers et pastourelles, drame bucolique égrenant des épisodes, sans répit. Fourbues, les petites marionnettes s'usent. Une maille s'effiloche, une autre se troue, les doigts sont bientôt mis à nu. Inopérants.

Vais-je trouver le repos à la fin ? Urgence à réduire à *quia* ces noctambules indisciplinés. Dans *Les Animals*, Bruno Bayon décrit une scène de tonte traditionnelle. Si scrupuleusement que, la nuit suivante, je n'ai aucun mal à visualiser l'opération. Sur une table de circonstance montée à la va-vite, je couche sur le flanc mes diabolins, j'entrave d'un lacet de cuir pattes et cols. Je m'empare des forces, ces ciseaux de fer énormes et les fais grincer à vide. Effroi dans les yeux de mes bêtes. Si délurés soient-ils, je ne me résous pas à tenir ainsi entravés mes compagnons de nuit. Quelle autre échappatoire ?

Je songe à l'installation *Folie Bergère* que la plasticienne Louisa Raddatz a conçue pour la bibliothèque universitaire d'Alençon. C'est une structure métallique semi-sphérique toute texturée de laine, souplement reliée par quelques filaments aux parois de verre du patio où elle a pris place. Douce toison que l'artiste a patiemment nouée, mèches après mèches. Celles de tous mes moutons réunis que je n'ai pas tondus ? Mes nuits désormais sont bercées par le balancement hypnotique de cet habitacle délicat dans lequel mes moutons ont trouvé refuge. Et je les imagine heureux.



La *Mesta* est toujours le plus grand système de transhumance en Occident. Cette fête, qui marque le début de l'hiver, se déroule tous les ans, en octobre, au cœur de Madrid, Cité symbolisée par la statue *del Oso y del Madroño* (l'ours et l'arbousier). Lors de la *Mesta*, *las ovejas* (essentiellement des brebis) sont d'abord parquées le vendredi suivant la fête nationale espagnole à La Casa del Campo puis, le dimanche, les pasteurs de toutes *las Tierras de España* accompagnent leurs bêtes jusqu'au *matadero* (abattoir) où, après avoir donné leur laine et leur lait, elles rendent leurs âmes. *Las ovejas* circulent dans la ville en passant notamment par la Puerta del Sol selon un protocole qui date de 1418. Le cortège composé de milliers d'animaux est parrainé par *El Honrado Concejo de la Mesta de Pastores* qui défend les intérêts des éleveurs depuis sa création par le Roi Alphonse X de Castille en 1273 (Photographies, PL, 2017).

Le sanglier

Gilles Zalamansky

Gilles Zalamansky est né en 1968 en région parisienne. Après avoir soutenu une thèse en astrophysique, il devient ingénieur dans une grande entreprise française.

Ici les gens chassent. Entre hommes. C'est une vraie religion, à part que les prières se font à la carabine, et que les petits anges finissent en pâté. Enfant, j'adhérais en bloc. Tout me semblait magique, comme un roman de chevalerie, ou l'histoire de Barbe Bleue avec sa chambre interdite. C'était la Mort, cette chambre où nous ne devions jamais aller. Ni les femmes ni les enfants. Nous avions juste le droit de savoir qu'elle existait. Mais les hommes, eux, ils y allaient. Ils y faisaient la loi même, avec des fusils à deux coups qu'on entendait claquer de loin. Ils en ramenaient dans leurs besaces des compagnons extraordinaires, aux corps mous encore chauds, aux yeux grands ouverts, ébahis de ce qui leur arrivait. Quand la chasse avait été bonne et l'ambiance joyeuse, j'avais le droit de prendre dans mes bras quelques-uns de ces bébés fragiles, à condition de ne pas ramener du sang dans la maison. Malgré leurs blessures ils étaient encore parfaitement faisans, lièvres ou canards, mais avec quelque chose en moins, d'indéfinissable : leur âme, ou juste leur avenir, avait disparu. Ces animaux-là étaient morts et bientôt nous les mangerions. Je n'aimais pas tellement le goût du gibier, ni le cérémonial de sa préparation. Les longues cuissons, les clous de girofle, censés exalter les arômes mais qui cachaient juste l'odeur forte de ces viandes. Le lièvre surtout, si dur à tuer, sentait l'urine. Mais j'adorais l'idée de tuer des animaux au cœur de la forêt mystérieuse. J'attendais avec hâte mon tour d'aller avec les grands, botté, armé, empli de ces sentiments nobles et contradictoires de la chasse que sont l'amitié et la solitude, la gaieté et le sérieux, l'audace et la prudence, pour retirer d'un geste du doigt l'âme et l'avenir des oiseaux.

Mon père était un grand chasseur. Et un chasseur prudent, l'un impliquant l'autre. Il affectionnait des proverbes que j'entendais répéter à la boulangerie ou à l'épicerie, ou au *Rendez-Vous des Chasseurs*.

- Ne jamais tirer sans voir la bête ! Jamais, même si tu es sûr.
- Le cerveau dit des choses. Mais les yeux disent le vrai.
- L’an dernier à Mâcon, quelqu’un a tué son fils. Il pensait que c’était un sanglier.
- Moi je dis comme Michel : mieux vaut rater une prise que tuer son chien. Un chien aussi c’est un équipier. Alors, un fils...
- C’est malheureux quand même.
- Moi j’ai appris avec Michel. Il ferme son fusil au dernier moment, quand il est déjà bien levé, au-dessus de tout le monde. Et il ne rate pas un coup.
- Parce qu’il vise déjà en levant son fusil. C’est comme cela qu’il faut faire.
- Il vise loin devant, sur la trajectoire. On sait tous qu’il faut le faire, mais à la fin on est trop près, et les plombs passent derrière. Michel, lui, il sait régler un tir.
- Moi, c’est sa *Remington* qui me fait envie. Mais c’est vrai que le Michel, il sait s’en servir.
- Moi aussi je sais me servir de ma *Manu Reina*. Elle m’a coûté moins cher.

Michel était mon père, et j’étais fier de tout le bien qui se disait de lui. Je savais que la *Remington 462* avait coûté deux mois de salaire car ma mère avait fait une scène. J’avais tout entendu à travers le mur. Ses reproches à elle, et puis les siens. Qu’elle commençait à l’énervé, qu’il l’avait payée en faisant des heures sup., et qu’elle savait bien qu’il était chasseur, quand même, quand elle l’avait marié. Le gros gibier, ça se revendait. Au final elle ne coûterait pas plus qu’une *Manu Reina* mal conçue, douce à l’épaule peut être mais le centre de gravité beaucoup trop en arrière, alors le canon se relève et fait n’importe quoi. Une 22 ça se mérite, ça donne des bleus et ça coûte cher. *Manu* c’est bien pour le petit plomb. Pour les fusils. La carabine c’est une vraie arme. On ne rigole pas avec ça. Il y a que les américains qui savent faire le calibre. Elle ne voulait pas qu’il blesse quelqu’un quand même ? Qu’il finisse en cabane parce que le canon avait dévié ? Alors qu’elle le laisse choisir son fusil, merde ! De toute façon les bonnes femmes ne comprenaient rien à la chasse, comme beaucoup de choses. Lui, rien que blesser sans tuer, ça le gênait. La bête qui court crever à l’autre bout de la forêt, qu’on ne peut même pas achever, il ne chassait pas pour ça. Et puisqu’elle parlait de fric, lui il ne comprenait pas ses jolis vêtements, ses tubes de maquillage, ses quinze vernis à ongles. À qui elle voulait plaire ? Il n’y a que lui qui avait voulu d’elle, de toute façon, avec sa gueule. Elle avait soupiré. Moi je trouvais tout à fait normal que mon père ait une carabine d’exception capable de tuer un cerf à deux cent mètres, et pas juste un tromblon qui tirait du plomb aux moineaux. Et normal qu’on le respecte à sa juste valeur. Il était invité chaque fin de saison à des parties de vénerie dans de grandes propriétés privées, où on relâchait des

cerfs d'élevage. Bien sûr il devait payer quand même, mais tout le monde n'était pas admis. Lui, si, du fait de sa réputation, mais aussi de ce fusil. Les sonneurs de cors de la Saint Hubert en habit de parade soufflaient un peu pour lui. Les chiens qui forçaient les halliers couverts de feuilles mortes et s'élançaient dans les ruisseaux le prenaient pour un de leurs maîtres. Moi aussi je le considérais comme une sorte de seigneur, sans château car le monde est injuste, mais de la race des rois. Il marchait à grands pas. Peu m'importait qu'il fût botté de caoutchouc plutôt que de cuir.

De son côté, il disait à tout le monde que j'étais un petit génie, parce que j'étais le premier de la classe, et c'est ainsi qu'on m'accueillait quand j'allais chercher le pain. « Alors le génie, comment il va ? ». Plus j'avancais en âge moins cela me mettait à l'aise, car je m'apercevais bien que j'étais nul en tout, en réalité, avorton et bigleux. Je ne savais que résoudre des problèmes de maths, un peu comme un mouton qui ne sait que manger de l'herbe, concentré et la tête baissée. Cela ne posait pas plus de problème. J'en reste convaincu. Il suffit d'actionner les petites mandibules qu'on a tous dans le cerveau. Au pire, ruminer un peu. Les problèmes de collègue, c'était vraiment de l'herbe tendre. Ceux qui n'y arrivaient pas n'avaient juste pas envie. C'était inexplicable autrement, de ne pas arriver même à sommer des entiers. Je m'inventais des exercices. Je n'avais pas le choix : nos instituteurs ne nous en posaient que de débiles ! Savoir lire et compter c'était déjà être bon à Villiers sur Grez. On pouvait être premier de la classe sans être génial le moins du monde ! C'était le premier théorème que j'avais démontré. Facilement. Il suffisait de donner un cas, et j'avais le mien à disposition. J'aurais aimé être un élève moyen, médiocre en tout plutôt que complètement nul en presque tout. J'aurais eu plus d'amis. Et avoir un physique robuste. Parce qu'évidemment on me battait. On me cassait mes lunettes. Seules les filles du Docteur avaient été un peu gentilles, mais elles l'étaient avec tout le monde, cela ne voulait rien dire. Je les voyais comme deux petites filles confiantes en elles, pleines de la gaieté qui me manquait. Elles me donnaient l'exemple d'une autre enfance possible. Je n'avais pas encore les pensées qui me feraient tant honte par la suite. On disait qu'elles étaient mignonnes. Cela ne voulait rien dire pour moi, sauf qu'on ne le dirait jamais de moi, cela je l'avais compris très tôt. Dès le berceau sans doute. Leur présence bénéfique fut de courte durée de toute façon. Elles avaient vite quitté la bande d'arriérés que nous formions dans notre trop petite école. Leur père les emmenait à Nemours au début de sa tournée. Le mien partait tôt à l'usine, et pour lui, une école à Nemours ou à Villiers sur Grez c'était pareil. Si j'étais premier de la classe et qu'elle était juste à côté, que demander de plus ? Je pouvais même y aller tout seul. Il ne me parlait pas beaucoup, et ne m'écoutait jamais. Je rêvais de l'accompagner à la chasse. D'être son second chien. Notre braque des Pyrénées faisait selon mon père merveille dans les bois. Il en disait plus de bien que de moi. Faute de savoir faire mieux, je serais allé chercher les prises au pied des arbres. Je les aurais rapportées, plein de respect et d'allé-

gresse. Il disait que c'était trop dangereux, que j'aurais gêné tout le monde en faisant du bruit, que pour la chasse on verrait plus tard. Quand je marcherais à grands pas, sans doute, et changé d'espèce : homme plutôt que gamin. Si cela arrivait un jour... Et bien sûr il avait raison. Je n'avais qu'à me débrouiller pour profiter tout mon temps libre, parce que lui à mon âge, il bossait déjà dur dans la ferme des parents.

Le dimanche matin, il m'abandonnait sur le terrain de foot où l'ennui atteignait son niveau absolu. J'étais remplaçant à vie. Je ne crois pas que le temps puisse passer plus lentement quelque part que sur un banc de touche quand la finalité du match vous échappe au fond, totalement. À des années lumières de moi, des primates évolués se disputaient un ballon, et se disputaient tout court. Des coups de poings volaient, des mêlées se formaient au sol. Aussitôt après ils couraient de nouveau, criant pour appeler le ballon à eux, certains saignant du nez. J'attendais. Je me posais des problèmes logiques ou arithmétiques, piochés dans un petit livre qu'un prof m'avait donné. Douze billes identiques ont la même masse, sauf une. Trouver laquelle en trois pesées. Quatre tapissiers font quatre tapis en quatre jours. Combien faut-il de tapissiers pour faire vingt tapis en vingt jours ? Six girafes vont à un point d'eau. Chaque girafe porte sur son dos trois singes. Chaque singe porte 4 oiseaux qui eux-mêmes portent chacun 4 mouches. Combien d'animaux arrivent au point d'eau ? Cela n'allait pas bien loin, mais c'est là, sur ce banc, que j'ai commencé à devenir vraiment bon en maths. À gagner ce match-là. L'autre distraction, c'était le passage des filles du Docteur qui devaient longer le stade pour aller au terrain de tennis. La partie s'arrêtait alors. Elles n'étaient plus mignonnes. Elles étaient devenues belles, et ne tournaient plus la tête vers moi, ni vers aucun de nous, car les plus hardis les sifflaient déjà, féroces, leur criaient de leur sucer la bite et la leur montraient de temps en temps. La gentillesse était révolue. Elles accéléraient le pas. Elles nous méprisaient certainement. Je n'osais pas me comporter comme les autres garçons par égard pour le docteur qui avait toujours pris soin de moi, et qui était un homme bon. Mais j'aurais bien troqué aussi mes grosses lunettes pour une paire de jumelles qui aurait traversé les habits. Elles passaient et nous transformaient en ce que nous étions de pire : de jeunes mâles en rut. Cela durait une minute, pas plus, ensuite il était temps de reprendre mon problème d'empilement de sphères ou de triangles imbriqués où je l'avais laissé et dont la solution m'apparaissait déjà. Juste un petit point à vérifier. Se méfier des dimensions multiples, des coefficients qui pouvaient changer. En fait j'étais honteux. Des envies étranges me prenaient, innommables, violentes, que les maths m'aidaient à évacuer, exactement comme la chasse d'eau évacue la merde. Mais la nature de la merde, c'est de revenir tous les jours. On ne s'en débarrasse pas une fois pour toutes. Heureusement que les mathématiques étaient infinies, car mon cerveau devenait une grande usine à merde.

Les parties duraient tout l'après-midi, et puis j'allais attendre mon père au bar tabac de Villiers sur Grez, qui ne s'appelait pas pour rien le *Rendez-vous des chasseurs*. Dans toutes les villes il y en a un. Là j'étais en bonne compagnie. J'arrivais tôt et la patronne me faisait asseoir à côté du poêle avec un viandox ou une grenadine. Elle avait du respect pour les petits génies, et ce n'était pas sa progéniture qui allait la servir dans ce domaine. Un jour d'après conseil de classe, elle m'avait soufflé qu'elle aurait bien aimé que ses garçons soient comme moi, qu'elle aurait eu moins d'inquiétudes. Si je lui avais dit ce à quoi je pensais quand je voyais les filles du docteur, elle aurait été pleinement rassurée sur ses deux garçons, et je n'aurais plus été le petit génie de personne. Peut-être que même mon père aurait eu des problèmes. Evidemment je n'avais rien dit. Juste fait un petit sourire. Remercié pour le viandox.

J'étais bien dans ce bar. La grande salle, la cheminée, les photos de chasse sur les murs, les vitres grasses et poussiéreuses, l'odeur du tabac, formaient un doux cocon après trois heures de banc de touche. J'écoutais les contes à dormir debout de ceux qui étaient là depuis un moment, et pour un bon moment encore, qui ne voyaient plus de raison de bouger, parce qu'ils n'avaient plus le permis de chasse, ou trop de soucis de santé depuis le dernier accident de Solex pour y retourner dimanche. Ceux pour qui venir à jeun avait déjà demandé un effort et qui savaient bien qu'avec ce qu'ils venaient de boire le retour serait très désagréable. Leur dernière palombière c'était le *Rendez-vous des Chasseurs*. Ils y chassaient la gnôle et le petit blanc sec. Mais pour moi, ils restaient de grands hommes, des gens qui savaient tuer les bêtes, bêtes elles-mêmes héroïques dans leurs efforts à ne pas se faire prendre. Bêtes rusées, qui avaient échappé à de féroces prédateurs avant de croiser leurs fusils. Le plus souvent ces grands hommes râlaient, disaient que ce n'était plus comme avant, que maintenant n'importe qui pouvait avoir son permis de chasse, et que c'était pour cela qu'ils n'y allaient plus, ou de moins en moins : ils sentaient venir l'accident, et ne voulaient pas être là quand il arriverait. Cela ne les empêchait pas de dire cinq minutes après que le permis devenait vraiment de plus en plus cher, que la chasse devenait un sport de riches, et que c'était pour ça qu'ils n'y allaient plus. Ce n'était plus comme avant. Sans rire il n'y a plus que des parisiens maintenant dans la forêt, qui viennent par cars entiers. On n'est pas en Sologne pourtant. Et c'est pour ça que maintenant les gendarmes t'emmerdent jusque dans les bois pour le permis au lieu d'arrêter les vrais délinquants, encore l'autre jour, une épicerie, ça devient Chicago le Nivernais, tout ça pour que les parisiens puissent profiter des bois. Puisque c'était comme ça ils iraient juste aux champignons, avant qu'ils mettent un permis dessus, aussi. La chasse avait changé, en mal, et c'était triste à dire. Ils évoquaient les bois giboyeux de naguère, les saisons prodigieuses où on tuait deux ramiers en moyenne par coup de feu, c'est à dire que certaines fois, il en tombait quatre. Les arbres en étaient pleins. « Moi l'automne, je n'allais jamais à la boucherie. On n'arrivait pas à manger tout ce que je ramenais. On faisait des conserves.

Il m'en reste encore. Le boucher, je le croisais le dimanche en battue, avec son apprenti. Ils remplissaient la chambre froide. Maintenant, ce n'est plus pareil. Et tu te souviens du chien d'Émile qui n'aimait que les lièvres. On n'avait jamais pu le mettre en arrêt sur un lapin. Il partait ce con. Mais s'il y avait un lièvre dans la garenne il te le disait. Et ce brocard si grand qu'on avait dû le décapiter avant de l'attacher à l'échelle pour le vider comme un cochon. Le boucher n'en revenait pas. « On aurait dit un cerf ! » car c'était lui le roi des animaux. Tellement disparu qu'il n'y avait même plus de vraies histoires à son sujet. Ceux qui s'y risquaient le faisaient à voix basse, avec un jargon de société secrète : le mois dernier derrière telle clairière au bout de mauvais chemins, derrière les baliveaux, tu vois, avant l'étang, les chiens avaient marqué. Ce n'était pas grand-chose à l'œil nu, mais cela ressemblait bien à une reposée, un gagnage, une allure de cerf. Pas de cor ni de crottin visible, mais c'était dans un hallier, et avec toute la pluie, une absence de trace n'est pas une preuve qu'il n'y ait pas de trace, tu me suis ? Les chiens ont marqué en tout cas, tous les deux. Et ce n'était pas une passée de lièvre, ni une bauge. C'était plus gros, si c'était quelque chose. Il faudrait vérifier. Les autres prenaient le temps de réfléchir, avant d'approuver. On pouvait vérifier, oui. On n'y perdrait rien. Après tout, c'était peut-être un daguet qui se cherchait un territoire, venu de Tronçais ou de Fontainebleau. C'était loin, mais il n'y avait plus tant de forêts. Plus comme autrefois. Et ils élevaient des cerfs maintenant là-bas, à ce qu'on disait, pour la viande.

Puis mon père arrivait, tranquille, dans sa tenue du dimanche : pardessus beige, béret foncé, grandes bottes de caoutchouc, étui de cuir pour la *Remington* porté en bandoulière, avec la *Remington* dedans parce que même à Villiers sur Grez il aurait pu se trouver une âme désespérée ou un gitan capable de la voler s'il l'avait laissée dans le coffre. Le *Manufrance Perfex* à double canon lui, ne risquait rien. Il l'y laissait, mais il amenait le braque. Ni dressage patient ni raclées n'auraient pu empêcher un chien de commettre l'irréparable sur des prises succulentes laissées dans un coffre à portée de sa gueule, surtout s'il les avait rapportées lui-même et que ses babines en gardaient le souvenir ému. Le pauvre Braque ne tenait plus sur pattes tant il avait fait de kilomètres en long et en large depuis l'aube. On pouvait lui voir battre le cœur entre les côtes et sa langue bavait à grosses gouttes. Il remuait faiblement la queue en me voyant, puis s'affalait par terre. Mon père saluait tout le monde, sauf moi. Moi, je l'attendais de toute façon, et je n'étais que son gamin. Il prenait un demi, qu'il se payait seul, refusait les fines et les armagnacs qu'on lui proposait. Un bon chasseur ne boit pas. Les gens le savaient, et ils n'allaient pas lui offrir une bière, c'était mesquin. La fine était juste un prétexte, une entrée en conversation. « Au fait, Michel, on voulait te dire, on a repéré une trace près de la Dame Jouanne, dans les gaulis. On projette un affût. Cela te dirait ? Avec ta *Remington* tu pourrais... »

Mon père répondait « pourquoi pas ». Il achetait son paquet de gris et du papier Job pour ses clopes, parfois des cartouches *Fob* serrées les unes contre

les autres dans leur emballage transparent. Elles avaient des douilles de plastique jaune ou rouge pimpant. Petit, je jouais à y enfiler mes doigts quand j'en trouvais par terre. Il y avait eu des accidents d'ailleurs avec des cartouches qui avaient fait long feu. Un bon chasseur se devait de les ramasser, mais très peu le faisaient. Mon père demandait à la patronne : « Le gamin a été sage ? ». Bien sûr que je l'avais été. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Il me faisait signe. On y allait. Sa *Dyane* était juste devant. Je montais derrière tenir le chien. Les sièges pouaient le chien mouillé mais je percevais aussi nettement l'odeur du sang, de la bile et des déjections que diffusaient les petits cadavres étendus juste derrière mon siège, sur le tapis du coffre. Je faisais semblant de retenir le Braque pour me pencher derrière et observer le carnage. Lapins aux membres distendus, fauchés en pleine course, aux yeux ronds, des billes noires, oiseaux comme dissous dans le sommeil, ne résistant plus à rien, cou tombant, ailes flasques. J'étais impatient de les caresser, de les dépiauter et les vider avec ma mère. Mon père préférait bricoler. J'entendais les rires amplifiés des émissions de divertissement qu'il écoutait tout en graissant le fusil *Perfex* et la carabine *Remington*. Il passait la soufflette dans l'âme des canons et finissait par une giclée de dégrissant sur les ressorts, puis il les enfermait dans la seule armoire cadenassée de la maison, la *Remington* dans son étui de cuir, le *Perfex* dans une couverture usée et mitée. Là, on pouvait considérer qu'on était dimanche soir. La semaine était finie.

Ma mère a disparu un jour. On ne l'a plus revue. Ce n'était pas la première d'ailleurs à Villiers sur Gretz. Des gens partaient régulièrement, sans doute voir si le monde valait mieux ailleurs. Quand il est devenu clair que ma mère était du nombre, plusieurs mois après des ragots sont sortis, comme quoi pendant que mon père chassait elle voyait quelqu'un. J'étais à l'épicerie en train d'hésiter entre le *Nesquick* et le *Banania*, quand je l'ai entendu dire d'une voisine qui pensait que je n'étais pas là. L'épicier avait oublié aussi apparemment, parce qu'il ne se faisait pas prier lui non plus pour énumérer les amants de ma mère, et deviner chez lequel elle avait refait sa vie. Le garagiste, le marchand de bois, et le Docteur bien sûr, qui vivait seul avec ses filles. Un homme riche, sans femme, c'était quand même bizarre. D'autant que certaines patientes avaient fait des avances très claires. Veuf peut être, après tout. Il y en a qui ne s'en remettent jamais.

- Mais on peut être veuf et aimer la vie, vous voyez ce que je veux dire ?
- Bien sûr monsieur l'épicier. J'en connais ! Tout de même, avec deux filles. Quel exemple il leur donnerait. Elles finiront par mal tourner.
- Moi je dis qu'après tout il n'y a pas de mal à se faire du bien. Chut, ma femme va entendre.
- Hihihhi...

Il était nivernais mais ma mère venait d'ailleurs. On ne savait pas d'où. Je l'ai appris à ce moment-là. Un jour il était rentré de la chasse avec elle. Elle n'avait pas d'affaires, comme si elle sortait de la forêt. Une promeneuse séduite ? Il y a

des gens qui marchent pour le plaisir dans la forêt, après tout. Pas seulement pour chasser, il y a le bon air, l'aventure... Toutes les aventures !

– Oh, Monsieur l'épicier, de quelles aventures parlez-vous ?

– Vous savez, de mon temps il se chassait toute sorte de gibier dans la forêt de la Commanderie. On s'y donnait des rendez-vous. Des rendez-vous galants, et même des rendez-vous... payants, si vous voyez ce que je veux dire. Pas moi bien sûr. J'étais déjà marié. Mais plus de gens que vous croyez, certains très respectables. Si je vous dis que dans les palombières il n'y avait pas toujours que des hommes ?

– Oh, Monsieur l'épicier. Ne me dites pas que Michel chassait de ce gibier-là !

– Je n'ai rien dit madame, je n'ai rien dit. Mais il y a des métiers qui ne s'oublient pas. Et si on me demande mon avis, je dirais que la femme de Michel a repris le sien. Cela devait lui manquer. Vous ne trouvez pas qu'elle provoquait avec son maquillage ?

– Une horreur ! Elle ressemblait à une gitane !

– Pauvre Michel ! Il lui pousse des cornes maintenant. Moi je n'aurais pas laissé une femme comme ça seule à la maison.

– Le plus terrible c'est qu'ils ont un fils. Qu'est-ce qu'il va devenir ?

C'est à ce moment que je suis sorti du rayon farine, sucre et chocolat. Leur conversation s'est arrêtée net. J'ai dit bonsoir, payé mon paquet, et je suis parti. Je sentais leurs regards derrière moi, gênés et mécontents. Je venais de gâcher un bon moment, alors qu'il n'y en avait pas tant à Villiers sur Grez.

Ces ragots me poursuivirent longtemps. Peut-être parce que j'étais petit, qu'on ne craignait pas ma réaction. Au Lycée c'était le jeu à la mode, de parler des cornes de mon père, et je ne pouvais même pas le défendre. Lui faisait comme s'il ne se passait rien, que nous avions toujours vécu seuls à la maison. Il avait peu de vrais amis, et les vrais amis ne vous disent pas quand votre femme est partie qu'elle baise ailleurs, et s'en trouve mieux puisqu'elle ne revient pas. Il partait au travail la semaine, et chassait le dimanche. Il vivait comme avant. Au café j'ai entendu dire qu'il avait tué un sanglier. C'était une prouesse rare, surtout seul et de face. Cela voulait dire qu'on avait tellement bien acculé la bête qu'elle ne pouvait plus que charger ou attendre, tétanisée. Et si elle chargeait, le chasseur avait le choix entre bien tirer ou grimper aux arbres, ce qui n'était pas facile en bottes de caoutchouc. Le boucher qui avait récupéré la bête n'y avait trouvé qu'une balle, entre les deux yeux. Un tir à inscrire aux annales de la Forêt de La Commanderie et qui donnait envie d'acheter une *Remington* mais qui faisait surtout des envieux. On n'osait pas le dire trop haut car j'étais au fond de la salle, à réfléchir aux conséquences de la théorie des groupes en analyse pour ne pas les écouter, mais je devais donner l'impression inverse, de boire leurs paroles plutôt

que mon viandox qui refroidissait. Grave erreur. Leurs paroles ne me faisaient plus rien. Elles ne méritaient même pas d'être répétées à la maison. Il était question de félonie. En clair, il aurait pris l'affût d'un autre. Peut-être... Rien ne pouvait être prouvé mais plus on pensait moins on expliquait. C'était par phrases détournées en repartant des fondamentaux de la cynégétique qu'on entraînait dans le vif du sujet. Où vraiment acculer une laie dans cette forêt ? Pas de gros rochers. Les halliers ? Elle y aurait filé au contraire. La Grez ? Elle aurait couru le long sans chiens aboyant de chaque côté, et le tir aurait été de travers. « Disons, la base du cou ou le cœur, là je poserais pas de question, mais entre les deux yeux, je peux pas croire, même une bête surprise en train de boire. Et les sangliers, je peux vous dire j'en ai tiré, moi. C'est pas des goretts. Ils te voient et déjà toi tu ne vois plus que le cul ».

– Ils sont rapides, c'est sûr.

– Pour tirer entre les deux yeux il faut être à un mètre.

– Et que la bête soit plus en état de se défendre.

– Drogée ?

– Moi, je dis.

Parmi les pratiques honteuses de la chasse il y avait les glands enduits de somnifère à côté des bauges.

– Il faut vraiment être un tricheur pour faire un truc comme ça. Juste pour frimer au café après. Faire croire qu'on est le meilleur fusil. Je ne comprends même pas ces gens-là.

– Il faut connaître le coin aussi.

– Très bien le connaître.

– Il n'y a pas de gens comme ça ici.

– Il y a que des gitans pour faire ça.

– Ils ne connaissent pas la forêt.

– La trace dont tu parlais l'autre jour, tu es sûr que c'était une passée de cerf ?

– Non. Cela pouvait être du sanglier. C'était gros en tout cas.

– On aurait dû y aller tout de suite.

– La prochaine fois, on n'invitera pas. On fera ça entre gars sérieux. Deux chiens, deux fusils, et la moitié chacun.

– La chasse, c'est ça.

– Avec ta *Sabatti* et ma *Manu Reina*, on peut tuer n'importe quel gibier.

– On pourrait tuer un ours !

Mon père n'avait pris la bauge de personne ! Il chassait mieux qu'eux, point final. Confondre une passée de cerf avec une trace de sanglier, même moi qui

me désintéressais totalement de la chasse je n'y serais pas arrivé. Ils n'étaient qu'une bande de bavards, abonnés à ce café tant qu'il existerait. Pourtant j'avais aimé leurs odeurs de tabac, les cigarettes qu'ils écrasaient dans les cendriers de porcelaine, leur fierté silencieuse quand ils buvaient seuls et leurs histoires sans fin quand ils étaient en groupe. Elles ne m'intéressaient plus. J'avais d'autres histoires sans fin qui me tournaient dans la tête. Les suites de Syracuse : si l'entier est pair on le divise par deux. S'il est impair on le multiplie par trois et on ajoute un. C'est plus grand, et il y a autant de nombres impairs que pairs. Pourquoi la suite formée finit-elle toujours sur un cycle indépendant de l'entier de départ alors qu'elle devrait croître indéfiniment ? Cela, ça m'intéressait. Cela et les femmes. Les filles du docteur surtout et toujours, que je ne voyais plus, est-ce qu'elles faisaient déjà l'amour ? Quels étaient leurs bruits, les odeurs de leurs corps ? J'avais des désirs animaux. Je le savais, et j'en avais honte. J'aurais voulu prouver au moins la conjecture de Syracuse avant de me pendre dans la forêt. Et je ne trouvais pas. Je n'étais pas de taille à l'époque. Mais j'essayais, obstinément. Cela devait se voir à ma tête, et comme j'avais aussi l'ouïe d'un animal j'entendais des murmures.

- Il est bizarre, ce gamin...
- Il n'a plus de mère, c'est pas étonnant.
- C'est le fils de Michel.
- Bon, moi je vais peut-être rentrer.
- Tu reprends quelque chose avant ?

Plus personne n'offrait de kir à mon père en tout cas. Même s'il n'avait pas pris tout le monde de court par trahison, il aurait dû prévenir, à tout le moins, et former une battue. Le gros gibier, cela se partage. Il y en a de moins en moins. Ramener cinquante perdrix vous vaut des félicitations sans arrière-pensée. Parce qu'on ne prive personne du plaisir de tirer. Il suffit de se lever tôt et d'être un bon fusil. Mais pour un sanglier, cela ne suffit pas. Il faut le sanglier. Personne ne plaiderait pour mon père. Il y avait ceux qui l'accusaient, et tous les autres qui laissaient dire. Mais je crois bien que c'était le cadet de ses soucis. Il ne donnait pas l'air d'avoir des soucis d'ailleurs. Et il m'impressionnait pour ça.

Le boucher avait pris la moitié de la laie en échange de la découpe, la maturation dans sa chambre froide et la préparation de marinades et de civets. Nous étions seuls à table et mon père coupait un cuissot, tranche après tranche sans s'arrêter avec la précision de l'ouvrier qu'il avait été avant de monter dans son usine au mérite, mais aussi parce que tout ce que l'entreprise comptait de cadres et de syndiqués vénérat la chasse. Il avait déclaré sans quitter la viande du regard :

– Ne me parle plus de ta mère.

Je n'en avais pas parlé jusque-là, et ne l'ai pas fait ensuite. Mais je lui ai fait payer ce départ quand même. Il l'avait méprisée, insultée, et, j'en étais certain, battue pendant des années. Je lui en voulais plus qu'à elle.

Ma chambre était une soue, le sol jonché de livres de maths et de vêtements sales que je refusais de mettre à laver. Je ne savais toujours rien de l'odeur des femmes mais celle de ma tanière devenait intéressante. Rien ne m'intéressait en dehors des maths. Tout le reste était trivial, venait de notre part animale dont il fallait se détacher. Quand il rentrait le soir, il me trouvait sur mon lit défait, en train de tourner mon *Rubik's cube* ou de griffonner une démonstration. Il me forçait à me lever, à me laver avant le dîner, à nettoyer. Il s'occupait de moi plus que quand j'étais gamin, et qu'il laissait cela à ma mère. Des fois il m'empoignait ou me poussait contre le mur : « Bon, maintenant, tu vas m'écouter ». Mais le discours ne venait pas. Il ne savait pas quoi dire, et je connaissais les parades : glisser par terre le long du mur, lui laisser le tee shirt déchiré dans les poings, me protéger le visage au cas où cette fois il aurait décidé de cogner. Il s'arrêtait vite, disait juste : « Va te laver et range ton bordel ». Le lycée, je n'y allais plus que pour les contrôles où je récoltais vingt en maths. On m'y prenait pour un zombie plutôt distrayant. Personne ne m'y a réglé mon compte à coups de poings et de pieds. Pourtant avec ce que j'avais vraiment au fond du crâne je l'aurais mérité. Je rêvais de prendre des filles du Docteur en levrette.

Un jour il m'a emmené à son cabinet. Pas pour que j'honore ses filles. Je gardais mes désirs pour moi. Mais parce qu'il voyait bien que je ne tournais pas rond.

« Le gamin ne va pas bien Docteur. Il ne fait rien. Seulement des maths toute la journée. »

J'étais mieux lavé que d'habitude, et habillé correctement. J'aimais beaucoup le docteur, qui prenait nos soucis de santé avec ironie gentille, et les soignait bien. On ne le voyait pas à la chasse, lui, et il n'aurait sûrement pas fait la différence entre chien d'arrêt et un *pointer*, entre bourre à jupe et bourre grasse, mais il avait des livres chez lui, dès l'entrée. Je n'en avais jamais vu autant dans une maison. Il avait souri :

– Des mathématiques ? Mais ce n'est pas rien, Michel, voyons. J'aimerais bien que mes deux demoiselles en fassent un peu plus, vous savez. Elles détestent.

Puis il s'était tourné vers moi :

– Je devrais peut-être vous réunir tous les trois, un après-midi.

Il se moquait, bien sûr. Mais je me retenais de crier « Surtout pas Docteur, je vous respecte trop tous les trois. C'est un vétérinaire qu'il me faut ».

Elles n'étaient pas là heureusement, mais je sentais leur présence dans toute la maison. Un bonnet à pompon sur le porte manteau et une écharpe de laine rose. Deux paires de bottines, des tubes de pommade pour les lèvres. Et leur

odeur discrète, mais que je percevais, ou que j'imaginai. Mon cœur s'était mis à battre. Le docteur a froncé le sourcil :

– Allons t'examiner.

Pendant qu'il prenait ma tension, il me posait des questions sur les sports que j'aimais, demandait si je m'essoufflais vite, mais aussi quel métier j'aimerais faire plus tard « en rapport avec les mathématiques je suppose ». Il avait retrouvé le sourire. Je l'amusais. Mais je voyais bien que mes paramètres vitaux ne lui plaisaient pas. Il a pris mes réflexes avec un petit marteau, m'a fait faire des pompes par terre, avant de m'écouter le cœur au stéthoscope. J'ai cru qu'il allait m'annoncer ma mort à la fin mais il a juste avoué avoir toujours été un cancre.

« Encore aujourd'hui, la règle de trois me pose problème. Je suis parfois obligé de demander à mes patients. »

Si c'était une invite, ou un défi, j'étais à sa disposition, même essoufflé et en caleçon. Mais il avait dit cela comme ça, pour meubler le temps. La consultation était terminée. Il m'a fait me rhabiller puis nous avons retrouvé mon père dans l'antichambre, avec les bottines, le manteau, l'écharpe. Je me serais senti merveilleusement bien dans cette maison, si j'y avais eu ma place, si on m'y avait aimé pour ce que j'étais. Mais moi-même je me détestais. Je le savais trop bien, ce que j'étais.

« Je ne vois pas de maladie, a-t-il fini par dire. Mais tu devrais faire plus d'exercice. De la natation, ou du vélo. »

Il est devenu pensif, puis a ajouté : « Rien que la marche te serait bénéfique. Nous avons une si belle forêt, une longue rivière. Je trouve quand même dommage de rester chez soi. »

Il a souri et m'a regardé : « Je suis sûr que de grands théorèmes ont été trouvés en promenade. Les idées viennent parfois, d'elles-mêmes. »

Mon père a poussé un soupir, puis il a convenu de m'emmener à la chasse. Car maintenant, j'étais assez grand. Et oui, cela ne pouvait que me faire du bien.

– Mais les maths, il les fera au retour ! La chasse, c'est dangereux...

– Là, vous prêchez un converti, a répondu le docteur. J'en ai retiré des plombs, du corps des gens, à ne même plus les compter.

Il m'a serré la main. Une main molle et sans énergie. Sans agressivité non plus :

– Ton père a raison mon garçon. Il ne faut jamais oublier le danger. Bonne chasse, et bonne chance pour la médaille Fields.

Mon père a grommelé tout le chemin du retour. Pour une fois il faisait des maths. Il était donné l'ensemble infini des marioles, formé de l'union des

ensembles nullement disjoints de ceux qui ne connaissent rien aux armes, à la forêt, aux bêtes, même pas leurs propres chiens, ni surtout rien aux règlements. Il était démontré que cet ensemble induisait déjà suffisamment de merde dans le Nivernais pour que l'hypothèse de m'y ajouter fût un vrai contresens logique.

Moi je l'écoutais à peine, encore sous le choc des émotions que m'avaient procuré la maison et le bout de jardin aperçu en fermant le portail. Un carré d'herbe grasse et verte, avec une balançoire, une corde à linge tendue entre un cerisier et un pommier. Des culottes et des soutiens-gorge y étaient suspendus et me rappelaient les peaux de lapins que nous mettions sur la nôtre après les avoir écorchés. Tout était immobile, sauf m'avait-il semblé les rideaux de la fenêtre du premier qui ouvrait sur leur territoire. Elles étaient peut-être cachées derrière, serrées d'effroi l'une contre l'autre, attendant que je les laisse en paix. Ou bien j'avais rêvé. Mais cette lingerie était la leur. Elles vivaient encore là. Je voulais rester dans la haie de buis, caché au ras du sol, à les regarder aller et venir. Juste les observer. Je n'avais plus d'autre désir.

Ou plutôt si, bien sûr. J'avais d'autres désirs. Courir vers leurs vulves énormes, les humer du groin et puis les monter, sans préliminaire superflu, leur coincer les épaules entre mes pattes de devant, et les saillir comme font les bêtes depuis toujours. Ensuite ratisser la terre de jardin à pleine dents, se partager ses vers dodus, ses pommes pourries, y dormir les uns sur les autres, avec leur vieux père, jusqu'au soir. Et là sous les étoiles partir dans la forêt, chez nous. Rentrer chez nous ! Former notre harde tranquille, jamais loin de l'eau, de la boue et des glands...

Ces désirs, c'étaient juste des rêves. Et des rêves maudits ! Si quelqu'un avait été vu en bête à Villiers sur Grez, les couteaux de chasse et les fusils seraient sortis immédiatement. Les gens l'auraient coincé, poursuivi, pisté, traqué, débusqué, selon sa pugnacité, tout ce qu'il aurait fallu jusqu'à ce qu'il soit cuit et mangé. De peur que cela se sache, que cela se voie, qui nous étions tous, nous-même, au fond de nous. Personne n'avouait cela. À cause de la peur. On pouvait se mentir. Se dire que c'était de la fierté, qu'on n'était pas un renard ou un lapin quand même, ni sa femme ou son voisin, que ce n'était rien que des mauvaises pensées, qui passeraient dans le temps, je savais moi que c'était la peur qui nous faisait tous garder le silence. Moi comme tout le monde. Quand on a pratiqué la chasse de générations en générations, mais pas avec des bottes, seulement ses ailes et ses sabots, la peur ne vous lâche plus jamais. Elle fait partie de vous. Au café, j'avais vu tous les animaux de la forêt, dont des sangliers encore vigoureux, avec belles hures. Aucun n'avait fait mine de me reconnaître. Et le loup n'attaquait pas la biche. Le renard ignorait l'outarde. Ils buvaient, parlaient de chasse, mais du bon côté du fusil désormais. Eux, c'étaient les plus marqués, qui avaient dû connaître les carnages. Ils ne se levaient qu'avec un gramme au moins d'alcool dans le sang, ce qu'il fallait en tout cas pour imaginer que cela n'était pas vrai, que

c'était juste la forêt qu'ils avaient dans le sang, qu'elle leur faisait voir des choses bizarres, des taillis, des branches, parce que cela faisait longtemps qu'ils n'étaient pas allés chasser, et que cela leur manquait. Tant de fois j'avais voulu crier dans le café qu'il n'y avait plus de gibier parce que c'était nous ! Qu'ils faisaient tous semblant d'avoir leur famille installée depuis des siècles alors qu'ils étaient sortis de la forêt, peureux et maladroits, sans rien que leurs vêtements, ne parlant même pas la langue. Et si ce n'étaient pas eux, c'était leurs parents ou leurs grands-parents, rien de plus ancien. Elle avait fait ce qu'elle pouvait pour nous, la Commanderie. Nous, ses animaux. Elle nous avait laissé le choix. Et nous étions devenus chasseurs impitoyables. Mais ç'aurait été du suicide, de rappeler tout cela. On m'aurait envoyé à l'asile de fous. Et si je m'étais rechangé en sanglier pour leur prouver, ils m'auraient tué, dans le café. Je serais devenu une légende pour toutes leurs soirées à venir. Le jour qu'un marcassin est entré dans le PMU.

« On n'a jamais compris ce qui lui avait donné l'idée, mais on a bloqué la sortie, on l'a tué et on l'a mangé. Et chacun a payé son coup ! »

Elles n'étaient pas folles les filles du docteur. Jamais elles ne m'auraient suivi. Et moi non plus je n'étais pas fou. Juste triste. Il y avait de plus beaux marcassins que moi au club de foot, avec de fortes odeurs mâles. Aucune fille ne m'aurait suivi parce que j'étais le plus lâche de tous. Ma mère je l'avais mangée aussi et je n'avais rien dit. Je m'étais juste martelé que ce n'était pas possible. Que ce n'était pas parce que j'avais d'obscurs souvenirs de sanglier qu'elle était une laie. La laie de mon assiette. Je m'étais convaincu comme tout le monde qu'elle avait refait sa vie. Maintenant je comprenais qu'elle devait être désespérée. On ne survit pas dans la forêt. Elle en était sortie et cela avait échoué. Elle y était retournée. Mon père l'avait pistée lui-même.

Il m'a conduit en *Dyane* le lendemain dans un labouré pour ma première leçon de chasse. Il avait dû changer d'avis à propos des marioles, ou se résigner. J'avais l'âge d'y aller. Mais il avait choisi un lieu à l'écart de la ville, sans végétation, avec une visibilité parfaite de tous côtés.

Le champ semblait interminable, entre la départementale et la forêt de la Commanderie. Nous marchions dans sa direction, sur les sillons séchés laissés par les tracteurs, aussi durs que la route. Le reste du terrain n'était que terre grasse et brune qui collait aux pieds en grosses mottes. Il n'y avait personne alentour et j'avais déjà une crampe au bras parce que je portais cassé au pli du coude le fusil *Manufrance Perfex* calibre neuf à douze double canon à balistique professionnelle, recommandé par les experts, léger, doux à l'épaule, excellente prise en main, idéal pour petit gibier à l'approche comme pour l'affût, livré avec sa bandoulière. Léger, je n'étais pas sûr, mais j'avais bien l'air d'un chasseur, et mon père encore plus, avec sa *Remington* attachée au dos, canon vers le ciel.

Nous marchions côte à côte. Il m'expliquait les bases. Toujours marcher le fusil cassé, le canon vide, mais au bout de plusieurs heures cela faisait mal au bras, on pouvait le mettre à l'épaule, mais toujours le canon en haut. Parce que, sur une vie de chasseur, la distraction, cela arrivait malheureusement. Il arrivait qu'on laisse une cartouche dans le canon. Alors, si le coup partait, au moins il ne touchait personne. Je ne devais jamais, absolument jamais, pointer un fusil fermé vers quelqu'un. Même une demi-seconde. Même si on était sûr à cent pour cent qu'il était vide. La chasse, ce n'est pas la guerre. L'air était frais. Je voyais son haleine qui montait, en petite fumée blanche. Il était détendu, passait aux anecdotes après avoir dit le plus important. Il avait vu un renard, dans ce champ le mois dernier, après le labour. Et ce n'était pas rare.

« C'est à cause des tracteurs qui détruisent les terriers. Ils laissent des cadavres de mulots. Des bêtes plus grosses des fois. Même des faons. Les renards viennent pour ça, comme les corbeaux. Si tu veux être sûr de ramener un renard, qu'on t'a passé commande, tu peux t'embusquer près d'un labouré. Ce sera plus facile qu'en forêt. En forêt, il te faut vraiment un très bon chien, et que le renard soit malade ou avec des petits. Sinon il te sèmera. »

Il me donnait des conseils qui me serviraient le restant de ma vie. Je me sentais bien. J'avais plaisir à écouter.

« La chasse, c'est un tout. Les animaux ne viennent pas sans raison à un endroit donné. Cela dépend de la saison. Cela dépend de la géographie. Tu dois te mettre à penser comme eux. Savoir tirer, c'est essentiel, mais cela ne suffit pas. On chasse d'abord avec sa tête. »

Nous avons atteint le milieu du champ. Le cours était fini. Il était temps de passer aux exercices pratiques. Mon père s'est arrêté.

« On va tirer de loin pour commencer. Je ne veux pas qu'un plomb te rebondisse dessus. Tu vois la souche là-bas ? »

Il y avait un tronc coupé à l'orée du champ. L'arbre qu'il avait porté devait gêner le tracteur. À présent il était couvert de champignon et de mousse. Son écorce était aussi noire que s'il avait brûlé, mais c'était dû au contraire à l'alternance des pluies. La décomposition était bien avancée. Les plombs n'en ressortiraient pas. Mon père m'a repris le *Perfex*. Lentement, pour que je suive, il a sorti de sa poche une boîte de cartouches *Fob* à moitié ouverte et en a mis une dans chaque canon. Du douze. Il a épaulé, le fusil ouvert, la main droite tenant le mécanisme, l'index sur la garde bien sûr pas sur la gâchette. Erreur classique, et morts idiots. Jamais les gens ne comprennent. La gâchette c'est au dernier moment. Sa main gauche loin en avant tenait le canon et j'étais en train de me dire que je n'y arriverais pas. J'étais vraiment un avorton : mon bras était trop court et je ne voyais pas comment fermer ce fusil en le tenant bien à deux mains comme

lui. Je me demandais ce que je faisais là, et ce qui allait se passer. Et j'ai senti la peur monter, lancinante, brutale. Mon père a repris sa leçon.

« Les plombs sortent dans un cône. Et je t'ai mis de la bourre grasse exprès. Tu verras que le cône est large. Donc, attention aux gens, mais attention aux pierres aussi. Les plombs peuvent rebondir dessus. En cas de doute, tu ne tires pas. Et ce n'est pas au dernier moment, quand tu vois le lapin courir, que tu dois vérifier tout cela. C'est dès que tu as engagé les cartouches et avant de fermer le fusil que tu dois tout regarder, et tout écouter. La promenade, c'est tant que tu veux, mais avant. Dès que tu engages une cartouche, plus rien ne doit te distraire. »

Il a fermé le fusil, l'a épaulé, et a tiré, d'un seul mouvement. Un immense coup de fouet a déchiré l'air. Je n'avais encore jamais entendu de tir aussi proche. J'étais assourdi mais mes yeux fonctionnaient très bien et ce qu'ils montraient me terrifiait. Le tronc avait craché une gerbe d'eau et de lichen. De partout me semblait-il. Il était criblé de plombs. Il était clair qu'un être vivant placé là serait mort. Mon cœur s'était mis à battre à tout rompre. La mort venait de sortir du bois, comme un ours. La mort était là, près de nous. Mon père ne manifestait rien. Il rouvrait déjà le fusil.

« N'oublie pas qu'un lapin court à dix mètres seconde. Tu dois tirer devant pour le ramasser. On va voir cela bientôt. Je connais un coin à terriers. »

Les douilles étaient tombées à deux mètres de lui. Il me les a montrées.

« Ramasse-les. On ne laisse rien traîner dans le champ. »

Je les ai ramassées comme dans un film au ralenti, et j'avais les mains qui tremblaient. Mon père l'a remarqué et en a eu l'air contrarié. Il a dit quand même :

« Bon, cela va être à toi. »

Il a déchargé le fusil en me tournant le dos. Je crois qu'il en avait assez. Il continuait quand même le cours, mais plus pour lui que pour moi. Pour lui, ou pour l'honneur de la Chasse.

« Tu ne tireras que du douze, au début, avec des bourres grasses. Mais dis-toi bien que des passionnés n'utilisent que cette munition. Les jeunes comme toi, vous voulez tous commencer par le gros gibier, mais moi qui chasse les deux, je confirme que c'est le petit qui fait les plus belles chasses. Des chasses à l'affût, dans les arbres ou sur des canots. Les battues, c'est surtout de la marche. L'affût, c'est exigeant. Il faut supporter le froid et rester des heures sans bouger. Mais on est vraiment au cœur de la nature. Tu te feras ton avis. On fera de la garenne cet après-midi, si tu te dépêches un peu. Mais tu essayeras toutes les chasses. C'est bon pour ce que tu as. »

Il s'est retourné. M'a tendu le fusil ouvert et m'y a fait mettre deux cartouches.

J'ai pris position et j'ai levé le fusil. J'ai dû m'y reprendre à plusieurs fois pour le fermer. Il retombait. Mais le verrou a fini par s'enclencher. Le canon était lourd et long. L'extrémité faisait des zigzags tant je tremblais. Quand la souche est passée vaguement dans l'alignement, j'ai tiré. Et là, en plus du bruit, j'ai senti l'odeur de la poudre. Elle a transformé ma peur en panique.

Je me souviens avoir détalé, en hurlant. Je m'étais rechangé en sanglier pour courir plus vite. Et je détalais ventre à terre. J'essayais de rejoindre la forêt. Je n'avais plus qu'une idée en tête : des branches. Je cherchais un taillis pour me fourrer dedans, et continuer de courir sous sa protection, jusqu'au cœur de la forêt, jusqu'à ce qu'il fasse nuit, tant il y aurait de branches et de ronces autour de moi et que je n'entende plus rien.

J'entendais la voix de mon père crier « Arrête, arrête » mais cela ne m'incitait qu'à courir plus vite car si je l'entendais c'était que je n'étais pas encore assez loin.

J'étais déjà essoufflé à l'orée de la forêt, au bord de la crise cardiaque même. Mais j'ai voulu faire un dernier effort pour entrer à couvert. J'ai bondi et au lieu de tomber dans les buissons de ronces je me suis assommé sur du bois. Du bois de cerf.

Mon père m'a retourné et m'a maintenu au sol avec, jusqu'à ce que j'arrête de bouger. Je sentais son souffle chaud, son odeur de musc. Il m'écrasait. Sa queue battait d'énervement contre les herbes hautes.

J'ai fini par me calmer. Mais je restais prostré, en boule. Je m'entendais pousser des « grouinements » ridicules. Et j'entendais la voix de mon père également. Je recommençais à la comprendre. Il me disait « Ne reste pas là. C'est dangereux ». Il n'avait plus l'air en colère. Seulement inquiet. Très inquiet. Et je savais qu'il avait raison. Nous venions de courir le long de la départementale, visibles à plusieurs kilomètres. Il ne fallait pas rester comme ça. Je me suis relevé lentement. Il m'a tendu la main. Mon père a juste dit : « on rentre ! ».

Et il est reparti vers les fusils dont les canons noirs se voyaient à peine. Nous avions couru plus de cent mètres. Je n'étais même pas allé droit vers la forêt. Et je voulais y amener les filles du docteur ? Il était bien temps d'oublier ce rêve-là. J'étais aussi maladroit en sanglier qu'en homme. Je boitais et je saignais du nez. J'avais une grosse bosse sur le front, souvenir des bois de mon père. Le dernier cerf de la Commanderie, le Seigneur de la forêt, c'était lui. Je l'avais sûrement couvert de honte, mais je lui savais gré de ne pas m'avoir tué, avec sa *Remington*.

Il a ramassé les fusils. Je n'y toucherais plus jamais, cela allait sans dire. Il les a mis en bandoulière derrière son dos, un sur chaque épaule, canons vers le haut. Nous n'avions plus du tout l'air de deux chasseurs à cause de moi qui boitillais,

et qui traînais derrière. Mais les deux armes lui faisaient, à lui, une silhouette formidable dans le soir tombant. Le soleil à l'horizon faisait briller leurs canons, et allongeait nos ombres. Les nuages avaient viré au rouge, tandis que le paysage paraissait au contraire plus jaune. Il se couvrait d'or. Des aboiements montaient des fermes. Nous étions entre chien et loup. La forêt, qui était restée jusqu'alors silencieuse, se remplissait de cris, comme les premières flammes d'un feu qui allait bientôt la prendre et durer toute la nuit, rageur. Dans le labouré sautaient des lapins. Mon père marchait, imperturbable. Mais je devinais ce qu'il pensait. Il faisait encore assez jour pour ramasser tous ces lapins, en quelques tirs bien ajustés, et à cause de moi il ne pouvait pas. Nous avions bel et bien frôlé l'accident de chasse pour ma première sortie. J'avais envie de lui dire que j'étais désolé, et que je le remerciais de m'avoir épargné, d'avoir risqué sa vie pour moi. J'étais même prêt à jurer que je ne croyais pas qu'il eût tué ma mère, bien que j'en fusse convaincu. Mais ce n'était pas prudent. Il y a des choses intimes qui peuvent se dire entre hommes, entre père et fils. Mais entre cerf et sanglier, cela ne nous aurait mené nulle part. En démarrant la *Dyane* mon père a poussé un soupir :

« Eh bien, tu seras beau à l'Armée. »

Il n'a plus rien dit d'autre. En chemin je me récitais les décimales de pi, comme toujours quand je veux faire le vide dans mon cerveau. J'en connaissais trois mille, de quoi durer une heure. Ma peur animale s'éloignait. Je la laissais aux bêtes croisées sur la route dont les regards fous accrochaient les phares. Je la laissais aux filles qui ne m'aimeraient jamais et que je ne protégerais pas non plus, que je ne consolerais d'aucun chagrin. Plus les décimales s'égrenaient plus j'étais serein, détaché de tout. Je pouvais me concentrer sur de vrais problèmes. Ceux qui en valaient la peine, parce qu'on pouvait peut-être les résoudre, avec de la logique, avec de la patience. Avec de l'instinct. La conjecture de Golbach, celle de Riemann, celle de Fermat. D'autres problèmes ouverts en théorie des groupes, en analyse combinatoire. C'était ma forêt impénétrable, foisonnante de théorèmes. J'allais passer le restant de ma vie à les chasser. Moi aussi finalement j'étais un chasseur.

Le Livre de l'espérance

Gérard Plumasseau

Gérard Plumasseau est né en Guadeloupe. Après des études de droit à l'université de Nanterre, il devient avocat, puis exerce en Guadeloupe. Il est ancien membre du conseil de l'ordre, ancien bâtonnier. Le livre de l'espérance est sa première publication (en 1989).

Le *Livre de l'espérance* est le premier livre d'un recueil intitulé « Comme un goût de cendre » qui en compte cinq : *L'espérance*, *Les temps*, *Les tourments*, *Les rêves et l'oubli*, *Le viatique*.

Il travaille actuellement sur des Recueils de poésie, « Le cordonnier des étoiles », et « Au point de cité de ce monde ». Il a également publié des nouvelles : « L'autre mort de Charles Bukowski », « Le livre de la folie et des matins perdus », « Le livre tombé du ciel de Josué Mirabel » ainsi que des essais : « La dynamique oppressive du fouet dans la Guadeloupe contemporaine », et « Le monde utilitaire ».

Le *Livre de l'espérance* que Phaéton choisit de publier ici est un voyage dans les méandres de l'inconscient collectif des peuples du présent face au choc insurmontable de l'esclavage dans le bassin de la Caraïbe.

Le Livre de l'espérance n'a donc pas vocation à éclairer de façon lumineuse les êtres et les choses, il s'agit davantage d'une lueur blafarde, un peu lunaire, un peu marginale. Le prisme, me semble-t-il, repose sur le large spectre géographique de la caraïbe pour se concentrer sur le monde confus et terrible que fut ce brouillon d'existence jusqu'à moi. Dans mes veines coule le sang des indiens caraïbes par ma grand-mère paternelle, des blancs dans chacune de mes branches, des africains à l'image de ma peau, tout autant que les indiens dravidiens de l'Inde éternelle. Le tout monde de Glissant est une réalité qui n'est pas neutre. Elle s'accompagne de frustrations, de silence, de tabous et d'une étrange espérance à construire [...].

L'Espérance

C'est bien parce que la colonne vertébrale brisée des continents
Dresse ses vertèbres d'écorchés vifs en ces lieux
Que chaque anse est un naufrage, une ivresse de ressac aussi.
Les îles sont des cailloux tombés du ciel à cœur distant de la terre
Par la volonté courbe du compas
Sur la terre Caraïbe qui contient nos pas.
Il nous aura fallu franchir des rideaux épais de moustiques.
Des cordes sensibles de pluies argentées
Puis nous défier du mauvais réveil des volcans.
À bout de souffle de tempêtes tordues dans le feu du sable mort
Des déserts d'Afrique
Nous avons porté le mauvais sommeil des fers.
Touchés par l'étrange maladie des fées nous étions sortis du genre humain.
Sur cette terre qui contient nos pas un vilain défunt couvert de dettes
A volé nos jours et nos vies en faisant feu de toute paille.
Sur la terre Caraïbe qui contient nos pas nous avons dû forcer la croix.
Plier les épaules de Dieu.
Nous avons dû briser la résistance des muscles de ce monde
Et de tous ceux d'après.
Nous avons dû tromper la bienveillance illusoire des saisons
Pour ne pas mourir.
Mais il y avait dans cette douleur qui s'empare des corps et des âmes
Des plaintes, des gémissements, des cris
Et les cris sont restés.
Les cris sont restés prisonniers de ce drame irrémédiable
Qui pour toujours tiendra l'humanité en berne.
Les cris sont restés pour faire de nos êtres
De coupables auxiliaires de l'existence.
Alors, homme libre qui court dans le matin des paradis perdus
N'oublie pas ces insultes qui éteignent le regard des femmes.
N'oublie pas ces astres déçus d'éternité
Qui comme des cadavres encombrants hantent nos nuits.
Du sang vieilli de nos veines, du ventre des orgies, des viols.
Un océan de tourments, de cris s'est arrêté sans escale.
Sans témoins dignes de foi.
Sans sépulture aussi !
Dans la terre rouge sous la jarre.
Et si je saute le pas qui dérègle la marche du temps par lâcheté
Par duplicité ou par lassitude
Il n'y a rien à faire, je tombe.
Sur la terre caraïbe qui contient nos pas je me suis noyé cent fois
Et je vomis parmi mes idées noires ce cortège d'automates
Qui ouvrit le bal des assassins des peuples.

Il aura fallu des siècles entiers d'humiliations, de reniements.
De déportations, d'exterminations, de soumissions
Pour que quelque chose finisse enfin par arrêter le cours des fleuves.
Une force si lourde que les greffiers de la désespérance en attestent encore.
Parce que Paul fut ébloui de lumière.
Que Pierre fut éboulis de la terre.
Voilà venu le temps de forcer la foi, de forcer la chair
Comme jadis l'on forçait la vertu des femmes
Voilà venu le temps de forcer les âmes vénérables.
Les êtres vulnérables, de forcer les portes des empires
Et à marche forcée de brigands, de maraudeurs défroqués, de voleurs
Voilà venu le temps des chiens.
Oui, voilà venu le temps de la meute sillonnant l'aube.
Gravissant les montagnes de silence.
Qui ne donnent plus de nouvelles de ces mondes prisonniers de leur dernier voyage.
Alors tout devint gris aux confins de l'exode dans l'entremêlement des pas perdus.
Des prédateurs d'une nouvelle ère assoiffés d'or, d'épices et de sang
Laissèrent ainsi poudroyer leur Dieu devenu préhensile.

Voyage en négritude

Entre le bon Dieu et ce crâne de nègre il n'y eut ni Dieu, ni bonté.
Un crâne vide et consistant pourtant, peut-être celui d'un enfant battu
Ou plutôt d'une jeune femme famélique qu'aura habité un rire méconnu.
Sinon d'un esprit malade de fièvres, de blastulas abortives.
Un crâne admirable, déchargé du poids des ans
Un crâne séduisant et docile à la fois
Une tête de nègre enfin !
Sans pause empruntée, sans langage châtié
Une tête qui aura rêvé que le sang versé ne se boit pas
Une tête qui avait des bras que se partagent les ombres
Une tête cassée sans mémoire, sans louanges, sans gloire
Mais une relique quand même
Parce que dans l'eau dorment les songes.
J'y ai trempé mes doigts de cendre
C'est un puits
Tous nos visages ignorés sont tombés dedans
Mais la puanteur des morts
Des Dieux déglingués portent plus loin que les clameurs
Nuits d'orages sourds
Nuits de parjures, de conjurés, du chiffre
Nuits sans issue perdues d'avance
Nuits folles de dédales, de faux-pas, de chutes

Nuits d'abysses, de chair à naufrage
 Nuits de malheur, d'étoiles *caffuées de cafuso*¹ de lunes vagues
 Nuits viciées par le rire nocif de la canaille
 Nuits à couteaux tirés de prédicateurs apostats
 Les générations se dressent et s'inclinent devant ce monde moribond
 Nuits de tambour battant crevées de haine
 Nuits de vautours, de chaînes
 Chaque esclave a laissé son signe de sang. Son silence brûlant la langue
 Mais tout est moisi.
 Le chagrin, la rage ont pris le même chemin de l'oubli.
 Alors je reste parmi les charognards, les charmeurs de serpents.
 Les rôdeurs, les débris, les sans-abri que famine, déboires.
 Prédations, jours sans pains ont poussé au crime et aux menus larcins
 Pourtant dans l'eau dorment les songes
 J'y ai laissé ma voix, tes gestes tendres
 Je ne sais plus très bien lequel d'entre tous a déchiré nos rêves.
 A écorché nos rêves
 Dans les nuages passent les ombres
 Et de par l'enfer de ceux qui ont tout perdu dans le rêve.
 Même le droit de rêver.
 L'éclair enfermé dans sa cage de Faraday nous a crevé les yeux.
 Aussi tant que tu pourras cours
 Cours Erasmus cours
 Fais marcher ton esprit
 Si tu cours tout le jour, tu ne seras pas pris
 Erasmus courut au plus vite qu'il pût
 Bien moins loin qu'il ne dût
 Il courut dans la liesse du vent
 Mais la pâleur des rêves
 Le ciel cet océan d'infortune
 Au-dessus de nos têtes
 Brisa un quart de lune
 Convoqua la tempête
 Tout devint gris
 Même la pluie
 Tout était déjà pris
 Même la nuit
 Erasmus courut au plus vite qu'il pût
 Bien moins loin qu'il ne dût
 Il courut dans l'ivresse de l'instant

1 Le code noir a établi une distinction entre les groupes ethniques. Au sommet les blancs et puis il y avait une liste de sous espèces allant du mulâtre au nègre bossal en bas de l'échelle. Le *cafuso* étant le descendant d'un négroïde et d'un parent indien au Brésil.

Mais la fragile trêve
 Cours Erasmus cours
 De tout ton être de tout ton soûl
 Si tu cours pour toujours, ils te prendront pour fou
 Tant il est vrai que dans l'eau dorment les songes.
 Dieu des peines, du silence
 Dieu des esprits dispersés, des cœurs noyés de larmes
 Dieu des veines de la terre
 Dieu trouble au regard brouillé Dieu de Babel et du fracas
 Dieu d'Admah, de Zeboïm
 Il y a une fracture dans le ciel que le salaud ne voit pas
 Ce faux-air dolosif du traître qui bien souvent nous échappe
 Je sais bien qu'il est toujours hasardeux
 De contempler l'emprise du couchant sur la plaine.
 Génies tombés dans l'aube, là où se meurt la mémoire
 Nous avons dans cette pénombre indéfendable
 Pris le parti du mensonge
 Mais il aura fallu des siècles encore.
 Des siècles non apaisés
 Pour qu'enfin s'ouvre à nous la terre des morts.
 Nous avons enfin ouvert la terre des morts
 Aucune voix n'a crié son nom
 Aucune langue n'a crié son Dieu
 Aucune âme n'a crié sa race.
 Mais un chant est venu
 Un chant et une plainte qui n'ont ni race, ni langue, ni Dieu.
 Seulement l'âme déchue de l'homme : la voix du blues.
 Des quartiers de mots pour tout dire
 Le rire qui se réjouit de toutes les plaies profondes de la nuit.
 Du couchant
 Cette tristesse insensée qui jaillit de la plainte
 Commuée en un chant sous le frisson du fouet
 Les chiens qui jouent au maître de la sangle
 Jusqu'au mollet de l'infortuné nègre
 Que l'on soigne depuis trop longtemps à coups de pieds au cul.
 Non pas pour qu'il avance.
 Qu'il donne de la peine, la peine qu'on lui vole.
 Qu'il donne de la voix, la voix qui lui reste : la voix du blues.
 Non pas pour qu'il rie, de ce rire insipide qu'on lui greffa un jour de pluie grise
 Non seulement par habitude pour qu'il soit crotté.
 Qu'il se ramasse face contre terre au ras des pâquerettes.
 Dans la pisse des autres, dans la fiente de sa dignité de faible.
 Dans la pâleur des jours morts où plus rien n'existe
 Sinon cette amertume au goût de fiel
 Qui est le gène récessif des dominés qui ne le savent que trop.

Qui, lèvres pourpres ensanglantées, dents déchaussées
 Se sont habitués au désenchantement
 En déclinant dans la noirceur de l'histoire
 Un pedigree d'espèce dépossédée de sa juste part d'humanité.
 Mais les morts n'ont pas d'esprit
 Les vivants ont perdu la mémoire
 Les jongleurs sont à l'hospice
 Il n'y a plus rien à montrer dans ce cirque parodique.
 Tu nous emmerdes avec ton passé et ta collection d'estropiés
 Sans doute, mais c'est que dans l'eau dorment les songes.
 Seigneur, vous qui vivez dans l'oubli de ce que nous fûmes
 Poussière céleste qui n'aura pas rempli nos âmes
 Vous êtes, vous serez au jugement dernier
 Nous partirons seuls
 Par précaution nous tâcherons de fermer les yeux
 Pour mieux voir l'océan s'ouvrir en deux
 Pour laisser passer une étoile filante
 Pour mieux voir les feuilles pleurer
 Quand le dernier des grands arbres aura perdu la tête
 Voilà venu le temps de proclamer ton nom
 Je dis Haïti comme je pleure
 Au nom du galop qui brise la poitrine du ciel
 Au nom du flamboyant qui n'est pas seulement ce sang vomi de la terre
 Au nom du murmure qui souffle ton nom au visage d'un vieux sorcier vaudou
 Je dis Haïti
 Au nom des possédés, des chimères, des yeux bandés.
 De l'ange, de la croix
 Au nom de Maximilien, de Désiré-Jean Noël, de Luc-André Caporal
 Au nom du père, du fils, du simple d'esprit
 Je dis Haïti
 Au nom du quatre chemins, du cheval à trois pattes, du fromager.
 De la diablesse, de la lune noire
 Je dis Haïti
 Au nom de Rosa la bohémienne
 Qui a lu dans ma main les signes perdus de la cabale
 Au nom de cet intervalle obstinément ouvert
 Du temps de la grêle et des coups
 Je dis Haïti !
 Vaille que vaille les maudits !
 Sur la septième marche
 Les chiens se retournent et te parlent
 Ils te parlent
 Comme l'on parle aux parjures.
 Ils parlent en hochant fort la tête
 L'œil jaune encombré d'amertume

Alors toute la négraille marche
Dans la voix sourde du canon
Et tu ris
Vaille que vaille les maudits !
J'entends un Dieu pris au hasard rouler sa nuit, l'unique nuit
Sous le bruit rauque du matin, j'entends la mort à marche forcée
Se servir si loin dans nos rangs pour verser le sang de nos braves
J'entends la ville à moitié vide remplir sa fiole d'humanité
Dans les paroles d'un autre Dieu
Mais la tempête a taché tes yeux en profondeur
Mauvais génie des cruautés brèves de l'aube
Tâches d'ombres sans maîtres
Le diable se meut, engage la meute
L'index d'un poing mal fermé a effacé toute trêve
Puis la haine a repris du service
Soudain plus rien
Même le sourd hurle qu'il ne veut rien entendre
Vaille que vaille les maudits !
J'étais Louverture, la meilleure part d'Haïti
J'étais Toussaint et j'étais mort comme les anges, enfants de Marie
J'étais crevé à la renverse sur cette bosse qui mène au fouet, ce vieil enfer
J'étais locataire de cette vie
Un cri d'Afrique sorti d'un corps
Vaille que vaille les maudits !
La négraille marche dans la suie lourde
Lequel d'entre nous rit
Sur la septième marche
Les chiens se retournent et te parlent
Ils te parlent
Comme on parle aux parjures.
Tu ne dormiras plus jusqu'au ciel
Des calebassiers insomniaques dressent des têtes de pendus
En attendant de suspendre la tienne
Peu importe ce que tu es, ce que tu fus
La rivière coule comme la journée
Les chiens accompagnent déjà les fous les sorcières et les rats
Pour qu'ils racontent ton histoire Haïti !
Toi pourtant que l'on ne tua pas
Mais qui mourut quand même tant de fois de ces arriérés de sommeil
Je te pleure
Vaille que vaille la négraille !
Vaille que vaille toutes les murailles se brisent
Un souffle las de Jéricho
La cible n'est pas dans ma main
Mais du côté obscur de ma peau

Le vainqueur est avide de nos déboires
Comme le vin, qui par le bas ventre du monde
Coule, abominable sous la table
J'ai roulé ma bouteille sur ta panse me disent-ils
Le prix à payer de notre déchéance
Vaille que vaille les maudits
Il ne reste plus de visages²
Seulement des masques dans des cages
La république des nègres est en charpie.
Trop belle pour être vraie
Trop belle
C'est pourquoi au miroir de l'eau claire
J'ai contemplé mes rides
La plus petite m'effraie
Plus on tire sur le masque. Plus la grimace se fait
Pourtant à bout de bras la foule tient le ciel aux mille mirages
Avant que l'espérance ne s'efface dans les replis d'un drapeau ivre
Le peuple qui jamais ne fit défaut s'est retiré de nos cœurs
Comme se retire la mer éventrée de ressac.
La ville passée au fil de l'épée vomit un après-midi de carnage.
Voici venu le temps des instructeurs
Des délateurs
Des zéloteurs
Des chuchoteurs
Des fossoyeurs
Des aboyeurs
Voilà venu le temps des chiens
Ne te penche pas d'aussi près mon frère
Il n'y a rien à prendre
Chaque poignée du ciel est vide
C'est pour cela que nous sommes précieux
Notre désespoir est un joyau
Notre peine son reflet
Tout ce qui est parti est perdu et ne reviendra pas
Mais dans l'eau dorment les songes.
Est-ce que la cour dort
Non la cour ne dort pas
Parce que si la cour dormait
Il y aurait dans le ciel un tel remue-ménage.
Un tel charivari de nuages
Qu'Esoniphore Bonnaventure N'Diaye ouvrirait ses yeux de lumière

2 Il ne reste plus de visages. Les esclaves rebelles se voyaient infligés de porter des masques de fer avec des crochets de fer comme des muselières.

Parce que si la cour dormait
Les oiseaux babillards répandraient la nouvelle
Comme une traînée de poudre de cannelle
Pour fêter le retour de l'enfant prodigue
Est-ce que la cour dort
Non la cour ne dort pas
Parce que si la cour dormait
Le diable n'aurait pas besoin de l'œil du malin
Pour croiser ton regard en chemin
Parce que si la cour dormait
Le ciel finirait par se prendre au jeu du jour et de la nuit
Et je rendrais à toute éternité l'odeur de la pluie
Qui passe en nous comme passent toutes choses
Parce que si la cour dormait
Des dynasties de Dieux morts
Tomberaient de nos mémoires à jamais
Chantez les anges, Chantez !
Ne faites pas les difficiles

Faites pleuvoir les miracles
Votre ciel bat de l'aile
Chantez les anges, chantez !
Ne soyez pas si dociles
Se peut-il que Dieu renâcle
À sortir de sa torpeur lévitique et de sel.
La pitié est un clou dans l'os cassé du faible
L'homme est un déclin
Si je nage trop vite je meurs
Si je nage trop vite c'est que j'appartiens à l'autre rive
Je meurs quand même
Je porte en moi le chaos
Ainsi parlait le juste
Mais le juste n'est pas l'innocent cria sa mère
Allons voir le Griot cria le village
Et tous allèrent voir le Griot, qui comme chacun sait
Tient l'eau des songes au fond de son cœur
Griot des vents Griot de sable, des poussières passées
Tape d'un coup sec
Frappe de toutes tes forces jusqu'à la nuit
Esoniphore Bonnaventure N'Diaye ne donne plus de nouvelles
Nous avons remué un coin du ciel et la terre toute entière
Esoniphore Bonnaventure ne donne plus de nouvelles
Se peut-il que son âme soit si seule à cette heure
Même les étoiles nous fuient du regard
Et le Griot ouvrit les yeux

Puis il parla comme un ange qui porte sur son visage
Toutes les souffrances et la peine des hommes
Il dit :
C'était un nègre vaillant mais sans le sou
C'est lui qui partit à l'aventure du monde
Avec l'espérance pour chaussures
Mais sa route croisa un rafiot d'imposture
Il y régnait la mort dans la cale en dessous
Et bien sûr, il fut le premier de la fronde.
Tu peux pleurer vieille femme

C'était un passager clandestin que son Dieu avait laissé seul
Aux mains de cette trop longue nuit et d'un second
Il fut jeté par-dessus bord sans que quiconque ne s'étonne
Il n'avait rien d'autre sur la peau
Que ce costume un peu étroit
Que d'autres avant lui
Avaient usé par endroit
Il n'avait reçu pour étrennes
Que cette pluie du petit matin
Qui ne trompe pas la faim
Cette rosée de ciel tragique
Qui lui venait d'Afrique.

Le glaive de la transfixion

L'Amiral navigua sur la lenteur des jours
Obsédé de lumière il vit passer la mort
Dans chaque quartier de lune,
Maudissant un ciel nourri d'injures.
Il s'en remit à l'Emmanuel, le christ ressuscité
À la face révélée du père, à la foi qui porte avec nous
La croix du sauveur contre les forces de l'invisible
Il convoqua même Jacques le petit, Siméon fils de Clôpas
Pour expier ces péchés de luxure qu'il est préférable
De laisser choir aux portes des ténèbres.
Puisant dans la prière, l'éloge des martyrs, la divine prophétie
Un regain d'espérance, il crut voir le rivage et le ventre d'une île
Vigies tendres nuages
Parlez-moi de la terre Parlez-moi de la pluie
Amiral je ne vois ni la côte, ni les cayes
Ni le lourd matériau du ciel obscurci et débraillé d'orages
Amiral je ne vois point de terre

À ce seul mot ils crurent voir à la fois l'épice, l'or, le sang
 Mais lorsque les rires retombèrent,
 La moiteur de la fin s'invita sur chaque visage
 Une voix de second s'écria : est-ce une île Padre ? Est-ce une île ?
 À moins que ce ne soit le tout dernier mensonge
 Que le malin qui est en nous dans le faible, le renégat
 Agite dans nos têtes indignes de pardon
 Vigies tendres nuages
 L'Écho du vent se tait
 L'Amiral navigua l'œil sur l'océan vers une île cristalline, fragile,
 De transparence
 L'infini que masque l'horizon ouvrait sur le rivage
 Ses yeux bleus d'orphelin
 Ignorant la boussole, le fusil, l'infortune
 L'île voyageait dans l'irréalité
 Vigies tendres nuages
 Le soleil homicide a eu raison de vous
 Trois mois d'espoir enflammé n'étanchaient plus la soif
 L'équipage devint fou à hurler
 Se sentant mourir il se mit à crier : à boire !
 À boire jusqu'à la lie, jusqu'à l'étranglement
 Puis associant son délire à la témérité
 Un restant de mutins comblant son retard sur la mort
 Acheva de répandre sa folie
 En vomissant sur Dieu un lent tribut de sel
 Le temps triste regard refermait ses yeux secs
 La nuit marchant le long des postillons assombrissait le tout
 Vigies tendres nuages
 Parlez-moi de l'eau pure
 Parlez-moi de cette eau étourdie de bonheur
 Sur mes lèvres exsangues
 Parlez-moi de cette eau couleur de sève
 Puis laissez-moi mourir
 Corrompu de gabelle et ignoré des vents
 Ivre jusqu'aux narines l'os creux des potiches
 Respirait la poussière
 Pourtant il m'a semblé apercevoir l'esprit articulé des vents
 Trouer le cercle d'eau de l'unique saison
 Où dort décapitée d'étoiles l'âme du Boïaïko
 Et indigestes au fracas préservé des marées
 Des cargaisons de sable achèvent dans un braillement leur singulier voyage.

Lorsque le treizième apôtre fut perdu
 Que les nazirs tombèrent en ignition
 Que les proscrits se rendirent au mont du scandale

Tenant d'une main le registre des malheurs
De l'autre la sainte croix du sauveur
Tout fut joué en pays profane
Même l'âme des Dieux fut brisée par le fer
Celle des hommes partit pour l'enfer
Continent inexploité plus vaste que tous les songes
Que méandres, pénombre, cristal prédictif des oracles
N'auraient jamais su inventer
Continent si bien fait
Pour les défunts toujours dans les limbes englués dans les marais de Styx
Continent plus riche
Que l'entassement des cendres
Sur toutes faces de volcans
Continent plus riche
Que tous les rois en tous points de la terre
Moindre tourment à l'usage du mage
Si par magie les rites idolâtres enfantaient par le feu la pierre philosophale

Continent inexploré
Plus vierge que l'imaginaire des faibles par l'esprit
Plus encore est le savoir du conquérant
Plus cruelle sera cette ornière de trois cents ans
Mais diable, que diable allaient-ils faire dans le cul-de sac des récifs
Par beau temps
Aussi loin que de mémoire, il y eût au carrefour des latitudes
Un monde plus bas
Un surplus d'humain amassé au hasard des signes,
Des palais périssables et bien davantage,
Inaccessibles en rêve au sommeil du logicien
Il y eut même dans la peste inamicale des jours marins,
Une, deux, trois têtes de proues
Disputant d'îles en îles leurs marques indélébiles
Tels des chevaux des mers venus fendre le vent
Dans l'élan carnassier des maîtres de la peur
Au diable conquérants
Chercheurs de terres
Coupeurs de continent
Au diable oui mais pour si peu de temps
Voilà déjà s'obstine le mot délit flagrant de l'histoire
Rôdeurs ignorants des quadratures
Le temps de faire désordre des révolutions planétaires
Le temps de filer droit à contre-courant des vérités
Le temps de dérailler l'esprit aux portes du suicide
Le temps d'éventer le présent
Décrier au partage

En conjurant le ciel d'accueillir en son sein
La grande découverte et de la baptiser
De mémorable purgatoire à construire
Alors les visiteurs prirent leur quartier de nuit
En bâillonnant la lune qui se plia en quatre
Alors les voyageurs du mal tournèrent la tête chaque fois
À l'inverse de l'aimant
Puis s'en remirent à Dieu pour les faire cavaliers d'un monde déshonoré
Sujets assujettis à l'or
Aux confins de toutes pistes
Là où se brouillent les bras cassés des fleuves
Là où toutes croyances succombent devant l'obstination
De la mangrove toujours prompte à réinventer une terre à noyade
Là où esseulé sans cesse par le rouleau compresseur de la forêt vierge
Un soleil de carême divague en tranches d'ombres obscures
Allez plus en avant, s'arrêter, rebrousser chemin
Mais la pluie, les anophèles ne connaissent pas de frontières
Aux grandes actions guerrières se mêlent des traces de pieds nus
Inamicales comme la science du curare
Parcours conçu pour l'insolence, l'héroïsme bravache
Le temps à jamais rompu se recycle dans l'inanité
Je crois entendre qui se prépare le guet-apens des moustiques
Au fond de ce labyrinthe englouti sous les saisons en putréfaction
L'humus de mon histoire est un trésor renversé en route
Seule, une épée rouillée éternise le crime
Et ce mal tranquille qui fit ce jour sans date
Dans l'angle mort du destin : la fièvre.

Voyage en pays profane

Si Netzahualcōyotl avait repoussé d'un cadran l'heure des cataclysmes,
La Cité Aztèque aurait achevé son histoire
Le royaume des morts à l'image du séjour des Dieux serait enfoui
Dans le silence immémorial des infinis sans retour
Mais les signes déplacent parfois le temps
Dans l'eau trouble des songes

À quoi servent les énigmes ?
De quel côté penche le hasard ?
La faiblesse du juste est d'oublier de se consacrer à l'enfer.
Persiste et tremble l'ombre du Mayopa
Troué de nuit le jour soumis s'en va
Mais foin des bourbiers sans fin,

Mon âme comme deux mains raides clouées de saisons
S'en va gésir à l'obélisque du couchant
Dans la froissure d'un ciel visitant l'ombre
Là même où s'épuisa la cavalcade du jour
S'élevant dans sa courbe les poussières de la désespérance
Se cabrent en gerbes de crépuscule hennissant de couleurs
Sur les sentiers de feu des nuages mutants d'avoir moulé leurs mors
En galops de multitudes dans le battement céleste des migrations
Du cœur talé des fruits immanents de l'instant.

Mon père

Vous qui tenez les cieux et les cordes du temps
Vous qui prenez notre mal en patience
Il y a des voyages qui ne mènent nulle part
Il y a au crépuscule de la plaine
L'ombre des chiens et des fous
Il 'y a la mort au bout de ce chemin de nuit

Mon père

C'est avec un souvenir de genou écorché vif,
Une invention de la nature pour souffrir
Que je contemple les îles

Mon père

C'est avec un souvenir de liberté volé au bagnard,
Une idée qui s'effrite dans la bouche d'un bègue,
Un bec-de-lièvre, un chapeau bas, une lampe-tempête
Un tatouage de méduses, des scènes de naufrage
Que je contemple les îles

Père de l'absurde chaos des étoiles

Je contemple un rire de forcenés, une île de conjurés
Une prophétie oubliée un temple déserté
Un mort très soigné
Je contemple des mythes sans mémoires.

Car il est écrit que les pensées des hommes s'affolent
Chaque fois que les paroles prêtées aux Dieux deviennent folles
Dans le demi-jour des complaisances
Je contemple la soif dévissant les poussières d'eau grave,
Au nom du rituel effacé, de Quetzalcóatl, des rêves à jamais dispersés.

Îles

Voilà déjà ce petit matin laid qui boit la tasse marine
Sur l'horizon jadis rebaptisé, la fausseté, la fierté, l'illusion
Égrènent un chapelet d'îles
Le point aveugle du mouvement de l'hydre avance
À petits pas de tourments de peau tatouée de soleil
Mais pourquoi a-t-il fallu qu'ils boivent dans ma main qui n'est pas un ruisseau ?
Pourquoi ont-ils bu tout le vent de mes siestes ?
Et pourquoi boivent-ils encore tous mes pas ?
Dans la chair de la nuit des songes
Là où leurs yeux puisèrent l'eau d'impatience
D'un si profond carnage
Faut-il qu'il m'en souviennne ?
C'est le linceul du Christ qui prit feu aux tropiques
Allez savoir pourquoi un paganisme nouveau
Scande l'hymne syncrétique des paradis perdus
Comprendra qui voudra la trahison ultime
Vengeance du fromager !
Main levée du destin
Apocalypse enfin
Nul ne sait, hors le temps
Qui fit un nœud coulant sans étrangler le jour
L'aube en définitive
A su saisir d'un plat de lames claires,
L'espérance d'une épée
Christianisant les fourmis rouges
C'est ainsi qu'ils jetèrent les païens à la mer
Assoiffés de bénédiction ils eurent pitié des chiens
Par pitié justement,
Laissez-moi dire mon homme
Que tous les Dieux se valent
Et se faisant hybride du pardon et du rire vrai des mots,
Un Dieu soleil boira du sang de lune dans la cuve des marées
À grands coups de ouïcou,
Pipant l'eau dépêchée des vents de l'amitié.
Mais lorsque le ciel s'obscurcit
Qu'il fut assigné à l'homme de courir
Il courut sous une pluie battante
Et il se produisit une chose étrange
Plus il courait, davantage il pleuvait
L'homme chercha d'instinct à se protéger
De cette eau si froide qui ne finissait pas de tomber
À vue d'œil il n'y avait aucun endroit où s'abriter
La plaine sur laquelle il courait à perdre haleine

Était un infini de pierres et de sable
Pas de collines, de montagne, de cols à l'horizon
Juste cette étendue sans limites et ce déluge
L'homme ne perdit pas espoir de voir le ciel plus clément,
Le temps d'une pause pour reprendre son souffle
Rien n'y faisait
Toute l'eau de la création semblait vouloir se déverser au-dessus de sa tête
Lorsqu'il ne vit plus ses pas
Qu'il arrêta de compter le nombre de ses chutes
Qu'il sentit ses forces le trahir
Il leva les bras au ciel
Espérant un signe qui renforcerait sa foi
Alors des lunes entières d'eau s'abattirent sur lui
Au point que sa fuite inutile ressemblait désormais à un chemin de croix,
Une course sans issue
Il interpella son Dieu sans précautions oratoires
Car son temps était compté :
Dieu de patience, seigneur des mondes infinis, maître des temps
Qui ne sont plus et qui ne viendront pas
Se peut-il que l'on dise de moi, il mourut de pluie, pas de froid, de pluie,
Prince de l'idéation
Cette seule pensée n'est pas digne d'un être qui sauva Noé de la nuit éternelle.
L'homme en genuflexion sentit la mort le gagner
Il parvint à trouver un sens à tout cela
Sa mort serait une délivrance car là où il allait
Aucun fléau, aucune plaie, aucune peur, aucune souffrance
N'avaient sa place
Mais la peur peu à peu se mit à l'envahir de toutes parts
Elle s'insinua dans chaque parcelle de son esprit jusqu'aux tréfonds de son être
Toutes ces murailles intimes s'étaient lézardées
Pour laisser couler des larmes très anciennes qui lui venaient du baptême
Il prit conscience à cet instant qu'il avait une âme
Et qu'il se pouvait que Dieu n'y soit pour rien
Puis bien plus tard, alors même qu'il n'en finissait pas de pleuvoir
Un serpent alla se blottir sous son flanc
L'animal s'assura de la docilité de son hôte en le gratifiant d'une morsure fatale
Car à y regarder de près
La vie trouve toujours son chemin.

Caraïbes

Des filaos d'un autre âge soutiennent de vieilles légendes
Dans le rouge des sangsues qui marchent à ma place
L'horizon penché des îles fait que l'alizé à bout de souffle

Se perd dans la pyromancie des oracles
Des peuples à jamais perdus divaguent en panne de civilisation
Ils s'enfoncent sans ombres, sans âmes, ni bagages
Dans la terre ocre des matins maigres du carême
Là où finissent leurs pas, l'eau troublée de la mangrove a libéré du ressac
Les miasmes, les crabes nécrophages,
Des humeurs plus jaunes que les fièvres, la peste de toutes choses périssables
Cette eau plus morne que la nuit n'aura rassasié ni les vivants ni la mort
Je me souviens de cet autre langage gravé dans la pierre grise des volcans
Qui ne dorment que d'un œil
Je me souviens de l'ancien monde, de ses Dieux qui ont fini par mourir sans magie
Je me souviens de ce bruissement d'humanité
Qui a consommé son temps dans l'air si pur d'un tout dernier voyage
Il ne reste qu'un nom, des cartes et des récits
En route pour l'oubli dans l'âge des mondes engloutis sous le sable.



Le Crocodile
Guillaume Renou
Photo J. Buchholtz, 2009

Mon chien, c'est quelqu'un !

Raymond Devos

L'humoriste Raymond Devos (1922-2006) demeure célèbre pour ses jeux de mots et sa pratique de la dérision, du contre sens ou de l'absurde. Il débute sa formation à l'école du mime Étienne Decroux, où il rencontre Marcel Marceau (cf. Phaéton 2015, *Une Courte histoire du mime*, Marie-Hélène Sainton et bibliographie sur le thème du mime) puis aux cours d'art dramatique du Théâtre du Vieux Colombier, avant de se produire dans les cabarets parisiens (L'écluse, Les Trois Baudets, Le cheval d'or...). Comédien, musicien, jongleur, chanteur, équilibriste, clown, prestidigitateur, poète hurluberlu ... ce génie des mots est le créateur de numéros burlesques tels que *La mer est démontée*, *Le car pour Caen*. *Le plaisir des sens*, *Je me suis fait tout seul*, *L'ombre de soi-même*, *La chute ascensionnelle*, *Ma deux bœufs*, *Le passé décomposé...* *Mon chien c'est quelqu'un !* (in *Matière à rire*, éd. Olivier Orban, Paris 1991, pp. 248-251).

Depuis quelque temps, mon chien m'inquiète... Il se prend pour un être humain, et je n'arrive pas à l'en dissuader.

Ce n'est pas tellement que je prenne mon chien pour plus bête qu'il n'est... Mais que lui se prenne pour quelqu'un, c'est un peu abusif ! Est-ce que je me prends pour un chien, moi ?

Quoique... Quoique...

Dernièrement, il s'est passé une chose troublante qui m'a mis la puce à l'oreille ! Je me promenais avec mon chien que je tenais en laisse... Je rencontre une dame avec sa petite fille et j'entends la dame qui lui dit :

– Va ! Va caresser le chien !

Et la petite fille est venue me caresser la main !

J'avais beau faire signe à la dame, qu'il y avait erreur sur la personne, que le chien, c'était l'autre... la petite fille a continué de me caresser la main gentiment...

Soudain, la dame a dit :

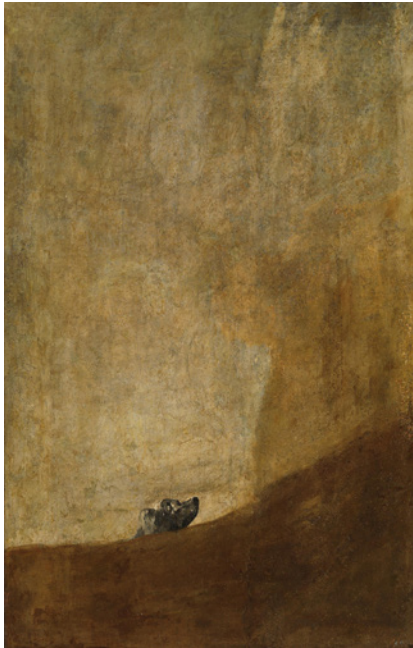
– Tu vois qu'il n'est pas méchant !

Et mon chien, lui, qui ne rate jamais une occasion de se taire... a cru bon d'ajouter :

– Il ne lui manque que la parole, Madame !

Ça vous étonne, hein ? Eh bien, moi, ce qui m'a le plus étonné, ce n'est pas que la dame et sa petite fille m'aient pris pour un chien... Tout le monde peut se tromper ! ... Mais qu'elles n'aient pas été autrement surprises d'entendre mon chien parler... ! Alors là !... Vraiment, les gens ne s'étonnent plus de rien. Moi, la première fois que j'ai entendu mon chien parler, j'aime mieux vous dire que j'ai été surpris ! C'était un soir... après dîner. J'étais allongé sur le tapis, je somnolais... Je n'étais pas de très bon poil ! Mon chien était assis dans mon fauteuil, il regardait la télévision... Il n'était pas dans son assiette non plus ! Je le sentais ! J'ai un flair terrible... À force de vivre avec mon chien, je sens les choses ! Subitement, mon chien me dit :

– On pourrait peut-être, de temps en temps, changer de chaîne ?



El perro semihundido

(1820-1823)

Musée du Pardo - Madrid

Francisco de Goya y Lucientes (1746-1828)

Moi, je n'ai pas réalisé tout de suite ! Je lui ai dit :

– C'est la première fois que tu me parles sur ce ton !

Il me dit :

– Oui ! Jusqu'à présent, je n'ai rien dit, mais je n'en pensais pas moins !

Je lui dis :

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il me répond :

– Ta soupe n'est pas bonne !

Moi :

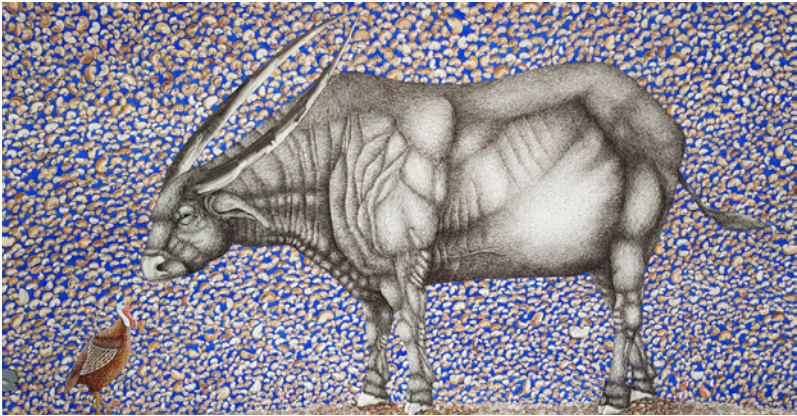
– Ta pâtée non plus !

Tout d'un coup, j'ai réalisé que je parlais à un chien... J'ai dit :

– Tiens ! Tu n'es qu'une bête, je ne veux pas discuter avec toi ! Enfin quoi... Un chien qui parle ! Est-ce que j'aboie, moi ?

Quoique... Quoique...

Dernièrement, mon chien était sorti sans me prévenir... Il était allé aux Puces, et moi j'étais resté pour garder la maison. Soudain... j'entendis sonner. Je ne sais pas ce qui m'a pris, au lieu d'aller ouvrir, je me suis mis à aboyer ! Mais alors, à aboyer ! Le drame, c'est que mon chien, qui avait sonné et qui attendait derrière la porte, a tout entendu ! Alors, depuis, je n'en suis plus le maître ! Avant, quand je lui lançais une pierre, il la rapportait ! Maintenant, non seulement il ne la rapporte plus, mais c'est lui qui la lance ! Et si je ne la rapporte pas dans les délais... qu'est-ce que j'entends ! Je suis devenu sa bête noire, quoi ! Ah ! Mon chien, c'est quelqu'un ! C'est dommage qu'il ne soit pas là, il vous aurait raconté tout ça mieux que moi ! Parce que cette histoire, lorsque c'est moi qui la raconte, personne n'y croit ! Alors que... lorsque c'est mon chien... les gens sont tout ouïe... Oui, les gens croient n'importe qui !



Le Buffle
Véronique Goglin

Entretien avec Véronique Goglin

Jean-Christophe Cabut

Véronique Goglin a neuf chats et une vie ! Bien remplie. Née à Agen en 1958, elle a quitté le lycée pour rentrer aux Beaux-Arts de Bordeaux. Plasticienne de l'environnement, elle crée des plans pour le Ministère des sports et de la jeunesse (balades à vélo, circuits-découvertes à partir de Bordeaux). Innovant au début des années 80 ! Elle tient cette idée de sa traversée à vélo du Canada jusqu'en Californie. *Les Américains avaient tout compris !* dit-elle. Aux Antilles, elle peint son chat, une fois. Elle utilise alors de la gouache, utilise des boîtes de couleurs rondes, celles que l'on donne aux enfants. Elle dessine aussi, en tout petit, des puzzles et des labyrinthes. En tout petit, chaque détail. Lorsqu'elle revient à Bordeaux, elle occupe un premier studio, son premier studio, à elle. Son premier mur. Elle achète du papier qui le recouvrira, son premier dessin grand format.

Véronique Goglin peint. Elle est caissière au festival SIGMA. Elle répare des fax et des répondeurs. Elle est libraire et vend aux mômes du quartier des bonbons et des crayons. Elle déménage, ses murs s'agrandissent, ses dessins aussi. Puis elle crée, avec deux amis, un atelier associatif dont une partie est consacrée à la mécanique auto, aux mobs et aux vélos : le Garage Moderne à Bordeaux. Véronique y organise plus de 150 expos dont la sienne : la seule fois où l'on pourra enfin voir rassemblés tous ses dessins grand format, jusqu'à deux mètres par trois.

Dans l'appartement de ses chats, Véronique Goglin dessine et peint des animaux, pas d'humains.

Pas d'humain ?

Non, parce que les humains ont déjà été peints, par Léonard de Vinci, Dürer, les grands classiques de la peinture. Je ne pourrais pas surpasser Vinci, Boticelli, Vermeer et sûrement pas Bacon que j'adore et je ne vois pas trop ce que je peux apporter en peignant des humains. Alors je peins des animaux : des chevaux, des hippopotames, des chèvres, des crapauds, des grenouilles, des poissons, des lézards, des serpents, des crocodiles, des coquillages...

Pourquoi des animaux ?

J'aime énormément les animaux, bien plus que les humains (rires !). Mon travail n'est pas hyper-réaliste, ni réaliste mais quand même un peu, ce n'est

pas naïf du tout, c'est mon univers. Et puis les animaux ne parlent pas, ils ne répondent pas non plus et ça me plaît bien. Mais ils ont leur langage, ils communiquent à leur façon, façon qui ne me dérange pas ou moins que le parler humain (rires !).

Vous ne peignez jamais vos chats...

Houla ! Ils sont trop vivants, mes chats. Ce serait flou, ils bougent tout le temps. (rires !)

Sur quel support peignez-vous ?

Je peins sur du papier de grande dimension, en fait sur mon mur le plus grand car je peins à la verticale. C'est à dire un mètre cinquante de haut jusqu'à trois mètres de long. Trois mètres, c'est la largeur du mur et malheureusement un mètre cinquante est le maximum vendu par Canson.

Pourquoi du papier plus que de la toile ?

Parce que j'aime le contact du papier. J'aime beaucoup le papier. Je dessine tout, au crayon à papier, et après je mets les couleurs. Et comme je peins à la gouache, ça sèche très très vite et il n'y a pas de « repentir ». C'est-à-dire que je ne peux pas repasser dessus ou alors il faut que je repasse tout le tableau pour que ça ne se voit pas. Mais si je devais repasser ne serait-ce qu'un élément, par exemple un brin d'herbe dans une grande prairie, il va se voir comme le nez au milieu de la figure. Pas de « repentir », je commence, je finis. Je n'en ai raté qu'un seul et je sais pourquoi : il s'agissait d'un humain, un écorché. Non, ce n'est vraiment pas pour moi, les humains.

Vous peignez debout ?

Oui, travailler à genoux me serait aujourd'hui impossible, ni même peindre avec une échelle. Alors j'ai inventé un système tout simple : j'ai mis des plaques de zinc sur mon grand mur et tiens mon papier avec de gros aimants. Je peux monter ou descendre mes dessins sans que ce soit moi qui m'adapte. Le travail du corps est différent.

Vous peignez un animal au centre entouré de centaines de détails en fond. D'où est venue cette idée ?

Au départ, j'étais influencée par les bas-reliefs mayas, aztèques, sumériens et assyriens. Et un peu hindous aussi. En minutie, je suis fascinée par les miniatures persanes. Parce qu'avant les animaux, je faisais des formes géométriques. Des carrés de cinq centimètres par cinq où je dessinais des formes à la plume ultra fine. C'est quand j'ai découvert le grand rouleau à papier que je me suis mise aux animaux avec des miniatures en fond, des frises... Maintenant je commence à peindre l'animal central et je fais ensuite tous les détails. Par exemple, le cheval et les poules.



Le cheval rouge
Véronique Goglin

Pourquoi un cheval rouge avec des poules blanches ou encore un buffle avec une pintade et des coquillages ?

Je ne sais pas du tout. Il faudrait que je voie un psychanalyste pour savoir.

Le travail pour dessiner ces poules est titanesque...

Elles ont été dessinées au Rotring, à la plume et à l'encre. Ce sont des coucous de reine qui ressemblent à des pintades un peu, mais blanches et mouchetées. Il y en a une centaine dans ce tableau-là, peut-être cent-cinquante. Je ne compte pas mes poules. C'est vrai que je suis un peu obsessionnelle. Pour dessiner plusieurs centaines de poules, il faut l'être.

Vous avez dessiné un buffle, très réaliste, avec des milliers de poils. Combien d'heures pour ce travail ?

Le buffle, je ne me souviens pas mais je me souviens très bien de « couilles dorées », un taureau salers. Je l'ai fait rouge. Même technique, un tout petit pinceau. J'ai commencé à le peindre en jaune puis je l'ai foncé petit à petit. Les couches se sont succédées avec des zones assez claires, d'autres plus denses, ce qui va me permettre de travailler les muscles par exemple, de faire des nuances. Des ombres sans en faire. Je suis comme Hergé, je ne fais jamais d'ombres.

Bref, à l'époque, je ne travaillais pas. Alors j'ai mis deux mois et demi pour le peindre à raison de huit à dix heures par jour, tous les jours. Six cents heures environ.

Il n'y a pas de violence dans vos tableaux...

Non, c'est plutôt drôle ce que je peins. Quand je fais un busard des roseaux

environné de quatre-vingts rossignols, c'est rigolo. Mes cinq pies au milieu de racines d'aulne orange, il n'y a pas de violence. Tous mes animaux s'entendent entre eux. Pas de combat. Des conflits parfois mais sous forme de rencontre, pas de violence. Une fois, j'ai peint une chasse, des lions qui chassaient une biche. Mais je n'aime pas ce tableau. C'est le seul.

Quel sera le prochain tableau ?

Il y en a quatre ! Je fais en ce moment les quatre chevaux de l'apocalypse. On parle toujours des chevaliers, moi je vais peindre les chevaux.

Et puis un aigle. J'ai envie d'un immense aigle à taille réelle avec un petit canard jaune en plastique dans le bec. Rien que d'y penser, ça me fait beaucoup rire.

Quelle sera votre prochaine exposition ?

Il n'y en a pas de prévue, mes tableaux sont trop grands. Il faudrait un très grand lieu. Et n'exposer qu'un seul tableau n'est pas suffisant. Il faudrait en exposer plusieurs pour que ce soit intéressant. Je pourrais peindre des plus petits formats comme j'en faisais autrefois... pour payer mes assurances ! Exposer dans un resto mais c'est trop différent. Je ne pourrais pas faire la même chose en plus petit. Et puis, ce qui est beau, c'est quand c'est grand. Quand on est confronté – physiquement ! – à l'animal.



Le cheval dans la neige

Véronique Goglin

2152

Paul Maraud

Paul Maraud est né en 1959 à Riom et vit à Bordeaux.

Après avoir été enrichi par plusieurs expériences professionnelles (artisan, enseignant, graphiste, rédacteur), il est aujourd'hui animateur socioculturel et écrivain. Militant et formateur au CEMEA (association d'éducation populaire), il défend les valeurs de la pédagogie nouvelle et s'inspire des pratiques de l'éducation active dans son quotidien professionnel.



Les interventions de sensibilisation de Paul Maraud auprès des jeunes publics sont variées : jeux, expos, dessins humoristiques/de presse, ateliers contes/manuels/graphiques, balades urbaines/photographiques, etc. Elles sont adaptées aux besoins des publics concernés : établissement scolaire, structure associative, conseil municipal des jeunes, centre de loisirs, communes, etc.

Amoureux de la nature, sensibilisé aux problèmes environnementaux, il est convaincu que l'engagement des jeunes est crucial pour relever le défi du changement climatique.

Dans la trilogie de climat-fiction *2152*, Paul Maraud s'adresse tout particulièrement aux adolescents. Laissant libre cours à son imagination, il a construit un roman qui est un authentique plaidoyer pour la planète et un hommage à la jeunesse.

Coordonnées :

Sites : paulmaraud.com et 2152.fr

Mail : paul.maraud@gmail.com

Blog : <https://enquelquestraits.blogspot.fr>

Page Facebook @2152roman



Quelques communes référentes : Aire-sur-l'Adour, Ambarès-et-Lagrave, Arcachon, Bordeaux, Capbreton, Castres, Corbeil-Essonnes, Epinay-sous-Sénart, Denain, Juvisy-sur-Orge, La-Teste-de-Buch, La-Rochelle, Lescar, Loos, Mérignac, Montpon-Ménéstérol, Pau, Puteaux, Vandœuvre-lès-Nancy, Villiers-sur-Marne, Voreppe.

Soutiens depuis les premiers travaux :

- « *Expositions* »

Préfaces de Théodore Monod, Jean-Marie Pelt et Philippe Desbrosses
Salon Ecosite Paris-la-Défense
Salon de l'Environnement Paris Vincennes

- « *Contes* »

Ateliers sélectionnés par l'AGIEM pour le congrès national des Instituteurs « Enfants, citoyens de la Planète »

- « *Animations* »

Travail d'Animation et d'Action Pédagogique référencé par la Fondation Nicolas Hulot :
"Citoyens des villes ; Ma ville, ça me regarde"
Label de la Citoyenneté décerné par la Direction de la Jeunesse et des Sports au Festival de la Citoyenneté de Seine et Marne.

- « *Illustrations* »

La FNAREN pour le congrès « l'enfant et les images »
Dessins de presse en environnement pour les journaux :
La Garance Voyageuse, ABC de l'info, Calypsolog, le Lien, Un amour de planète, CRIDEP, Combat Nature.

2^{ème} Prix du Salon international du dessin humoristique de St Just le Martel.



La politique de l'autruche
Paul Maraud (dessin de presse)

Questionnaire de Proust

Ce questionnaire est devenu célèbre en raison des réponses qui furent données par l'écrivain Marcel Proust (1871-1922). À l'origine, il s'agissait d'un jeu destiné à dévoiler les pensées, les goûts ou les sentiments de ceux qui s'y soumettaient. Proust le découvrit dans un album d'une camarade de classe... Antoinette, fille du Président Félix Faure. Depuis, on pose habituellement ces questions aux artistes pour mieux les connaître. Léa Vicens, pour le numéro 2019 de Phaéton a accepté de répondre...

Léa Vicens

Léa Vicens est née en 1985 à Nîmes. Elle a reçu, en 2013, en tant que *rejoneadora* (*torera* à cheval), l'*alternative* dans sa ville natale. Excellente cavalière, elle est devenue, trois ans plus tard, *una figura* confirmée dans les arènes de Las Ventas à Madrid. Unanimes, les critiques et *aficionados* mettent en avant son style sobre, son exercice classique mais audacieux du *torero* proche de celui d'Angel Peralta, un Maître de l'art équestre qui fut l'un des plus brillant *rejoneador*. Avant elle, de nombreuses femmes, depuis le XVII^e siècle, ont dû « se battre pour avoir le droit de se battre dans l'arène »... et être, elles aussi, les actrices d'un art taurin en constante évolution.



Entre traditions populaires et pratiques de l'équitation par la noblesse espagnole, la corrida à cheval ou à pied fut d'abord réservée aux hommes. Cependant quelques cavalières, dès le XVII^e siècle, aimaient particulièrement le jeu taurin. Ainsi, le Conseil de Castille finança la première corrida « avec » une femme en 1654. Cette année-là, le cheval de La Pajuclera (Nicolasa Escamilla) foula le sable du *ruedo* pour un combat avec un *toro* ! Goya lui rendra hommage en dessinant la Planche 22 de sa *Tauromaquia* dédiée au « courage viril » (sic : *el valor varonil*) des *Señoritas Toreras*. Pour l'Église, le *cartel* de 1654 était un « scandale » et les femmes furent officiellement exclues des arènes ! Cependant, en privé, certaines montaient toujours à cheval pour courir après les *toros* et d'autres s'illustraient publiquement à pied lors de spectacles comico-taurins nommés *mojigangas*. Bravant toutes les interdictions, au fil des siècles, les femmes ont quitté les gradins pour toréer. Ainsi La Fragosa (Dolores Sánchez), sera la première à revêtir *el traje de la lidia* ! puis viendra, au combat, la sévillane Teresa Bolsi que Gustave Doré dessinera, non pas avec l'habit de lumière mais... en jupon pour la mise à mort burlesque de son *toro* !

Les « femmes en tauromachie » sont rares même s'il n'est pas possible de les citer toutes ! Il faut quand même se souvenir de quelques « têtes d'affiches » : Francisca García, María de Gaucín (qui abandonna le couvent pour les arènes !), La Algabena (Joaquina Ariza Genir), La Guerrita (Ignacia Fernandez), Lolita (Dolores Petrel), Angelita (Angela Pages)... Si La Reverte *dite* Maria Macho (Maria Salomé Rodriguez) connaît la gloire

en 1900, une loi espagnole de 1908 est prise pour confirmer l'interdiction faite aux femmes de mourir dans l'arène mais... La Republicana (Juanita Cruz), qui combat aussi le fascisme, se fait applaudir dans les plazas de toros d'Espagne avant d'être contrainte à l'exil comme de nombreux artistes. En 1933, La Republicana partagea même l'affiche avec le grand torero Manolete.

Il faut attendre les « années cinquante » pour que Conchita Cintrón (Concepción Cintrón Verill, 1922-2009) impose définitivement, un style équestre féminin à la corrida. Elle est sans doute la plus célèbre des *figuras* à l'instar d'El Cordobés pour les hommes. Ce n'est qu'en 1973 que les femmes, grâce à Ángela Hernandez, obtinrent le droit de toréer à pied ! Depuis les femmes sont plus nombreuses à pratiquer l'art taurin : Morenita de Quindío (Berta Trujillo), Raquel Martínez, Maribel Atienza, Cristina Sánchez, Conchi Rios, Hilda Tenorio... et la française Marie Sara (en France, la première corrida « avec » une femme date de 1886... à Nîmes, là où Léa Vicens a vu le jour !).

Léa Vicens, après de multiples succès en Espagne, au Portugal, en France..., occupe aujourd'hui le sommet de l'*escalafón* (classement) des *toreros de rejón* (art équestre taurin).

Pour Phaéton, elle a accepté de répondre au questionnaire de Proust...



- 1 – Quelle est votre vertu préférée ?
La générosité et la vivacité (chez mes collaborateurs !).
- 2 – La qualité que vous préférez chez un homme ? *Le charisme..., l'humour.*
- 3 – Chez une femme ? *L'élégance.*
- 4 – Qu'est-ce qui vous caractérise le mieux ?
La « naturalité » !
- 5 – Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
Qu'ils soient là, quand il le faut.
- 6 – Quel est votre principal défaut ?
Je suis trop perfectionniste.
- 7 – Votre principale qualité ?
J'essaye d'être juste...
- 8 – Votre occupation préférée ?
Entraîner mes chevaux-toreros.
- 9 – Votre rêve de bonheur ? *Devenir « le » meilleur torero à cheval et triompher !*
- 10 – Quel serait pour vous le plus grand malheur ? *Je suis plutôt superstitieuse alors je préfère ne pas le formuler !*
- 11 – Qu'aimeriez-vous être ?
Tout ce que je n'ai pas encore réussi.
- 12 – Le pays où vous aimeriez vivre ?
J'aime vivre en Espagne pour l'instant mais si je devais changer, j'irais peut-être au Canada.
- 13 – Votre couleur ? *Le bleu turquoise.*
- 14 – Une fleur ? *Le mimosa.*
- 15 – Votre oiseau préféré ?
Le diamant de Gould.
- 16 – Vos auteurs favoris en prose ?
D'abord Dostoïevski.
- 17 – Vos poètes ? *Rimbaud, Hugo.*
- 18 – Vos héros de fiction ? *Jocker !*
- 19 – Votre héroïne de fiction ? *Jocker !*
- 20 – Vos compositeurs favoris ?
Bach et Satie.
- 21 – Votre chanteur ou chanteuse préféré(e) ? *Jano Rosalia, que j'ai découvert récemment, j'aime sa personnalité provocatrice, son histoire, ses créations.*
- 22 – Vos danseurs ou danseuses ?
Israël et Pastora Galvan.
- 23 – Vos peintres ? *Velázquez et Dalí.*
- 24 – Dans la vie réelle, votre héros préféré ?
Stephen Hawking, Zineb El Rhazoui.
- 25 – Quelle est la catastrophe que vous détestez le plus dans l'histoire ?
La Shoah.
- 26 – Votre héroïne dans l'histoire ?
Georges Sand... Marie Curie, tant d'autres femmes !
- 27 – Votre boisson favorite ? *Le cidre doux.*
- 28 – Votre nourriture préférée ?
Celle de ma maman !
- 29 – Votre mot favori ? *« Gagner ».*
- 30 – Que détestez-vous par-dessus tout ?
L'injustice.
- 31 – Le personnage de l'Histoire que vous méprisez le plus ? *Hitler.*
- 32 – Et celui que vous aimez le plus ?
Je ne sais.
- 33 – Le fait militaire que vous admirez ?
La Bataille de Troie.
- 34 – La réforme pour laquelle vous avez le plus d'estime ?
L'abolition de l'esclavage.
- 35 – Le don que vous aimeriez avoir ?
J'aimerais savoir jouer de la guitare.
- 36 – Comment aimeriez-vous mourir ?
Sautons la question !
- 37 – Quelles sont les fautes pour lesquelles vous avez le plus d'indulgence ?
Les retards...
- 38 – Votre devise ?
« Le bien peut se transformer en mieux ».
- 39 – Votre état d'esprit actuellement ?
Ne plus gaspiller une seconde de « mon » temps !
- 40 – Que représente Phaéton pour vous ?
Une source...

Où il est stipulé par « La Loi » l'interdiction de proférer des insultes envers un coq et la nullité du combat lorsque « le coq fait la poule » !

En France, les combats de coqs se pratiquent dans le Nord, aux Antilles et dans l'île de la Réunion. Ils sont très prisés en Écosse, en Asie du Sud-Est, dans certains pays d'Amérique du Sud, aux États Unis ou parfois au Canada, plus rarement dans le Sud de l'Espagne (aux Canaries surtout) et à Madagascar. La législation française (application de l'article 521-1 du Code Pénal) n'autorise les combats d'animaux que dans des localités où il existe « une tradition ininterrompue », notion qui donne lieu à une jurisprudence peu cohérente (pour la corrida, dans les « villes taurines », on applique le règlement taurin de l'Union des Villes Taurines qui reprend en bonne part la législation taurine espagnole !). Si le taureau, sous bien des aspects, est associé à un culte lunaire, le coq, lui, est un animal solaire qui fut domestiqué puis dressé pour ses qualités combattives... la poule, comme la vache, est nourricière par excellence. Phaéton a choisi de publier in extenso un règlement de la Fédération des Tenanciers de Gallodromes de Guadeloupe qui lutte contre l'élevage clandestin, l'organisation sauvage des combats de coqs dits « combats sur quatre portes » et les paris inconsidérés.

« Les éleveurs de coqs aiment leurs animaux auxquels ils donnent le plus grand soin dans le respect de la réglementation pour que perdure la tradition » insistent les membres de cette Fédération française « soucieuse de la protection animale tel que le démontre la mise en place, sur les coqs, d'ergots plus souples ou droits et donc moins dévastateurs que l'ergot naturel lui-même ». Sans ce type de Fédération, les traditions locales de jeux avec les animaux seraient soumises à toutes les infortunes de l'excès au mépris d'une tradition locale emblématique d'un pays.

1 Il s'agit d'un exemple très rare de l'application directe d'une législation étrangère sur le territoire national. *La corrida par le droit*, Emmanuel de Monredon, éd. UBTF 2001 & *Le règlement taurin (Réglementation française et Loi espagnole)*, éd. Fiesta Presse – Tendido Hors série n° 2, 1993).

Règlement² du 8 octobre 2017 relatif au déroulement des combats de coqs³ en acier, naturel, shell ou zabaton⁴ pour la Guadeloupe et ses dépendances

Fédération départementale des tenanciers de gallodromes⁵ de Guadeloupe et Dépendances

Régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et modifié pour la Guadeloupe le 14/12/1970 (n° 387)

***Le coq qui est en action de combat
est celui qui tire des pieds et non pas que du bec⁶.***

Article I – Matériel de base

Chaque propriétaire de « pit fédéré » doit pouvoir fournir lors de ses tournées :

- un cahier regroupant l'ensemble des informations sur les coqs pesés afin de procéder aux mariages des combats,
- un dispositif clignotant avec témoin d'arrêt programmé pour une série de 22 secondes avant sonnerie,
- une trappe actionnée par une poulie permettant le lâcher des coqs,
- une boîte à ergots réglementaire ainsi que le matériel d'éperonnage en acier ou naturel,
- un tableau afin d'inscrire les combats mariés du jour,
- un tableau ou espace disponible permettant l'affichage des Informations Officielles,
- une balance électronique ou traditionnelle en parfait état de marche,
- le matériel de lavage pour nettoyage des coqs (eau propre, éther, coton, essuie-tout...).

2 Ce Règlement doit être affiché à l'entrée de tous les gallodromes de Guadeloupe et visé par la FDTGG (Fédération des Tenanciers de Gallodrome de Guadeloupe). Il existe en Guadeloupe un Musée du Pitt sur la commune de Morne à l'Eau.

3 Les combats de coqs et les courses de « bœufs tirants » sont des spectacles fréquents aux Antilles.

4 Shell ou zabaton désigne l'éperon artificiel. L'ergot naturel du coq est courbe ; ainsi, il provoque à son adversaire des déchirures fatales contrairement aux ergots droits en acier ou en plastique qui entraînent des blessures beaucoup moins sévères. La FDTGG applique un autre Règlement dit « Championnat Zapaton » destiné à promouvoir des combats de coqs plus respectueux des animaux (art. 1 du Règlement) : durée moins longue des combats, gestion et contrôle des « pitt à coqs », sanctions des comportements abusifs.

5 Le gallodrome est aussi nommé « pit » ou « pitt à coqs » aux Antilles et « rond » à La Réunion.

6 Art. VII du Règlement.

Article II – Juges et assesseurs

Un Directeur-juge sera désigné avant chaque séance par l'organisateur du jour. Rétribué ou non selon accord avec l'organisateur, il devra avoir une parfaite connaissance de ce règlement afin de prendre les décisions en toutes impartialité et honnêteté.

Il pourra se faire assister de deux assesseurs de son choix maîtrisant eux aussi parfaitement ce règlement. Il les consultera à souhait à chaque décision litigieuse ou non prévue dans ce règlement.

En toutes circonstances, les décisions du Directeur-juge sont sans appel, et même après consultation de ses assesseurs, les décisions définitives s'appliquent à tous les paris.

Les contrevenants seront sanctionnés d'une expulsion immédiate avec interdiction d'accès aux « pits ». En cas de récidive, une nouvelle sanction de six mois sera prononcée pouvant s'étendre sur la saison suivante.

Article III – La pesée

Elle se déroule de 8h à 9h.

Le propriétaire présente son coq au lieu calme prévu à cet effet. Il pose le coq sur la balance en prenant soin de le lâcher complètement afin de ne pas fausser les résultats.

Un contrôleur veille. Il effectue la pesée (tient la balance manuelle) ou lit simplement le résultat (balance électronique) à voix haute afin qu'un secrétaire inscrive les informations relatives au coq sur un cahier. Ainsi le propriétaire peut contrôler les informations.

Le contrôleur colle alors un morceau de ruban chatterton sur lequel sera inscrit au feutre indélébile un numéro unique correspondant à chaque coq pesé. Ce ruban sera retiré par le juge après contrôle du numéro, juste avant le combat.

Ne peuvent être amenés à la pesée que des coqs en parfait état de santé, et correctement taillés (pas de plumes de cou à ras).

Des coqs pourront être exceptionnellement pesés après 9h dans le cas où il y a moins de sept combats mariés pour la journée.

Article IV – Le mariage des combats

Il a lieu de 9h à 9h30.

Les coqs seront d'abord mariés à poids égal. Ensuite les mariages auront lieu à poids inégal avec un avantage d'une gourde ou once (25 grammes) consenti au coq le plus lourd.

Au-delà d'une gourde ou once, des combats facultatifs peuvent être mariés avec accord des propriétaires, toujours sous la responsabilité du Directeur-juge.

Les amateurs libres n'organisant pas de tournée au cours de la saison verront leurs coqs mariés en priorité.



Le combat de coq

1889

Détail d'un tableau de Rémy Cogghe (1854-1935)

Musée d'art et d'industrie de Roubaix

Des réserves expresses peuvent être formulées à la pesée uniquement par les amateurs libres afin d'éviter des combats non souhaités.

Les propriétaires de « pits » n'ont pas cette possibilité.

Tout propriétaire refusant le combat de son coq se verra infliger une amende correspondant au montant de la caution déjà versée ou non, qui sera répartie en deux parts, moitié pour le concurrent adverse et l'autre moitié pour la Fédération.

En cas de non-paiement, ou de récidive, une suspension d'un mois sera prononcée durant lequel^(sic) il sera interdit de présenter un coq dans tous les « pits » fédérés.

Les propriétaires de « pits » ne respectant pas ces mesures seront sanctionnés d'une amende de 100 euros pour le compte de la Fédération.

En toutes circonstances, les propriétaires sont responsables des coqs pesés sur leurs listes et doivent donc répondre de toutes les mesures pouvant être prises contre eux.

Ensuite, l'ensemble des combats mariés pour la journée sera inscrit sur un tableau qui pourra être visible et consulté par tous.

Une pause peut être effectuée à midi afin d'organiser la restauration. Cependant, elle n'aura lieu que pour des tournées regroupant 10 combats le samedi et 12 le dimanche.

Article V - Enjeu et caution

Les coqs sont pesés de 200 à 300 euros le samedi et de 300 à 500 euros le dimanche, le maximum possible étant laissé au choix des propriétaires.

Chaque propriétaire, à l'appel de son nom, remettra au Directeur-juge une caution faisant partie de l'enjeu final à hauteur de 100 euros pour les combats jusqu'à 500 euros et 200 euros pour ceux à plus de 500 euros.

Tout propriétaire de coq refusant son combat perdra sa caution qui ira pour moitié à l'adversaire, l'autre allant à la Fédération.

S'il s'agit d'un propriétaire de « pit », son amende s'élèvera au montant total du combat. En cas de refus, il ne recevra de visite d'aucun autre propriétaire de « pit » durant un mois à compter de la date de l'événement.

Article VI - Appel du Combat

À l'appel de leur combat les coqs ont deux minutes pour être présentés dans le « pit » en prenant soin de respecter l'ordre de la pesée. Ce délai écoulé, le propriétaire retardataire perdra sa caution qui sera répartie de moitié pour l'adversaire et l'autre moitié pour la Fédération.

Seuls les éperonneurs et leurs assistants seront autorisés dans l'arène, soit quatre personnes.

Le « pitteur » ayant terminé le premier la pose des éperons aura le choix prioritaire de son emplacement sous la trappe.

À ce moment il présentera son coq au juge afin qu'il contrôle son état de propreté et le lave, qu'il ^(sic) ne soit pas « sale » ou « graissé ». ⁷

Ensuite le Directeur-juge placera lui-même les coqs sous la trappe.

À partir de ce moment, les propriétaires, « pitteurs » ou éperonneurs n'ont plus le droit de toucher aux coqs.

Tous les propriétaires de coqs dits « sales » ou « graissés » perdront systématiquement leur caution et recevront un avertissement. En cas de récurrence, la sanction sera de deux mois d'interdiction d'accès à l'ensemble des « pits » fédérés.

7 ... et le lave s'il est sale ou graissé.



Détail d'un tableau de Véronique Goglin intitulé *Le cheval rouge*
(voir p. 311)

Article VII – Arbitrage

Une fois la trappe levée par le Directeur-juge, les coqs doivent immédiatement entrer dans leur combat. Seul le Directeur-juge accompagné de son assesseur est habilité à reprendre les coqs.

« Coq faisant la poule »

Il est admis que les combats commencent à partir de la troisième longueur. Tous les coqs ayant lâché le combat avant ce moment précis seront remis face au concurrent par le Directeur-juge.

Toute fuite supplémentaire avant la troisième longueur entraînera la nullité du combat : « coq faisant la poule ».

Excepté ce cas, les autres résultats se réfèrent aux points d'arbitrage qui suivent : Le clignotant est mis en route pour sanctionner les différentes phases du combat. Il sera mis en général à chaque « interruption » de combat et interrompu à chaque reprise de combat.

Le coq qui est en action de combat est celui qui tire des pieds et non pas que du bec.

- **Mariage entre deux coqs** : le clignotant est mis immédiatement. À la fin des 22 coups, un assesseur va retirer le mariage et relâche les coqs au lieu même du mariage.

- **Mariage sur lui-même** : l'assesseur peut enlever immédiatement l'ergot.

- **Deux coqs couchés** : en combat en acier, le juge met le clignotant. À la fin des 22 coups, l'assesseur va vérifier délicatement s'il y a vraiment mariage. Si oui,

le combat continue, une fois le mariage enlevé. Dans la négative, le combat est déclaré nul.

En cas de deux coqs couchés, le clignotant est mis. Après 22 coups, le combat est déclaré nul si aucun coq ne se relève, même si un des deux coqs est décédé. Si, avant les 22 coups, un des deux coqs se relève, le clignotant est arrêté puis remis immédiatement. Après 22 coups, le coq qui est toujours debout est déclaré gagnant.

- **Un coq couché, l'autre debout** : le clignotant est mis. Si le coq couché se lève, on enlève le clignotant. S'ils ne se battent pas on le remet de nouveau et on va vers le nul si aucune action de combat^(sic). S'il y a reprise, alors le combat continue^(sic¹).

- **Deux coqs debout qui ne se battent pas** : le clignotant est mis, à la fin des 22 coups, le combat est déclaré nul. En cas de reprise, le clignotant est arrêté et le combat continue.

- **Un coq se couche** : le clignotant est mis en route. S'il ne se relève pas avant 22 coups il est déclaré perdant. Est considéré comme couché le coq accroupi ou plié sur ses pattes avec les deux genoux en contact avec le sol.

- **Un coq tombe** : le clignotant est mis. S'il reste couché jusqu'à la fin du clignotant, il est déclaré perdant.

- **Un coq en fuite** : le juge prend le coq fuyard pour le tester. S'il prend à nouveau la fuite, il est déclaré perdant. Dans le cas contraire, le combat continue.

- **Deux coqs stoppent brutalement le combat** : le clignotant est mis. À la fin des 22 coups si le juge suspecte quelconque cas de fuite d'un des deux coqs, il doit systématiquement tester les coqs. S'ils becquètent alors le combat est déclaré nul. Si un des coqs prend la fuite, il est déclaré perdant.

- **Un coq couché au sol et l'autre prend la fuite** : le clignotant est mis. Après les 22 coups, le combat est déclaré nul après la preuve et la vérification par le juge.

- **Coq entravé** : le juge peut lui-même dégager tout coq entravé en enlevant la ficelle ou le chamois. Laisant les coqs reprendre le combat immédiatement.

- **Substitution de coq** : tout « pitteur » ayant substitué un coq à un autre sera sanctionné par la défaite systématique. De plus il devra indemniser l'adversaire pour la valeur de son coq à hauteur de 200 euros.

- **Annulation demandée** : il est possible que deux propriétaires annulent un combat d'un commun accord. À ce moment les deux propriétaires doivent tous les deux avoir l'accord du Directeur-juge avant de rentrer récupérer leurs coqs.

- **Coq « groggy »** : se dit du coq qui, très éprouvé par les coups de son adversaire, baissera sa garde et ne se défendra plus au point de subir totalement le combat. Le Directeur-juge mettra alors le clignotant et déclarera ce coq perdant à la fin du clignotant.

- Perte d'éperon : il n'est en aucun cas autorisé de rattacher un ergot perdu par le coq durant un combat. Seul le juge peut libérer les pattes du coq s'il est entravé. Dans le cas de la perte des deux ergots, il est évident que le coq n'a aucun moyen de défense et il est conseillé au propriétaire de s'accepter vaincu en récupérant son coq.

- La preuve : dans tous les cas, et afin d'éviter tout litige pouvant nuire au bon déroulement de la séance, il est demandé au Directeur-juge de tester les coqs en faisant la preuve dès que nécessaire.

Tout propriétaire refusant de s'y soumettre sera déclaré perdant d'office.

- Introduction dans l'arène : seuls les juges et assesseurs sont autorisés à rentrer dans l'arène durant le combat.

Tout pitteur ou éperonneur qui entrera dans l'arène pour récupérer son coq avant la fin du combat et la décision finale du juge sera déclaré perdant d'office. Même lorsqu'il s'agit pour le juge de faire la preuve, il doit être absolument seul dans le « pit ». Il peut se faire aider uniquement d'un assesseur si nécessaire.

- Déséperonnage : en cas de litige, tout propriétaire qui enlèvera les éperons de son coq avant la décision finale du juge sera déclaré perdant.

- Panne de clignotant : en cas de panne de clignotant le juge devra suppléer au décompte des 22 coups en comptant à voix haute 22 secondes.

- Objet dans le « pit » : Tout objet se trouvant dans le « pit » en cours de combat, qu'il soit tombé accidentellement ou envoyé de manière volontaire sera sous la responsabilité du juge.

Seul lui sera habilité à l'enlever rapidement ou à déléguer cette tâche à un assesseur. En aucun cas et sous aucun prétexte les propriétaires ne doivent pénétrer dans le « pit ». Les contrevenants seront systématiquement déclarés perdants.

Interdiction d'insulter un coq !

- Insultes durant le combat : Pendant le combat le propriétaire ou « pitteur » qui proférera des insultes soit envers une personne ou les coqs eux-mêmes sera averti par le juge et sommé d'arrêter. S'il récidive et persiste à proférer des insultes, il sera sanctionné par la défaite du combat en cours.

Les propriétaires sont responsables de leur établissement, et en cas de litige ou de sanction, ils doivent prendre toutes les mesures nécessaires pour l'application du règlement, pouvant exiger l'expulsion des contrevenants si nécessaire et ainsi garantir une bonne suite de la manifestation.

Article VIII – Spécificités

Toutes les règles précédemment énoncées restent valables et applicables à ce

type de combat à l'exception des règles liées au mariage, ce dernier n'étant pas considéré dans ce type de combat. À la fin du clignotant, si les deux coqs mariés le sont toujours, le combat est déclaré nul. L'ensemble du matériel pour éperonner ce type de combat doit être fourni.

L'utilisation d'éperons neufs est obligatoire. Les « shell » sont fournis gratuitement et les « zapaton » sont payants à hauteur de 5 euros la paire. Cette somme devra être impérativement réglée avant chaque début de combat par les propriétaires des coqs.

Après chaque combat, les éperons seront coupés par le juge à l'aide d'une pince avant la sortie des coqs du « pit ».

Application

Ce règlement a été établi afin d'énumérer toutes les règles à connaître pour assurer le bon déroulement des combats de coqs en Guadeloupe et ses dépendances.

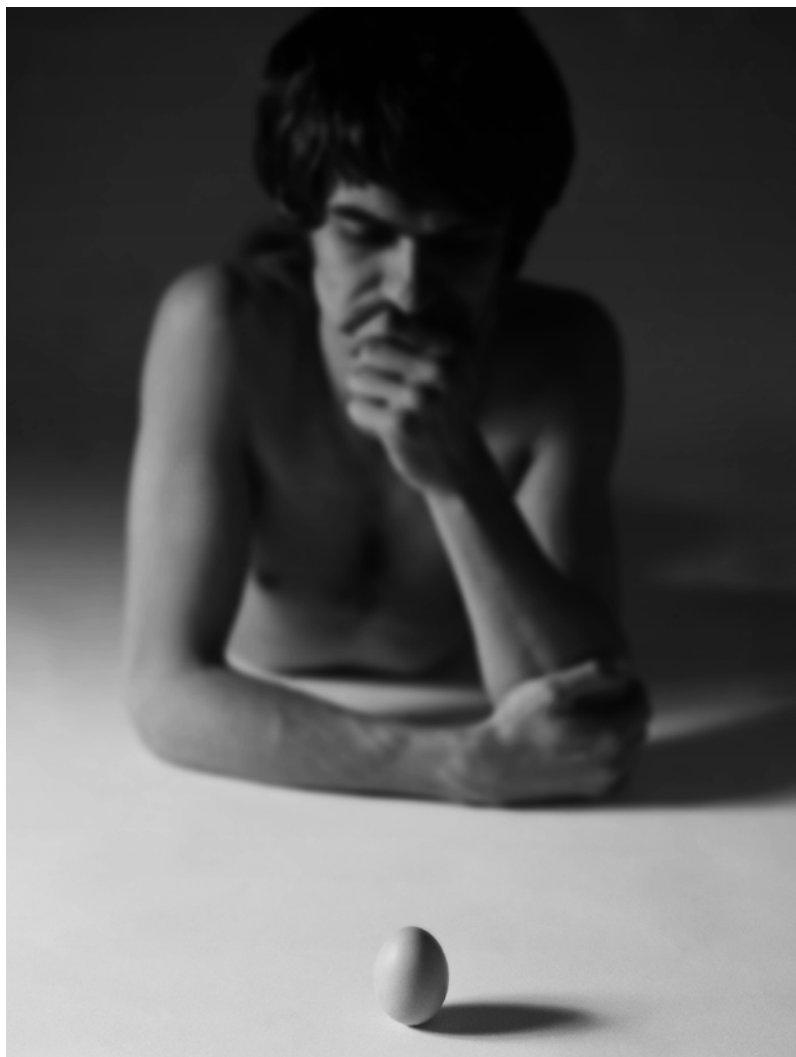
Il est demandé à tous les propriétaires de « pits » et organisateurs de tournées de l'appliquer scrupuleusement afin d'améliorer la qualité des séances au fil des saisons, quitte à prendre d'autres mesures nécessaires pour atteindre cet objectif dans les « pits » fédérés.

Aussi, les juges choisis officiellement par la Fédération ainsi que leurs assesseurs doivent en avoir une parfaite connaissance.

Il doit être affiché dans tous les gallodromes fédérés de Guadeloupe afin d'être disponible à la lecture et la consultation par toutes les personnes présentes en ces lieux. Ceci permettra de faciliter la compréhension des décisions prises en cas de litige.

Le « pit » est un lieu d'échange social. Le respect est indispensable entre les adversaires et le « fair-play » doit être mis en avant afin de garantir l'avenir de cette passion.

Dans tous les cas pour lesquels des sanctions ne seraient pas prévues dans ce règlement, la Fédération peut convoquer son Conseil de Discipline afin de prendre les décisions assurant le respect de l'ordre



Sans titre

Jean Grelet

Jean Grelet a exercé pendant 40 ans la profession de photographe dans des domaines aussi variés que la musique, l'industrie, l'illustration et la publicité. Il partage aujourd'hui sa passion, et plus particulièrement la lecture d'image, en enseignant la photo auprès de l'association bordelaise « le Labo Photo » au sein de la Fabrique Pola qui soutient la création par l'accompagnement des auteurs et la mise à disposition d'équipements et de savoirs faire.

www.lalabophoto.fr

Coq au vin de Bordeaux¹

Comment faire mariner, au vin, l'emblème national avant de le faire cuire ! La recette du « coq au vin », tradition culinaire « bien de chez nous », varie au pays de Rabelais selon les Chefs, les Cordons Bleus, Les Bons Vivants ou la Fortune du Pot ! quatre aspects de la cuisine française que distingue Curnonsky dans son livre *Cuisines et vins de France* (éd. Larousse, Paris 1953) :

- La « Cuisine des Toques blanches » qui allie la qualité des produits et des alcools de France aux talents des Chefs soucieux de transmettre les savoirs des « Art de la Table »,
- La « Cuisine des Cordons-Bleus », celle de la maison, d'un artisanat ancestral et familial,
- La « Cuisine des Bons-Vivants », des spécialités et des habitants des terroirs dont la pratique s'apparente aux folklores, aux danses, aux chansons, au mobilier, au style architectural etc...,
- La « Cuisine de la fortune ou de l'infortune du pot », celle du quotidien et des moyens du bord, celle du gibier attrapé, du poisson tiré à l'hameçon, du lait au pis, de l'œuf du poulailler et de la salade du jardin !, celle de l'hospitalité et des bons amis.

Maurice-Edmond Sailland *dit* Curnonsky (1872-1956) pensait que la cuisine allait être « menacée par le snobisme, la dissimulation des saveurs au profit d'intitulés ridicules et une présentation prétentieuse des plats ». La manière dont on parle aujourd'hui de « l'Art culinaire » démontre qu'il ne s'était pas trompé même si la France demeure toujours la première destination touristique au monde en raison du talent des Hommes pour le *banquet*. Parmi des milliers de recettes, le *Coq au vin de Bordeaux* demeure une « alchimie somptueuse dans laquelle les choses ont le goût de ce qu'elles sont ! » pour reprendre l'expression de ce « Prince de la Gastronomie Française » au sujet de la cuisine dont « la simplicité est le signe de la perfection ».

Ingrédients :

- 2 coqs (ou poulets) fermiers et deux « fillettes » de vin rouge de Bordeaux (Côte de Blaye, de Bourg, Côtes-de-Bordeaux, Entre-deux-Mers, Castillon, Cadillac, Fronsac), 1 kg de cèpes,
- 300 g de petits lardons, 10 petits oignons, 1 gousses d'ail, 1 clou de girofle,
- 150 g de beurre, 75 g de farine,
- un carré de chocolat noir,
- un bouquet de thym, laurier, persil,
- lait, eau, sel, poivre, huile de tournesol,
- rhum vieux des Antilles.

Découper les coqs en morceaux. Assaisonner sur table de sel, de poivre.
Faire revenir les petits lardons coupés en dés.

1 ... alors que la poule au pot est une recette de Pau !

Marinade

Le coq est une viande robuste, faire mariner permet de rendre les chairs plus moelleuses et de les parfumer.

Placer les morceaux dans une grande casserole et ajouter le vin, 1 l. d'eau, le bouquet, le clou de girofle, les lardons grillés, les petits oignons, un peu d'ail, 1 cuillère d'huile, 2 cuillères de farine, rhum, chocolat).

Laisser mariner 15 heures environ.

Cuisson

Sortir les morceaux de coqs et les égoutter.

Les placer dans une casserole après avoir fait fondre un peu de beurre avec de la farine (beurre manié). Ajouter les lardons, les oignons, l'ail et le bouquet de la marinade. Verser sur la viande un petit verre de lait.

Porter à ébullition la marinade de vin et arroser les morceaux de viande sans les noyer. Saupoudrer de gros sel.

Laisser cuire à feu doux 30 à 45 min selon la quantité de viande et la tendreté des volailles.

Faire cuire les cèpes escalopés avec du sel, de l'ail haché et un peu de persil frais.

À table

Dresser les morceaux de coqs entourés des cèpes « en timbale » (avec éventuellement des pommes de terre sautées ou des croûtons de pain aillés).

Choisir de préférence, « sur le plat », le vin du terroir bordelais utilisé pour la marinade.

Biographie des membres du Comité de parrainage

Giuseppe Annese

Fils d'un peintre paysagiste, il a grandi à Rome où il a étudié la philosophie. Très jeune, il accomplit son Noviciat puis quitte les Ordres pour s'inscrire aux cours de théologie de l'Université Grégorienne. C'est à la fin des années 60', en Angleterre, qu'il commence à dessiner et à peindre avant de suivre des cours d'arts graphiques. Ses mystérieuses peintures ou gravures, sur le seuil des rêves et des réels possibles, semblent inclassables. Au fil de ses réalisations, il a exposé d'abord en Italie puis... un peu partout (Suisse, États-Unis, Allemagne, France...). Il a participé à la *Revue Encre*, a créé des collections de tissus d'ameublement et plusieurs modèles pour des porcelainiers (Christofle notamment). Le Fond d'Art Contemporain de Limoges a fait l'acquisition de plusieurs de ses gravures afin d'enrichir ses collections. Il réside aujourd'hui entre Paris et Rome, villes où il puise son inspiration.

Miguel Blanco Otano

Installé à Bordeaux, Miguel Blanco est né en 1980 à Badajoz. Il est diplômé en Physique à l'Université d'Estrémadure puis à complété son Doctorat en *Physique des rayons cosmiques*. Il a travaillé dans le cadre de collaborations internationales (Observatoire Pierre Auger, Argentina et CERN, Suisse) dans différentes universités (Alcalá, Autónoma de Madrid, Pierre et Marie Curie de Paris) avant de devenir analyste de données dans le secteur privé (Data Scientist). Passionné de musique et de poésie, il est l'auteur de deux albums de chansons : *Preguntas* (en collaboration avec Alberto Manso, 2005) et *Ciudades* (2015). Son roman *En la calle*, en cours d'édition (éd. Tau Editores en Espagne), évoque non pas le Madrid de la movida mais le Madrid de la crise... *la ciudad se vuelve gris...*

Concha Castillo

Ancienne élève de l'Académie de Manolo Marin de Séville et artiste invitée de l'École du Rudra Béjart à Lausanne. Après une carrière internationale de danseuse flamenca, elle a créé sa propre compagnie en 1989 (*La Golondrina*) et une école de flamenco à Bordeaux.

Jacques Demorgon

Il a enseigné dans différentes universités et à l'École Nationale d'Administration. Il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de la *Revue Synergies Monde Méditerranéen*.

Olivier Giron

Après des études littéraires en classes préparatoires au Lycée Henri IV et à l'Université Sorbonne-Paris IV, Olivier Giron a commencé sa carrière comme professeur de lettres modernes. Détaché par la suite auprès du Ministère des Affaires Étrangères, il s'est vu confier divers postes au Cameroun puis au Portugal. Il a occupé durant plusieurs années un poste de chef de département dans un service ministériel dédié aux relations internationales. Il est actuellement Conseiller de coopération et d'action culturelle auprès de l'Ambassade de France à Brasilia et directeur adjoint de l'Institut Français du Brésil.

Gérard Hirigoyen

Gérard Hirigoyen a été directeur de l'Institut Régional de Gestion et d'Administration des Entreprises (IRGAE) de Bordeaux, avant d'être Président de l'Université Bordeaux-Montesquieu. Il dirige le Pôle Universitaire de Sciences de Gestion de Bordeaux (PUSG). Il est l'auteur de travaux précurseurs en finance et en gouvernances des entreprises familiales. Il est membre de la Real Academia de Doctores de Barcelona, du « Advisory Council of the Indian Institute of Finance », du « Family Firm Institute », et du Conseil scientifique du « Family Business Network ».

Camille-Jean Izard

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de Recherche de la SEITA, la Société nationale, d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, au PUF en 1982, le *Que sais-je ?* sur *Le Tabac*. Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'Université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'Université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et est l'auteur d'articles de référence en théologie.

Joël July

Agrégé de Lettres modernes. Il enseigne la langue et la littérature française à l'Université d'Aix-Marseille où il dirige aux Presses Universitaires de Provence la collection « Chants Sons », consacrée à l'art de la chanson. Il consacre ses recherches à la versification, la prose contemporaine. Il coordonne de nombreux colloques consacrés à la chanson et préside l'Association Internationale de Stylistique.

Ses ouvrages principaux : *Style et versification dans les chansons de Barbara*, thèse de doctorat, Univ. Aix-Marseille, dir. Mme J. Gardes Tamine, 2002.

Les mots de Barbara, P. U. de Provence (coll. Textuelles, poésie), 2004. *Esthétique de la chanson française contemporaine*, éd. L'harmattan (Univers musical), 2007. *Derrière le lyrisme de Barbara, des actes politiques*, in *La chanson politique en Europe*, Eidolon, n° 82, P. U. de Bordeaux. « Clefs concours ». *Les faux monnayeurs d'André Gide*, éd. Atlantica en collaboration avec A. Wald Lasowski, 2012. *Chanson, du collectif à l'intime*, P. U. de Provence, coll. « Chants Sons », 2016.

Sous sa direction : *Barbara, l'œuvre intégrale* (préface de Jacques Attali), éd. L'Archipel 2000 &, 2012. Préface, *Barbara, Photographies inédites de Libor Šir* par Pierre Landete & François Laffeychine, éd. Le Castor Astral, 2013.

Jean-Marc Leyssale

Docteur en chimie de l'Université Nancy I, Jean-Marc Leyssale a intégré le CNRS en tant que chargé de recherche à la suite de séjours post-doctoraux au sein de l'Université polytechnique d'Athènes et de l'Université Strathclyde à Glasgow. Après avoir travaillé au Massachusetts Institute of Technology (MIT), il a intégré en 2017 l'Institut des Sciences Moléculaires de l'Université de Bordeaux. Ses recherches, aux interfaces entre chimie,

physique et méthodes numériques, concernent l'étude du comportement de phases condensées par modélisation à l'échelle nanométrique. Bien que d'une nature très fondamentale, ses travaux se placent fréquemment dans des contextes applicatifs à forts enjeux économiques dans des domaines variés comme l'aéronautique, le nucléaire, les énergies fossiles, le stockage de gaz à effet de serre, les nanotechnologies ou la pharmacie. Il est auteur de nombreux articles dans des revues scientifiques dont *Science Advances*, *Journal of the American Chemical Society*, *Physical Review* ou encore *Chemical Science*.

Pierre Légglise-Costa

Historien de l'art, linguiste et spécialiste des pays lusophones. Il a enseigné à l'Université de Paris VIII, à l'Institut National de Sciences Politiques (Paris, Poitiers) et au Dartmouth College (EUA). Il est aujourd'hui Commissaire d'exposition (arts et littérature) et conseiller technique auprès de musées ou organismes internationaux. Directeur de la collection « Bibliothèque Portugaise » aux éditions Métailié, il a traduit de nombreux auteurs portugais.

Principales publications : *La Princesse Guenon - contes du merveilleux portugais* (éd. Gallimard Folio, 1980). *Les Nouvelles du Portugal* (éd. Métailié/Suites, 2000), Saudade, (éd. La Boussole, 2002), *Mostre-me Guernica !* Traduction en portugais de l'ouvrage de Pierre Landete : *Montrez-moi Guernica ! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso* (éd. Segquier, 2011). *Pour une histoire du fado de Rui Vieira Néry*, Traduction (éd. Ma Différence, 2015).

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'Université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association Mana qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès).

Principales publications : *Entretiens avec Benjamin Stora, L'autre, cliniques, cultures et sociétés. Histoire d'un adolescent survivant de la guerre en Sierra Leone*, in Convocations thérapeutiques du sacré, avec A. Lkhadir, R. Massé et J. Benoist, (Karthala, 2002). *Vivre, c'est résister. Textes pour Germaine Tillon et Aimé Césaire*, avec H. Asensi et M.R. Moro, (La Pensée sauvage, 2010). *Maladies et violences ordinaires dans un hôpital malgache*, (L'Harmattan, 2013). *Je t'écris de...* « Correspondance Marie-Rose Moro / Claire Mestre (2010-2012) », (éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 2013).

Emmanuel Mouret

Comédien et réalisateur. Très jeune, il réalise plusieurs court-métrages avant de suivre des études d'art dramatique. En 1998, il obtient le diplôme de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son – section réalisation). Après un film de fin d'étude sorti en salle en 1999, il réalise l'année suivante son premier long métrage *Laissons Lucie faire !* En 2004, *Vénus et Fleur* est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs comme deux ans plus tard *Changement d'adresse*. Il a réalisé, de 2007 à 2014, plusieurs films... *Un baiser s'il vous plaît, Fais-moi plaisir !, L'art d'aimer, Une autre vie, Caprice* (Swann d'or au Festival de Cabourg en 2015).

Marie-Luce Ribot

Après une « jeunesse landaise », des études à l'Université de Bordeaux (Histoire), Marie-Luce Ribot devient journaliste d'abord à Londres comme correspondante du journal *Libération* et de différents magazine de mode. Depuis 1996, elle travaille pour le *Journal Sud-Ouest*, un des quotidiens régionaux importants dont elle est aujourd'hui rédactrice en chef des magazines. Elle a préalablement été chef de rédaction de *Sud-Ouest Dimanche* puis a dirigé la création d'un hebdomadaire distribué le samedi (*Le Mag*), d'un magazine de gastronomie (*Sud-Ouest Gourmand*). Passionnée par la culture de sa terre natale, par celle de l'Espagne et de la taumachie, elle est aujourd'hui la seule femme membre du Jury Bayonne-Madrid qui remet, depuis un demi-siècle, les récompenses aux meilleurs "toreros" de la Feria de la San Isidro de Madrid.

Patrick Rödel

Professeur de philosophie et écrivain. Ancien élève de l'École normale supérieure. Vice-président de l'association « Présence d'Henri Guillemin ». Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, romans et recueils de nouvelles, dont un fort remarqué *Spinoza, le masque de la sagesse, biographie imaginaire* (Climats, 1997). Ses derniers ouvrages : *Les petits papiers d'Henri Guillemin* (Utovie, 2015). *Michel Serres, la sage-femme du monde* (éd. Le Pommier, 176 p., 2016). *Mauriac, Le frère de l'autre*, 2018 (éd. Le Festin).

Patrick Troude-Chastenet

Professeur de science politique à l'Université de Bordeaux, il est directeur des *Cahiers Jacques-Ellul*, a été président de l'Association internationale Jacques Ellul et est membre du conseil de direction de l'*International Jacques Ellul Society*. Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de cet intellectuel français critique de la société technicienne, il a contribué à en faire connaître les idées. Il est notamment l'auteur des ouvrages suivants : *À contre-courant - Entretiens* (avec Jacques Ellul), Paris, La Table Ronde, Collection « la petite vermillon », 2014 et *Jacques Ellul on Politics, Technology, and Christianity*; Eugene, Oregon, Wipf and Stock Publishers, 2005. Ses recherches portent également sur les domaines de l'écologie politique, la démocratie et les phénomènes de propagande.

Jean-Rodolphe Vignes

Professeur de médecine à l'Université de Bordeaux. Docteur en neurosciences, il exerce comme neurochirurgien au Centre Hospitalo-Universitaire de Bordeaux et collabore au National Hospital for Neurology and Neurosurgery de Londres. Il dirige également des recherches fondamentales à l'INSERM de Bordeaux (en collaboration avec les Universités de Montpellier et de Fribourg) et participe à de nombreuses activités humanitaires, associatives et pédagogiques (TEO Aquitaine). *Neurochirurgie, Collège de neurologie* (éd. Elsevier Masson, 2016) est son dernier ouvrage.

Biographie des membres du Comité de rédaction

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Professeur en sciences économiques à l'Université de Bordeaux, Marie-Claude Bélis-Bergouignan a été membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS). Ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités.

Marie-José Cameleyre

Ingénieur en sciences humaines de l'enseignement supérieur, Marie-José Cameleyre a travaillé dans les services de coopération culturelle du Ministère des Affaires Étrangères. Ses travaux de recherche ont principalement porté sur la problématique du travail des femmes et les incidences des nouvelles technologies.

Pierre Landete

Avocat, écrivain, Pierre Landete a fondé la revue *Phaéton* dont il dirige la publication. Il est diplômé de l'Université de droit de Bordeaux. Comme avocat et membre du Conseil de l'Ordre, il a effectué plusieurs missions humanitaires (Colombie et Sierra Leone), a présidé l'Institut de Défense des Étrangers et a fondé un institut de Recherche sur le droit des mineurs à l'Université de Bordeaux en partenariat avec le CRIC (Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les droits de l'enfant). Il est Vice-Président de l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux.

Il est l'auteur de nombreux livres et recueils de poésies dont une biographie de Sappho de Mytilène. Il publie dans des revues de littérature contemporaine dont la Revue de la Sorbonne et *L'Athanos des Poètes*.

Suzanne Robert

Comédienne, Suzanne Robert et aussi animatrice à Radio France (FIP). Formée au Conservatoire d'Art Dramatique de Bordeaux, elle a joué, notamment avec la Cie Fartov & Belcher, le Théâtre de la Source, la Cie Duodélire ou la Cie Si tu t'imagines, des spectacles mis en scène par Jean-Pierre Nercam, Marwil Huguet, Thomas Mettler (en Suisse), Carlos Loureda (Jardin Suspendu, d'après un recueil de poésie de P. Landete), Hugo Layan (*Sappho, face à l'absence*, une pièce qu'elle a co-écrite avec P. Landete). Elle participe à de nombreuses lectures publiques et travaille actuellement celle des *Lettres de la religieuse portugaise*.

Frantz Villiers

Après des études littéraires, Frantz Villiers a eu un poste à responsabilité auprès d'une compagnie d'assurance spécialisée dans les professions médicales. Passionné par l'histoire des arts, il devient antiquaire en 1988 et s'intéresse particulièrement aux objets rares des « cabinets de curiosités ». Il exerce actuellement, à Bordeaux, dans le plus ancien et le plus grand groupement d'antiquaires du Sud-Ouest de la France.

Biographie des correspondants étrangers

Belgique - Jean-Pierre Pichard-Stamford

Jean-Pierre Pichard-Stamford est Maître de Conférences à l'Université de Bordeaux, enseignant à l'Institut d'Administration des Entreprises où il dirige le Master de Management International. Il est spécialiste de l'analyse financière, de la gouvernance des entreprises familiales et de la théorie des organisations.

Brésil - Ana Rossi

Ana Rossi est poète, traductrice, Professeur à l'Université de Brasília dans les domaines de la communication sociale et culturelle. Son expérience d'écriture s'appuie sur ses expériences de vie dans deux langues, principalement : le portugais du Brésil et le français. Elle a fait ses études universitaires à l'Université de Brasília, et en France à l'Université de Bordeaux Montaigne, puis à Paris à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Elle a fini son doctorat à l'Université de Marseille. Elle a passé également trois années à Istanbul en tant que professeur.

Elle est l'auteur d'un premier livre de poésie en 2006, *Nous la mémoire*, (Éd. La Roulotte) et en 2008, *Historiographies premières*. En 2018, elle fait paraître son troisième livre de poésie intitulé *Éternels chemins éphémère* (Éd. Accents Poétiques).

Depuis 2014, elle publie ses poèmes (et ceux des autres) dans son blog :

<http://ana-poesia-poesie.blogspot.com> - Contact : anahrossi@gmail.com

Chili - Carles Diaz

Carles Diaz (Charles Dujour-Bosquet), docteur en histoire de l'art, est chercheur dans le domaine de l'historiographie et des arts du XIX^e siècle. Il traite plus spécifiquement des questions de la géographie de l'art et de la périodisation. Comme écrivain, natif du Chili, il a d'abord écrit en espagnol puis a fait le choix d'écrire en français pour se dépouiller de sa langue maternelle, se retrouver ignorant, réapprendre à nommer les choses. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié, à Santiago, *Episodos Electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, plusieurs recueils de poésies aux éditions Abordo dont *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010, récit poétique mis en scène par Frédéric Paquet pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux). Il est l'auteur de *Tentative verticale* publié en 2016 aux éditions Zinnia à Lyon.

Espagne - Miguel Blanco

Installé à Bordeaux, Miguel Blanco est né en 1980 à Badajoz. Il est diplômé en Physique à l'Université d'Estrémadure puis à complété son Doctorat en *Physique des rayons cosmiques*. Il a travaillé dans le cadre de collaborations internationales (Observatoire Pierre Auger, Argentina et CERN, Suisse) dans différentes universités (Alcalá, Autónoma de Madrid, Pierre et Marie Curie de Paris) avant de devenir analyste de données dans le secteur privé (Data Scientist). Passionné de musique et de poésie, il est l'auteur de deux albums de chansons : *Preguntas* (en collaboration avec Alberto Manso, 2005) et *Ciudades* (2015 dont est extrait ce texte). Son roman *En la calle*, en cours d'édition (éd. Tau Editores en Espagne), évoque non pas le Madrid de la movida mais le Madrid de la crise... *la ciudad se vuelve gris...*

États-Unis - Faith E. Beasley

Diplômée de l'Université de Princeton (EUA) et de l'École Normale Supérieure (Paris), Faith E. Beasley, après avoir notamment enseigné la langue française à l'Université de Harvard, est aujourd'hui professeur de littérature française à l'Université de Dartmouth dans le New Hampshire (EUA). Spécialiste des femmes-écrivains dans la littérature française et de l'histoire du féminisme, elle est Présidente de la *Society for Interdisciplinary French Seventeenth-Century Studies* (Dartmouth College).

Bibliographie : *Revising Memory: Women's Fiction and Memoirs in Seventeenth Century-France* (New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1991). *Approaches to Teaching la Princesse de Clèves*, avec Katharine Ann Jensen (New York, Modern Language Association, 1998). *Salons, History and the Creation of Seventeenth-Century - France* (Mastering Memory. Ashgate Publishing Company, 2006). *Options for Teaching Seventeenth and Eighteenth Century - French Women Writers* (New York Modern Language Association, 2011). *Versailles Meets the Taj Mahal: François Bernier, The Salon of Marguerite de La Sablière and Cross-Cultural Conversations in Seventeenth Century - France* (University of Toronto Press, 2018).

Grèce - Michèle Valley

Michèle Valley est comédienne. Après des études de théâtre à Zurich (Suisse), elle a travaillé, à Paris, avec Antoine Vitez au Conservatoire puis, en Grèce avec de nombreux metteurs en scènes et réalisateurs (cinéma et séries télévisées). En 2009, elle a joué dans *Canine* le film de Yórgos Lánthimos (nommé aux Oscars - film étranger, Prix de la jeunesse et « Un certain regard » au festival de Cannes et le Grand Prix du Festival de Stockholm). Elle participe à des performances traduit de la poésie en français, italien et allemand.

Haïti - Charles Watson

Né en Haïti, Jean Watson Charles, poète et écrivain, a fait des études de Lettres Modernes et de sociologie. Il est l'un des coordonnateurs de la revue *Legs et Littérature*. Il a publié trois recueils de poèmes dont *Le chant des marées* (éd. Unicité, 2018).

Ile Maurice - Gillian Geneviève

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Mairie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Liban - Michèle M. Gharios

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes (*Apartheid* et *Collier d'air*), d'un roman (*L'odeur de Yasmine*) et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maelström, Bruxelles) *Ombre, Vivier et Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (éd. La cheminante) est sorti en France en 2015.

Madagascar - Jean-Michel Perdigon

Jean-Michel Perdigon est né à Bordeaux en 1962. Il vit et travaille à Madagascar à Antananarivo. Il débute la peinture par l'acrylique à l'âge de 30 ans. Il est animé par une

envie d'abstraction. Le peintre expose pour la première fois en 1996 à la Galerie Etienne de Caussan, rue de Seine à Paris. La trentaine de toiles figuratives de style naïf qu'il y présente rencontre un franc succès. Seul bémol, l'artiste a beau produire et trouver son public, il ne parvient pas à s'exprimer dans l'abstraction et décide alors de ne plus exposer. L'arrivée à Madagascar en 2000 provoque un choc : du point de vue des couleurs et de la lumière d'abord ; de la matière ensuite, puisque, faute de fournisseur en acrylique, il est amené à utiliser la glycéro dont la « sensualité » le conquiert. Il est enfin bouleversé par les murs et les volets de Madagascar. Ces surfaces « recouvertes de couches de peintures successives, de couleurs différentes et desquamées par le temps, le soleil tropical et les pluies offrent une sorte de palimpseste bigarré » et ne vont plus cesser d'influencer son travail.

En 2008, Jean-Michel Perdigon approche une part du rêve de ses débuts : l'expressionnisme abstrait.

Mexique - Jorge Vargas

Jorge Vargas est photographe, réalisateur et poète. Né à Armería (État de Colima, Mexique), il est l'une des voix les plus authentiques de la nouvelle génération d'écrivains mexicains. Dans *Cancionero des temps obscurs* (éd. La Wallada, 2019, traduction Patrick Quillier), il est l'auteur de *Pueblo quieto*, publié avec le recueil de son compatriote César Anguiano *Sang et cendres*).

Pérou - Ronald Vega

Écrivain. Il est l'auteur de deux livres de contes, *Intimaciones y otros relatos* (Lima, 2006), *Wara* (La Paz, 2010) et d'un recueil de poésie *Tormenta de tiempo* (La Paz 2011).

Russie - Sofya Brand

Diplômée en économie et gestion par le Haut Collège d'économie de Moscou et par l'Université de Bordeaux (GRETA - UMR CNRS). Sofya Brand est spécialiste de la filière vitivinicole et du « modèle bordelais », symbole de longévité d'un négoce international, fondée sur la Place de Bordeaux. Elle a également suivi l'enseignement du Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole de Beaune et participe notamment aux colloques de l'Américain Association of Wine Economists et d'Énometrics.

Suède - Kerstin Munck

Maître de conférences, honoraire. Université d'Umeå, Suède. Elle a surtout enseigné la littérature comparée. Elle est aussi la traductrice d'Hélène Cixous en Suède.

Tunisie - Salma Ben-Sedrine

Diplômée en sciences de gestion et en marketing par l'ISG de Tunis. Elle a dirigé le département marketing et développement d'un groupe d'entreprises tunisiennes dans le secteur hôtelier, de la communication et de la publicité. Elle participe actuellement à différents projets cinématographiques.

Site internet Hélène Regnaud

Hélène Regnaud est diplômée de l'Université de droit de Bordeaux et de l'Institut Français de Presse (Université Paris-Assas). Au début de sa carrière, comme assistante de Catherine Barma, elle a effectué la coordination de différentes émissions de télévision (dont celles de Guillaume Durand, et de Thierry Ardison...) sur La Cinq, France 2 et TF1. Par la suite, elle a rejoint le groupe Canal + comme « journaliste on line » et programmatrice d'interview pour les Festivals de Cannes, Daville... Elle est la fondatrice de *Querencia*, une société spécialisée dans la création de sites internet (essentiellement pour des personnalités). Actuellement, elle est responsable éditoriale numérique du Groupe de Presse Michel Hommel et gère le pilotage de projets-internet et mobiles.

Sommaire des illustrations

<i>Phaéton des tropiques ou « paille en queue », photos de Jean-Marie Dupart.</i>	10
<i>Cheval dit Le premier cheval chinois, peinture rupestre de Lascaux</i>	18
<i>Bastet en laisse ! photo de Libor Sir</i>	85
<i>El Ratón Pérez, affiche de 1911</i>	87
<i>La Corneille, peinture Véronique Goglin</i>	94
<i>Le jardin des délices, peinture de Jérôme Bosch</i>	106
<i>La Traite, photos de Libor Sir</i>	123
<i>Engasa do, carte postale de Camargue</i>	129
<i>L'Annociation, 1430, peinture de Fra Angelico</i>	138
<i>Encre de chine, Michel Pétauud-Létang</i>	152
<i>Jeune fille à l'ombrelle, photo de Libor Sir</i>	159
<i>Le Roi de la nuit, gravure de Paul Leuquet</i>	166
<i>Lièvre cornu, gravure d'Adrien Collaert</i>	248
Trois œuvres de Simon Raffy	250
<i>Tête d'un Lion de Délos, marbre, photo de Pierre Landete</i>	242
Dessin de Mayeul Irlinger	262
<i>Le Crocodile, Guillaume Renou, photo de J. Buchholtz</i>	304
<i>El perro semihundido, peinture de Francisco de Goya y Lucientes</i>	306
<i>Le Buffle, peinture de Véronique Goglin</i>	308
<i>Le cheval rouge, peinture de Véronique Goglin</i>	311
<i>Le cheval dans la neige, peinture de Véronique Goglin</i>	313
<i>La politique de l'auruche, dessin de Paul Maraud</i>	315
<i>Le combat de coq, détail d'un tableau de Rémy Cogghe</i>	322
<i>Sans titre, photo de Jean Grelet</i>	328

PHAÉTON

2015, 2016, 2017, 2018 & 2019



PRINCIPAUX SALONS

FRANCE :

Marché de la Poésie (Place Saint Sulpice, Paris 6^e)

Salon de la Revue (Halle des Blancs Manteaux, Paris 4^e)

PHAÉTON

BULLETIN DE COMMANDE

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

.....

TÉLÉPHONE

COURRIEL

Souhaite recevoir les numéros (précisez la quantité par numéro) :

- Numéro 2015 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : L'engagement.
- Numéro 2016 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Écrits de femmes.
- Numéro 2017 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Passages à Bordeaux.
- Numéro 2018 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Poèmes de Grèce
- Numéro 2019 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : L'animal

PRIX : 20 €

+ frais de port : 5 € (zone Union Européenne) - 8 € (Hors UE).

.....
SOIT AU TOTAL :

Règlement ci-joint par :

- Chèque à l'ordre de REVUE PHAÉTON
- Mandat international
- Virement

Établissement 2041

Guichet 01001

N° compte 2089424G022

Clé RIB 63

IBAN : FR71 2004 1010 0120 8942 4 G 02 263

BIC : PSSTFRPPBOR

La Banque Postale - Centre Financier - 33900 BORDEAUX CEDEX 9

Titulaire Compte : PHAÉTON - 9 rue Servandoni - 33000 BORDEAUX

revue.phaeton@orange.fr - www.revue-phaeton.fr

La revue Phaéton est en vente dans toutes les bonnes librairies !

© Il est interdit de reproduire même partiellement la présente publication sans l'autorisation écrite du directeur de publication de la revue *Phaéton*.

Les articles publiés dans *Phaéton* n'engagent que les auteurs.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

**Ce numéro de *Phaéton* a été réalisé par Studio Bohème à Bordeaux.
www.studioboheme.fr**

Il a été achevé d'imprimer sur papier carte Acquarello, ivoire, 280g/m²
et papier Olin regular, crème, 90g/m²,
sur les machines de l'imprimerie Aquiprint à Bruges.

Dépôt légal : Octobre 2019

ISSN 2430-5421

Facebook/RevuePhaeton

www.revue-phaeton.fr

PHAÉTON

Auteurs 2019

Paul Andreu, Anonymes indiens, Carlos-Manuel Alves, Stéphane Ambry, Chloé Attal, Baptiste, Juan-Pedro de Basterrechea, Charles Baudelaire, Anja-Hélène Bergouignan, Michel Cazenave, Christofle de Beaujeu, Matthieu Bourlat, Jérôme Bosch, Jean-Christophe Cabut, Rémy Cogghe, Larry Collins, Lewis Carroll, Julio Cortazar, Paul Claudel, Raymond Devos, Carles Diaz, Ératosthène, Thomas Fersen, Jean-Marc Fournier, Fra'Angelico, Patricia Fridemann, André Gallet, Sébastien Giudicelli, Roseline Giusti, Bastien Godard, Véronique Goglin, Goya, Cécile Gravellier, Jean Grelet, Pyla Haeri, Mayeul Irlinger, Claude Jeangirard, Franz Kafka, John Keats, Rudyard Kipling, Michaël Krüger, Ani Labat, Albert Lamorisse, Pierre Landete, Dominique Lapierre, Ève de Laudec, Marie Laugery, Pierre Launay, Madeleine Lenoble, Paul Leuquet, Jack London, Katherine Mansfield, Guy de Maupassant, Paul Maraud, Henri Michaux, Paul Milet, Michel de Montaigne, George Orwell, Giovanni Pascoli, Sylvia Plath, Michel Pétauud-Létang, Gérard Plumasseau, Edgard Allan Poe, Patrick Quillier, Simon Raffy, Naly Razakandraïbé, Élisée Reclus, Roman de Renart, Guillaume Renou, Philippe Richard, Henri Richer, Ana Rossi, François Ruffié, Anahid Samikyan, Lucien de Samosate, Boualem Sansal, Sappho, Libor Sir, Nasrin Sotoudeh (Prix International des Droits de l'Homme, Ludovic Trarieux 2018), Jules Supervielle, Antonio Tabucchi, Joëlle Thienard, Berengère Thomas, Christian Travaux, Jorge Vargas, Jean-Charles Vegliante, Lea Vicens, Joël Vincent, Michel Wiedemann, Wequet, Gilles Zalamanski.

